A. DE BEAUCHAINAIS

LE

BUFFON

DE LA JEUNESSE

A
9
112

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA
Sala: A
Estante: 9
Numero: 112

Alberto e Paolina Battaglia
a Vittorio. Natale
1870

C2179221 5

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA
Sala: A
Estante: 9
Numero: 112

Alberto e Paolina Battaglia
a Vittorio. Natale
1870

C2179215

LE

BUFFON

ILLUSTRÉ

LE

BUFFON

ILLUSTRÉ

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

contenant

UNE DESCRIPTION TRÈS-COMPLÈTE

DES MAMMIFÈRES, OISEAUX, POISSONS, REPTILES,

INSECTES ET COQUILLES

PAR

A. DE BEAUCHAINAIS

PARIS

THÉODORE LEFEVRE, ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE J. LANGLOIS

3, rue des Poitevins.

LE

BUFFON

ILLUSTRÉ

A L'USAGE DE LA JEUNESSE

contenant

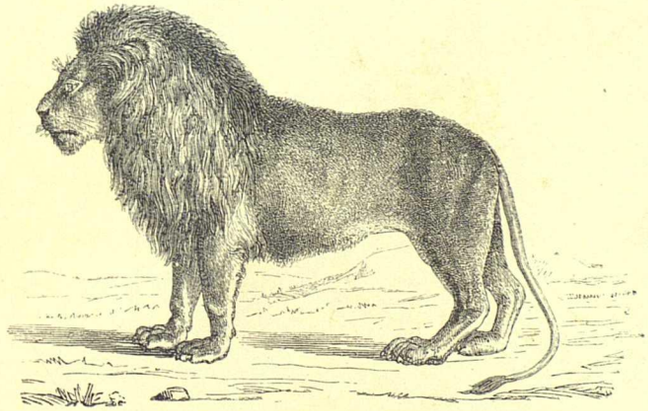
UNE DESCRIPTION TRÈS-COMPLÈTE

DES MAMMIFÈRES, OISEAUX, POISSONS, REPTILES,

INSECTES ET COQUILLES

PAR

A. DE BEAUCHAINAIS



PARIS

THÉODORE LEFÈVRE, ÉDITEUR

SUCCESSEUR DE J. LANGLUMÉ

2, rue des Poitevins.

1870 Vedi prima
precedente

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
BIBLIOTECA

INTRODUCTION

Si l'on pense au nombre prodigieux d'éditions des œuvres de Buffon, qui se sont faites pendant la vie et après la mort de l'illustre naturaliste, on sera porté à se demander, non sans quelque surprise, comment nous venons à notre tour présenter un Buffon à la jeunesse. « Croyez-vous, pourrait-on nous dire, surpasser ceux qui vous ont précédé? qu'offrirez-vous de nouveau? »

A ces deux questions nous répondrons sans orgueil comme sans fausse modestie : Nous avons voulu compléter Buffon. Il avait donné l'histoire des mammifères et des oiseaux, nous avons ajouté celle des poissons et des insectes. Ainsi, l'on pourrait, grâce à ce complément indispensable, grâce à ces notions empruntées, pour la plupart, aux plus savants zoologistes, tant de France que de l'étranger, saisir d'un seul coup d'œil la longue chaîne des animaux qui existent et dans l'air. et dans l'eau, et à la surface de la terre, depuis l'aigle jusqu'à la baleine, depuis le lion jusqu'au plus petit insecte qui ne se voit qu'à l'aide du microscope. Que les jeunes gens, pour

qui surtout ce livre est écrit, après avoir contemplé ces merveilles vivantes, ces créations qui montrent chacune à leur manière l'admirable sagesse de Dieu, puissent s'élever à la contemplation du Créateur de toutes choses, et ressentir pour lui des sentiments de saint enthousiasme, de respect et d'amour. Il ne faut pas oublier que cette terre sur laquelle nous ne faisons que passer, est pourtant un vaste royaume dont, par droit de naissance, nous sommes établis rois : tâchons donc de connaître au moins les principaux de nos sujets; chacun mérite nos regards, chacun nous dédommagera du temps que nous aurons daigné lui accorder pour étudier son origine, ses mœurs, souvent même ses migrations, ses aventures lointaines et son industrie. Le bon La Fontaine a bien prouvé que la conversation qu'on peut avoir avec certaines bêtes vaut mieux que celle de certains hommes.

Il n'y a vraiment point d'étude plus intéressante que l'histoire naturelle, et cependant elle est souvent négligée. On la rend difficile, ennuyeuse, rebutante, en la surchargeant de détails trop scientifiques, de mots trop savants pour être compris de la généralité des lecteurs; des systèmes, des nomenclatures sèches et arides, des classifications avec divisions et sous-divisions à l'infini, etc., etc., tout cela a pour résultat presque certain de dégoûter des livres d'histoire naturelle. Nous avons cherché à éviter les mots trop techniques, ou nous les avons expliqués en termes simples et clairs quand il a fallu absolument nous en servir; un enfant même, un enfant qui ouvrira pour la première fois ce *Buffon de la jeunesse*,

ne sera arrêté par aucune de ces barrières, ou plutôt de ces échafaudages scientifiques que, par paresse ou par ennui, il ne voudrait pas essayer de franchir; il n'aura pas besoin de recourir aux dictionnaires pour nous comprendre; à chaque page, il éprouvera ce contentement si naturel qui fait dire : « C'est simple, clair, intelligible. » Et il aura raison de parler ainsi. Ses louanges ne s'adresseront pas à nous, mais reviendront naturellement à ceux qui les méritent, à ceux dont les ouvrages ont été des mines fécondes où nous n'avons eu qu'à puiser avec choix et discernement.

Nous nous trouverons bien largement payé de nos travaux, si nous avons réussi en même temps à instruire et à plaire.

Cette édition est accompagnée de plus de *trois cent cinquante gravures* exécutées avec un soin extrême par d'excellents artistes; elles aideront beaucoup à l'intelligence du texte et ne peuvent manquer d'être agréables à tous les lecteurs.

De Beauchaînais.

LE

BUFFON ILLUSTRÉ

MAMMIFÈRES

ANIMAUX DOMESTIQUES

LE CHEVAL.

Le cheval compose à lui seul la famille des solipèdes, c'est-à-dire des animaux qui n'ont qu'un seul sabot à chaque pied. Il a quarante-deux dents, et l'on voit entre les incisives et les molaires un espace vide appelé *barre* dans lequel se met le mors. Le cheval atteint, en taille moyenne, à un mètre et demi; il vit environ trente ans. C'est à quatre ans qu'on le monte et qu'on l'exerce à obéir aux ordres d'un maître.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte : il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur; il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvements : non-seulement il fléchit sous la main de celui

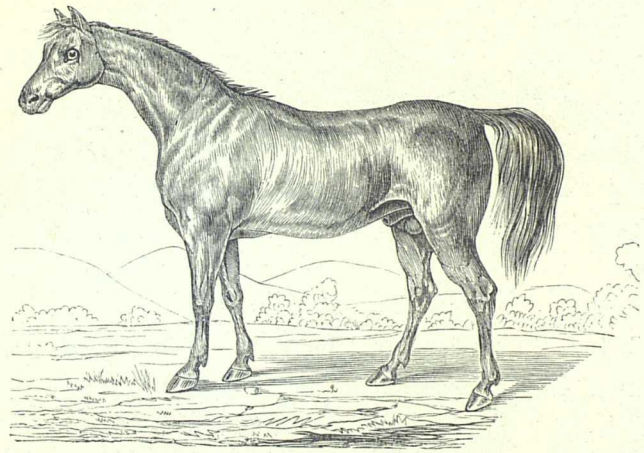
qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute, qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Il est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps; car, en lui comparant les animaux qui sont immédiatement au-dessus et au-dessous, on verra que l'âne est mal fait, que le lion a la tête trop grosse, que le bœuf a les jambes trop minces et trop courtes pour la grosseur de son corps, que le chameau est difforme, et que les plus gros animaux, le rhinocéros et l'éléphant, ne sont, pour ainsi dire, que des masses informes. Le grand allongement des mâchoires est la principale cause de la différence entre la tête des quadrupèdes et celle de l'homme; c'est aussi le caractère le plus ignoble de tous : cependant, quoique les mâchoires du cheval soient fort allongées, il n'a pas comme l'âne un air d'imbécillité, ou de stupidité comme le bœuf : la régularité des proportions de sa tête lui donne, au contraire, un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Le cheval semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède en élevant sa tête; dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face : ses yeux sont vifs et bien ouverts; ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur, sans être courtes comme celles du taureau, ou trop longues comme celles de l'âne : sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps; et comme il peut la mouvoir de côté, il s'en sert utilement pour chasser les mouches qui l'incommodent.

On juge assez bien du naturel et de l'état actuel de l'animal par le mouvement de ses oreilles; il doit, lorsqu'il marche, avoir les pointes

des oreilles en avant. Un cheval fatigué a les oreilles basses; ceux qui sont colères et mutins portent alternativement l'une des oreilles en avant ou en arrière.

Les espèces du genre cheval paraissent toutes originaires du grand plateau central de l'Asie et de l'Afrique orientale et méridionale; le cheval domestique vient primitivement de la Tartarie.



Dans tous les animaux, chaque espèce est variée suivant les différents climats, et les résultats généraux de ces variétés forment et constituent les différentes races.

Les chevaux arabes sont les plus beaux que l'on connaisse en Europe; ils sont plus grands et plus étoffés que les barbes, et tout aussi bien faits.

Les chevaux barbes sont plus communs : on en voit de tous poils, mais plus communément de gris. Les barbes ont un peu de négligence dans leur allure; ils ont besoin d'être recherchés, et on leur trouve beaucoup de vitesse et de nerf : ils sont fort légers et très-propres à la course. Ces chevaux paraissent être les plus propres pour en tirer races.

Les chevaux d'Espagne tiennent le second rang après les barbes. Ceux de belle race sont épais, bien étoffés, bas de terre; ils ont aussi beaucoup de mouvement dans leur démarche, beaucoup de souplesse, de feu et de fierté : leur poil le plus ordinaire est noir

ou bai marron, quoiqu'il y en ait quelques-uns de toutes sortes de poils. On les préfère à tous les autres chevaux du monde, pour la guerre, pour la pompe et pour le manége.

Les plus beaux chevaux anglais sont, pour la conformation, assez semblables aux arabes et aux barbes, dont ils sortent en effet. Il y en a de tous poils et de toutes marques. Ils sont généralement forts, vigoureux, hardis, capables d'une grande fatigue, excellents pour la chasse et la course; mais il leur manque la grâce et la souplesse; ils sont durs, et ont peu de liberté dans les épaules.

Les chevaux d'Italie étaient autrefois plus beaux qu'ils ne le sont aujourd'hui, parce que depuis un certain temps on y a négligé les haras; cependant il se trouve encore de beaux chevaux napolitains; ils sont excellents pour le carrosse, et ont beaucoup de dispositions à piaffer.

Les chevaux danois sont de si belle taille et si étoffés, qu'on les préfère à tous les autres pour en faire des attelages. Il y en a de parfaitement bien moulés, mais en petit nombre; car le plus souvent ces chevaux n'ont pas une conformation fort régulière; mais ils ont tous de beaux mouvements, et en général ils sont très-bons pour la guerre et pour l'appareil.

Il y a en Allemagne de fort beaux chevaux; mais en général ils sont pesants et ont peu d'haleine, quoiqu'ils viennent, pour la plupart, des chevaux turcs et barbes. Ils sont donc peu propres à la chasse et à la course de vitesse, au lieu que les chevaux hongrois, transylvains, etc., sont légers et bons coureurs.

Les chevaux de Hollande sont fort bons pour le carrosse, et ce sont ceux dont on se sert le plus communément en France. Les meilleurs viennent de la province de Frise.

Il y a en France des chevaux de toute espèce, mais les beaux sont en petit nombre. Les meilleurs chevaux de selle viennent du Limousin ; ils ressemblent assez aux barbes, et sont comme eux excellents pour la chasse.

Les chevaux arabes ont été de tout temps et sont encore les premiers chevaux du monde, tant pour la beauté que pour la bonté; c'est d'eux que l'on tire, soit immédiatement, soit médiatement,

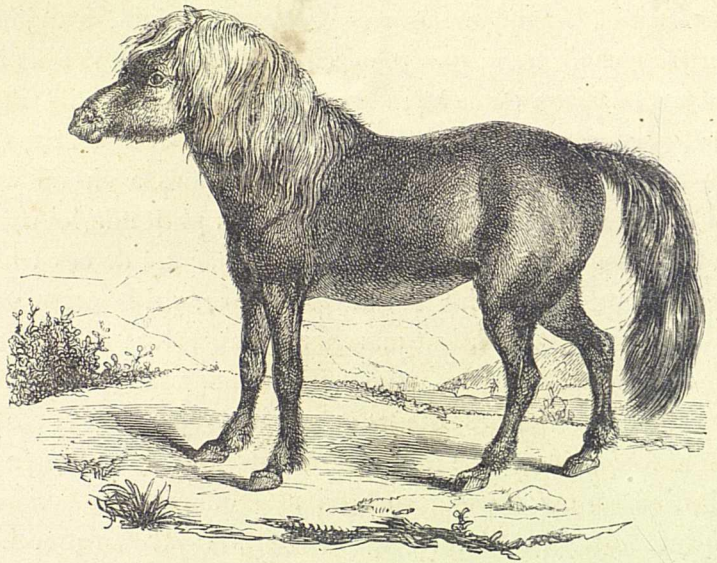
par le moyen des barbes, les plus beaux chevaux qui soient en Europe, en Afrique et en Asie : le climat de l'Arabie est donc peut-être le vrai climat des chevaux. Le cheval arabe est reconnaissable à sa tête carrée, à son encolure de cerf; on en distingue deux variétés, le Kochloni pur sang, dont la généalogie est authentiquement constatée, et le Kadischi, qui provient de croisements inconnus.

En Ukraine et chez les Cosaques du Don, les chevaux vivent errants dans les campagnes. Dans le grand espace de terre compris entre le Don et le Dniéper, espace très-mal peuplé, les chevaux sont en troupes de trois, quatre ou cinq cents, toujours sans abri, même dans la saison où la terre est couverte de neige : ils détournent cette neige avec le pied de devant pour chercher et manger l'herbe qu'elle recouvre. Deux ou trois hommes à cheval ont le soin de conduire ces troupes de chevaux, ou plutôt de les garder, car on les laisse errer dans la campagne. Chacune de ces troupes de chevaux a un cheval-chef qui la commande, qui la guide, qui la tourne et range quand il faut marcher ou s'arrêter; ce chef commande aussi l'ordre et les mouvements nécessaires lorsque la troupe est attaquée par les voleurs ou par les loups. Ce chef est très-vigilant et toujours alerte : il fait souvent le tour de sa troupe; et, si quelqu'un de ces chevaux sort du rang ou reste en arrière, il court à lui, le frappe d'un coup d'épaule, et lui fait prendre sa place. Ces animaux, sans être montés ni conduits par les hommes, marchent en ordre à peu près comme notre cavalerie. Le chef occupe ce poste encore plus fatigant qu'important pendant quatre ou cinq ans; et, lorsqu'il commence à devenir moins fort et moins actif, un autre cheval ambitieux de commander, et qui s'en sent la force, sort de la troupe et attaque le vieux chef; s'il est victorieux, il se met à la tête de tous les autres, et s'en fait obéir.

En Finlande, au mois de mai, lorsque les neiges sont fondues, les chevaux partent de chez leurs maîtres, et s'en vont dans de certains cantons des forêts, où il semble qu'ils se soient donné rendez-vous. Là ils forment des troupes différentes, qui ne se mêlent ni ne se séparent jamais : chaque troupe prend un canton

différent de la forêt pour sa pâture ; ils s'en tiennent à un certain territoire, et n'entreprennent point sur celui des autres.

On sait que l'espèce du cheval n'existait pas dans le nouveau continent, lorsqu'on en a fait la découverte, et l'on peut s'étonner avec raison de leur prompte et prodigieuse multiplication, car en moins de deux cents ans le petit nombre de chevaux qu'on y a transporté d'Europe, s'est si fort multiplié, et particulièrement au Chili, qu'ils y sont à très-bas prix.



Le cheval est encore utile après sa mort : les crins servent à faire des tissus, son poil de la bourre, sa peau des chaussures, sa chair des engrais, ses intestins de la colle-forte, ses os du noir animal, etc.

Nous empruntons les détails qui suivent au livre intéressant de M. A. de Nose, intitulé : *Les animaux raisonnent*.

Le roi Louis XVIII se promenait dans les environs de Melun, escorté d'un détachement de lanciers. Sur la route cheminait aussi un garçon meunier, monté sur un vieux cheval que son maître avait acheté à une foire. Au moment où le cortége passa, ce cheval se débarrassa de son écuyer et du sac de farine, et alla,

en caracolant, se placer au milieu des lanciers d'où on eut beaucoup de peine à l'éloigner. C'était un ancien serviteur que ses infirmités avaient fait réformer d'un escadron, pour l'envoyer finir ses jours dans un village et chez lequel la vue de ses camarades équipés militairement avait réveillé ses instincts et ses souvenirs guerriers.

Pendant les campagnes de Russie un soldat français séparé de son escadron et perdu au milieu des tourbillons de neige, fut renversé par un faux pas de son cheval et se démit le genou. Il resta étendu à terre envisageant la fin horrible qui lui était réservée. Le cheval vint à son secours : ayant compris aux diverses tentatives de son maître, qu'il ne pouvait se remettre en selle à cause de l'élévation, il plia les genoux et s'allongea autant qu'il dépendit de lui pour rendre la hauteur moins grande au cavalier, et lorsque, avec beaucoup de peine, le soldat put parvenir à se placer sur le dos de l'intelligent animal, ce dernier se releva avec précaution et se remit en route. Le blessé fut alors regagner son détachement, où il trouva les soins qui lui étaient nécessaires.

Le cheval, semblable en cela à l'éléphant, est amoureux de parure. Toutes les fois qu'il est couvert de housses, de plumes, de grelots et autres ornements de harnais, il se montre plus vif et plus fort. Les muletiers espagnols, qui connaissent parfaitement le goût de cet animal, en profitent, lorsqu'ils veulent punir une de leurs bêtes pour quelque faute. Ils lui ôtent alors ses grelots et son panache et les placent à la queue du convoi.

L'ANE.

L'ane diffère du cheval par une tête plus grosse, par des oreilles plus longues, par une queue garnie de poils à son extrémité seulement, par des épaules moins larges et traversées, chez le mâle, par une ligne noire qui se croise avec une autre ligne de même couleur tracée le long du dos, par un dos plus tranchant, par une croupe moins carrée, enfin par son braiement. Il vit de quinze à seize ans dans nos pays.

Sobre, apte au travail, sûr à la marche, il se rend très-utile à l'homme, qui malheureusement ne reconnaît presque toujours ses services qu'en l'accablant de mauvais traitements.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux : il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtiments et les coups. Il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture : il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables. Il est fort délicat sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère; mais il ne se vautre pas, comme le cheval, dans la fange et dans l'eau ; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue : aussi a-t-il la jambe

plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Dans la première jeunesse, il est gai, et même assez joli ; il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtu. Il a pour sa progéniture le plus fort attachement. Il s'attache aussi

à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité : il sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes; il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente. Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant les oreilles. Lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche et retire les lèvres d'une manière très-désagréable; ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire. Si on lui couvre les yeux, il reste immobile. Il marche, il trotte et il galope comme le cheval; mais tous ses mouvements sont petits et beaucoup plus lents. Quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière, pendant un petit espace de temps; et, quelque allure qu'il prenne, si on le presse il est bientôt rendu.

De tous les animaux couverts de poil, l'âne est celui qui est le moins sujet à la vermine : jamais il n'a de poux ; ce qui vient apparemment de la dureté et de la sécheresse de sa peau.

Il y a parmi les ânes différentes races, mais qu'on connaît moins que celles des chevaux. Dans les climats froids il est plus faible que dans les climats chauds. Il paraît être venu primitivement d'Arabie en Égypte, d'Égypte en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, en Allemagne, en Angleterre, en Suède, etc.

On trouve deux espèces d'ânes en Perse : l'âne naturel au pays; il est lourd, pesant, et ne sert que comme bête de somme; l'âne d'Arabie, animal fort joli et fort gracieux, au poil poli, à la tête haute, aux pieds légers ; on lui apprend à marcher l'amble, c'est-à-dire à faire mouvoir simultanément deux de ses membres du même côté; et pour l'y dresser, on lui attache les jambes, celles de devant et celles de derrière du même côté, par deux cordes de coton qu'on fait de la mesure de son pas et qu'on suspend par une autre corde passée dans les sangles à l'endroit de l'étrier. Des espèces d'écuyers le montent soir et matin et l'exercent à cette allure. On lui fend aussi les naseaux afin de lui donner plus d'haleine; et il va si vite qu'il faut galoper pour le suivre.

En Guinée et aux Indes, l'âne est supérieur au cheval; à Maduré, il reçoit même de très-grands honneurs, parce que l'une des plus

considérables et des plus nobles tribus des Indes croit que les âmes de toute la noblesse passent dans les corps des ânes. On trouve beaucoup d'ânes dans les déserts de Libye et de Numidie; ils courent si vite que les chevaux barbes peuvent seuls les atteindre; ils se défendent contre l'homme.

Primitivement il n'y avait pas d'ânes en Amérique; ceux qui existent proviennent des individus apportés par les Espagnols, et qui maintenant se trouvent de tous côtés par troupes à l'état sauvage.

En Perse, on mange la chair des ânes sauvages. La chair de nos ânes domestiques est très-mauvaise, plus dure, plus insipide que celle du cheval; mais le lait d'ânesse est un remède justement vanté contre beaucoup de maladies. Pour l'avoir de bonne qualité, il faut choisir une ânesse jeune, saine; il faut lui ôter l'ânon qu'elle allaite, la tenir propre, la bien nourrir de foin, d'avoine, d'orge et d'herbe dont les qualités salutaires peuvent influer sur la maladie, avoir attention de ne pas laisser refroidir le lait, et même de ne pas l'exposer à l'air, ce qui le gâterait en peu de temps.

La peau de l'âne est très-dure et très-élastique; elle sert à plusieurs usages : on en fait de forts souliers, des cribles, des tambours, du gros parchemin, du sagri ou chagrin; les anciens faisaient des flûtes avec ses os.

L'âne est susceptible d'attachement : il connaît son maître et le distingue au milieu de beaucoup d'autres personnes; à moins que son naturel n'ait été vicié, il se montre docile pour la personne qui prend soin de lui et qui n'exige pas de services au-dessus de ses forces. Il est courageux et se défend contre les loups et les chiens; il ne craint même pas de lutter contre le cheval, l'ours, le taureau et le sanglier. Les bateleurs sont parvenus à apprendre aux ânes des tours assez extraordinaires : à exprimer quelques petits nombres en levant et en abaissant successivement la patte; à indiquer, au commandement, une carte rouge ou une carte noire jetées pêle-mêle avec d'autres; à s'asseoir sur les jambes de derrière et à se laisser gravement mettre un chapeau sur la tête, une serviette au cou, un long manche à balai au bras; à braire d'une manière plus ou moins douce, plus ou moins bruyante, et à imiter l'éternument.

LE MULET.

Le mulet tient de l'âne et du cheval; sa tête est plus grosse que celle du cheval, ses oreilles presque aussi longues que celles de l'âne, ses jambes sèches, sa queue presque nue. Il sert plus longtemps que le cheval, supporte même la faim et la fatigue et se montre plus robuste et moins délicat sur le choix des aliments. L'Espagne, le Portugal, l'Italie, le midi de la France élèvent beaucoup de mulets qui sont très-utiles, grâce à leur vigueur, à la sûreté de leur marche, pour gravir les sentiers les plus escarpés à travers les montagnes. Le Poitou fournit chaque année, à lui seul, plus de quinze mille mulets.

Les mules étaient autrefois un attelage de luxe et servaient de monture aux ecclésiastiques, aux magistrats et aux médecins.

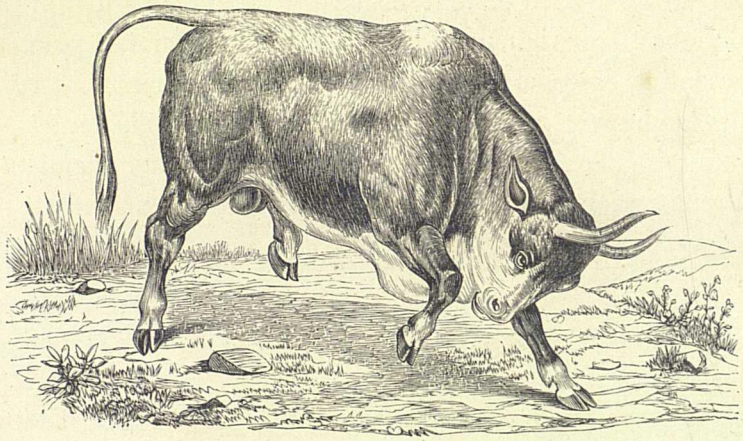
Quoique le mulet aime les pays chauds, il s'habitue facilement aux climats froids.

LE BŒUF ET LA VACHE.

Parmi les quadrupèdes ruminants, le bœuf se distingue à son corps trapu, à ses membres courts et robustes, à son cou garni en dessous d'une peau lâche qu'on appelle *fanon*, à ses cornes creuses qui se courbent d'abord en bas et en dehors. Son cri est un mugissement grave, sourd et prolongé.

Le bœuf domestique est répandu aujourd'hui en Europe, en Asie, en Afrique et même en Amérique. Il se montre doux, patient, capable d'attachement; mais il ne faut pas l'irriter, car alors il devient furieux et rien ne l'arrête dans l'exécution de sa prompte et terrible vengeance. Son pelage, ordinairement rougeâtre, noir ou blanc, se mélange souvent de ces trois couleurs; plus le poil est rouge, plus il est estimé; on fait cas aussi du poil noir. Il atteint hauteur à un mètre trente centimètres, en longueur à deux mètres vingt centimètres; il pèse jusqu'à six cents kilogrammes et plus (douze cents livres). Du reste ces proportions varient suivant le climat, la race et les pâturages. Il vit communément de quatorze à

quinze ans; vers trois ans on le dresse au labour; de cinq à dix il est dans sa plus grande force; à douze ans, il quitte la charrue pour passer à l'engraissement et de là à l'abattoir. Quand on veut faire servir la vache à la charrue, il faut l'assortir autant que possible avec un bœuf de sa taille et de sa force, afin d'obtenir un trait égal. Dans les terrains fermes et surtout dans les friches, il faut souvent jusqu'à huit ou dix bœufs, tandis que deux vaches suffiront pour labourer les terrains légers et sablonneux. Un bon bœuf pour la charrue ne



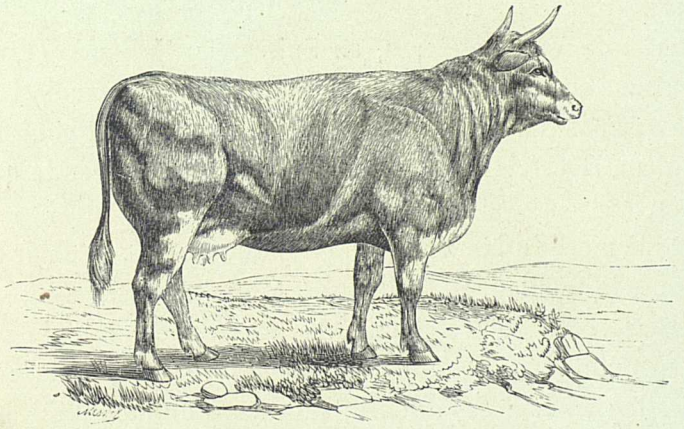
doit être ni trop gras ni trop maigre; il doit avoir la tête courte et ramassée, les oreilles grandes, bien velues et bien unies, les cornes fortes, luisantes et de moyenne grandeur, le front large, les yeux gros, noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts, les dents blanches et égales, les lèvres noires, le cou charnu, les épaules grosses et pesantes, la poitrine large, le fanon pendant jusque sur les genoux, les reins forts, larges, le ventre spacieux et tombant, la croupe épaisse, les jambes et les cuisses grosses et nerveuses, le dos droit et plein, la queue pendante jusqu'à terre et garnie de poils touffus et fins, les pieds fermes, le cuir grossier et maniable, l'ongle court et large.

Sans le bœuf, les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre; la terre demeurerait inculte; les champs, et même les jardins, seraient secs et stériles; c'est sur lui que roulent tous

les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base et l'opulence des États, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau, etc., pour porter des fardeaux; la forme de son dos et de ses reins le démontre : mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

Le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant : la chair du veau est une nourriture aussi abon-



dante que saine et délicate; le lait est l'aliment des enfants, le beurre l'assaisonnement de la plupart de nos mets, le fromage la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache!

La grande chaleur incommode les bœufs peut-être plus encore

que le grand froid. Il faut pendant l'été les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable ou les laisser dans les bois pâturer à l'ombre pendant la grande chaleur, et ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du soir. Au printemps, en hiver et en automne, on pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir.

La nourriture et les soins sont à peu près les mêmes et pour la vache et pour le bœuf; cependant la vache à lait exige des attentions particulières, tant pour la bien choisir que pour la bien conduire. On dit que les vaches noires sont celles qui donnent le meilleur lait, et que les blanches sont celles qui en donnent le plus.

Les pays les plus renommés pour produire les plus belles races sont : la Suisse, la Normandie, l'Angleterre et la Hollande. En général il paraît que les pays un peu froids conviennent mieux à nos bœufs que les pays chauds et qu'ils sont d'autant plus gros et plus grands que le climat est plus humide et plus abondant en pâturages. Les bœufs de Danemark, de l'Ukraine et de la Tartarie sont les plus grands de tous.

En Irlande, en Angleterre, en Suisse, en Hollande et, en général, dans tout le Nord, on sale et on fume la chair de bœuf en grande quantité, soit pour l'usage de la marine, soit pour l'avantage du commerce. Il sort aussi de ces pays une grande quantité de cuirs.

Après la mort du bœuf, rien n'est perdu de lui : sa chair fournit à l'homme le meilleur et le plus substantiel des aliments; sa peau travaillée sert à faire des chaussures; sa graisse donne du suif, de la pommade, de l'huile, dite de *pied de bœuf;* son poils, de la bourre pour les tapissiers et les selliers; ses cornes donnent des boutons, des peignes, des tabatières, etc.; ses os, des ouvrages pour le tour; ses nerfs ou tendons, des fouets, des cravaches, etc.; ses intestins, des enveloppes pour les saucissons, de la baudruche pour les ballons; son sang sert pour la fabrication de plusieurs couleurs et pour le raffinage du sucre; son fiel pour la peinture et le dégraissage, etc.

LE BÉLIER, LA BREBIS, LE MOUTON.

Un bon et beau bélier doit avoir la tête forte et grosse, le front large, les yeux gros et noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long et élevé, les reins et la croupe larges, la queue longue; les meilleurs béliers sont les blancs, bien chargés de laine sur la queue, sur la tête, sur les oreilles et jusque sur les yeux.

La brebis, plus petite que le bélier, n'a point de cornes ou les a courtes; on l'estime beaucoup quand elle porte une laine abondante, touffue, longue, soyeuse et blanche. Cet animal, si chétif en lui-même, si dépourvu de sentiment, si dénué de qualités extérieures, est pour l'homme l'animal le plus précieux, celui dont l'utilité est la plus immédiate et la plus étendue : seul il peut suffire aux besoins de première nécessité; il fournit tout à la fois de quoi se nourrir et se vêtir, sans compter les avantages particuliers que l'on sait tirer du suif, du lait, de la peau, et même des boyaux, des os et du fumier de cet animal, auquel il semble que la nature n'ait, pour ainsi dire, rien accordé en propre, rien donné que pour le rendre à l'homme.

On compte deux races principales de moutons sauvages dont nos races domestiques paraissent issues : le *mouflon*, qui habite l'Europe, et l'*argali*, qui habite l'Asie. Le mouton domestique, plus ou moins éloigné de son type, a des formes moins sveltes, une allure plus lourde; une toison crépue et luxueuse au lieu d'un poil soyeux; il

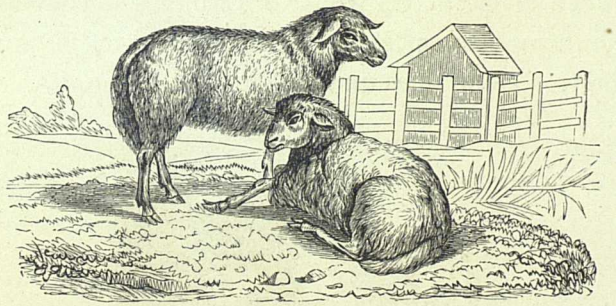
offre comme variétés : — 1. Le mouton commun, long d'environ quatre-vingts centimètres, à tête droite, souvent sans cornes, au museau allongé, au front très-busqué, au poil court et rude sur la tête et aux jambes, à laine grosse et touffue qui tombe en mèches droites, à queue longue et grêle, de couleur blanche, brune ou pie; on en compte trois races distinctes en France : la *race solognote* ou de la Sologne, laine frisée à l'extrémité des mèches seulement, tête longue et dépourvue de cornes ; la *race berrichonne* ou du Berry, tête sans cornes, non allongée, laine du corps fine, courte, frisée et blanche, véritable laine au sommet de la tête ; la *race roussillonnaise*, qui nous vient de la race mérinos espagnole, laine fine et fortement contournée en spirale. — 2. Le mouton à longues jambes, très-haut de taille, corps efflanqué, crinière, longs poils formant quelquefois une sorte de fanon sous le cou, cornes de moyenne grandeur qui laissent voir l'oreille au milieu. Les Hollandais ont importé en Europe cette race originaire d'Afrique; elle produit dans nos climats de grands moutons sans cornes à laine fine et longue dite *moutons flandrins* et moutons du Texel. — 3. Le mouton mérinos, fort répandu en Espagne, où il a été apporté d'Afrique ; front large, corps ample, cornes épaisses, larges, contournées en spirale et d'une grande étendue, jambes courtes ; remarquable surtout par sa laine très-fine, peu frisée, peu élastique, d'un blanc sale, pleine d'une sueur onctueuse et odorante ; chaque toison pèse en moyenne de quatre à six livres (deux à trois kilogr.). — 4. Le mouton anglais, à laine fine, très-longue et très-lisse, sans cornes, longue queue pendante ; c'est avec sa laine qu'on fabrique un tissu improprement appelé poils de chèvre. — 5. Le mouton à large queue, originaire de l'Asie et de l'Afrique, espèce singulière et qui doit son nom à l'énorme volume de sa queue, qui, chez quelques individus, pèse près de trente livres (quinze kilog.), et devient assez grosse pour gêner l'animal dans sa marche et forcer le berger de lam aintenir au moyen d'une planche portée sur des roulettes en forme de petit chariot.

Les gens qui veulent former un troupeau et en tirer du profit, achètent des brebis et des moutons de l'âge de dix-huit mois ou de

deux ans. On en peut mettre cent sous la conduite d'un seul berger. Les coteaux et les plaines élevées au-dessus des collines sont les lieux qui leur conviennent le mieux : on évite de les mener paître dans les endroits bas, humides et marécageux. On les nourrit, pendant l'hiver à l'étable, de son, de navets, de foin, de paille, de luzerne, de sainfoin, de feuilles d'orme, de frêne, etc.

Dans les terrains secs, dans les lieux élevés, où le serpolet et les autres herbes odoriférantes abondent, la chair du mouton est de bien meilleure qualité que dans les plaines basses et dans les vallées humides. Rien ne flatte plus l'appétit de ces animaux que le sel; rien aussi ne leur est plus salutaire.

Tous les ans on fait la tonte de la laine des moutons, des brebis



et des agneaux : dans les pays chauds, où l'on ne craint pas de mettre l'animal tout à fait nu, l'on ne coupe pas la laine, mais on l'arrache, et on en fait souvent deux récoltes par an ; en France, et dans les climats plus froids, on se contente de la couper une fois par an au mois de mai, avec de grands ciseaux, et on laisse aux moutons une partie de leur toison.

Les moutons qui produisent de la laine ne sont livrés à la boucherie que de huit à dix ans; on tue les autres à deux ou trois ans. La graisse de mouton ou *suif* produit aussi un grand bénéfice. Sa peau est employée par les gantiers, les chamoiseurs, les cordonniers, etc. ; le parchemin le plus fin se fait avec de la peau d'agneau. Avec le lait de la brebis on prépare plusieurs fromages, entre autres, celui de Roquefort.

LA CHÈVRE.

La chèvre est reconnaissable à ses cornes dirigées en haut et en arrière et comprimées transversalement ; à ses oreilles droites ; à son corps svelte ; à ses jambes robustes ; à sa queue courte ; à son pelage composé de deux sortes de poils, les uns rudes et drus ; les autres luisants et d'une mollesse extrême ; ordinairement la chèvre a le menton garni d'une barbe assez longue.

L'espèce principale est la *chèvre sauvage*, souche de nos chèvres domestiques, remarquable par sa tête noire sur le devant, rousse sur les côtés et par son corps d'un gris roussâtre avec une ligne noire sur le dos et à la queue. On trouve des troupes de chèvres sauvages sur les montagnes escarpées de la Perse. Les variétés domestiques sont les chèvres communes que tout le monde connaît ; on estime

leur lait (surtout celui des chèvres blanches) pour le faire boire aux jeunes enfants.

Nous citerons encore : la chèvre de Cachemire, qui fournit le tissu des châles du même nom ; la chèvre angora, dont le poil long et soyeux sert à faire de magnifiques étoffes.

Le petit de la chèvre s'appelle chevreau.

La chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressource que la brebis ; elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses et capable d'attachement ;

elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices : elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs.

Lorsqu'on conduit les chèvres avec les moutons, elles ne restent pas à leur suite ; elles précèdent toujours le troupeau. Il vaut mieux les mener séparément paître sur les collines ; elles trouvent autant de nourriture qu'il leur en faut dans les bruyères, dans les friches et dans les terres stériles. Il faut les éloigner des endroits cultivés ; elles font un grand dégât dans les taillis ; les arbres dont elles broutent avec avidité les jeunes pousses et les écorces tendres périssent presque tous. Elles craignent les lieux humides, les prairies marécageuses, les pâturages gras.

Dans la plupart des climats chauds, l'on nourrit des chèvres en grande quantité, et on ne leur donne point d'étable. En France, elles périraient si on ne les mettait pas à l'abri pendant l'hiver. On ne les laisse pas coucher sur leur fumier, et on leur donne souvent de la litière fraîche. On les fait sortir de grand matin pour les mener aux champs ; l'herbe chargée de rosée, qui n'est pas bonne pour les moutons, fait grand bien aux chèvres. Comme elles sont indociles et vagabondes, un homme, quelque robuste et quelque agile qu'il soit, n'en peut guère conduire que cinquante. On ne les laisse pas sortir pendant les neiges et les frimas ; on les nourrit à l'étable d'herbes et de petites branches d'arbres cueillies en automne, ou de choux, de navets et d'autres légumes.

La chèvre se montre toujours une mère dévouée non-seulement pour ses petits qu'elle défend contre les animaux les plus féroces, le lion, le tigre, mais même pour ses enfants d'adoption. On connaît l'histoire de cette chèvre qui nourrit un poulain et qui suivait ce pauvre animal partout, même dans les lieux qu'elle-même

ne fréquente naturellement pas, qui le rappelait par des bêlements plaintifs et inquiets lorsqu'il s'éloignait d'elle. J'ai vu moi-même une chèvre chargée d'allaiter une petite fille de quelques mois et qui ne permettait à personne d'approcher d'elle, excepté au père et à la mère.

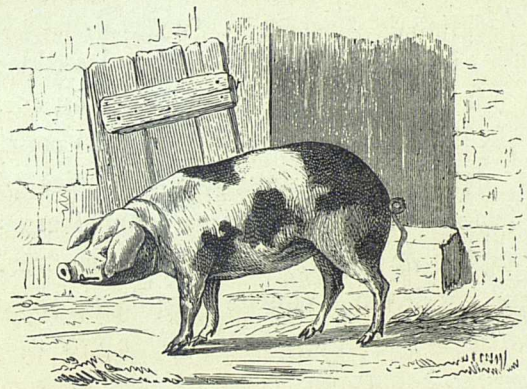
LE COCHON, LE COCHON DE SIAM ET LE SANGLIER.

On reconnaît le cochon proprement dit à son corps couvert de poils roides ou *soies;* à ses dents incisives, à ses deux canines et à ses quatorze molaires à chaque mâchoire; à son groin sur lequel sont percées les narines; à ses yeux petits à pupille ronde, à ses oreilles assez larges et pointues; à sa queue courte et tortillée. Il aime les pays marécageux, il se vautre avec plaisir dans la fange; de tous les quadrupèdes, il semble être le plus brut; les imperfections de la forme paraissent influer sur le naturel : toutes ses habitudes sont grossières, tous ses goûts sont immondes, toutes ses sensations se réduisent à une gourmandise qui lui fait dévorer tout ce qui se présente et même sa progéniture au moment où elle vient de naître. Sa voracité dépend apparemment de la grande capacité de son estomac, de la grossièreté de ses appétits et de l'hébétation du sens du goût et du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse, rendent le cochon peu sensible aux coups; on a vu des souris se loger sur son dos et lui manger le lard et la peau sans qu'il parût le sentir. Il a donc le toucher fort obtus et le goût aussi grossier que le toucher; ses autres sens sont bons; les chasseurs savent que les sangliers voient, entendent et sentent de fort loin, parce qu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit et de se placer au-dessous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin et toujours assez vivement pour leur faire rebrousser chemin.

Pour engraisser le cochon, on lui donne pendant deux mois de l'orge, du gland, des choux, des légumes cuits et beaucoup d'eau mêlée de son; pendant quinze jours, avant de le tuer il faut avoir

soin de le tenir dans une étable propre et pavée, sans litière en ne lui donnant que des grains de froment pur et sec, en ne le faisant boire que très-peu : alors sa chair devient excellente et son lard ferme et cassant. Dans les pays où il y a du gland, on mène les cochons dans les forêts, pendant l'automne, au moment où les glands, la châtaigne et la faîne tombent des arbres et quittent leurs enveloppes. Ils aiment beaucoup les vers de terre et certaines racines, comme celles de la carotte sauvage, la truffe, etc. C'est pour trouver ces vers et ces racines qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir.

Le porc mâle s'appelle *verrat*, sa femelle *truie*, leurs petits



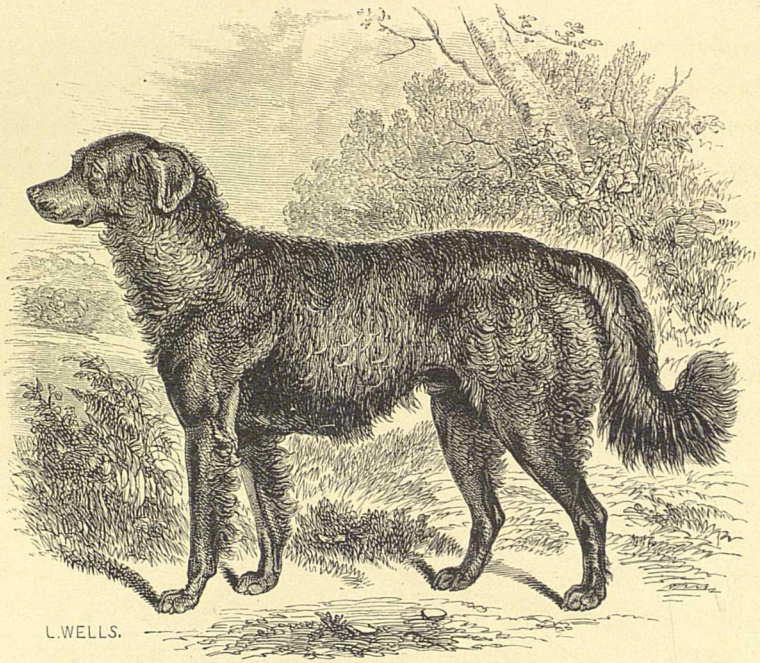
pourceaux, *cochons de lait* ou *cochonnets* tant qu'ils tettent leur mère.

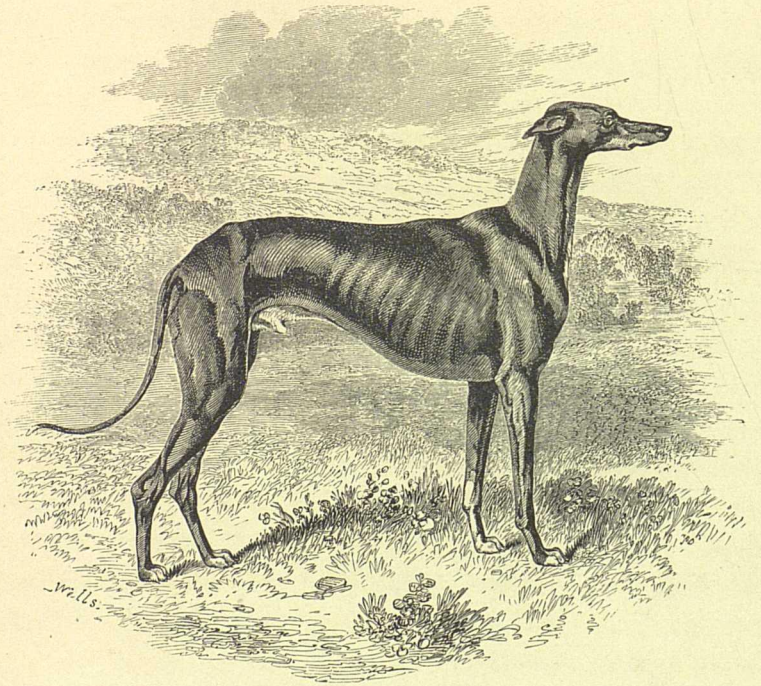
La couleur du porc varie suivant les pays. La couleur noire appartient particulièrement au midi, la blanche au nord; au centre la couleur participe de ces deux extrêmes. Les cochons à soies rousses sont les plus estimés. En France on distingue plusieurs variétés : celle à *grandes oreilles*, qui n'est ni robuste ni féconde et qui ne donne qu'une chair grossière; — la race de la *vallée d'Auge* à tête petite et pointue, aux oreilles peu larges, au corps long et épais, au poil blanc; elle s'engraisse facilement; — le cochon blanc *du Poitou* à la tête grosse et longue, aux larges oreilles, au corps allongé, au poil rude, aux pattes larges et fortes;

— le cochon *du Périgord* au poil noir et rude, au corps large et trapu. L'Angleterre a une race particulière de porcs, aux jambes courtes, qui s'engraissent facilement et qui donnent de bons produits; les cochons de lait sont aussi fort estimés en Angleterre. Tout est utile dans le cochon; on sait de quel usage sont son lard et sa chair; on mange jusqu'à ses intestins; la graisse de ses entrailles donne le saindoux ou axonge; sa peau sert à faire des cribles, ses poils ou soies, durs et fermes sont bons pour faire des pinceaux et des brosses. Un cochon pèse ordinairement de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilogrammes (160 à 180 livres).

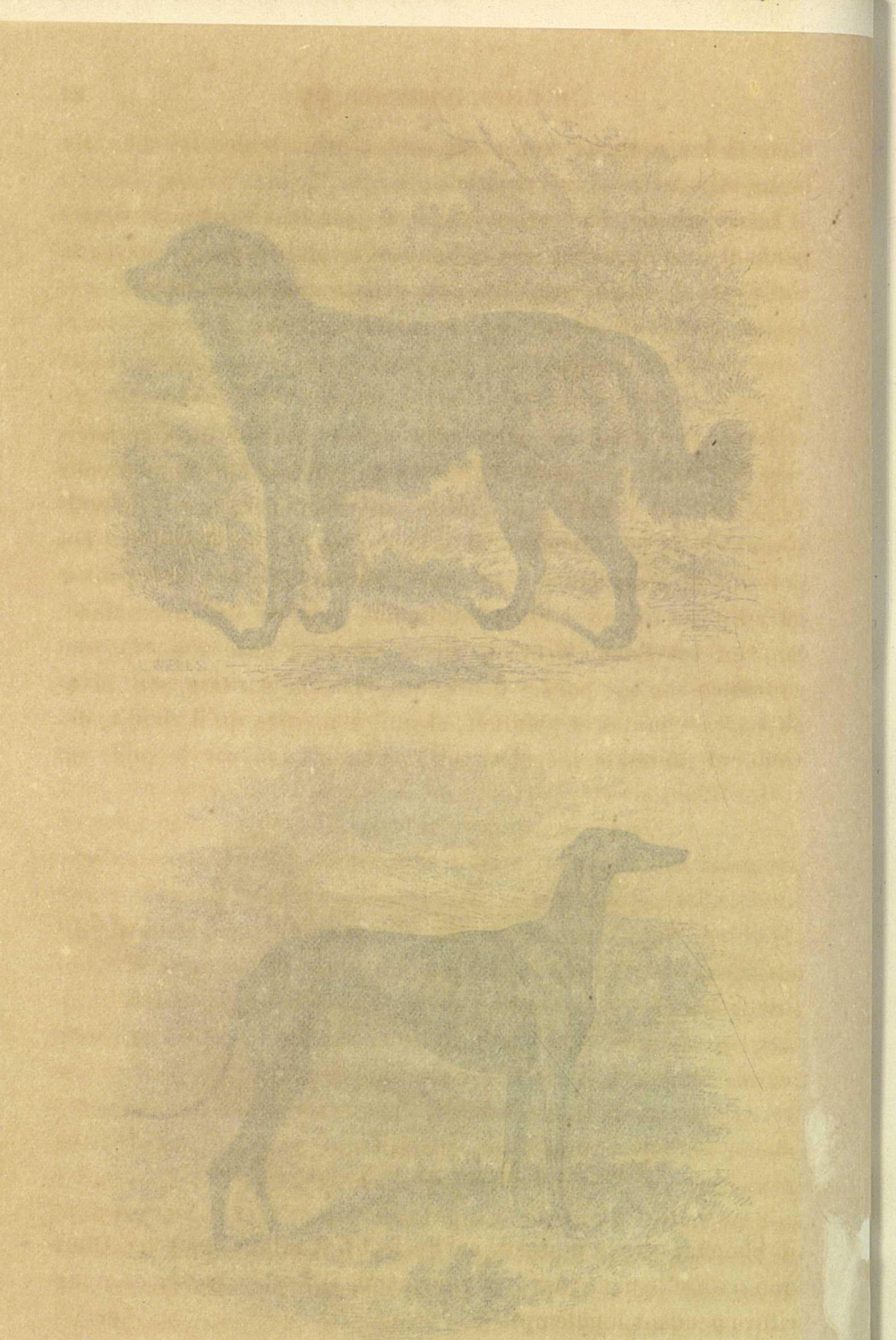
Cette espèce, quoique abondante et fort répandue en Europe, en Asie et en Afrique, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau-Monde; elle y a été transportée par les Espagnols.

Le sanglier a la tête plus allongée que celle du cochon domestique, elle s'appelle *hure;* ses oreilles sont plus courtes et moins pointues; ses défenses plus longues; ses soies plus grosses, roides, d'un brun noirâtre, et mêlées, sur diverses parties du corps, d'une espèce de laine tantôt noirâtre cendrée, tantôt jaunâtre; sa queue est droite et courte. Jusqu'à six mois on nomme le sanglier *marcassin;* à cet âge on l'appelle *bête rousse;* à un an *bête de compagnie;* à deux ans *ragot;* à trois *sanglier à son tiers an;* à quatre *quartenier*, plus tard *vieux sanglier*, *solitaire*, etc. Sa femelle s'appelle *laie;* elle défend courageusement ses petits. Le sanglier vit jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Il recherche pour demeure les endroits les plus sombres de la forêt; et reste dans le jour dans sa bauge et n'en sort que le soir pour aller chercher sa nourriture : fruits sauvages, racines, graines et quelquefois levrauts, lapereaux et perdrix. Comme le cochon, il fouille le sol, mais en droite ligne et profondément. Il s'apprivoise facilement; il reconnaît celui qui le soigne et lui obéit. On le chasse à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par surprise pendant la nuit, au clair de la lune; il faut beaucoup de prudence et de précaution; souvent le sanglier blessé et devenu furieux éventre hommes, chevaux et chiens. La hure, les quartiers de devant, les





Chien de Terre-Neuve. — Lévrier.



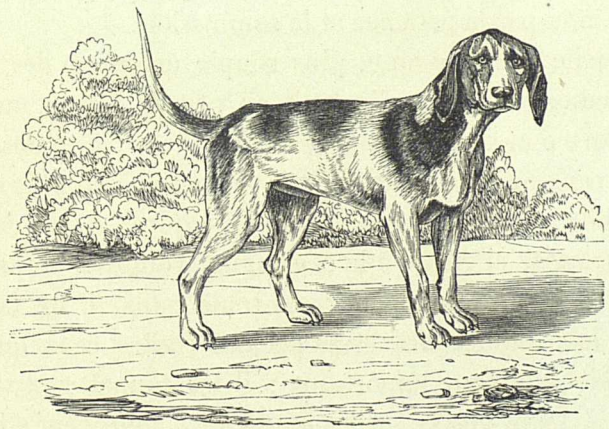
Chien de Terre-Neuve. — Lévrier.

filets et les jambons se servent seuls sur la table. La chair du jeune marcassin est fine et délicate.

Le cochon de Siam a le corps et les jambes courtes, le ventre pendant jusqu'à terre, les oreilles droites et très-peu de soies; sa chair est très-succulente et sa graisse d'un goût agréable.

LE CHIEN.

Le chien est caractérisé par la présence de cinq doigts aux pieds de devant et de quatre seulement à ceux de derrière, le pelage composé généralement de poils soyeux et de poils laineux; il a la vue et l'odorat très-fins. Les pores de sa peau sont si serrés qu'il ne sue jamais et qu'il peut se jeter à l'eau quand il est très-échauffé, sans en être incommodé. Son cri est l'aboiement. Il vit de douze à seize ans. On peut connaître son âge par les dents, qui, dans la jeunesse, sont blanches, tranchantes et pointues, et qui, à mesure qu'il vieillit, deviennent noires et inégales. On le connaît aussi par le poil, car



il blanchit sur le museau, sur le front et autour des yeux. Quoique naturellement vorace et gourmand, il peut se passer de nourriture pendant longtemps.

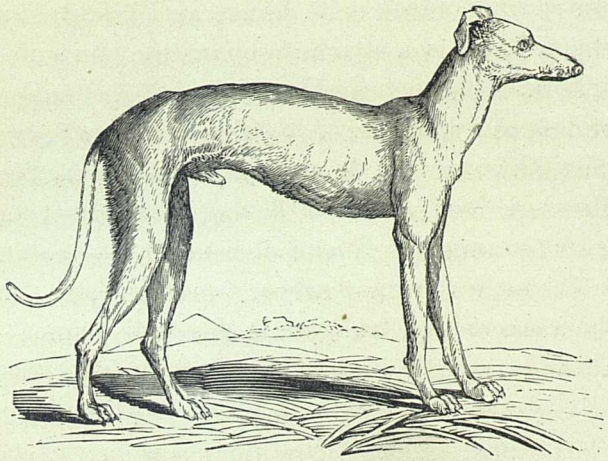
Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la

vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage, il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux indifférents, et se déclare contre ceux qui par état ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde, il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, il donne l'alarme, il avertit et combat.

On compte quatre espèces de chiens domestiques :

Les *mâtins,* ordinairement de grande taille, à museau long, à oreilles courtes. Les principaux sont le mâtin ordinaire, à nez noir, à queue relevée; sa couleur ordinaire est le jaune fauve; — le danois blanc moucheté, peu intelligent et peu fidèle; — le lévrier gris de souris, de taille svelte qui chasse le lièvre à vue;



— le chien de berger, noirâtre, à oreilles courtes, à queue pendante, d'un admirable instinct pour la garde des troupeaux; — le chien des Alpes, qui tient du chien de berger et du mâtin; il est bien connu sous le nom du chien du Saint-Bernard.

Les *dogues* à tête ronde, à museau court, à oreilles courtes, à front saillant, et parmi lesquels on peut citer : le grand dogue à museau noir, à lèvres noires épaisses et pendantes; il est propre au combat; — le bouledogue, plus petit que le précédent, à queue en cercle, à nez relevé, à poil jaunâtre; peu capable d'affection, plus féroce que le précédent; le doguin et le carlin plus petits encore que le dogue et le bouledogue.

Les *roquets*, petits, à front bombé, à museau court et pointu, parmi lesquels nous citerons le roquet ordinaire, criard, hargneux, mais très-fidèle. Le chien turc, remarquable par une peau presque entièrement nue, noire, couleur de chair ou marquée de taches

brunes. Christophe Colomb le trouva en Amérique à l'époque de sa découverte (1492).

Les *épagneuls*, moins grands que les mâtins, à oreilles longues, larges et pendantes, et parmi lesquels nous citerons : le chien-loup blanc jaunâtre, excellent gardien ; — l'épagneul français, blanc et brun-marron, bon pour la chasse en plaine et le marais ; — le basset, à jambes courtes et grosses, bon pour la chasse au lapin ; — le chien courant, blanc mêlé de noir ou de fauve, aux oreilles longues et pendantes, peu attaché à son maître, bon pour la chasse ; — le caniche ou barbet noir ou blanc, à poil frisé et laineux, le plus intelligent de tous les chiens ; — le chien de Terre-Neuve, à pelage long, soyeux, blanc tacheté de noir, à queue en panache, à doigts un peu palmés qui leur permettent de nager facilement ; on le dresse à secourir les personnes en danger de se noyer ; — le chien d'arrêt, blanc avec des taches brun-marron, à museau épais, intelligent, très-attaché à son maître, bon pour la chasse de plaine ; — le braque à nez fendu, variété du précédent, moins bon chasseur.

Le chien de rue est un mélange de plusieurs espèces et ne peut être rangé dans aucune d'elles.

Les limites de cet ouvrage ne nous permettant pas d'entrer dans beaucoup de détails au sujet de chaque animal ; nous nous bornerons, à propos du chien, de citer quelques-uns des faits qui montrent et son instinct merveilleux et son attachement. Prenons au hasard dans les auteurs qui ont parlé de ce fidèle ami de l'homme.

La grande sensibilité de l'odorat du chien, dit M. A. de

Nore (1), contribue puissamment à développer chez lui les actes d'intelligence ; on en a vu un qui savait retrouver le mouchoir de son maître même après que ce mouchoir avait passé par les mains et dans les poches de sept ou huit personnes.

Un particulier qui habitait de l'autre côté de l'eau vis-à-vis de Falmouth en Angleterre, avait dressé un chien de Terre-Neuve à traverser chaque matin cette eau pour aller à la poste prendre des lettres et les lui apporter au moment où il se mettait à table pour déjeuner.

Un campagnard en visitant le Waux-hall s'aperçut qu'on lui avait enlevé sa montre ; il obtint de la sentinelle la permission de faire entrer son chien dans l'enceinte réservée assurant que l'animal reconnaîtrait le voleur. Il fait entendre au fidèle animal qu'il a perdu sa montre et lui donne ordre de la chercher. Après avoir flairé son maître, le chien part comme un trait et court à droite et à gauche dans toutes les avenues du Waux-hall : on ne tarde pas à le voir revenir avec des démonstrations de joie mêlée d'inquiétude, poussant de légers aboiements, tirant son maître par l'habit et l'amenant devant un certain personnage occupé à regarder les boutiques. Là il reste en arrêt ; un homme de la police, témoin de cette scène, examine l'homme suspect, qui se trouble et change de couleur. Il l'emmène chez le magistrat, qui ordonne de le fouiller. On trouve dans ses poches huit montres et douze tabatières. Ces effets serrés et mis à part, on fait entrer le fermier, qui donne de sa montre une description exacte et prie le magistrat de laisser encore agir une fois son chien. Sur sa requête, les montres sont portées dans une chambre voisine. Alors le campagnard ordonne à son chien d'aller lui chercher la sienne. Il y vole et rapporte effectivement celle qu'il avait désignée.

On lit dans les annales romaines que, sous le consulat d'Appius Junius et de Publius Ælius, lorsque, pour venger la mort de Néron, fils de Germanicus, on fit subir le dernier supplice à Titius Sabinus et à ses esclaves, un de ceux-ci avait un chien qu'on ne

(1) *Les animaux raisonnent.*

put jamais chasser de la prison ; et qui, lorsque l'esclave en question eut été mis à mort, ne quitta point le cadavre, mais l'accompagna aux gémonies où il fut exposé, et là se mit à hurler plaintivement en présence d'un grand nombre de spectateurs assemblés à l'entour de ce lieu. Quelqu'un des esclaves ayant jeté un morceau de pain à ce chien, il alla le porter à la bouche du défunt, et lorsqu'on eut précipité le cadavre dans le Tibre, le chien s'efforça encore de le soutenir sur l'eau en nageant auprès.

Un roi des Garamantes, exilé de ses États, y rentra par force assisté d'un cortége de douze cents chiens qui terrassèrent tous les opposants. Les Colophoniens ainsi que les Gastabélèzes menaient autrefois des troupes de chiens à la guerre et les mettaient aux premiers rangs. Ils ne reculaient jamais, faisant l'office des plus fidèles troupes auxiliaires sans être à la charge pour la paie au parti qui les employait. — Après la défaite des Cimbres, ce furent leurs chiens qui défendirent leurs chariots, sortes de maisons ambulantes pour ces peuples. — Jason de Lycée ayant été tué, son chien se laissa mourir de faim. — Le chien nommé Hircan qui appartenait au roi Lysimaque, ayant vu allumer le bûcher de son maître, se jeta dans les flammes.

On raconte qu'un Anglais paria que son bouledogue ne lâcherait pas le taureau qu'il avait saisi, quand même on lui couperait une ou plusieurs pattes. Le pari fut tenu, et le chien, en effet, se laissa couper les quatre pattes l'une après l'autre sans lâcher prise.

Une chienne qui venait de mettre bas se vit tout à coup enlever ses petits. Elle sortit de sa loge et revint bientôt après portant un jeune lapereau dans sa gueule ; elle l'allaita avec tendresse.

Un petit chien épagneul tomba dans le fond d'une citerne à sec où il passa plusieurs jours sans nourriture. On l'en retira, mais il prit l'habitude, chaque fois qu'on lui donnait à manger, d'aller jeter des os dans la citerne. On pensa qu'il y faisait des provisions de vivres à l'avance, dans la crainte de retomber une seconde fois dans le trou fatal.

Un berger ayant été assassiné sur un chemin dans la nuit, plusieurs personnes furent amenées auprès du cadavre, parce que le

chien était allé appeler du secours au logis de son maître. Une circonstance toute particulière dans l'acte de ce chien, c'est que pour mieux faire comprendre sa démarche, il apporta aux pieds de ceux dont il venait requérir l'assistance, le paquet noué dans un mouchoir dont s'était muni le berger.

Une lionne perdit le chien avec lequel elle avait été élevée, et pour offrir toujours le même spectacle au public, on lui en donna un autre qu'aussitôt elle adopta. Elle n'avait pas paru souffrir de la perte de son compagnon ; l'affection qu'elle avait pour lui était très-faible. La lionne mourut à son tour ; le chien ne voulut pas quitter la loge qu'il avait habitée avec elle ; il refusa de manger et succomba à la tristesse et à la faim au bout de quelques jours.

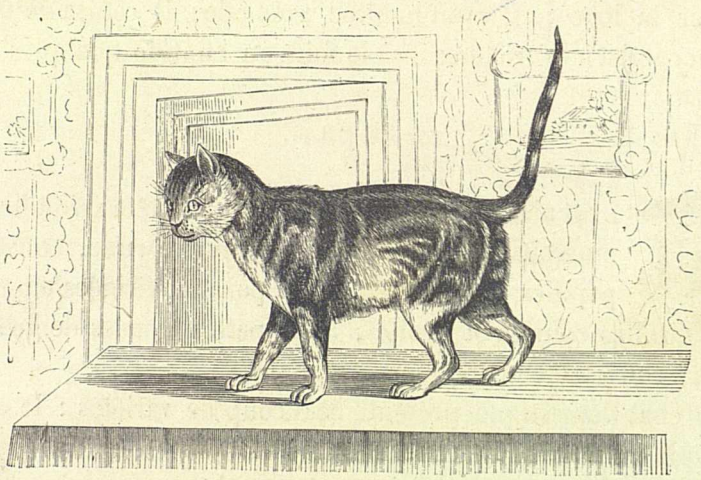
LE CHAT.

Il est aisé de reconnaître le chat à sa tête arrondie, à son museau court, à sa langue mince, rude, couverte de papilles (sortes d'épines) à pointes dirigées en arrière, à ses oreilles courtes et droites, à ses pattes armées de griffes aiguës, à son pelage généralement riche et varié.

Le chat domestique présente beaucoup de variétés : le chat tigré, qui ne diffère du chat sauvage que parce qu'il est plus gros et qu'il a le nez, les lèvres et le dessus des pattes noirs ; on l'estime surtout pour faire la chasse aux rats ; — le chat variable tacheté de blanc ; — le chat des Chartreux, d'un gris d'ardoise ; — le chat tout noir ; — le chat tout blanc ; — le chat roux ; — le chat d'Espagne, varié de noir, de blanc et de roux ; — enfin le chat, angora qui se fait remarquer par la longueur, la finesse et la souplesse de son poil et dont la couleur, primitivement blanche, a varié dans l'état de domesticité.

Le chat est un domestique infidèle qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre ennemi domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. Ces animaux ont une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs

déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les fripons; ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine; comme eux, ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs. Ils n'ont que l'apparence de l'attachement; on le voit à leurs mouvements



obliques, à leurs yeux équivoques : ils ne regardent jamais en face la personne aimée; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles qu'à cause du plaisir qu'elles leur font.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seraient aussi très-propres à amuser les enfants, si les coups de pattes n'étaient pas à craindre; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle.

On raconte que des moines grecs de l'île de Chypre avaient dressé des chats à chasser, prendre et tuer les serpents dont cette île était infectée.

Un physicien mit un chat sous une machine pneumatique et

commença à faire jouer activement le piston. L'animal ne tarda pas à se sentir gêné dans une atmosphère qui se raréfiait de plus en plus; il comprit bientôt d'où venait le danger et plaça sa patte sur le trou qui donnait issue à l'air, empêchant ainsi qu'il en sortît davantage. Tous les efforts du physicien furent inutiles lorsqu'il voulut tirer le piston dont la patte du chat arrêtait le jeu. Il fit rentrer l'air dans le récipient pour déboucher le trou du plateau; le chat, dont la patte se trouvait alors dégagée, la retirait aussitôt, mais au premier coup de piston qui le privait d'une portion d'air, il se hâtait de l'y remettre. Tous les spectateurs applaudirent à la sagacité de l'animal, que l'on fut obligé de délivrer pour lui en substituer un autre moins intelligent.

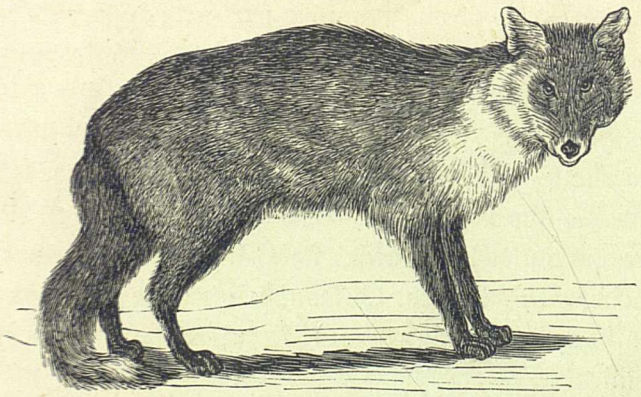
Une chatte guettait une souris qui paraissait être dans un mouvement perpétuel à l'entrée de son trou, d'où la vue de l'ennemi l'empêchait de sortir. La chatte, à qui la timidité de la souris semblait ôter toute espérance, quitta tout à coup son poste et se coucha d'un air indifférent, le dos tourné vers le trou, comme s'il n'eût plus été question de proie. Trompée par cette apparente tranquillité, la petite bête se hasarde à sortir et se tapit toute tremblante à quelque distance de la chatte. Rien ne remue; elle fait un pas encore, et puis deux, toujours en s'arrêtant. Même indifférence du côté de la chatte. A la fin elle risque une petite course. Ici, le lecteur s'imagine que la chatte s'élance sur la souris, dont elle observait de travers toutes les allures? Point du tout; elle court au trou et le bouche avec sa patte. Le trouble où cette ruse jeta le petit animal le fit se précipiter presque de lui-même dans les griffes de son ennemi.

ANIMAUX CARNASSIERS

LE LOUP.

Le loup diffère du chien proprement dit par son museau plus allongé, ses oreilles toujours droites, ses proportions plus fortes, sa taille plus grande, son pelage composé de poils dont les plus longs sont blancs à la racine, noirs un peu au-dessus, ensuite fauves, puis blancs et noirs à l'extrémité. La longueur du corps, depuis le museau jusqu'à la queue, est d'environ un mètre treize centimètres.

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature les moyens de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot



pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim, parce que l'homme lui a déclaré la guerre.

Le loup, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, ressemble si fort au chien, qu'il paraît être modelé sur la même forme; cependant il n'offre tout au plus que le revers de l'empreinte, et ne présente les mêmes caractères que sous une face entièrement opposée : si la

forme est semblable, le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipathiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort qu'il vient en tremblant se ranger entre les jambes de son maître ; un mâtin qui connaît ses forces, se hérisse, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse ; jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre et combattre à outrance jusqu'à ce que la mort s'en suive. Si le loup est plus fort, il déchire, il dévore sa proie; le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire et ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort sente bon ;* il l'abandonne pour servir de pâture aux corbeaux, et même aux autres loups, car ils s'entre-dévorent, et lorsqu'un loup est blessé grièvement, les autres le suivent au sang et s'attroupent pour l'achever.

Le chien, même sauvage, n'est pas d'un naturel farouche; il s'apprivoise aisément, s'attache et devient fidèle à son maître. Le loup, pris jeune, se prive, mais ne s'attache pas : la nature est plus forte que l'éducation ; il reprend avec l'âge son caractère féroce, et retourne, dès qu'il le peut, à son état sauvage. Les chiens, même les plus grossiers, recherchent la compagnie des autres animaux ; ils sont naturellement portés à les suivre, et c'est par instinct seul et non par éducation qu'ils savent conduire et garder les troupeaux. Le loup est, au contraire, l'ennemi de toute société ; il ne fait pas même compagnie à ceux de son espèce ; lorsqu'on les voit plusieurs ensemble, ce n'est point une société de paix, c'est un attroupement de guerre qui se fait à grand bruit, avec des hurlements affreux, et qui dénote un projet d'attaquer quelque gros animal, comme un cerf, un bœuf ou de se défaire de quelque redoutable mâtin. Dès que leur expédition militaire est consommée, ils se séparent et retournent en silence à leur solitude.

Les louveteaux naissent les yeux fermés, comme les chiens ; la mère les allaite pendant quelques semaines, et leur apprend bientôt à manger de la chair qu'elle leur prépare en la mâchant.

Quelque temps après, elle leur apporte des mulots, des levrauts, des perdrix, des volailles vivantes; les louveteaux commencent par jouer avec elles, et finissent par les étrangler; la louve ensuite les déplume, les écorche, les déchire, et en donne une part à chacun. Ils ne sortent du fort où ils ont pris naissance qu'au bout de six semaines ou deux mois; ils suivent alors leur mère, qui les mène boire dans quelque tronc d'arbre ou à quelque mare voisine; elle les ramène au gîte ou les oblige à se recéler ailleurs lorsqu'elle craint quelque danger. Ils la suivent ainsi pendant plusieurs mois. Quand on les attaque, elle les défend de toutes ses forces, et même avec fureur, quoique, dans les autres temps, elle soit plus timide que le mâle; aussi ne l'abandonnent-ils que quand leur éducation est faite, quand ils se sentent assez forts pour n'avoir plus besoin de secours; c'est ordinairement à dix mois ou un an, lorsqu'ils ont acquis de la force, des armes et des talents pour la rapine.

Ces animaux, qui sont deux ou trois ans à croître, vivent quinze ou vingt ans. Les loups blanchissent dans la vieillesse; ils ont alors toutes les dents usées. Ils dorment lorsqu'ils sont rassasiés ou fatigués, mais plus le jour que la nuit, et toujours d'un sommeil léger. Ils boivent fréquemment. Quoique très-voraces, ils supportent aisément la diète; ils peuvent passer quatre ou cinq jours sans manger, pourvu qu'ils ne manquent pas d'eau.

Le loup a beaucoup de force. Il mord cruellement, et toujours avec acharnement. Il craint pour lui, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage. Il marche, court, rôde des jours entiers et des nuits; il est infatigable, et c'est peut-être de tous les animaux le plus difficile à forcer à la course. Le chien est doux et courageux; le loup, quoique féroce, est timide: lorsqu'il tombe dans un piége, il est si fort et si longtemps épouvanté, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende ou le prendre vivant sans qu'il résiste. Le loup a les sens très-bons, l'œil, l'oreille et surtout l'odorat; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit; l'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue; il sent aussi de loin les animaux vivants. Il aime la chair humaine.

Dans les campagnes, pour se défaire des loups, on fait des battues à force d'hommes et de mâtins, on tend des piéges, on présente des appâts, on fait des fossés, on répand des boulettes empoisonnées; tout cela n'empêche pas que ces animaux ne soient toujours en même nombre, surtout dans les pays où il y a beaucoup de bois.

La couleur et le poil de ces animaux changent suivant les différents climats et varient quelquefois dans le même pays. On trouve en France et en Allemagne, outre les loups ordinaires, quelques loups à poil plus épais et tirant sur le jaune. Dans les pays du nord, on en trouve de tout blancs et de tout noirs. L'espèce commune est très-généralement répandue.

En Orient, et surtout en Perse, on fait servir les loups à des spectacles pour le peuple : on les exerce de jeunesse à la danse ou plutôt à une espèce de lutte contre un grand nombre d'hommes. On achète jusqu'à cinq cents écus, dit Chardin, un loup bien dressé à la danse. Ce fait prouve au moins qu'à force de temps et de contrainte ces animaux sont susceptibles de quelque espèce d'éducation : tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire dans la première et la seconde année, ils sont assez dociles, ils sont même caressants, et s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille ni sur les autres animaux; mais à dix-huit mois ou deux ans, ils reviennent à leur naturel; on est obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir et de faire du mal. On peut en citer pour exemple un jeune loup qui, ayant été élevé en toute liberté dans une basse-cour avec des poules pendant dix-huit ou dix-neuf mois, ne les avait jamais attaquées; mais, pour son coup d'essai, il les tua toutes en une nuit, sans en manger aucune.

Après le loup ordinaire, parmi les autres espèces de loups, nous citerons :

Le loup noir, remarquable par ses formes plus élancées et son pelage d'un noir uniforme;

Le loup odorant, commun en Amérique, et qui exhale une odeur puante;

Le loup des prairies, propre à certaines contrées de l'Amérique, remarquable par une ligne de poils plus longs sur le dos que

sur les autres parties du corps; il vit de chair et de végétaux;

Le loup rouge, d'un roux foncé, qui se trouve dans les pays bas et marécageux du Paraguay;

Le loup du Mexique, moins farouche que les précédents, et qui est surtout remarquable par sa tête plus grosse, à proportion, que celle des autres loups;

Le loup de Java, dont les oreilles sont plus courtes, à proportion, que celle des autres loups.

Un loup avait été élevé comme un jeune chien; il suivait en tous lieux son maître, dont l'absence le faisait toujours souffrir; il obéissait à sa voix, montrait la soumission la plus entière, et, sous ces divers rapports, ne différait presque en aucune manière du chien domestique. Son maître, étant obligé de s'absenter, le donna à la ménagerie du roi. Dix-huit mois après, le maître revint et fut reconnu par le loup, qui lui témoigna sa joie par ses mouvements et ses cris. Malheureusement, il fallut se quitter une seconde fois. Trois ans s'écoulèrent, le maître revint encore et reçut un accueil aussi amical que lors de son premier retour, il repartit de nouveau, et le loup faillit alors mourir de désespoir. A force de soins, on l'arracha à sa tristesse, mais jamais il ne se montra familier comme auparavant.

On cite l'exemple d'un loup qui s'était si bien apprivoisé avec un gros chien de Terre-Neuve, que tous deux allaient ensemble garder les moutons du jeune berger leur maître.

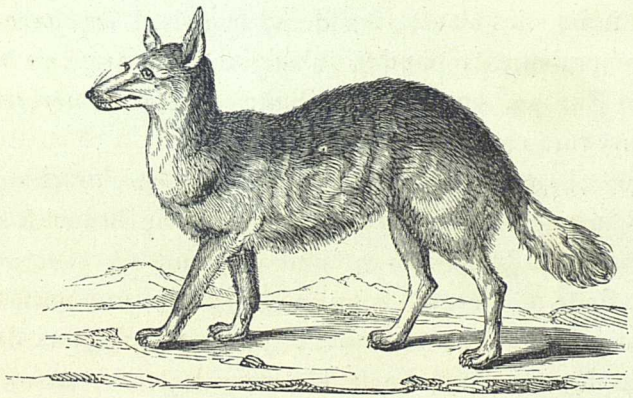
LE RENARD.

Cet animal est caractérisé par son museau effilé, sa grosse tête, son front aplati, ses oreilles droites, pointues, ses yeux très-inclinés vers le nez, sa longue queue, son pelage épais, fauve sur le corps et sur la queue, blanc autour de la bouche, au cou, à la gorge, au ventre, à l'intérieur des cuisses, brun foncé aux pattes. La longueur du corps, depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue, est de 70 centimètres.

Le renard est fameux par ses ruses et mérite en partie sa réputation; ce que le loup ne fait que par force, il le fait par adresse et

réussit plus souvent; sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement; ses ressources semblent être en lui-même. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation: quoique aussi infatigable, et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile, où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié.

Il ravage la basse-cour, il y met tout à mort et se retire ensuite



lestement en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

Le renard est aussi vorace que carnassier; il mange de tout avec une égale avidité. Il est très-avide de miel; il attaque les abeilles sauvages, les guêpes, les frelons. Enfin il mange du poisson, des écrevisses, des hannetons, des sauterelles, etc.

Cet animal ressemble beaucoup au chien, surtout par les parties antérieures.

Le renard a les sens aussi bons que le loup, le sentiment plus fin, et l'organe de la voix plus souple et plus parfait. Le loup ne se fait entendre que par des hurlements affreux : le renard glapit, aboie et pousse un son triste, semblable au cri du paon. La chair du renard est moins mauvaise que celle du loup, et sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le sommeil profond; on l'approche aisément sans l'éveiller.

Cette espèce est une des plus sujettes aux influences du climat, et l'on y trouve presque autant de variétés que dans les espèces d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux, mais il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté ; tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des blancs, des bleus, des gris. L'espèce commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres : on la trouve partout en Europe, dans l'Asie septentrionale, en Amérique; mais elle est fort rare en Afrique.

On chasse le renard avec des chiens bassets, des chiens courants, des criquets : dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément. Cette manière est bonne pour prendre une portée entière de renards, la mère avec les petits; pendant qu'elle se défend et combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par-dessus, et on la tue ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus sûre est de commencer par boucher le terrier, puis on tire sur la bête au moment où elle veut y rentrer.

Parmi les principales espèces de renards nous citerons :

Le renard charbonnier, qui ne diffère du renard ordinaire que par les poils tous noirs du bout de sa queue;

Le renard croix d'Europe, ainsi appelé à cause d'une sorte de croix que ses poils forment sur son dos;

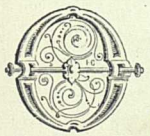
Le renard musqué, au pelage d'un rouge pâle en dessous du corps et qui exhale une odeur analogue à celle de la fouine;

Le renard blanc, au pelage blanc;

Le renard tricolore, remarquable par sa couleur d'un gris noir au-dessus du corps, ses oreilles d'un roux vif, sa gorge et ses joues blanches, sa mâchoire inférieure noire, son ventre et sa queue fauves et glacés de noir; il s'apprivoise facilement.

Le renard, beaucoup plus faible que le loup, est contraint de multiplier beaucoup plus ses ruses pour gagner sa nourriture. Peu fait pour chasser à force ouverte, il s'approche ordinairement en silence, ou d'une perdrix qu'il éventre, ou bien du lieu par lequel il sait que doit passer un lièvre ou un lapin. Alors on le voit inquiet, troublé, agité également par la terreur et par le désir. On raconte l'histoire d'un renard qui, désireux de tuer une poule séparée momentanément de ses poussins par une haie, laissa à plusieurs reprises les jeunes poulets s'approcher impunément du lieu où il était tapi; puis au moment où, toute joyeuse, la mère les recevait sous ses ailes, il s'élança sur elle et l'étrangla.

LE BLAIREAU.



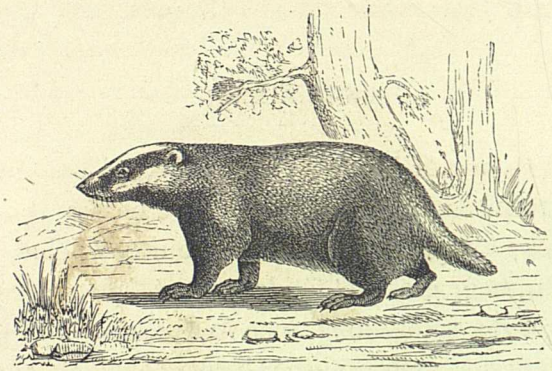
On reconnaît le blaireau à son corps bas sur jambes, à ses pieds à cinq doigts, armés d'ongles robustes, propres à fouiller; à sa queue courte et velue, à sa poche pleine d'une humeur grasse et fétide et placée à la partie postérieure de son corps; à son pelage long, bien fourni, gris brun par-dessus, noir en dessous; et enfin, à une bande longitudinale noire qui de chaque côté de la tête passe sur l'œil et sur l'oreille; la longueur de cet animal atteint, non compris la queue, à environ 60 centimètres.

Le blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux dont il ne sort que pour chercher sa subsistance; il tient son domicile propre et n'y fait jamais ses ordures. La mère prend grand soin de ses petits, elle leur apporte à manger quand ils sont un peu grands: elle déterre les nids de guêpes, en prend le

miel, perce les terriers des lapins, enlève les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpents, les sauterelles, les œufs d'oiseaux, etc.

Les blaireaux sont naturellement frileux; ceux qu'on élève dans la maison ne veulent pas quitter le coin du feu, et souvent s'en approchent de si près qu'ils se brûlent les pieds et ne guérissent pas aisément. Ils sont aussi fort sujets à la gale; les chiens qui entrent dans leurs terriers prennent le même mal à moins qu'on n'ait grand soin de les laver. Le blaireau a toujours le poil gras et malpropre, sa chair n'est point absolument mauvaise à manger, et l'on fait de sa peau des fourrures grossières, des colliers pour les chiens, des couvertures pour les chevaux, etc.

Cette espèce, originaire du climat tempéré de l'Europe, ne s'est



pas répandue au delà de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Pologne et de la Suède, et elle se montre assez rare dans tous ces pays.

On dit que les blaireaux pris jeunes s'apprivoisent facilement, jouent avec les petits chiens et aiment, comme eux, la personne qu'ils connaissent et qui leur donne à manger; sans être gourmands, comme le renard et le loup, ils mangent de tout ce qu'on leur offre : chair, œufs, fromage, beurre, pain, poissons, fruits, racines, etc., et préfèrent la viande crue à tout le reste. Ils dorment toute la nuit et plus de la moitié du jour.

En Belgique on donne souvent des combats de chiens et de blaireaux qui attirent autant de spectateurs que les combats de coqs en Angleterre.

LA LOUTRE.

ESSENTIELLEMENT aquatique, cet animal est remarquable par sa tête plate et large, son museau terminé par un mufle, son corps, pour ainsi dire, écrasé, ses jambes courtes, ses pieds larges et palmés comme ceux d'un canard, sa queue aplatie; son pelage ordinairement d'un brun noirâtre en dessus, d'un gris blanchâtre et fauve en dessous; il atteint à une longueur de 70 centimètres, du museau jusqu'à la queue, qui, elle-même, a quelquefois 30 centimètres.

La loutre, vivant de poissons, ne quitte guère le bord des rivières

et des lacs, et dépeuple quelquefois les étangs. Elle nage mieux que les castors; souvent elle nage entre deux eaux et y reste assez longtemps; elle vient ensuite à la surface pour respirer, car elle n'est pas conformée pour demeurer dans l'élément humide; si même il arrive qu'elle s'engage dans une nasse à la poursuite d'un poisson, on la trouve noyée et l'on croit qu'elle n'a pas eu le temps d'en couper tous les osiers pour en sortir. Elle a les dents comme les fouines, mais plus fortes et plus grosses relativement au volume de son corps. A défaut de poissons, de grenouilles, d'écrevisses et de rats d'eau, elle mange l'écorce des saules et l'herbe nouvelle.

Le poil de la loutre ne mue guère; sa peau d'hiver est cependant plus brune et se vend plus cher que celle d'été; elle fait une très-

bonne fourrure. Sa chair se mange en maigre, et a, en effet, un mauvais goût de poisson, ou plutôt de marais. Sa retraite est infectée de la mauvaise odeur des débris du poisson qu'elle y laisse pourrir; elle sent elle-même assez mauvais. Les chiens la chassent volontiers, et l'atteignent aisément, lorsqu'elle est éloignée de l'eau.

Cette espèce, sans être en très-grand nombre, est généralement répandue en Europe, depuis la Suède jusqu'à Naples, et se retrouve dans l'Amérique septentrionale.

Comme variétés, nous citerons la loutre du Canada, beaucoup plus grande que la nôtre, et la loutre du cap de Bonne-Espérance, beaucoup plus petite.

On apprivoise facilement les loutres; on leur apprend à rapporter à leur maître le poisson qu'elles prennent; en Chine surtout, il y a des compagnies de loutres exercées à la pêche.

Les religieuses d'un couvent d'Autun parvinrent à apprivoiser une loutre qui mangeait des restes de soupe, des petits fruits, des racines, des légumes, de la viande et du poisson; mais elle ne voulait pas de poisson cuit, et elle ne mangeait du poisson cru que lorsqu'il était de la plus grande fraîcheur; s'il avait plus d'un jour, elle n'y touchait pas; après l'avoir visité en ouvrant l'ouïe avec sa patte, elle le flairait et le laissait là. Elle était privée comme un chien, elle répondait au nom de *loup-loup*, qu'on lui avait donné; elle jouait avec le chien et le chat du couvent et battait les chiens et les chats étrangers.

LA SARICOVIENNE.

Par la grosseur de son corps, sa forme et ses habitudes, la saricovienne ressemble beaucoup à notre loutre; elle a le bout de la tête rond comme le chat, les yeux ronds, petits et noirs, les oreilles arrondies, le poil noir, brun et blanc; elle fait entendre une sorte d'aboiement; sa peau fait une bonne fourrure; et quoiqu'elle se nourrisse de poissons et de crabes, sa chair est agréable à manger. Elle montre la plus grande tendresse pour son petit et ne cesse de lui prodiguer les soins et les caresses, jouant continuellement avec lui, soit sur la terre, soit dans l'eau; elle lui apprend à nager, et lorsqu'il est fatigué, elle le soutient sous sa gorge pour lui donner quelques moments de repos. Si l'on vient pour le lui enlever, elle le défend avec un courage qui tient du désespoir et se fait souvent tuer sur place plutôt que de l'abandonner.

La saricovienne se trouve principalement le long de la rivière de la Plata et au Kamtschatka.

LA FOUINE.

La fouine a la physionomie très-fine, l'œil vif, le saut léger, les membres souples, le corps flexible, tous les mouvements très-prestes; elle saute et bondit plutôt qu'elle ne marche; elle grimpe aisément contre les murailles qui ne sont pas bien enduites, entre dans les colombiers, les poulaillers, etc., mange les œufs, les pigeons, les poules, etc., en tue quelquefois un grand nombre et les porte à ses petits; elle prend aussi les souris, les rats, les taupes, les oiseaux dans leurs nids. Elle s'apprivoise à un certain point; mais elle ne s'attache pas, et demeure toujours assez sauvage pour qu'on soit obligé de la tenir enchaînée.

Les fouines s'établissent pour mettre bas dans un magasin à foin, dans un trou de muraille, où elles poussent de la paille et des herbes; ces animaux ne vivent que huit ou dix ans. Ils ont une odeur de faux musc, qui n'est pas absolument désagréable; leur chair a un peu de cette odeur; cependant celle de la marte n'est pas mauvaise à manger; celle de la fouine est plus désagréable, et sa peau est aussi beaucoup moins estimée.

La fouine se trouve dans la plupart des climats tempérés et même des climats chauds, mais elle ne se rencontre pas dans les pays du nord. Comme rareté, on peut citer les petites fouines de Madagascar.

LA MARTE OU MARTRE.

Cet animal est remarquable par son corps très-allongé, ses pieds très-courts, armés d'ongles robustes et acérés, propres à percer la terre et à déchirer une proie, son poil mêlé de roux jaunâtre et de noir; il atteint à peu près à la grosseur d'un chat ordinaire; il est originaire du Nord et ne se trouve que rarement dans les pays tempérés.

La marte fuit également les lieux habités et les lieux découverts; elle demeure au fond des forêts, ne se cache point dans les rochers, mais parcourt les bois et grimpe au-dessus des arbres. Elle vit de chasse et détruit une quantité prodigieuse d'oiseaux, dont elle cherche les nids pour en sucer les œufs; elle prend les écureuils, les mulots, les lérots, etc.; elle mange aussi le miel, comme la fouine et le putois. On ne la trouve pas en pleine campagne, dans

les prairies, dans les champs, dans les vignes; elle ne s'approche jamais des habitations, et elle diffère encore de la fouine par la manière dont elle se fait chasser. Dès que la fouine se sent poursuivie par un chien, elle se soustrait en gagnant promptement son grenier et son trou; la martre, au contraire, se fait suivre assez longtemps par les chiens avant de grimper sur un arbre; elle ne se donne pas la peine de monter au-dessus des branches, elle se tient sur la tige, et de là les regarde passer. La trace que la marte laisse sur la neige paraît être celle d'une grande bête, parce qu'elle ne va qu'en sautant et qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Les oiseaux reconnaissent si bien leurs ennemis, qu'ils font pour la martre, comme pour le renard, le même petit cri d'avertissement.

LE PUTOIS.

Sa puante odeur lui a fait donner le nom qu'il porte; on le distingue des martres proprement dites par son museau plus court et plus gros, par son pelage d'un brun noirâtre assez clair sur le dos, fauve aux flancs, blanc au bout des oreilles et sur le front. Comme la fouine, il s'approche des habitations, monte sur les toits, s'établit dans les greniers à foin, dans les granges et dans les lieux peu fréquentés, d'où il ne sort que la nuit pour chercher sa proie. Il se glisse dans les basses-cours, monte aux volières, aux colombiers, où, sans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât; il coupe ou écrase la tête à toutes les volailles, et ensuite il les transporte une à une et en fait magasin; si, comme il arrive souvent, il ne peut pas les transporter entières, parce que le trou par où il est entré se trouve trop étroit, il leur mange la cervelle et emporte les têtes. Il est aussi fort avide de miel; il attaque les ruches en hiver et force les abeilles à les abandonner. Il s'établit pour passer l'été dans les terriers des lapins, dans les fentes de rochers, dans des troncs d'arbres creux, d'où il ne sort que la nuit. Il cherche les nids de perdrix, de cailles, d'alouettes; il épie les rats, les taupes, le mulots; il fait une guerre cruelle aux lapins, qui ne peuvent lui échapper, parce qu'il entre aisément dans leurs trous; une seule femelle de putois suffit pour détruire toute une garenne.

C'est surtout lorsqu'il est échauffé, irrité, qu'il exhale et répand au loin une odeur insupportable; les chiens ne veulent point manger de sa chair, et sa peau même, quoique bonne, est à vil prix, à cause de l'odeur qu'elle conserve.

On distingue : le putois de Sibérie, d'un fauve clair uniforme ; le putois de Pologne, brun tacheté de jaune et de blanc ; le putois des rivières, d'un brun roussâtre, et le putois du Cap, noir et blanc. Le putois paraît appartenir surtout aux pays tempérés.

LE FURET.

Il diffère surtout du putois commun par son pelage d'un blanc jaunâtre et ses yeux roses, son corps plus allongé, sa tête plus étroite et son museau plus pointu ; il est originaire des climats chauds et ne peut subsister en France que comme animal domestique. On ne se sert point du putois, mais du furet pour la chasse du lapin. On l'élève dans des tonneaux ou dans des caisses, où on lui fait un lit d'étoupes. Il dort presque continuellement ; dès qu'il s'éveille, il cherche à manger : on le nourrit de son, de pain, de lait, etc. Il est naturellement ennemi mortel du lapin ; lorsqu'on en présente un, même mort, à un jeune furet qui n'en a jamais vu, il se jette dessus et le mord avec fureur ; s'il est vivant, il le prend par le cou, par le nez et lui suce le sang. Lorsqu'on lâche un furet dans un trou de lapins, on le muselle, afin qu'il ne les tue pas dans le fond du terrier et qu'il les oblige seulement à sortir et à se jeter dans le filet dont on couvre l'entrée. Quoique facile à apprivoiser et même assez doux, il ne laisse pas d'être fort colère ; il a une mauvaise odeur en tout temps, qui devient plus forte lorsqu'on l'irrite.

Le furet a été apporté d'Afrique en Espagne, et de là dans d'autres États européens.

LA BELETTE.

Un peu plus petite que le rat, la belette est remarquable par son corps effilé, souple, d'un beau fauve en dessus, d'un très-beau blanc en dessous ; par son œil vif, son museau pointu et ses pattes courtes. Elle exhale, comme le putois et le furet, une odeur forte et désagréable ; elle habite les

contrées méridionales et tempérées de l'Europe. Elle vit de mulots, de petits lapereaux, d'oiseaux et même de crapauds et de couleuvres. Elle marche toujours en silence, ne donnant jamais de voix que lorsqu'on la frappe ; son cri aigre et enroué exprime la colère. A l'état sauvage, elle est cruelle et sanguinaire. Quand elle peut entrer dans un poulailler, elle n'attaque pas les coqs ou les vieilles poules ; elle choisit les poulettes, les petits poussins, les tue par une seule blessure qu'elle leur fait à la tête, et ensuite les emporte tous les uns après les autres ; elle casse aussi les œufs et les suce avec une incroyable avidité.

La belette, prise très-jeune, perd son caractère sauvage et revêche, et devient même soumise et fidèle au maître qui prend soin de sa subsistance ; mais pour tout autre que lui, elle se montre cruelle et colérique et ne badine avec personne ; elle mord les chats et les chiens.

La belette dort repliée autour d'elle-même comme un peloton,

la tête entre les deux jambes de derrière ; le museau sort un peu en dehors, ce qui facilite la respiration ; cependant, lorsqu'elle n'est pas couchée à son aise, elle dort dans une autre position, la tête étendue en long. Une fois endormie, on peut la déplier, car ses muscles relâchés n'ont plus aucune tension ; en la suspendant par la tête, tout son corps reste flasque et peut faire cinq ou six fois de suite le jeu du pendule avant que la bête ne s'éveille.

La belette a les yeux étincelants et lumineux, mais cette lumière n'est point propre à cet animal, elle n'est point électrique et ne réside pas dans l'organe de la vue ; ce n'est qu'une simple réflexion

de la lumière qui a lieu toutes les fois qu'une bougie se trouve entre les yeux de l'observateur et de l'animal.

L'HERMINE OU ROSELET.

La belette à queue noire s'appelle *hermine* lorsqu'elle est blanche, et *roselet* lorsqu'elle est rousse ou jaunâtre : quoique moins commune que la belette ordinaire, on ne laisse pas d'en trouver beaucoup dans les anciennes forêts et quelquefois pendant l'hiver dans les champs voisins des bois. Elle a toujours le bout de la queue d'un noir foncé, le bord des oreilles et l'extrémité des pieds blancs. L'hermine change de couleur en hiver. La peau de cet animal est précieuse; tout le monde connaît les fourrures d'hermine : elles sont bien plus belles et d'un blanc plus mat que celles du lapin blanc; mais elles jaunissent avec le temps.

Les hermines sont très-communes dans tout le Nord; elles y sont, comme ailleurs, rousses en été et blanches en hiver; elles se nourrissent de petits-gris et d'une espèce de rats très-abondante en Norwége et en Laponie. Les hermines sont rares dans les pays tempérés, et ne se trouvent point dans les pays chauds.

En Norwége, l'hermine fait sa demeure dans des monceaux de pierres. Elle prend des souris comme les chats, et emporte sa proie quand cela lui est possible. Elle aime particulièrement les œufs ; et lorsque la mer est calme, elle passe à la nage dans les îles désertes, où elle trouve une grande quantité d'oiseaux de mer. Quelque petit que soit cet animal, il fait périr les plus grands, tels que l'élan et l'ours; il saute sur l'une de leurs oreilles pendant qu'ils dorment, et s'y accroche si fortement avec ses dents, qu'ils ne peuvent s'en débarrasser. Il surprend de la même manière les aigles et les coqs de bruyère.

LE GRISON.

Assez voisin de l'espèce de la belette et de l'hermine, le grison présente un pelage laineux et soyeux, mélangé de gris pâle et de noir. On distingue : le grison proprement dit, de la taille de notre furet et fort commun au Paraguay ; le taïra, de la taille de la martre commune et qui habite surtout la Guyane française et le Brésil, et le galictis allamandi, qu'on trouve dans la Guyane hollandaise.

Le grison est féroce ; il tue tous les petits animaux qu'il rencontre pour satisfaire ses méchants instincts, même quand la faim ne le presse pas.

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est remarquable par sa forme gracieuse, sa taille légère, sa queue longue, touffue, disposée en panache et relevée sur le dos, ses oreilles petites, droites et terminées par des pinceaux de poils soyeux ; il a les yeux pleins de feu et la physionomie fine; moins quadrupède que les autres, il se tient ordinairement assis, presque debout et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté ; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée et ne descend à terre que lorsque les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine, mais dans les grands bois, dans les hautes futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir pendant l'hiver ; il est en tout temps très-éveillé. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieil arbre, et a recours en hiver à sa provision ; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en

grattant. Il a la voix éclatante et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher; il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds. Le poil de sa queue

sert à faire des pinceaux; mais sa peau ne fait pas une bonne fourrure.

Il y a beaucoup d'espèces voisines de celle de l'écureuil, et peu de variétés dans l'espèce même; il s'en trouve quelques-uns de cendrés, tous les autres sont roux. L'écureuil commun a le dos roux et le ventre blanc; dans le Nord cette couleur se change en brun cendré bleuâtre. Pour l'écureuil volant, voir le POLATOUCHE.

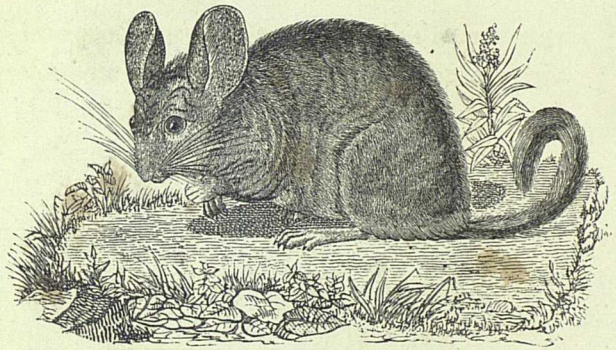
Aujourd'hui on ne range plus l'écureuil parmi les carnassiers.

LE RAT.

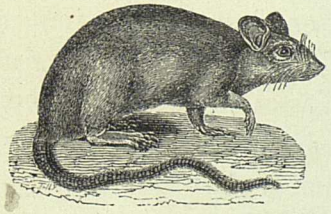
Le rat commun se distingue par un pelage noirâtre en dessus passant graduellement au foncé en dessous; son corps atteint à vingt centimètres de long, et sa queue dépasse son corps en longueur.

Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause : il

habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain, où l'on serre les fruits, et de là descend et se répand dans la maison. Il est carnassier, et même omnivore; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres : il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planches, dans les vides de la charpente ou de la boiserie; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois



magasin, surtout lorsqu'il a des petits. Il cherche les lieux chauds, et se niche en hiver auprès des cheminées, ou dans le foin, dans la paille. Malgré les chats, le poison, les piéges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages; c'est surtout dans les vieilles maisons à la campagne, où l'on garde du blé dans les greniers, et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on serait obligé de démeubler, de déserter s'ils ne se détruisaient eux-mêmes, entre eux, pour peu que la faim les presse.



Un gros rat est plus méchant et presque aussi fort qu'un jeune chat; il a les dents de devant longues et fortes, tandis que le chat mord mal et ne se sert guère que de ses griffes. La belette, quoique plus petite, est un ennemi plus dangereux et que le rat redoute.

On trouve des variétés dans cette espèce, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus : outre les rats ordinaires, qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, et d'autres tout à fait blancs. L'espèce entière, avec ses variétés, paraît être naturelle aux climats tempérés de notre continent.

LA SOURIS.

Elle appartient au genre rat ; son corps est long d'environ cinq ou six centimètres sans compter la queue aussi longue que le corps, son pelage d'un gris roussâtre en dessus passe au cendré clair en dessous. On trouve partout la souris en plus grand nombre que le rat : elle est timide par nature, familière par nécessité, la peur ou le besoin font tous ses mouvements; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre; elle ne s'en écarte guère, y rentre à la première alerte, fait aussi beaucoup moins de dégât que le rat, a les mœurs plus douces, et s'apprivoise jusqu'à un certain point, mais sans s'attacher. Plus faible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt se soustraire, que par son agilité, sa petitesse même. Les chouettes, tous les oiseaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même, lui font la guerre ; on l'attire, on la leurre aisément par des appâts, on la détruit à milliers; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

Ces petits animaux ne sont pas laids ; ils ont l'air vif et même assez fin : l'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur les petites surprises et sur l'incommodité qu'ils causent.

L'espèce est généralement répandue en Europe, en Asie, en Afrique ; mais on prétend qu'il n'y en avait point en Amérique et que celles qui y sont actuellement en grand nombre viennent originairement de notre continent.

Il y a des souris toutes blanches avec des yeux rouges ; on peut habituer les souris à tourner une petite roue, comme les écureuils; à faire certains tours gymnastiques autour d'un bâton, etc.

LE MULOT.

Le mulot, qui a beaucoup de rapport avec la souris, s'en distingue cependant par son corps un peu plus gros, par sa tête proportionnellement plus longue et plus forte, par ses yeux plus grands et plus saillants, ses oreilles plus larges et plus allongées, ses jambes plus longues, son pelage d'un gris fauve coupé d'un ruban brun sur le dos. Il habite les terres sèches, on le trouve en grande quantité dans les bois et dans les champs qui en sont voisins; il se retire dans les trous faits par d'autres animaux ou qu'il a pratiqués sous les buissons et les troncs d'arbres ; il y amasse une quantité prodigieuse de glands, de noisettes ou de fèves; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau, et cette provision, au lieu d'être proportionnée à ses besoins, ne l'est qu'à la capacité du lieu. Il occasionne de très-grands dégâts. On l'extermine en l'assommant ou on l'empoisonne en jetant de la noix vomique dans ses terriers.

Le mulot est très-généralement répandu en Europe.

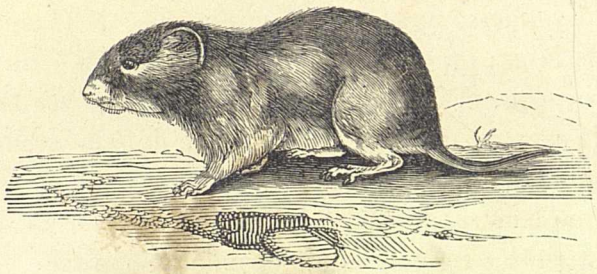
Une personne ayant mis douze petits mulots dans un trou et ayant oublié un jour de leur donner à manger, l'un d'eux servit de pâture aux autres ; le lendemain ils en mangèrent un autre, et enfin, au bout de quelques jours, il n'en resta qu'un seul avec les pattes et la queue mutilées.

LE RAT D'EAU.

Le rat, de la grosseur du rat commun, ressemble beaucoup à la loutre par ses habitudes ; il vit surtout de poissons et, pour cette raison, se tient presque toujours près des rivières, des ruisseaux et des étangs ; il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau et même des racines et des herbes. On le trouve dans toutes les contrées de l'Europe excepté dans les terres trop rapprochées du pôle.

LE CAMPAGNOL.

Encore plus commun et plus généralement répandu que le mulot, le campagnol se trouve partout, dans les bois, dans les champs, dans les prés, et même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête, et aussi par sa queue courte et tronquée ; il n'a guère qu'un pouce de long : il se pratique des trous en terre, où il amasse du grain, des noisettes et du gland ; cependant il paraît qu'il préfère le blé. Dans le mois de juillet, les campagnols arrivent de tous côtés, et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger



l'épi ; ils vont ensuite dans les terres nouvellement semées, et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. Dans certaines années, ils paraissent en si grand nombre, qu'ils détruiraient tout s'ils subsistaient longtemps ; mais ils se détruisent eux-mêmes, et se mangent dans les temps de disette : ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots, et de gibier ordinaire aux renards, aux chats sauvages, aux martes et aux belettes.

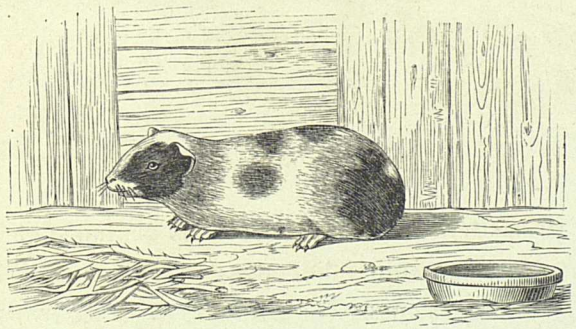
LE HAMSTER.

Semblable au rat sous beaucoup de rapports, cet animal s'en distingue cependant par sa queue écourtée, ses membres postérieurs plus longs que les antérieurs et des abajoues (petites poches) sur les côtés de la bouche ; ces abajoues lui servent à transporter le grain qu'il pille.

Il fait ordinairement ses provisions de blé à la fin d'août, et chacun de ses terriers peut en contenir depuis six jusqu'à cinquante kilog. (de 12 à 100 livres) ; il prend du blé en épis, des pois, des fèves en cosses qu'il nettoie ensuite dans sa demeure, ayant soin de transporter au dehors les cosses et les déchets de toutes sortes ; quand ses magasins sont remplis, il en bouche soigneusement les ouvertures avec de la terre. On fouille son terrier pour s'emparer de ses provisions ou on le tue en répandant dans les champs des pâtées d'arsenic ou de poudre d'ellébore de farine ou de miel. Du reste, les chiens, les chats, les renards, les putois et les fouines lui font une guerre acharnée. Il s'engourdit en hiver. La mère hamster montre peu de tendresse pour ses petits, qui, à l'exemple de leurs parents, se tuent et se mangent les uns les autres. On le trouve en Allemagne, en Russie, en Sibérie et en Tartarie, et il est connu sous le nom de *rat de blé*, de *marmotte d'Allemagne*.

LE COCHON D'INDE.

Originaire du Brésil et de la Guyane, le cochon d'Inde est long de vingt-cinq à trente centimètres ; son pelage présente ordinairement les trois couleurs noire, blanche et rousse, disposées sans symétrie par larges plaques ; son nom lui vient de son grognement semblable à celui du cochon ordinaire ; sa peau n'a presque pas de valeur ; sa chair est man-



geable et ressemble à celle des lapins domestiques. Il prend de la nourriture à toute heure du jour et de la nuit, et ne boit jamais.

Pour lui faire passer l'hiver dans nos climats, il faut le tenir dans un endroit sec et chaud, le froid un peu vif lui est mortel. Malgré sa mauvaise odeur, beaucoup de personnes l'élèvent; on lui donne toutes sortes d'herbes, et surtout du persil, du son, de la farine, du pain. Il aime la propreté et enlève en les léchant les taches faites sur son corps ou sur celui de ses petits.

LA MUSARAIGNE.

Cet animal, assez semblable à la souris sous beaucoup de rapports, en diffère cependant par ses yeux si petits qu'ils sont à peine visibles, par son corps plus allongé, par son museau extrêmement pointu, par ses oreilles larges, sa queue plus ou moins longue et souvent carrée au lieu d'être ronde, par des glandes placées aux côtés de son corps et qui laissent suinter une humeur grasse et odoriférante; ses poils, doux

et soyeux, présentent un mélange de gris brunâtre et blanchâtre. On la trouve assez communément, pendant l'hiver, dans les greniers à foin, dans les caves, dans les granges, dans les trous à fumier; elle mange du grain, des insectes et des chairs pourries; dans les bois, elle se couche sous la mousse, sous les troncs d'arbre et quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes, ou dans

d'autres trous plus petits qu'elle se pratique elle-même en fouillant avec ses ongles et son museau. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris, mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près. On la prend aisément parce qu'elle est presque aveugle. Elle est connue dans toute l'Europe, et paraît être inconnue en Amérique.

En France nous avons : la musaraigne commune ou musette,

longue de huit à neuf centimètres, non compris la queue qui en a quatre; elle habite les prairies; — la musaraigne d'eau de la même grosseur que la précédente, mais dont les couleurs ont une teinte plus vive; — la musaraigne carrelée, qui n'a guère plus de six centimètres de long : sa queue carrée lui a fait donner son nom; — la musaraigne rayée, qui porte une raie blanche entre les sourcils et le museau; — la musaraigne musquée, de l'Inde qui doit son nom à l'odeur qu'elle exhale.

LA TAUPE.

Elle est remarquable par son corps trapu, long de douze à quinze centimètres et comme cylindrique, couvert d'un poil court peu doux au toucher, épais et soyeux; sa tête allongée et que soutient entièrement un os particulier qui lui donne beaucoup de force; ses yeux si petits que l'on a cru longtemps qu'elle était privée de cet organe; ses pieds de devant en forme de mains, larges, nerveuses, presque semblables à celles de l'homme et armées d'ongles très-forts. Le domicile où elle dépose

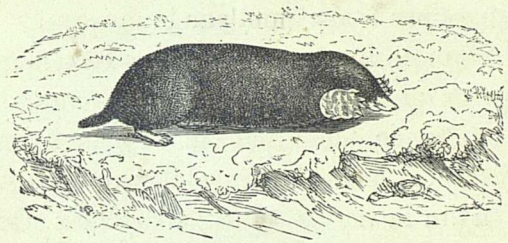
ses petits mérite une description particulière. Il est fait avec une intelligence singulière. Elle commence par pousser, par élever la terre, et former une voûte assez haute ; elle laisse des cloisons, des espèces de piliers de distance en distance : elle presse, elle bat la terre, la mêle avec des racines et des herbes, et la rend si solide et si dure par-dessous, que l'eau ne peut pas pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité; elle élève ensuite un tertre par-dessous, au sommet duquel elle apporte de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à ses petits. Dans cette situation, ils se trouvent au-dessus du niveau du terrain, et, par conséquent, à l'abri des inondations ordinaires et en même temps à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sur lequel ils reposent. Ce tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente, qui descendent plus bas, et s'étendent de tous côtés comme autant de routes souterraines par où la mère-taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits; ces sentiers souterrains sont fermes et battus, s'étendent à douze ou quinze pas, et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre : on y trouve, aussi bien que sous la voûte, des débris d'oignons de colchique, qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. On voit bien par cette disposition qu'elle ne sort jamais qu'à une distance considérable de son domicile et que la manière la plus simple de la prendre avec ses petits, est de faire une tranchée qui l'environne en entier et qui coupe toutes les communications; mais comme la taupe fuit au moindre bruit, et qu'elle tâche d'emmener ses petits, il faut trois ou quatre hommes qui travaillent ensemble avec une bêche, enlevant la motte tout entière, ou fassent une tranchée presque dans un moment, et qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés ; il n'y en a pas dans les déserts arides ni dans les climats froids où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année.

On peut distinguer en Europe cinq espèces de taupes : celle de nos jardins, dont le poil est fin et d'un très-beau noir; la taupe blanche, plus commune en Hollande qu'en France; la taupe fauve

ou d'un roux clair sans tache ni mélange; la taupe jaune verdâtre ou couleur de citron, commune en Languedoc; la taupe tachetée et variée de blanc et de noir.

Parmi les espèces de taupes étrangères nous citerons : la taupe de Java, blanche aux pieds et jusqu'à la moitié des jambes ; la taupe de Virginie, au poil noir mêlé d'un pourpre foncé; la taupe du cap de Bonne-Espérance, au poil plus long que celui de la taupe d'Europe et d'un brun foncé, jaune blanchâtre, à tête plus grosse, vers le museau, qui ressemble à celui du cochon d'Inde ; la taupe rouge



d'Amérique, qui n'a que trois doigts aux pieds de devant et quatre à ceux de derrière ; la taupe du Canada, qui ressemble aux rats par sa légèreté ; sa queue est longue de trois pouces, noirâtre et presque nue; des écailles brunes et blanches couvrent le dessus de ses pieds; son museau, relevé d'une moustache particulière, n'est pas pointu ni terminé par un cartilage propre à fouiller la terre; mais il est bordé de muscles charnus et très-déliés qui ont l'air d'autant d'épines et qui s'approchent et se resserrent au point de ne former qu'un corps aigu et très-délicat, ou bien s'ouvrent et s'épanouissent comme le calice d'une fleur.

LE HÉRISSON.

On reconnaît le hérisson à son corps couvert d'épines en dessus et de poils en dessous, à sa queue courte, à ses quatre pieds terminés par cinq doigts armés d'ongles et ses oreilles arrondies ; il atteint à deux ou trois décimètres de longueur ; il habite les bois, et ne sort guère que pendant l'obscu-

rité pour prendre de petits vermisseaux et des fruits. Il sait se défendre sans combattre, et blesse sans attaquer; n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives piquantes et qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus il se hérisse et se resserre; il se défend même par l'effet de la peur; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité, se répandant sur tout son corps, achèvent de les dégoûter; aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer, et ne se soucient pas de le saisir; le renard, plus avisé, en vient à bout en l'attaquant par le ventre et par le museau.

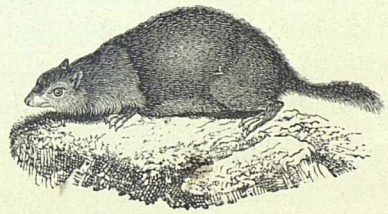
La mère-hérisson ne montre pas toujours beaucoup de tendresse pour ses petits; car quelquefois elle les dévore tout vivants. Le hérisson réduit à l'état de domesticité montre de la malice, comme les singes. Un hérisson, qui s'était glissé dans une cuisine, découvrit une marmite, en tira la viande et y fit ses ordures. Dans les jardins il est souvent utile : il vit de fruits tombés et détruit une grande quantité d'insectes nuisibles, scarabées, grillons, vers, etc. Sa seule occupation est de manger et de dormir. Quelques naturalistes prétendent que le hérisson monte aux arbres et emporte des fruits à la pointe de ses piquants; on dit aussi qu'il nage avec vitesse et peut traverser de grands espaces d'eau. Sa chair n'est pas mauvaise, et sa peau peut servir de frottoir pour le chanvre.

LA MARMOTTE.

PEU près de la taille d'un lapin ordinaire, la marmotte est remarquable par sa grosse tête aux mâchoires garnies de vingt-deux dents, ses petites oreilles, son corps trapu, ses membres excessivement courts, armés d'ongles forts et tranchants, ses formes lourdes, sa queue médiocre. Elle tient un peu de l'ours, du rat et du lièvre; son pelage présente un mélange de roux et de brun. Elle a la voix et le murmure d'un petit chien quand on la caresse; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie, elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu, qu'il blesse

le tympan. Elle aime la propreté, mais elle a, comme le rat, surtout en été, une odeur forte et désagréable, ce qui fait qu'elle n'est pas bonne à manger. Elle reste plongée, pendant tout l'hiver, dans une complète léthargie; en automne elle est très-grasse.

La marmotte, prise jeune, s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage, et presque autant que nos animaux domestiques; elle apprend aisément à saisir un bâton, à gesticuler, à danser, à obéir en tout à la voix de son maître. Elle est, comme le chat, antipathique avec le chien; lorsqu'elle commence à être familière dans la maison, et qu'elle se croit appuyée par son maître, elle attaque et mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Si l'on n'y prend pas garde, elle ronge les meubles, les étoffes, et perce même le bois lorsqu'elle est enfermée. Elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec les pieds de devant et mange debout comme l'écureuil;



elle court assez vite en montant, mais assez lentement en plaine; elle grimpe sur les arbres; elle monte entre deux parois de rochers, entre deux murailles voisines; c'est des marmottes, dit-on, que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Quoique moins portées que le chat à dérober, elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait et le boivent en grande quantité en marmottant, c'est-à-dire en faisant, comme le chat, un murmure de contentement. Le lait est la seule liqueur qui leur plaise.

La retraite où, à l'état sauvage, elles passent leur hiver, est faite avec précaution et meublée avec art; elle est d'abord d'une grande capacité, moins large que longue, et très-profonde : ainsi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes, sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds et leurs ongles paraissent faits pour fouiller la terre,

et elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité ; elles jettent au dehors, derrière elles, les déblais de leur excavation ; ce n'est pas un trou, un boyau droit ou tortueux, c'est une espèce de galerie en forme d'Y, dont les deux branches ont chacune une ouverture et aboutissent toutes deux à un cul-de-sac, qui est le lieu de séjour. Comme le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne, il n'y a que le cul-de-sac qui soit de niveau ; la branche inférieure de l'Y est en pente au-dessous du cul-de-sac, et c'est dans cette partie, la plus basse du domicile, qu'elles font leurs excréments, dont l'humidité s'écoule aisément au dehors. La branche supérieure de l'Y est aussi un peu en pente, et plus élevée que tout le reste ; c'est par là qu'elles entrent et qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché, mais tapissé fort épais de foin et de mousse ; elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs ; que les unes coupent les herbes fines, que d'autres les ramassent, et que tour à tour elles servent de voitures pour les transporter au gîte ; l'une, dit-on, se couche sur le dos, se laisse charger de foin, étend ses pattes en haut pour servir de ridelles, et ensuite se laisse traîner par les autres, qui la tirent par la queue et prennent garde en même temps que la voiture ne verse. C'est, à ce qu'on prétend, par ce frottement trop souvent réitéré, qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. Elles passent les trois quarts de leur vie dans leur habitation ; elles s'y retirent pendant l'orage, pendant la pluie ou dès qu'il y a quelque danger ; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours, et ne s'en éloignent guère ; l'une fait le guet assise sur une roche élevée, tandis que les autres s'amusent à jouer sur le gazon, ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; et lorsque celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, elle en avertit les autres par un coup de sifflet et ne rentre elle-même que la dernière.

On trouve des marmottes particulièrement dans les Alpes et dans les Pyrénées.

Ours noir.

LE MONAX, LA MARMOTTE DU CAP, LE BOBAK.

Appelé aussi marmotte du Canada, le monax diffère de la marmotte commune en ce qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que la marmotte des Alpes. Sa queue est plus longue et moins fournie de poils; il sort de sa tanière quand le temps est beau; sa peau est bonne, mais sa chair ne vaut rien.

La marmotte du cap de Bonne-Espérance n'a que trois doigts aux pieds de derrière et point de queue; elle saute sur ses pieds comme un lapin.

Le bobak est d'un gris moins brun et d'un jaune plus pâle que la marmotte commune; il a aussi une espèce de pouce ou plutôt de petit doigt aux pieds de devant, au lieu que la marmotte n'a pas de pouce.

[illegible] ours de terre avec l'ours de mer, appelé ours blanc : ce sont deux animaux très-différents par le corps que pour les habitudes naturelles. On peut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, lesquels ne peuvent pas être regardés comme de même espèce, mais bien comme deux espèces séparées.

Dans les Alpes, l'ours brun assez communément, et il se trouve, au contraire, en grand nombre dans les régions septentrionales de l'Europe et de l'Amérique.

LE MONAX, LA MARMOTTE DU CAP, LE BOBAK.

Appelé aussi marmotte du Canada, le monax diffère de la marmotte commune en ce qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que la marmotte des Alpes en a cinq ; sa queue est plus longue et moins fournie de poils ; il siffle à l'entrée de sa tanière quand le temps est beau ; sa peau est estimée, mais sa chair ne vaut rien.

La marmotte du cap de Bonne-Espérance n'a que trois doigts aux pieds de derrière et point de queue ; elle saute sur ses pieds de derrière comme un lapin.

Le boback est d'un gris moins brun et d'un jaune plus pâle que la marmotte commune ; il a aussi une espèce de pouce ou plutôt un ongle aux pieds de devant, au lieu que la marmotte n'a pas de pouce.

L'OURS.

Il est remarquable par sa grande taille, ses membres épais, ses formes trapues, sa tête assez forte au front convexe, au museau pointu, aux oreilles mobiles quoique courtes, aux yeux petits, mais vifs ; par ses pieds à la plante nue, aux cinq doigts armés d'ongles puissants de longueur variable ; par son pelage épais, touffu, composé de poils longs, brillants et d'une seule couleur.

Il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer, appelé communément ours blanc : ce sont deux animaux très-différents, tant pour la forme du corps que pour les habitudes naturelles ; ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres, les bruns et les noirs, lesquels ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule et même espèce, mais bien comme deux espèces distinctes et séparées.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, et rarement l'ours noir, qui se trouve, au contraire, en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique.

Le brun est féroce et carnassier, le noir n'est que farouche et refuse constamment de manger de la chair.

Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature; il s'y rend seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment,

comme le loir ou la marmotte; mais comme il est naturellement gras, cette abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait surtout entendre lorsqu'on l'irrite; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur et souvent du caprice, quoiqu'il paraisse doux pour son maître et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé.

On chasse et on prend les ours de plusieurs façons en Suède, en Norwége, en Pologne, etc. La manière, dit-on, la moins dangereuse

de les prendre, est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel, qu'ils aiment beaucoup et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres.

La peau est, de toutes les fourrures grossières, celle qui a le plus de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement au volume de son corps. Il a l'odorat meilleur et peut-être plus exquis qu'aucun autre animal.

Il vit de trente à quarante ans; il atteint à un mètre et demi de hauteur environ.

L'ours blanc est reconnaissable à son pelage d'un blanc jaunâtre, à sa tête longue et aplatie; il atteint jusqu'à deux mètres de longueur.

Habitant le séjour des glaces éternelles, il se trouve souvent sur

les glaçons, à l'affût des poissons sur lesquels il s'élance en plongeant. Il arrive fréquemment que les courants ou le vent éloignent ces glaçons des côtes où ils se sont formés; l'ours voyage alors avec eux et prend terre là où le glaçon aborde, soit dans le Groënland, soit dans la Nouvelle-Zemble, soit au Spitzberg.

Sa proie la plus ordinaire sont les phoques, qui n'ont pas la force de lui résister; mais les morses, auxquels il enlève quelquefois leurs petits, le percent de leurs défenses et le mettent en fuite. Il en est de même des baleines, elles l'assomment par leur masse

et le chassent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins il prend et dévore souvent leurs jeunes baleineaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse, et celui-ci, qui ne vit que d'animaux chargés d'huile, en a plus que les autres ; cette graisse ressemble beaucoup à celle de la baleine. Sa peau fait une fourrure chaude et durable, et sa chair passe pour n'être point mauvaise à manger.

On raconte qu'un de ces animaux, frappé de deux balles par quelques matelots d'un canot baleinier, s'élança à la nage vers le canot et appliqua une de ses pattes de devant sur le plat-bord de l'embarcation. Un des matelots qui tenait une hache d'abordage la lui coupa : l'ours continua toujours de nager derrière eux jusqu'à ce que l'on fût arrivé près du navire ; on tira sur lui plusieurs coups de fusil dont il fut atteint ; parvenu au vaisseau, il grimpa sur le tillac, et l'équipage ayant fui dans les haubans, il allait l'y poursuivre, lorsqu'un nouveau coup de mousquet l'étendit sur le pont.

L'ours montre la plus grande affection pour ses petits : en voici un exemple remarquable. « Lorsque le navire *la Carcasse* fit voile, il y a peu d'années, pour tenter quelques découvertes vers le pôle septentrional, il se trouva engagé dans les glaçons ; le pilote donna un matin avis à l'équipage que trois ours s'avançaient vers la mer Glaciale, et qu'ils n'étaient pas fort éloignés du vaisseau. Ils avaient indubitablement été attirés par l'odeur de l'huile de veaux marins tués depuis quelques jours, à laquelle les matelots avaient mis le feu et qui brûlait sur la glace. Il se trouva que c'était une ourse et deux petits presque aussi forts que la mère. Ils se précipitèrent vers le feu, retirèrent du milieu des flammes une partie de la chair d'un morse qui n'était pas encore consumée et la dévorèrent. L'équipage du vaisseau jeta sur la glace des lambeaux de chair de ce morse qui leur restaient encore ; la mère vint les chercher les uns après les autres, les posa devant ses petits à mesure qu'elle les apportait, et les leur partagea, n'en retenant qu'une très-petite portion pour elle. Comme elle s'avançait pour en emporter le dernier morceau, les marins mirent en joue les deux

oursons, qu'ils tuèrent, et attaquèrent la mère sans néanmoins la blesser mortellement. Les hommes les plus insensibles auraient été émus en voyant le tendre intérêt que cette pauvre bête prit au sort de ses petits dans leurs derniers moments, quoiqu'elle eût reçu elle-même une blessure si grave qu'elle put à peine se traîner à l'endroit où ils étaient. Elle leur apporta, comme elle avait déjà fait, d'autres morceaux de chair qu'elle était allée chercher, les plaça devant eux, et quand elle vit qu'ils n'y touchaient pas, elle étendit ses pattes d'abord sur l'un, et ensuite sur l'autre en cherchant à les faire relever, et en poussant les gémissements les plus plaintifs. Voyant qu'elle ne pouvait les faire mouvoir, elle s'éloigna d'eux ; et, quand elle fut à une certaine distance, elle regarda en arrière et se mit à hurler de toutes ses forces ; mais ne pouvant les déterminer à la suivre, elle revint sur ses pas, se mit à flairer autour d'eux, et les regarda de nouveau en poussant les mêmes hurlements qu'auparavant. Surprise de ce que ses petits ne la suivaient toujours pas, elle revint près d'eux et donna des marques d'une extrême sensibilité ; voyant enfin qu'ils étaient sans chaleur et sans vie, elle leva la tête du côté du vaisseau et fit entendre un grognement de désespoir auquel les matelots répondirent par une décharge de coups de fusil. Elle tomba alors au milieu de ses petits et expira en léchant leurs plaies.

Les ours blancs passent une partie de leur vie endormis dans la neige, ou sous des monceaux de glace.

On apprend à l'ours commun à faire toutes sortes de tours, par exemple à danser au son du fifre ou du tambourin, à marcher en cadence, à pas comptés, à imiter grossièrement les gestes d'une personne en colère, etc. Il s'accoutume à vivre avec les chats, les chiens, les moutons eux-mêmes ; mais il est vindicatif, et malheur à ceux qui lui ont infligé des corrections injustes, il ne s'en souvient que trop pour s'en venger, si l'occasion s'en présente.

On raconte qu'un ours à qui on avait donné, à dessein, des gâteaux empoisonnés, commença par les laver dans son auge jusqu'à ce que le poison fût parti, il les mangea ensuite impunément.

LE CASTOR OU BIÈVRE.

Cet animal industrieux est remarquable par ses formes lourdes et ramassées; par son pelage bien fourni, et d'un roux-marron; par la membrane qui unit les doigts de ses pieds de derrière; par sa grande queue ovale, aplatie horizontalement, couverte d'écailles, qui lui sert à la fois de gouvernail pour nager et de truelle pour maçonner. Son corps a environ un mètre de long sur trente centimètres de haut. Il fait la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux.

C'est surtout dans les vastes déserts de l'Amérique septentrionale que les castors peuvent encore, malgré la chasse qu'on leur fait, se réunir en grandes sociétés et établir leurs merveilleuses constructions.

Vers le mois de juin, ils arrivent au nombre de deux ou trois cents, et s'arrêtent au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue; mais dans les eaux courantes, et qui sont sujettes à hausser ou baisser, ils établissent une chaussée, et, par cette retenue, ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme; ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est-à-dire en travers sur la rivière; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu, d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse; ils les dépècent et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux : ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espèce de pilotis serré qu'ils renforcent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Les uns, avec les dents, élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse; d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que ceux-là plantent ainsi leurs pieux, ceux-ci vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue; ils la portent dans leur gueule, et, avec les pieds de devant, ils en transportent une si grande quantité qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau : tout l'ouvrage est au contraire en talus du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a dix ou douze pieds de largeur à sa base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc, non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts.

Leurs habitations sont des cabanes ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde. Il y en a de plus grands et de plus petits, depuis

quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diamètre; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages; l'édifice est maçonné avec solidité, et enduit avec propreté en dehors et en dedans; il est impénétrable à l'eau des pluies, et résiste aux vents les plus impétueux; les parois en sont revêtues d'une espèce de stuc si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé; aussi leur queue leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. C'est dans l'eau et près de leurs habitations qu'ils établissent leur magasin: chaque cabane a le sien, proportionné au nombre de ses habitants, qui tous y ont un droit commun. On a vu des bourgades composées

de vingt ou de vingt-cinq cabanes : les plus petites contiennent deux, quatre, six, et les plus grandes dix-huit, vingt, et même, dit-on, jusqu'à trente castors. Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue et toutes les parties postérieures du corps dans l'eau, paraît avoir changé la nature de leur chair: celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a l'odeur, la saveur et toutes les qualités de celle du poisson. Cette queue, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, et large de cinq ou six, est même une vraie portion de poisson attachée au corps d'un quadrupède; elle est entièrement recouverte d'écailles et d'une peau toute semblable à celle des gros poissons.

C'est principalement en hiver que les chasseurs les cherchent, parce que leur fourrure n'est parfaitement bonne que dans cette

saison; et lorsque, après avoir ruiné leurs établissements, il arrive qu'ils en prennent en grand nombre, la société trop réduite ne se rétablit point; le petit nombre de ceux qui ont échappé à la mort ou à la captivité se disperse; ils deviennent fuyards; leur génie, flétri par la crainte, ne s'épanouit plus; ils s'enfouissent, eux et tous leurs talents, dans un terrier.

Les castors habitent de préférence sur les bords des lacs, des rivières et des autres eaux douces; cependant il s'en trouve au bord de la mer. Ils sont ennemis de la loutre. La fourrure du castor est encore plus belle et plus fournie que celle de la loutre; la fourrure des castors blancs est estimée à cause de sa rareté, et les parfaitement noirs sont presque aussi rares que les blancs.

La chair du castor, quoique grasse et délicate, a toujours un goût amer assez désagréable. Ses dents sont très-dures et si tranchantes qu'elles servent de couteaux aux sauvages, pour couper, creuser et polir le bois. Ces sauvages s'habillent de peaux de castor, et les portent en hiver le poil contre la chair.

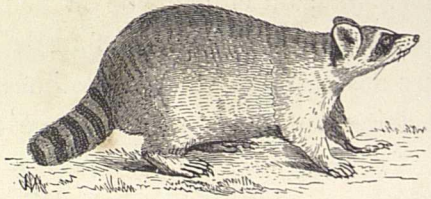
Les castors qui habitent l'Europe ne bâtissent pas, parce qu'ils sont trop souvent dérangés par l'homme. Des voyageurs disent avoir vu en Amérique des castors bien apprivoisés, et qui rapportaient à leur maître le poisson qu'ils avaient pris. Plusieurs de ces animaux s'éloignent pendant la journée de la maison où ils ont été élevés; mais ils reviennent le soir, amenant quelquefois avec eux d'autres individus libres de leur espèce.

LE RATON-LAVEUR ET LE RATON-CRABIER.

Voisin de l'ours, mais plus féroce, plus agile, quoique beaucoup plus petit, le raton est remarquable par sa tête large, à museau pointu et effilé, à oreilles courtes; par ses pattes aux doigts armés d'ongles forts et aigus; par sa queue longue et touffue, et enfin par sa couleur d'un gris noirâtre ou d'un gris fauve, mêlé de noir.

Les deux principales espèces sont : le raton-laveur et le raton-crabier.

Le raton-laveur doit son nom à la singulière habitude qu'il a de tremper ou plutôt de détremper dans l'eau tout ce qu'il veut manger. Ses pieds de devant lui servent pour porter à sa gueule; mais comme ses doigts sont peu flexibles, il ne peut rien prendre d'une seule main; ses ongles, fort pointus, lui permettent de grimper faci-



lement sur les arbres; il habite les contrées méridionales de l'Amérique du Nord, et surtout à la Jamaïque, où il dévaste les plantations de cannes à sucre.

Voici ce qu'on raconte d'un raton apprivoisé. Il furetait partout, mangeant aussi de la chair crue ou cuite, du poisson, des œufs, des volailles vivantes, des graines, des racines, des insectes, des vers. Il se montrait caressant pour les gens qu'il aimait, jouant volontiers et d'assez bonne grâce. Il ouvrait merveilleusement les huîtres; il suffisait d'en briser la charnière, ses pattes faisaient le reste, et en arrachaient le contenu par lambeaux. Il était très-sensible aux mauvais traitements. Un domestique l'avait frappé un jour à coups de fouet : il chercha en vain à se réconcilier avec l'animal; ni les œufs, ni les sauterelles, ne purent le calmer; à son approche, il entrait dans une sorte de rage, et poussait des cris de douleur semblables au sifflement et à l'aboiement. Les enfants étaient les objets de sa haine, surtout quand ils criaient. Une petite chienne, avec laquelle il vivait en bonne intelligence, était sévèrement punie par lui quand elle s'avisait d'aboyer avec aigreur.

Le raton-laveur est de la grosseur d'un blaireau.

Le raton-crabier, plus grand que le précédent, doit son nom à sa nourriture ordinaire, qui se compose de crabes et d'autres crustacés. Étant fort bas de jambes, il ressemble de loin au chien basset; on le reconnaît du raton-laveur, à sa queue couronnée de

six anneaux noirs, dont les intervalles sont d'un fauve grisâtre, tandis que la queue du premier est annelée seulement sur la face supérieure. Le raton-crabier habite surtout la Guyane.

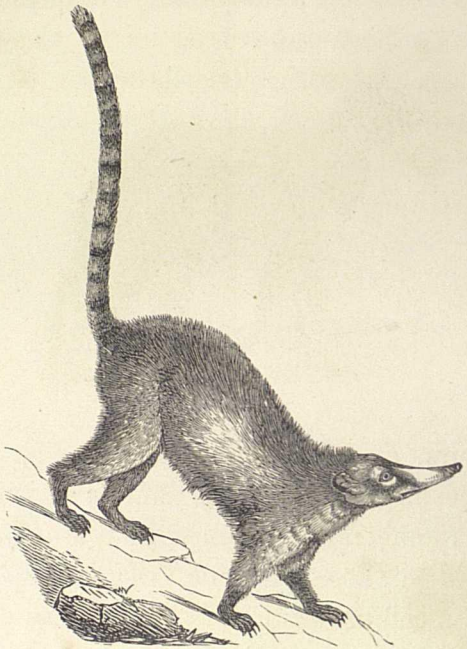
On fait avec le poil et la queue du raton des espèces de bonnets à poils; c'était la coiffure distinctive des jacobins de 1793.

LE COATI.

Le coati ressemble beaucoup aux ratons, dont il diffère cependant par la longueur de son nez, espèce de boutoir qui dépasse de plus de huit centimètres la mâchoire supérieure; ce nez est très-mobile et lui sert à fouir. Sa tête est effilée, son corps est long, sa queue est encore plus longue que son corps, poilue et ordinairement redressée; son pelage est soyeux et très-épais excepté sur la tête; des ongles robustes arment les cinq doigts de chacune de ses pattes, et lui permettent de grimper avec beaucoup de facilité sur tous les arbres; il est de la grosseur d'un chat; il vit en petites troupes dans l'Amérique du Sud.

Le coati est sujet à manger sa queue comme les singes, les makis

et quelques autres animaux. Il se fait une tanière comme les renards; sa chair a un mauvais goût de venaison, sa peau donne une assez belle fourrure. Il s'apprivoise aisément et s'attache à son



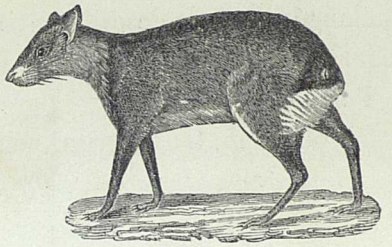
maître. Il vit d'insectes, de vers, d'oiseaux et d'œufs. Sa voix est un petit grognement assez aigre.

On distingue deux espèces de coatis : le coati *brun* ou fauve en dessus, jaunâtre en dessous ; le coati *roux*, d'un roux vif et brillant. Ces deux espèces montrent beaucoup d'antipathie l'une pour l'autre.

L'AGOUTI.

Cet animal a la taille, les mœurs et les habitudes du lièvre et du lapin, ce qui l'a fait prendre par certains auteurs pour une sorte de lièvre ; il se rapproche aussi du cochon d'Inde, par son corps plus volumineux à la partie postérieure, par la forme aplatie de sa tête, par ses oreilles courtes, mais arrondies ; par ses doigts, au nombre de cinq aux pattes de

devant, et de trois aux pattes de derrière ; par sa queue très-courte ou nulle ; cependant il en diffère par ses jambes de derrière plus longues d'un tiers que celles de devant ; son poil lisse et brillant, d'un fauve orangé, foncé de noir avec des nuances verdâtres, est ras sur les membres et plus long sur le dos et sur la croupe. Il vit de fruits, de feuilles, de mousse, de racines, d'arbrisseaux, etc. ;



il fait des provisions comme l'écureuil. Il reste, en général, dans son trou pendant la nuit, à moins que le ciel ne soit clair, mais il voyage pendant le jour. Il court très-vite en plaine et en montant ; en descendant il est obligé de se ralentir, sans quoi il ferait la culbute, sa chair n'est pas mauvaise ; on le chasse avec des chiens. Pris jeune, il s'apprivoise aisément.

C'est un animal particulier à l'Amérique et à l'Océanie. On en connaît trois espèces : l'agouti proprement dit, l'acouchi et l'agouti huppé.

LE LION.

Le lion atteint, dans tout son développement, jusqu'à deux mètres de longueur du museau à l'origine de la queue, et environ un mètre trente centimètres de hauteur. La lionne est dans toutes ses dimensions d'environ un quart plus petite que le lion.

Les auteurs anciens citent huit variétés de lions :

Le lion à crinière crépue ;

Le lion des Indes, noir, hérissé et qu'on dressait à la chasse ;

Le lion de Syrie, également noir et moins grand que les précédents.

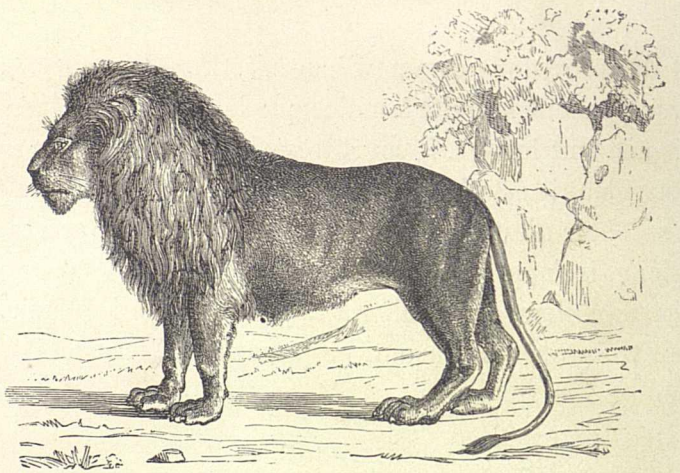
Quelques naturalistes modernes distinguent :

Le lion de Barbarie, au pelage composé de poils soyeux et laineux, courts, roses, brunâtres ; il est commun dans la province de Constantine ;

Le lion du Sénégal, à la crinière peu épaisse, au pelage brillant et jaunâtre, sans poils longs au ventre ni aux cuisses ;

Le lion de Perse, au pelage d'un jaune-noisette très-pâle, à la crinière touffue mélangée de poils de différentes teintes, au ventre et aux cuisses dégarnis de longs poils ; il est de petite taille et se trouve surtout en Perse et en Arabie ;

Le lion du Cap, tantôt jaune, tantôt brun, peu dangereux, vivant



des immondices qu'il trouve ou des petits animaux qu'il peut attaquer et tuer sans trop s'exposer lui-même.

Le lion a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille est si bien prise et si bien proportionnée, que son corps paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa

physionomie ou plutôt à l'expression de sa fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière, laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens, lorsqu'il est en colère.

L'espèce du lion est une des plus nobles, puisqu'elle est unique et qu'on ne peut la confondre avec celles du tigre, du léopard, de l'once, etc.

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds, il peut cependant subsister et vivre assez longtemps dans les pays tempérés.

Dans ces animaux, toutes les passions, même les plus douces, sont excessives, et l'amour maternel est extrême. La lionne, naturellement moins forte, moins courageuse et plus tranquille que le lion, devient terrible dès qu'elle a des petits : elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre, et les met à mort, se charge ensuite de sa proie, la porte et la partage à ses lionceaux auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans les lieux très-écartés et de difficile accès ; et lorsqu'elle craint d'être découverte, elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas, ou bien elle les efface avec sa queue.

On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie : c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses.

Le lion, lorsqu'il a faim, attaque de face tous les animaux qui se présentent : mais comme il est très-redouté, et que tous cherchent à éviter sa rencontre, il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré, d'où il s'élance avec tant de force, qu'il les saisit souvent du premier bond. On prétend qu'il supporte longtemps la faim : il supporte moins patiemment la soif. Il prend l'eau en lapant comme un chien. Il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour : il préfère la chair des animaux vivants, de ceux surtout qu'il vient d'égorger ; il ne se jette pas volontiers sur des cadavres infects.

Le rugissement du lion est si fort, que, quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts, il ressemble au bruit du tonnerre. Il rugit cinq ou six fois par jour, et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie.

La démarche ordinaire du lion est fière, grave et lente quoique toujours oblique. Sa course ne se fait pas par des mouvements égaux, mais par sauts et par bonds. On a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble, c'est toujours sur les animaux qu'il se jette, et jamais sur les hommes, à moins qu'ils ne le frappent; car alors il reconnaît à merveille celui qui vient de l'offenser, et il quitte sa proie pour se venger. L'éléphant, le rhinocéros, le tigre et l'hippopotame, sont les seuls animaux qui puissent lui résister.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille et bien appuyés par des hommes à cheval. On le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les nègres ne la trouvent pas mauvaise.

Le lion s'apprivoise assez facilement et reçoit une sorte d'éducation; l'histoire ancienne fait mention de lions attelés à des chars de triomphe, menés à la chasse, à la guerre, et servant fidèlement leurs maîtres. Pline parle d'une femme esclave qui, par ses prières, arrêta un lion furieux prêt à la dévorer; et d'un autre lion qui, caressant de sa queue et de sa langue un voyageur effrayé à son approche, lui montra une épine qu'il avait enfoncée dans la patte et se la fit arracher par lui.

Dans l'*Histoire des Voyages*, on trouve le récit des deux faits suivants : Vers l'an 1614, deux esclaves chrétiens, s'étant enfuis de prison, furent accompagnés par un lion qui les défendit contre des cavaliers envoyés à leur poursuite, et qui ne les quitta qu'à Mazagan, place portugaise, où ils se trouvèrent en sûreté.

Un soldat français du fort Saint-Louis, ayant, par ses soins, ramené à la vie une lionne apprivoisée, et qu'on avait abandonnée

comme morte à quelques pas des murailles de la citadelle, se fit suivre d'elle comme par le chien le plus docile, avec un simple cordon passé à son cou; elle ne voulait même rien prendre que de sa main.

Si le lion conserve le souvenir des bienfaits, il n'oublie pas les mauvais traitements, et s'en venge tôt ou tard, à moins que ses ennemis trop faibles ne lui paraissent mériter que son mépris.

Voici la contre-partie des éloges que Buffon donne au lion (1).

Il est fâcheux que toutes les belles qualités du lion s'évanouissent devant la réalité peu poétique et moins flatteuse. Ce roi des animaux ressemble à tous ses congénères, ou, s'il se distingue du tigre, du jaguar, etc., c'est par sa poltronnerie. Quoique n'ayant pas la pupille nocturne, il ne sort de sa retraite que la nuit et seulement quand il est poussé par la faim. Alors, il se glisse dans les ténèbres à travers les buissons, et se met en embuscade dans les roseaux, sur les bords d'une mare où les animaux viennent boire : par un bond énorme il s'élance sur sa victime, qui est toujours un animal faible et innocent, ne pouvant lui opposer aucune résistance, lors même que, dans son attaque, il n'emploierait pas la surprise, la ruse ou la perfidie. Ce n'est que poussé par

(1) *Dictionnaire d'histoire naturelle.*

une faim extrême qu'il ose assaillir un bœuf ou un cheval ou tout autre animal capable de lui résister.

Comme il arrive souvent aux Maures de rencontrer des lions dans leurs chasses, il est fort remarquable que leurs chevaux, quoique célèbres par leur vitesse, sont saisis d'une terreur si vive qu'ils demeurent immobiles, et que leurs chiens, non moins timides, se tiennent rampants aux pieds de leur maître ou de son cheval. Le seul expédient pour le Maure est de descendre et d'abandonner une proie qu'il ne peut défendre ; mais si le ravisseur est trop près et qu'on n'ait pas le temps d'allumer du feu, seul moyen de l'effrayer, il ne reste qu'à se coucher par terre dans un profond silence. Le lion, lorsqu'il n'est pas tourmenté par une faim dévorante, passe gravement comme s'il était satisfait du respect qu'on a pour sa présence.

A Maroc, ville d'Afrique, on nourrit un certain nombre de lions dans un lieu souterrain où l'on jette les malheureux condamnés à mort pour être dévorés par ces animaux terribles, auxquels on donne aussi, à défaut d'hommes, des brebis, des chats et même des chiens, que la populace se fait quelquefois un amusement de lui voir mettre en pièces. Ce fut ainsi qu'un jour un petit chien hideux et dégoûtant fut jeté dans la fosse aux lions. Mais on peut dire qu'il trouva la vie dans les bras même de la mort. Étant tombé, par hasard, dans les pattes d'un de ces animaux qui était galeux, il le gratta à la gorge en se débattant, et lui fit éprouver ainsi quelque soulagement momentané. Le lion, sensible à ce bienfait involontaire du petit chien, le prit dès lors sous sa protection et en eut autant de soin que si c'eût été sa progéniture. Il le nourrit et le défendit contre les autres lions et les accoutuma à le regarder comme un confrère. Dix ans après, ce chien vivait encore dans une société si redoutable.

LE TIGRE.

A PEU près de la même taille que le lion, mais plus mince et plus bas sur jambes, le tigre a la tête plus petite et arrondie, la queue très-longue, et marquée de quinze anneaux noirs; son pelage, assez ras, à l'exception des côtés et des jambes garnis de grands poils, présente des couleurs d'un jaune fauve sur les parties supérieures du corps, d'un beau blanc au museau, au-dessous du cou, à la poitrine et au ventre; des bandes noires transversales, au nombre de vingt à trente, partent de la ligne du dos, et s'étendent parallèlement sur les yeux. La tigresse ne diffère pas du mâle extérieurement, et l'une et l'autre ressemblent bien plus que le lion à notre chat domestique; leur taille moyenne est d'un mètre cinquante de long, depuis le museau jusqu'à la queue, et leur hauteur est de soixante-dix cen-

timètres. On le trouve surtout en Asie, aux Indes orientales, dans la presqu'île du Gange ou Tonquin, dans le royaume de Siam, dans la Cochinchine, dans les îles de la Sonde et de Sumatra. Sa peau fournit une des fourrures les plus belles et les plus estimées; la peau du tigre est l'insigne des mandarins.

Le lion a l'air noble; le tigre, trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang,

toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connaît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfants, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre.

Heureusement pour le reste de la nature, l'espèce n'en est pas nombreuse, et paraît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale.

Quand il a mis à mort quelques gros animaux, comme un cheval, un buffle, il ne les éventre pas sur la place, s'il craint d'y être inquiété; pour les dépecer à son aise, il les emporte dans les bois, en les traînant avec tant de légèreté que la vitesse de sa course paraît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel : ni la force, ni la contrainte, ni la violence, ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une nouvelle proie qu'il dévore d'avance de ses regards avides.

L'espèce du tigre a toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion.

Le père Tachard donne le récit suivant du combat d'un tigre contre des éléphants. On avait élevé une haute palissade de cent pas en carré; au milieu de l'enceinte étaient entrés trois éléphants destinés pour combattre le tigre. Ils avaient une espèce de plastron, en forme de masque, qui leur couvrait la tête et une partie de la trompe. Dès que nous fûmes arrivés sur le lieu, on fit sortir de la loge qui était dans un enfoncement un tigre d'une figure et d'une couleur qui parurent nouvelles aux Français qui assistaient à ce combat. On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier éléphant qui s'approcha lui donna

deux ou trois coups de sa trompe sur le dos; ce choc fut si rude que le tigre en fut renversé et demeura quelque temps étendu sur la place sans mouvement, comme s'il eût été mort; cependant, dès qu'on l'eut délié, quoique cette première attaque eût bien rabattu de sa furie, il fit un cri horrible et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper; mais celui-ci, la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, qu'il présenta en même temps, et dont il atteignit le tigre si à propos qu'il lui fit faire un grand saut en l'air; cet animal en fut si étourdi qu'il n'osa plus approcher. Il fit plusieurs tours le long de la palissade, s'élançant quelquefois vers les personnes qui paraissaient sur les galeries; on poussa ensuite les trois éléphants contre lui, et ils lui donnèrent tour à tour de si rudes coups qu'il fit encore une fois le mort, et ne pensa plus qu'à éviter leur rencontre. Ils l'eussent tué sans doute, si l'on n'eût fait finir le combat.

On fait la chasse au tigre de plusieurs manières : tantôt on le poursuit avec des éléphants; tantôt on s'enferme, bien armé, dans une cage de fer, avec une brebis que l'on force de crier; le tigre venant, on le tue à bout portant à travers les barreaux de la cage. Malgré les affirmations contraires de Buffon, on dit que le tigre peut s'apprivoiser; il apprend à faire toutes sortes d'exercices : il laisse son maître introduire son bras et même sa tête dans sa gueule, sans lui faire aucun mal. L'empereur romain Héliogabale se montra au cirque dans un char traîné par deux superbes tigres.

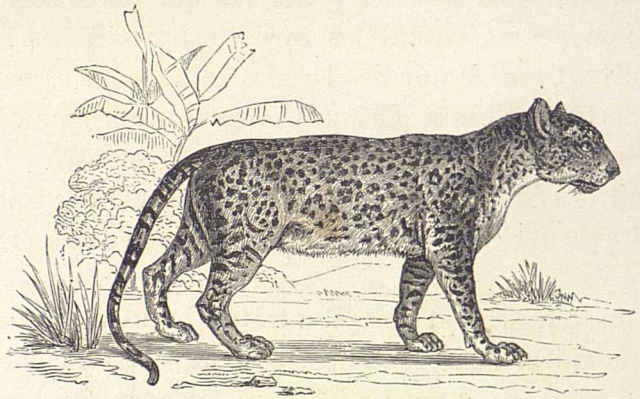
LA PANTHÈRE. L'ONCE.

Plus belle que le tigre, la panthère offre beaucoup de ressemblance avec le léopard, dont nous parlerons ci-après. Elle est remarquable par son pelage bien fourni, fauve en dessus, blanc en dessous, et marqué sur chaque flanc de six ou sept rangées de taches noires formées chacune par la réunion de cinq ou six taches simples; sa queue atteint la longueur de la tête et du corps réunis. La panthère ne dépasse guère un mètre quarante à un mètre cinquante de longueur. Elle est commune en Afrique et dans les parties chaudes de l'Asie; elle n'habite que les

forêts, et monte sur les arbres avec la plus grande agilité pour poursuivre les singes et autres animaux grimpeurs dont elle fait sa proie; faute d'animaux vivants, elle se nourrit de cadavres qu'elle déterre, ou de matière animale putréfiée.

La panthère a toujours le regard féroce et inquiet, les mouvements vifs, et le cri semblable à celui d'un chien furieux; elle n'attaque pas l'homme, mais, à la moindre provocation de sa part, elle s'élance sur lui et le met en morceaux avant même qu'il ait pu songer à se défendre.

La panthère de Java est entièrement noire.



L'once (1), très-voisine de la panthère et du jaguar, est caractérisée par une queue plus longue que celle de la première, par un poil plus long et un pelage blanchâtre marqué de grandes taches noires irrégulières, et en anneaux en forme d'yeux. Elle est commune en Asie et en Afrique. L'once s'apprivoise aisément, et on la dresse à la chasse des gazelles et des antilopes. Le cavalier la met en croupe en lui bandant les yeux; quand le gibier est lancé, il débande les yeux de l'once, qui se jette sur l'animal et le terrasse. D'autres fois, on la met dans une cage que mène une charrette, et on la laisse se précipiter sur le gibier dès qu'il est en vue; mais si elle manque son coup, il faut, pour calmer sa fureur, lui jeter quelque morceau de viande ou quelque animal vivant dont on a eu soin de se munir.

(1) On met cet animal tantôt du genre masculin, tantôt du genre féminin.

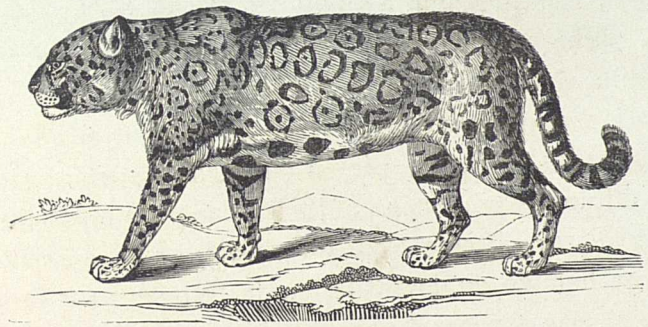
LE LÉOPARD.

Le léopard ressemble beaucoup à la panthère par ses mœurs et ses habitudes; cependant il est caractérisé par son pelage jaune sur le dos, blanc sous le ventre, et partout couvert de taches noires groupées circulairement, plus rapprochées et plus petites que chez la panthère. Il atteint en longueur à un mètre ou à un mètre cinquante, et en hauteur à soixante et quatre-vingts centimètres. On le trouve dans l'Inde, en Afrique, et surtout dans la Guinée et au Sénégal. Sa fourrure, une des plus estimées, s'emploie ordinairement pour le harnachement des chevaux de luxe; les négresses se font des colliers avec ses dents.

Il y a une variété de léopard à robe d'un bai très-foncé et d'un marron pur, distribués par nuances plus ou moins sombres et noirâtres, avec les taches plus marquées au dos et à la queue.

Le léopard ne s'apprivoise pas.

On raconte que deux léopards, mâle et femelle, avec trois petits,



entrèrent un jour dans un parc de brebis, au cap de Bonne-Espérance. Les premiers y étranglèrent près de cent moutons, et s'enivrèrent de leur sang. Lorsque la soif du carnage fut chez eux apaisée, ils dépecèrent le corps d'un mouton en trois parties, qu'ils distribuèrent à leurs petits : le père et la mère se chargèrent chacun d'une brebis et se retirèrent. Les gens du pays, les ayant observés, leur tendirent des piéges à leur retour, et tuèrent la femelle avec trois petits. Leur chair, blanche et nourrissante, fut donnée à des Hottentots qui la trouvèrent excellente.

Le léopard grimpe facilement sur les arbres pour atteindre des chats sauvages; il n'attaque que fort rarement les hommes, même quand ils le provoquent; mais il se défend avec acharnement.

LE JAGUAR OU TIGRE D'AMÉRIQUE.

De tous les animaux de son genre, le jaguar est le plus grand après le lion et le tigre; il atteint jusqu'à près de deux mètres de long, sans compter la queue, qui a elle-même soixante centimètres de long. Son pelage, d'un fauve vif en dessus, offre sur les flancs quatre rangées de taches noires en forme d'yeux, c'est-à-dire d'anneaux avec un point noir au centre; le dessous du corps est blanc avec des taches noires; il en existe une variété au pelage noir avec les taches ou raies encore plus noires; elle habite le Brésil.

Le Jaguar habite une grande partie de l'Amérique méridionale; il est surtout fort dangereux aux environs de Buénos-Ayres; il attaque l'homme. Son cri ressemble à un son flûté ou à un râlement d'abord sourd, puis éclatant. Il chasse les loutres et les pacas, et pêche même le poisson, qu'il enlève très-adroitement avec sa patte; il se jette même sur les plus gros caïmans, et, pour leur faire lâcher prise, s'il est saisi par eux, il leur crève les yeux. Malgré sa grande taille, il grimpe aux arbres avec une extrême agilité et attrape les singes. La nuit, il se montre bien plus audacieux que le jour; il emportera un cheval et même un bœuf; il enlèvera un homme de devant le feu du bivouac pour le dévorer dans la forêt. Son plus cruel ennemi est le fourmilier ou lamanoir. Quoique celui-ci n'ait pas de dents pour se défendre, dès qu'il est attaqué par un jaguar, il se couche sur le dos, le saisit avec ses griffes, qu'il a d'une grandeur prodigieuse, l'étouffe et le déchire.

Sa fourrure est très-belle et très-estimée; elle forme une branche importante du commerce entre l'Amérique et l'Europe.

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
BIBLIOTECA

Couguard attaquant une vigogne.

Couguard attaquant une vigogne.

LE COUGUAR OU LION DES PÉRUVIENS.

Le couguar est caractérisé par son pelage d'un fauve uniforme, sans aucune tache, ses oreilles noires, sa queue noire à son extrémité seulement; il a toutes les parties inférieures du corps d'une couleur blanchâtre; il est plus effilé et plus haut sur jambes que le jaguar. Quoique plus faible, il se montre plus féroce et aussi cruel; il mange sa proie à moitié vivante, la dépèce, la suce, et ne la quitte que quand il en est tout gorgé; il attaque les animaux faibles et sans défense : les moutons, les chèvres, les génisses; mais il fuit l'homme. Le voyageur qui s'arrête dans les forêts pour y passer la nuit n'a qu'à allumer du feu pour l'empêcher d'approcher. On compare sa chair à celle du veau ou du mouton; certains auteurs prétendent, avec plus de raison, que ce qu'il y a de meilleur dans cet animal, c'est sa peau, qui sert à faire des harnachements pour les chevaux.

LE GUÉPARD OU LÉOPARD A CRINIÈRE.

Cet animal est de la taille de la panthère, mais avec la tête plus petite et le corps plus élancé; sa peau, d'un blanc jaunâtre, présente des taches noires rondes d'environ huit centimètres de diamètre: des ongles aigus et forts arment ses longs doigts, avec lesquels il ne peut pas, comme le chat, faire patte de velours; il habite l'Asie et l'Afrique.

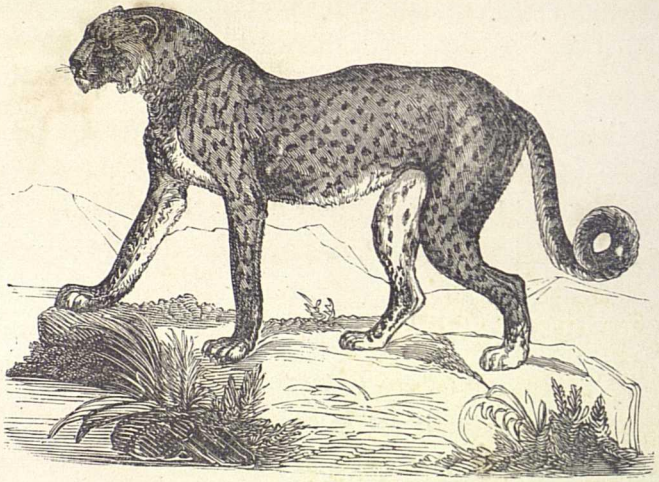
Le guépard s'apprivoise facilement et se laisse dresser pour la chasse de la gazelle. C'est un usage très-répandu dans l'Inde, et Tippo-Saïb en faisait ses délices.

« Lorsque le prince veut chasser, dit le docteur Flemming, on prévient le maître veneur. On part à l'aube du jour. Les voitures qui portent les guépards s'avancent en file, et le prince avec sa suite marche à côté. Lorsqu'on approche du lieu où l'on compte trouver des gazelles, on fait le moins de bruit possible.

« Dès que l'on est en vue du troupeau, on fait sortir de sa cage le premier guépard, et on lui ôte le chaperon dont il avait eu jus-

qu'à ce moment les yeux couverts. Si quelque gazelle se trouve plus éloignée que toutes les autres, c'est vers elle qu'il se dirige; mais si elles sont réunies en troupeau serré, on peut être certain que c'est au mâle le plus fort qu'il s'attaquera.

« Lorsqu'il a choisi sa victime, il s'avance vers elle à pas furtifs, se glissant à travers les herbes et se traînant presque sur le ventre. Arrivé à environ deux cents mètres de la gazelle, il change subitement d'allure et s'élance vers elle à toutes jambes. Sa course est extrêmement rapide, mais elle n'est pas longtemps prolongée. Si,



après avoir franchi un espace de cinq à six cents mètres, il n'a pas atteint sa proie, il renonce à la suivre; il semble tout honteux, marche lentement et se laisse approcher par ses gardiens, qui lui remettent son chaperon et le font rentrer dans sa cage. Si, au contraire, il atteint la gazelle, il la terrasse à l'instant et continue de la tenir à la gorge, sans la blesser d'ailleurs, jusqu'à ce que le chasseur soit arrivé. Celui-ci commence par mettre au guépard son chaperon, puis il coupe le cou à la gazelle, la dépèce et en donne un des membres à l'animal, qu'on ne fait rentrer dans sa cage qu'après qu'il a mangé. »

Les spectateurs de ces chasses font bien de se tenir à distance jusqu'au moment où les chaperons sont remis, car ces animaux

sont quelquefois tellement dépités d'avoir manqué leur coup qu'ils pourraient se jeter sur eux.

Il y a des guépards qui se montrent aussi dociles, aussi caressants pour leurs maîtres que les chiens les plus fidèles; mais il faut prendre garde de leur infliger des punitions injustement, car alors leur naturel sauvage revient, et ils se vengent sans pitié. On raconte qu'un guépard enfermé dans un des parcs du Jardin des Plantes de Paris, ayant reconnu parmi les curieux et les promeneurs un jeune nègre qui était venu du Sénégal sur le même vaisseau que lui, il lui fit toutes sortes de caresses empressées et témoigna son contentement de le revoir par ses bonds joyeux.

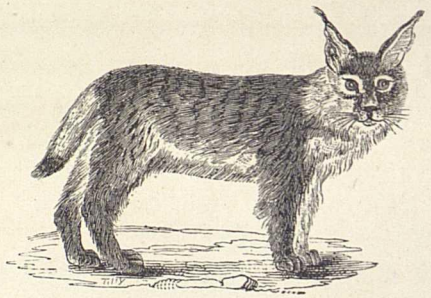
LE LYNX OU LOUP-CERVIER.

Le lynx ou loup-cervier a pour caractères des oreilles larges et longues terminées par un pinceau de poils plus ou moins épais, une fourrure longue et touffue, et une queue généralement courte, son pelage d'un roux clair sur le dos, avec des mouchetures d'un brun noirâtre et blanchâtre autour de l'œil, à la gorge, en dessous du corps, avec quatre lignes noires sur le cou, des bandes mouchetées obliques sur l'épaule, transversales sur les jambes.

Le lynx, dont les anciens ont dit que la vue était assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avait la merveilleuse propriété de devenir un corps solide, une pierre précieuse appelée *lapis lyncurius*, est un animal fabuleux, aussi bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom.

Notre lynx ou loup-cervier a les yeux brillants, le regard doux, l'air agréable et gai. Son urine ne fait pas de pierres précieuses; il la recouvre de terre, comme font les chats, auxquels il ressemble beaucoup, et dont il a les mœurs et même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui, se faisant entendre de loin, a dû tromper les chasseurs : ceux-ci l'auront appelé *loup-cervier* parce qu'il attaque les cerfs. Le lynx est communément de la grandeur d'un renard; il marche et saute

comme le chat; il vit de chasse et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres : les martes, les hermines, les écureuils ne peuvent lui échapper; il saisit aussi les oiseaux, il attend les cerfs, les chevreuils, les lièvres au passage, et s'élance dessus; il les prend à la gorge, et lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime, il en suce le sang et lui ouvre la tête pour en manger la cervelle; après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre : rarement il



retourne à sa première proie. Son poil change de couleur suivant les climats et la saison; les fourrures d'hiver sont plus belles, meilleures et plus fournies que celles de l'été. Sa chair, comme celle de tous les animaux de proie, n'est pas bonne à manger.

Le lynx est très-commun dans les forêts du nord de l'Europe et dans la Sibérie. Outre le lynx vulgaire, on distingue encore le caracal ou lynx des anciens, dont nous parlerons plus loin, le pardé, le manoul, le chaus ou lynx des marais, le lynx botté, tous habitant l'Europe, et les lynx d'Amérique ou pajeros (lynx du Canada), de la Floride, de la Caroline, etc.

LE CARACAL.

Il n'est point moucheté comme le lynx; il a le poil plus rude et plus court, la queue beaucoup plus longue et d'une couleur uniforme, le museau plus allongé, la mine beaucoup moins douce et le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés; le caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds.

Cet animal est commun en Barbarie, en Arabie et dans tous les

pays qu'habitent le lion, la panthère et l'once. Comme eux, il vit de proie; mais étant plus petit et bien plus faible, il a plus de peine à se procurer sa subsistance; il n'a, pour ainsi dire, que ce que les autres lui laissent. Il s'éloigne de la panthère, parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est pleinement rassasiée; mais il suit le lion, qui, dès qu'il est repu, ne fait de mal à personne. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal qu'il était le guide ou le pourvoyeur du lion, qui s'en servait pour éventer de loin les autres animaux, dont il partageait ensuite avec lui la dépouille.

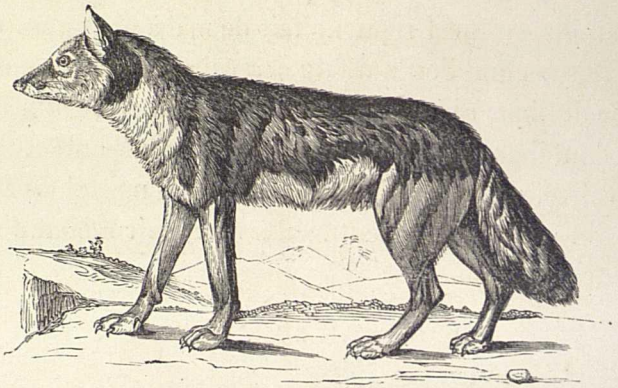
Le caracal est de la grandeur d'un renard, mais il est beaucoup plus féroce et plus fort; il peut facilement venir à bout d'un chien de grandeur moyenne.

LE CHACAL ET L'ADIVE.

Plus grand, plus féroce, plus difficile à apprivoiser que l'adive, le chacal lui ressemble sous tous les autres rapports. Il se pourrait donc que l'adive ne fût que le chacal privé, dont on aurait fait une race domestique plus petite, plus faible et plus douce que la race sauvage.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux. Avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien; sa voix est un hurlement mêlé d'aboiement et de gémissement. Il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup; il ne va jamais seul, mais toujours par troupes de vingt, trente ou quarante; il se rassemble chaque jour pour faire la guerre et la chasse; il vit de petits animaux et se fait redouter des plus puissants par le nombre; il attaque toute espèce de bétail ou de volaille presque à la vue des hommes; il entre insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries, et lorsqu'il n'y trouve pas autre chose, il dévore le cuir des harnais, des bottes, des souliers, et emporte les lanières qu'il n'a pas le temps d'avaler. Faute de proie vivante, il déterre les cadavres des animaux et des hommes. Lorsqu'il est une fois accoutumé aux cadavres humains, il ne cesse de courir les cime-

tières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes : c'est le corbeau des quadrupèdes. Il réunit l'impudence du chien à la bassesse du loup, et, participant de la nature des deux, il semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités



de l'un et de l'autre. On le trouve en Afrique, aux Indes et dans l'Asie Mineure.

Les couleurs de l'adive sont ordinairement le fauve, le gris et le blanc mélangés.

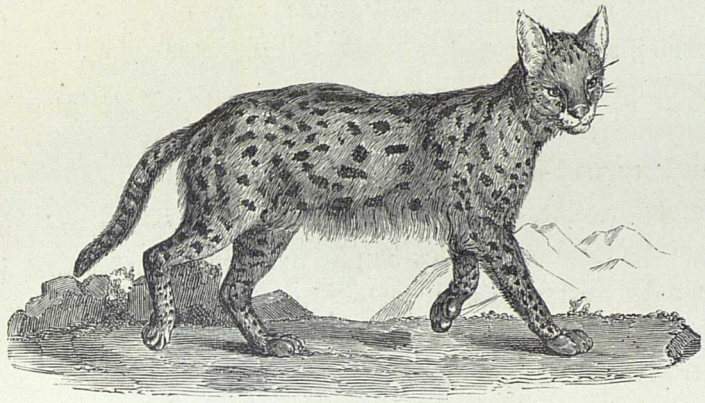
Le chacal exhale une odeur forte et désagréable. Quelques naturalistes ont regardé cet animal comme le type de notre chien domestique.

LE SERVAL.

Un peu plus gros que le chat sauvage, le serval ressemble à la panthère par son pelage d'un fauve très-clair en dessus, blanc en dessous avec de petites taches rondes et pleines distribuées irrégulièrement. Sa queue présente de petits anneaux de couleur et est noire à l'extrémité. Il habite le cap de Bonne-Espérance et le Sénégal. On le chasse pour sa fourrure connue sous le nom de *chat-tigre* ou de *pard*.

On le voit rarement à terre, il se tient sur les arbres où il fait son nid et prend les oiseaux dont il se nourrit; il saute aussi légèrement qu'un singe et avec tant d'adresse et d'agilité qu'en un

instant il parcourt un grand espace. Il est d'un naturel féroce; cependant il fuit à l'aspect de l'homme, à moins qu'on ne l'irrite,



surtout en dérangeant sa bouge; car alors, il devient furieux, s'élance, mord et déchire à peu près comme la panthère. Il ne s'apprivoise pas.

L'OCELOT.

Particulier à l'Amérique, l'ocelot présente un pelage fauve en dessus, blanc en dessous, varié sur la croupe et les flancs de cinq bandes obliques d'un foncé bordé de noir. Il ne chasse sa proie que pendant la nuit. Il atteint la longueur d'un mètre non compris la queue.

De toutes les bêtes à peau tigrée, l'ocelot mâle a certainement la peau la plus belle et la mieux variée. On a remarqué que l'ocelot, au lieu de dévorer sa proie, ne peut que sucer le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il attaque rarement des hommes; dès qu'il se voit poursuivi par les chiens, il se réfugie dans un arbre où, du reste, il se tient ordinairement pour épier le gibier et le bétail sur lequel il se précipite dès qu'il est à sa portée. Dans l'état de captivité, il conserve ses mœurs féroces, et le mâle montre en tout sa supériorité en ne permettant jamais à la femelle de rien manger de ce qu'on leur offre avant qu'il ne soit lui-même

parfaitement rassasié; il ressent la plus vive antipathie pour les chiens et les chats.

On peut ranger à côté de l'ocelot :

Le chat à collier, au pelage d'un gris jaunâtre en dessus et blanc en dessous, avec des taches comme celles de l'ocelot, mais il est plus petit que lui et a une queue plus courte ; il atteint soixante-cinq centimètres de longueur. Ces deux animaux se trouvent surtout au Paraguay dans l'Amérique méridionale.

Le matco-ocelot, différant de l'ocelot par ses taches, qui, quoique bordées, ne forment pas des bandes continues, mais sont isolées les unes des autres ; il a la queue plus courte, et les jambes plus hautes. Il atteint en longueur jusqu'à quatre-vingts centimètres; on le trouve aux alentours de la baie de Campêche; on dit qu'il préfère le poisson à tout autre aliment;

Le chat-enchaîné, au pelage d'un jaune rougeâtre au-dessus du corps ; jaune d'ocre aux tempes, blanc aux joues et au-dessous du corps; il a des places rayées de taches noires partant des oreilles, et des bandes alternativement noires ou d'un brun rouge à l'épaule, aux flancs et à la croupe.

Il est originaire du Brésil ; il a les mœurs de l'ocelot et de la fouine.

L'HYÈNE (1).

L'HYÈNE est peut-être le seul de tous les animaux quadrupèdes qui n'ait que quatre doigts tant aux pieds de devant qu'à ceux de derrière; elle a sous la queue, comme le blaireau, une ouverture qui ne pénètre pas dans l'intérieur du corps : elle a les oreilles longues, droites et nues; la tête plus carrée et plus courte que celle du loup; les jambes, surtout celles de derrière, plus longues ; les yeux placés comme ceux du chien ; le poil du corps et la crinière d'un gris obscur, mêlé d'un peu de fauve et de noir, avec des ondes transversales et noirâtres.

(1) On dit aussi la hyène, en faisant l'h aspirée.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre : il est d'un naturel féroce; et quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. L'hyène vit de proie comme le loup, mais elle est plus forte et paraît plus hardie; elle attaque quelquefois les hommes ; elle se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries; ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'elle voit mieux la nuit que le jour. Son cri ressemble aux sanglots d'un homme, ou plutôt au mugis-

sement du veau. Elle se défend du lion, de la panthère, etc. ; si la proie lui manque, elle déterre les cadavres d'hommes et d'animaux. Elle se trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie.

On a débité beaucoup de contes absurdes sur cet animal. On a dit, par exemple, qu'il imitait la voix humaine, retenait le nom des bergers, les appelait, les charmait, les rendait immobiles, etc.

L'hyène s'apprivoise et peut être dressée à la chasse comme nos chiens.

On distingue :

L'hyène rayée ou hyène commune, dont le pelage jaunâtre est rayé horizontalement sur les flancs et sur les pattes;

L'hyène brune, dont le pelage est couvert en dessus de longs

poils d'un brun grisâtre, tandis que le dessous du corps présente un blanc sale ; originaire du cap de Bonne-Espérance ;

L'hyène tachetée au pelage d'un jaune terne, parsemé de taches brunes, arrondies et en petit nombre ; originaire du Cap.

LA CIVETTE ET LE ZIBET.

A PEU près de la taille d'un renard, la civette a le museau pointu, le nez terminé par un mufle assez large, les narines grandes et pincées sur les côtés. On trouve la civette en Asie et en Afrique, principalement en Abyssinie, en Guinée et au Congo. Elle a, sous la queue, une petite cavité qui s'ouvre à l'extérieur, et qui contient une matière grasse, analogue au musc.

Pour recueillir le parfum de la civette, les Indiens mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut se retourner, ils ou-

vrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette situation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage, au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derrière ; ensuite ils font entrer une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum ; ils râclent avec soin toutes les parois intérieures de ce sac, et mettent la matière qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent avec soin. Cette opération se répète deux ou trois fois par semaine.

Le parfum de ces animaux est si fort, qu'il se communique à toutes les parties de leur corps ; le poil en est imbu, et la peau pénétrée au point que l'odeur s'en conserve longtemps après leur mort.

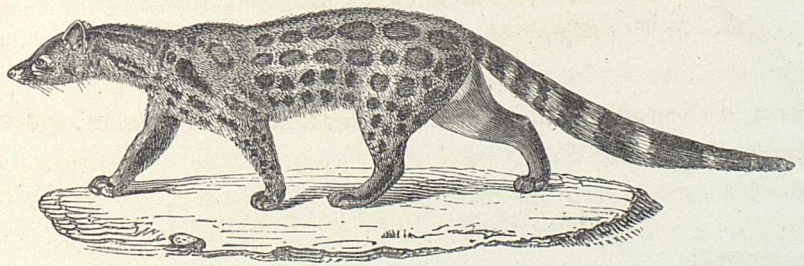
Les civettes sont naturellement farouches, et même un peu féroces ; cependant on les apprivoise aisément. Elles sautent comme les chats, et peuvent aussi courir comme les chiens. Elles vivent de chasse, surprennent et poursuivent les petits animaux, les oiseaux ; elles cherchent, comme les renards, à entrer dans les basses-cours pour emporter les volailles. Leurs yeux brillent la nuit, et il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité ; leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

L'odeur de la civette, quoique violente, est plus suave que celle du musc : toutes deux ont passé de mode.

La civette de l'Asie s'appelle zibeth, nom arabe qui signifie le parfum de cet animal et cet animal même.

LA GENETTE.

LA genette est un animal plus petit que la civette ; elle a sous la queue une petite ouverture ou sac dans lequel se filtre une espèce de parfum, mais faible, et dont l'odeur ne se conserve pas. Elle est un peu plus grande que la



fouine, qui lui ressemble beaucoup. On l'a appelée chat de Constantinople, chat d'Espagne, chat genette ; elle n'a cependant rien de commun avec les chats que l'art d'épier et de prendre les sou-

ris. Il y a des genettes dans nos provinces méridionales, et elles sont assez communes en Poitou.

La peau de cet animal fait une fourrure légère et très-jolie.

L'ONDATRA ET LE DESMAN.

L'ONDATRA ou rat musqué, de la famille des rats, est caractérisé par ses doigts postérieurs garnis à leurs rebords d'une rangée de soies raides et serrées qui lui permettent de nager. Sa queue, arrondie à la base, est comprimée dans le reste de son étendue. Son pelage présente la couleur d'or brun roux en dessus et d'or cendré clair en dessous. L'ondatra a d'ailleurs jusqu'à trente ou trente-cinq centimètres de longueur; son corps exhale une forte odeur de musc.

Il ressemble au castor par le naturel, l'instinct et les mœurs; il vit en société pendant l'hiver; il bâtit une petite cabane où se réunissent plusieurs familles. Il se nourrit d'herbes; il marche en se berçant comme une oie; sa voix est une sorte de gémissement que les chasseurs imitent pour le piper.

On le trouve surtout dans l'Amérique septentrionale.

Le desman, ou rat musqué de Moscovie, est caractérisé par sa tête conique, terminée par un museau avancé en forme de petite trompe aplatie, mobile, par sa queue large et comprimée, par ses pattes garnies de cinq doigts palmés en arrière, par son pelage d'un brun foncé en dessus et blanchâtre en dessous, et enfin par l'odeur très-forte qu'il exhale. Il nage avec beaucoup de facilité et se nourrit d'insectes aquatiques. On en distingue deux espèces : celle que nous venons de nommer est le desman des Pyrénées, qui est plus petit.

CHÉIROPTÈRES OU CHAUVES-SOURIS.

LES chéiroptères sont des mammifères caractérisés par leurs ailes, qui ne sont qu'une transformation de la main, et que forme un vaste repli de la peau des flancs unissant les membres et la queue; le pouce a conservé sa forme et

est resté libre avec sa phalange. A part cette disposition, leur corps ressemble à celui des quadrumanes (*animaux à quatre mains*), dont nous parlerons ci-après. Les chauves-souris ont trois sortes de dents : les unes vivent de fruits, les autres d'insectes. La membrane qui forme leurs ailes est le siége d'un tact exquis, capable de les avertir, comme la vue, de l'approche d'un obstacle. Les chauves-souris ont des abajoues (sortes de poches attachées aux joues) et de longues oreilles. Le célèbre Spallanzani a fait sur ce sujet des expériences curieuses. Les yeux d'une chauve-souris ayant été crevés, elle n'en volait pas moins sans heurter contre la muraille. D'autres chauves-souris auxquelles on avait fait la même opération, lâchées dans une galerie souterraine qui formait un coude à angle droit, faisaient avec adresse et précision un détour en volant. Mises dans une chambre obscure où l'on avait suspendu des branches d'arbre, ces chauves-souris aveugles les évitaient parfaitement bien; elles volaient entre des brins de fils perpendiculaires suspendus au plafond, et tellement près les uns des autres qu'elles étaient obligées de contracter leurs ailes pour en traverser les espaces.

Ce sont des animaux nocturnes; ils vivent dans les bâtiments en ruine, les carrières, les cavernes, où ils se tiennent suspendus la tête en bas et accrochés par leurs ongles de derrière. Les chauves-souris ne marchent qu'avec la plus grande difficulté sur la terre; mais, en revanche, elles ont un vol aussi rapide que léger, et happent en volant les insectes dont elles se nourrissent. La portée des femelles est de deux petits, qu'elle allaite et porte à ses mamelles en voltigeant. Elle ne fait pas de nid comme d'autres oiseaux et se contente d'un trou de mur. Les deux premiers jours, elle laisse ses petits attachés à son corps; mais lorsqu'il devient nécessaire d'aller chercher de la nourriture, elle les accroche contre les parois du trou de la même manière qu'elle s'y était elle-même suspendue au moyen de ses ongles crochus, et ils y restent jusqu'à son retour.

Les chauves-souris forment plusieurs familles. La famille des *Vampiriens* renferme le *Phylostome spectre*, vulgairement appelé *Vampire*. Ces animaux, de la taille d'une poule, sont fort dange-

reux; ils attaquent les gros animaux endormis et font sortir leur sang de la peau en l'incisant avec les papilles cornées et tranchantes dont leur langue est pourvue. Cette énorme chauve-souris appartient à la Guyane.

Un voyageur qui fut surpris par un vampire, pendant qu'il dormait, décrit ainsi cet accident :

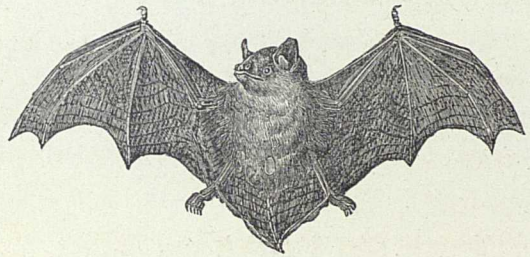
« En m'éveillant, dit-il, sur les quatre heures du matin, dans mon hamac, je fus alarmé de me voir baigné dans du sang caillé, sans éprouver aucune peine; je me levai sur mon séant et sonnai le chirurgien, qui reconnut que j'avais été piqué par un vampire ou *spectre de la Guyane*, appelé *Chien volant de la Nouvelle-Espagne*. Ce n'est autre chose qu'une chauve-souris d'une grosseur monstrueuse, qui suce le sang des hommes et des bestiaux tandis qu'ils sont profondément endormis, et même quelquefois jusqu'à ce qu'ils meurent; et comme la manière dont elle s'y prend est étonnante, je vais essayer d'en rendre un compte exact. Ces animaux, sachant comme par instinct que la personne qu'ils veulent attaquer est plongée dans un profond sommeil, descendent en volant auprès de ses pieds, où ils continuent de battre continuellement des ailes pour la rafraîchir; ils enlèvent ensuite de son orteil un morceau de chair, si petit à la vérité que la tête d'une épingle pourrait à peine y pénétrer; la plaie par conséquent n'est pas douloureuse; cependant ils sucent le sang par cette ouverture jusqu'à ce qu'ils soient obligés de le dégorger; ils recommencent de nouveau à sucer et à dégorger jusqu'à ce qu'ils éprouvent de la peine à s'envoler. Les vampires mordent ordinairement le bétail au-dessus du sabot, et toujours dans les endroits où le sang coule abondamment. Après avoir appliqué à ma blessure des cendres de tabac, comme le meilleur remède à employer dans cette circonstance, je vis différents grumeaux de sang répandus par terre, et le chirurgien, en les examinant, jugea que j'en avais perdu douze ou quatorze onces pendant la nuit. »

La famille des *Ptéropiens* renferme les plus grandes chauves-souris connues. La roussette, qui habite les îles de la Sonde, l'Océanie, Madagascar, a plus de douze centimètres d'envergure; elle

a le museau pointu, et la forme de sa tête lui a fait donner le nom de *Chien volant*. Les gens du pays trouvent sa chair bonne à manger. Elle est susceptible d'être apprivoisée, et on l'élève quelquefois dans les basses-cours.

La famille des *Vespertiliens* appartient à l'Europe. Nous allons parler avec quelques détails de ses particularités, et nous nommerons les principales espèces.

Les vespertiliens ont des glandes odoriférantes, d'où suinte, par des ouvertures presque imperceptibles de la peau, une matière onctueuse et nauséabonde ou bien une poussière colorée; ces glandes se trouvent d'ordinaire placées près des yeux ou entre les yeux et le mufle. Ils ne vivent que d'insectes crépusculaires ou nocturnes, qu'ils enfoncent dans leur gueule avec leur longue



queue quand ces insectes sont trop longs pour entrer facilement. Elles ne vivent pas en domesticité.

Les murins (chauves-souris communes) se retirent par centaines dans les cavernes et se tiennent si fortement cramponnées aux voûtes que si l'on cherche à en arracher un, on entraîne toute la masse, qui fait alors entendre un grognement de colère.

Le vespertilien à moustaches est remarquable par les poils fins et serrés qui forment de chaque côté de la lèvre une sorte de moustache; elle vole rapidement et en rasant la terre ou la surface des eaux pour prendre les insectes dont elle se nourrit.

L'oreillard est remarquable par ses oreilles presque aussi longues à elles seules que le reste de son corps, sa tête aplatie; son museau renflé des deux côtés est assez large, son pelage gris brun en dessus,

cendré en dessous. Il se trouve communément aux environs de Paris. Son corps atteint jusqu'à sept ou huit centimètres.

Le fer à cheval est remarquable par une sorte de bourrelet en forme de fer à cheval autour du nez et de la lèvre supérieure, son pelage long, lisse, soyeux, d'un blanc lustré, les membranes diaphanes des ailes et de la cuisse. Elle atteint en longueur jusqu'à soixante-cinq millimètres.

La noctale est remarquable par son oreillon, qui a la forme d'une hache ou d'un couperet semi-circulaire, son pelage noir et sa queue assez grande; elle est de la grosseur du murin.

La séroline est remarquable par ses oreilles petites, presque ovales, légèrement échancrées sur les bords, ses glandes formant une grosseur d'un blanc jaunâtre au-dessus de chaque œil, son poil court, soyeux, mêlé de brun, de rougeâtre et de gris.

La pipintrelle est la plus petite de toutes les chauves-souris et la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-renfoncés et le front très-couvert de poils.

ANIMAUX SAUVAGES (NON CARNASSIERS).

LE CERF.

De tous les ruminants, le cerf est le plus agile, le plus élégant et le plus gracieux. Le cerf proprement dit se distingue par ses longs bois vivants qui tombent chaque année, et desquels partent, les uns de la base, les autres du milieu, d'autres petits bois de forme conique appelés andouillers; son pelage est d'un brun fauve par tout le corps, excepté la croupe et la queue, d'un fauve pâle. Il vit par troupes plus ou moins nombreuses, et se trouve dans presque toute l'Europe et dans une partie de l'Asie.

On nomme *daguet* le faon qui n'a encore que son premier bois ou dague, qui lui vient au commencement de sa seconde année;

on appelle *jeune cerf* le cerf depuis trois ans jusqu'à six; *cerf dix cors jeune-mars* le cerf de six ans, *cerf dix cors* celui de sept, et *vieux cerf* celui qui a atteint huit ans. La durée de sa vie ne dépasse guère vingt ans. C'est à partir de la quatrième année que le bois se couronne, acquiert beaucoup de force et se subdivise en différentes branches (cors ou andouillers). La femelle du cerf est la biche; elle n'a pas de bois.

Le cerf paraît avoir l'œil bon, l'odorat exquis et l'oreille excellente. Lorsqu'il veut écouter, il lève, la tête, dresse les oreilles, et alors il entend de fort loin; lorsqu'il sort dans un petit taillis ou

dans quelqu'autre endroit à demi découvert, il s'arrête pour regarder de tous côtés et chercher ensuite le dessous du vent pour sentir s'il n'y a pas quelqu'un qui puisse l'inquiéter. Il est d'un naturel assez simple et cependant se montre curieux et rusé. Lorsqu'on le siffle ou qu'on l'appelle de loin, il s'arrête tout court et regarde fixement et avec une espèce d'admiration les voitures, le bétail, les hommes, et s'ils n'ont ni armes, ni chiens, il continue à marcher d'assurance, et passe son chemin fièrement et sans fuir. Il paraît aussi écouter avec autant de tranquillité et de plaisir le chalumeau et le flageolet des bergers. Sa nourriture est différente suivant les différentes saisons : en automne, il cherche les

boutons des arbustes verts, les fleurs de bruyère, les feuilles de ronces; en hiver, lorsqu'il neige, il pèle les arbres ou mange les jeunes blés; au commencement du printemps, il cherche les chatons des trembles, des coudriers, etc.; en été, il a de quoi choisir, mais il préfère le seigle à tous les autres grains.

La chair du faon est bonne à manger; celle de la biche et du daguet n'est pas absolument mauvaise, mais celle des cerfs a toujours un goût désagréable et fort. Ce que cet animal fournit de plus utile, c'est son bois et sa peau; on prépare la peau, et elle fait un cuir souple et très-durable; le bois s'emploie par les couteliers, etc.

Le cerf, pour échapper à la poursuite des chasseurs, a recours à des ruses : il passe et repasse deux ou trois fois sur sa voie, ou se jette à l'eau, se cache, reste sur le ventre, ou, se faisant accompagner d'autres bêtes pour donner le change, il s'élance à travers les forêts, et souvent, pour dérober sa piste aux chiens, il traverse des étangs; épuisé, réduit aux abois, il cherche encore à défendre sa vie et blesse souvent les chiens et les chasseurs qui le serrent de toutes parts.

Le printemps semble être l'époque la plus favorable pour courir le cerf (le chasser avec des chiens courants); en hiver, pendant la neige, les limiers ne trouvent pas sa piste.

Quelques personnes ont pensé qu'on pourrait rendre domestiques les cerfs de nos bois en les traitant comme les Lapons traitent les rennes, avec soin et douceur. C'est ainsi que les Portugais parvinrent à peupler de cerfs l'Ile-de-France, où il n'y en avait point avant eux.

Le cerf de Corse est plus petit que le cerf commun; le cerf des Ardennes est plus grand et d'un pelage plus foncé.

LE DAIM.

D'une taille intermédiaire entre le cerf et le chevreuil, le daim est remarquable par ses andouillers supérieurs aplatis et palmés; il tient plus du cerf par sa légèreté et par son poil d'un rouge jaunâtre; cependant il ne va jamais avec lui, il le fuit même. Il est rare de trouver des daims dans les pays peuplés de beaucoup de cerfs. La femelle du daim est la daine.

La tête de tous les daims mue comme celle des cerfs. Il aime la société de ses semblables. Dans les parcs, les daims forment ordinairement deux troupes bien distinctes, bien séparées, et qui bientôt deviennent ennemies, parce qu'elles veulent également occuper le même endroit du parc; chacune de ces troupes a son chef qui marche le premier, et qui est le plus fort et le plus âgé; les autres suivent, et tous se disposent à combattre pour chasser l'autre troupe du bon pays. Ces combats sont singuliers par la disposition qui paraît y régner; ils s'alignent avec ordre et se battent avec courage, se soutiennent les uns les autres et ne se croient pas vaincus par un seul échec; car le combat se renouvelle tous les jours jusqu'à ce que les plus forts chassent les plus faibles et les relèguent dans le mauvais pays.

Ils ne s'éloignent pas, comme les cerfs, lorsqu'on les chasse, et cherchent seulement à se dérober des chiens par la ruse et par le change; ils s'apprivoisent très-aisément et mangent beaucoup de choses que le cerf refuse. Ils sont communs dans toute l'Europe, mais surtout en Angleterre. On les chasse principalement pour leur peau, dont on fabrique de très-bons gants et dont on faisait autrefois des culottes de cavaliers.

Outre les daims communs et les daims blancs, il y a les daims d'Espagne, aussi grands que nos cerfs; d'autres qui sont tachés ou rayés de blanc, de noir et de fauve clair, et d'autres enfin qui sont entièrement noirs. Tous ont le bois plus aplati, plus large, et à proportion, plus garni d'andouillers que celui du cerf.

LE CHEVREUIL.

Cet animal offre à peu près les formes générales du cerf et du daim, mais il est bien plus petit ; son signe distinctif est une ligne blanche bordée de noir qui coupe obliquement le bout de son museau. Son pelage présente un mélange de fauve et de blanc ; ses bois petits et rameux laissent voir beaucoup de rugosités.

Il diffère du cerf et du daim par le naturel et le tempérament, par les mœurs et aussi par presque toutes les habitudes de la nature. Au lieu de marcher par grandes troupes, comme lui, il demeure en famille, et on ne le voit jamais s'associer avec des étrangers : le père et la mère vont ensemble, et leurs petits, qui sont ordinairement au nombre de deux, élevés et nourris ensemble, prennent une si forte affection l'un pour l'autre qu'ils ne se quittent jamais.

Les chevreuils ne raient pas (ne crient pas) si fréquemment, ni d'un cri aussi fort que le cerf ; les jeunes ont une petite raie courte et plaintive *mi... mi*, par laquelle ils marquent le besoin qu'ils ont de nourriture. Ce son est aisé à imiter, et la mère, trompée par l'appeau, vient souvent jusque sous le fusil du chasseur. Du reste, le chevreuil a plus de courage que le cerf. Quand il sent que les premiers efforts d'une fuite rapide ont été sans succès, il revient sur ses pas, retourne, revient encore, et lorsqu'il a confondu, par ses mouvements opposés, la direction de l'aller avec le retour, lorsqu'il a mêlé les émanations présentes avec les émanations passées, il se sépare de la terre par un bond, et se jetant à côté, il se met ventre à terre, et laisse, sans bouger, passer près de lui la troupe entière de ses ennemis ameutés.

On distingue deux races de chevreuils : l'une fauve ou plutôt rousse, l'autre d'un brun plus ou moins foncé, et plus petite que la première. Il y en a encore de presque noirs et d'autres blancs.

La femelle du chevreuil, appelée chevrette, n'a pas de bois. En

terme de chasse, le mâle porte encore le nom de *broquart*. Le chevreuil se trouve dans la plupart de nos parcs ; sa chair est estimée des gourmets.

LE LIÈVRE.

Tandis que le cerf, le daim et le chevreuil sont des ruminants, le lièvre est cité comme rongeur. Nous indiquerons comme caractères généraux : ses dents incisives supérieures doubles, ses cinq doigts aux pattes de dessous et ses quatre aux pattes de derrière, ses longues oreilles, sa lèvre supérieure très-fendue, son museau arrondi et garni de poils soyeux.

Tout le monde connaît la timidité du lièvre ; sa course rapide lui fournit le seul moyen d'échapper au danger qui le presse.

Les petits ont les yeux ouverts en naissant. La mère les allaite pendant vingt jours, après quoi ils s'en séparent et trouvent eux-

mêmes leur nourriture ; ils ne s'écartent pas beaucoup les uns des autres, ni du lieu où ils sont nés ; cependant ils vivent solitairement. Ils se nourrissent d'herbes, de racines, de feuilles, de fruits, de graines, et préfèrent les plantes dont la séve est laiteuse ; ils rongent même l'écorce des arbres pendant l'hiver, et il n'y a guère que l'aune et le tilleul auxquels ils ne touchent pas.

Ils dorment ou se reposent au gîte pendant le jour, et ne vivent pour ainsi dire que la nuit : c'est pendant la nuit qu'ils se promè-

nent et qu'ils mangent; on les voit au clair de la lune jouer ensemble, sauter et courir les uns après les autres; mais le moindre mouvement, le bruit d'une feuille qui tombe, suffit pour les troubler; ils fuient, et fuient chacun d'un côté différent.

Les lièvres dorment beaucoup, et dorment les yeux ouverts; ils n'ont pas de cils aux paupières, et ils paraissent avoir les yeux mauvais; ils ont, comme par dédommagement, l'ouïe très-fine.

Les lièvres ne vivent que sept ou huit ans au plus.

En général, le lièvre ne manque pas d'instinct pour sa propre conservation, ni de sagacité pour échapper à ses ennemis; il se forme un gîte; il choisit en hiver les lieux exposés au midi, et en été il se loge au nord; il se cache, pour n'être pas vu, entre des mottes qui sont de la couleur de son poil.

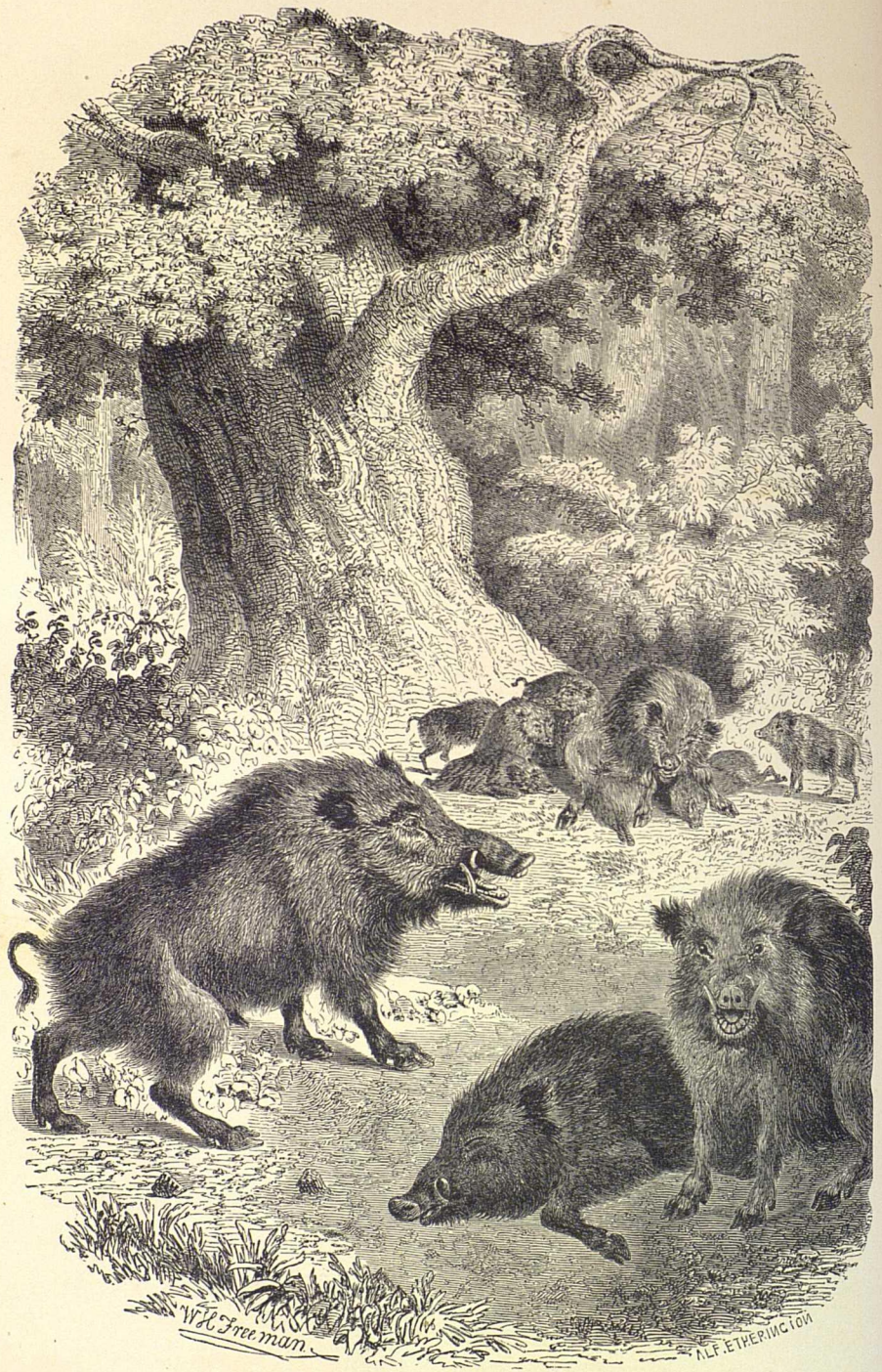
Un vieil auteur dit avoir vu des lièvres qui, après avoir été courus pendant deux heures, venaient pousser un autre lièvre et se mettaient dans son gîte; d'autres entraient par dessous la porte d'un tect à brebis et se cachaient au milieu du bétail.

LE LAPIN.

Quoique fort semblables tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, le lièvre et le lapin font deux espèces distinctes et séparées. Le lapin diffère du lièvre par sa taille plus petite, ses oreilles moins longues, son teint noir ou brun, et enfin parce qu'il vit dans des terriers. Il est originaire de l'Afrique.

La fécondité du lapin est encore plus grande que celle du lièvre, et, sans ajouter foi à ce que dit Wotten, que, d'une seule paire qui fut mise dans une île, il s'en trouva six mille au bout d'un an, il est sûr que ces animaux multiplient si prodigieusement dans les pays qui leur conviennent, que la terre ne peut fournir à leur subsistance; ils détruisent les herbes, les racines, les grains, les fruits, les légumes, et même les arbrisseaux et les arbres; et si l'on n'avait pas contre eux le secours des furets et des chiens, ils feraient déserter les habitants des campagnes.

Le lapin a plus de ressources que le lièvre pour échapper à ses



Bauge de Sangliers.

Bauge de Sangliers.

ennemis : les trous où il se retire avec ses petits le mettent à l'abri du loup, du renard et de l'oiseau de proie; il y habite avec sa femelle en pleine sécurité; il y élève et y nourrit ses lapereaux jusqu'à l'âge d'environ deux mois; il leur évite les inconvénients du bas âge, pendant lequel, au contraire, les lièvres périssent en plus grand nombre et souffrent plus que dans tout le reste de la vie. Le père lapin sait se faire respecter de toute sa famille; il s'oppose aux disputes, aux querelles; dès qu'on l'aperçoit, sa présence seule suffit pour remettre l'ordre. S'il en trouve quelques-uns aux prises, il les sépare et fait sur-le-champ un exemple de punition.

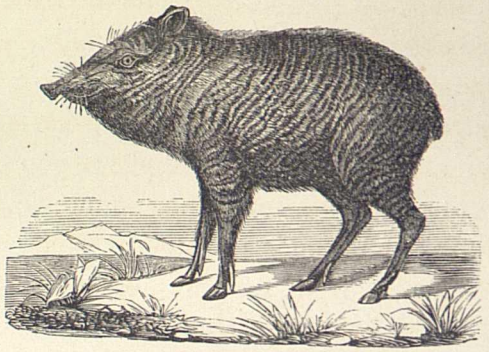
Dès que les petits lapereaux sont venus au monde, la mère s'arrache sous le ventre une grande quantité de poils, dont elle leur fait un lit; pendant plus de six semaines, elle ne peut pas décider le père à leur faire la moindre caresse, ni même à entrer dans le trou où ils sont, et dont elle a soin, quand elle s'absente, de boucher l'entrée avec de la terre humide. Quand ils commencent à venir au bord du trou et à manger du séneçon ou d'autres herbes qu'elle leur présente, le père se décide à les prendre entre ses pattes, à leur lécher le poil et à leur lécher les yeux.

Les lapins clapiers ou domestiques varient pour les couleurs; le blanc, le noir et le gris sont les principales. On peut regarder comme très-rares les lapins tout noirs; il y en a beaucoup de tout blancs, beaucoup de tout gris et beaucoup de métis. On a remarqué que quand on met un certain nombre de lapins clapiers dans une garenne, ils restent longtemps à la surface de la terre, comme les lièvres et ne se creusent des trous qu'au bout d'un certain nombre de générations.

LE PÉCARI.

Cet animal, qui se trouve surtout dans les climats chauds de l'Amérique méridionale, ressemble beaucoup au cochon; il en diffère cependant par plusieurs caractères bons à noter : il est de moindre corpulence et plus bas sur ses jambes, il n'a point de queue, et ses soies sont plus rudes que celles du sanglier, et enfin il a sur le dos, près de la croupe, une fente de

deux ou trois lignes de largeur, qui pénètre à plus d'un pouce de profondeur, par laquelle suinte une humeur épaisse et d'une odeur désagréable; c'est, de tous les animaux, le seul qui ait une ouverture dans cette région du corps. Le pécari pourrait devenir animal



domestique : il se nourrit des mêmes aliments que le cochon. Lorsqu'on veut manger du pécari, il faut avoir soin d'enlever préalablement toutes les glandes qui aboutissent à l'ouverture du dos au moment où l'on tue l'animal; car si l'on attend seulement une demi-heure, sa chair prend une odeur si forte qu'elle n'est plus mangeable.

LE POLATOUCHE.

On appelle encore cet animal *rat volant*, *écureuil volant*, *loir volant*, etc. Ces dénominations sont mauvaises. Nous préférons le nom de polatouche (*polatucha*), que lui donnent les Russes. Le polatouche n'est ni écureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois; il ressemble à l'écureuil par la grosseur des yeux et la forme de la queue, au loir par ses oreilles courtes et nues. Ce petit animal est plus commun dans l'Amérique septentrionale qu'en Europe; il habite sur les arbres comme l'écureuil, il va de branche en branche, et lorsqu'il saute pour passer d'un arbre à un autre ou pour traverser un espace considérable, sa peau, qui est lâche et plissée sur les

côtés du corps, se tire au dehors, se bande et s'élargit par la direction contraire des pattes de devant, qui s'étendent en avant, et de celles de derrière, qui s'étendent en arrière par le mouvement du saut. La peau ainsi tendue retarde sa chute, et, d'un seul saut, l'animal arrive à une assez grande distance; mais ce n'est point un vol véritable, ni même un voltigement comme celui des chauves-souris. Le polatouche ordinaire ne pèse guère plus que notre chauve-souris commune; il est facile à apprivoiser; il mange du pain, des graines et des fruits; il aime surtout les jeunes pousses du bouleau et du pin.

LE PETIT-GRIS.

Il ressemble beaucoup à notre écureuil, seulement, au lieu d'être roux, il est d'un gris plus ou moins foncé et a ses oreilles dénuées de poils. On le trouve surtout dans l'Amérique septentrionale. Il se tient ordinairement sur les pins, se nourrit de fruits et de graines qu'il dépose dans le creux d'arbres comme provisions d'hiver. Sa peau est estimée par les marchands de fourrures.

LE TAMANOIR OU FOURMILIER TAMANOIR.

Il se distingue par son long museau, sa gueule étroite dénuée de dents, sa langue longue et arrondie, qu'il insinue dans les fourmilières et qu'il retire ensuite pour avaler les fourmis, qui font sa principale nourriture. Il atteint quelquefois jusqu'à quatre pieds de longueur, sans compter sa queue, longue de plus de deux pieds et couverte de longs poils. Ses jambes n'ont qu'un pied de hauteur; celles de derrière sont plus basses et plus épaisses que celles de devant; ses pieds ronds, armés d'ongles, serrent avec une force extraordinaire les branches et les bâtons; mais ils lui sont d'un faible secours pour la marche : un homme l'atteint aisément à la course. Il se défend avec avantage contre les animaux les plus féroces de l'Amérique du Sud, tels que

le jaguar, le conguar, etc., et les déchire à coups de griffes. Il se nourrit non-seulement de fourmis, mais de poux de bois et

d'autres insectes du même genre. Sa chair n'est point mauvaise à manger.

On le trouve surtout dans l'Amérique septentrionale.

LE PANGOLIN ET LE PHATAGIN OU LÉZARD ÉCAILLEUX.

On reconnaît ces animaux surtout aux écailles qui recouvrent les parties supérieures de leur corps, tandis que les parties inférieures ont du poil, comme c'est l'ordinaire pour les autres quadrupèdes. Ces écailles sont mobiles comme les piquants du porc-épic, se relèvent et se rabaissent suivant la volonté de l'animal; elles se hérissent quand il est irrité ou qu'il se met en boule à la manière des hérissons. Ces écailles sont si grosses, si dures et si poignantes qu'elles rebutent toutes les bêtes de proie. Les efforts du tigre, de la panthère, etc., restent impuissants contre cette cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste. Le pangolin et le phatagin, en se contractant, ne prennent pas une forme globuleuse comme le hérisson; leur corps se met en peloton, et leur longue et grosse queue reste en dehors, et leur sert de cercle ou de lien; elle se défend d'elle-même, grâce aux

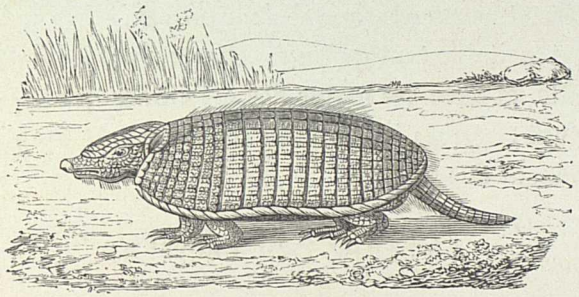
écailles dont elle est garnie en dessus et en dessous, écailles aussi dures et aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu.

Le pangolin est plus gros que le phalagin; il atteint quelquefois jusqu'à huit pieds de long, y compris la queue. L'un et l'autre sont doux, innocents et ne font aucun mal; ils ne se nourrissent que d'insectes. Ils courent lentement et échappent difficilement à la poursuite de l'homme.

L'ENCOUBERT OU TATOU A SIX BANDES.

Parmi les animaux quadrupèdes et vivipares, il existe plusieurs espèces d'animaux qui ne sont pas couverts de poils, les tatous, par exemple.

Le tatou-encoubert a le dessus de la tête, du cou et de tout le corps, les jambes et la queue, tout autour revêtus d'un têt semblable, pour la substance, à celle des os; ce têt est lui-même recouvert au dehors par un cuir mince, lisse et transparent; les parties

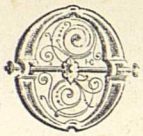


non revêtues du têt présentent une peau blanche et grenue semblable à celle d'une poule plumée. Le têt forme deux bourrelets, l'un sur les épaules, l'autre sur la croupe, avec une bande mobile dans la région supérieure du cou qui permet à l'animal de remuer sa tête. La cuirasse du dos est partagée en six bandes, réunies pas sept jointures d'une peau souple. La tête et le groin ressemblent beaucoup à ceux du cochon de lait. Il fouille la terre comme celui-ci et se fait un terrier d'où il ne sort que le soir pour aller chercher sa nourriture, qui se compose de racines, de fruits, d'insectes et

même d'oiseaux. Parmi les principaux tatous, on cite, outre l'encoubert, l'apar, le tatuète, le cachicame, etc.

Quand on creuse pour prendre les tatous, ils creusent aussi de leur côté, jetant la terre en arrière et bouchant tellement leurs trous qu'on ne saurait les en faire sortir en faisant de la fumée. On connaît qu'ils sont dans leurs trous lorsqu'on en voit sortir un grand nombre de certaines mouches qui suivent ces animaux à l'odeur.

LE PACA.



RIGINAIRE du Nouveau-Monde, le paca ressemble à la fois à notre lièvre et à nos jeunes cochons domestiques. Comme ces derniers, il grogne, il fouille la terre. Sa chair est très-grasse et très-bonne à manger. Il se tient aux bords des rivières, dans les lieux chauds et humides.

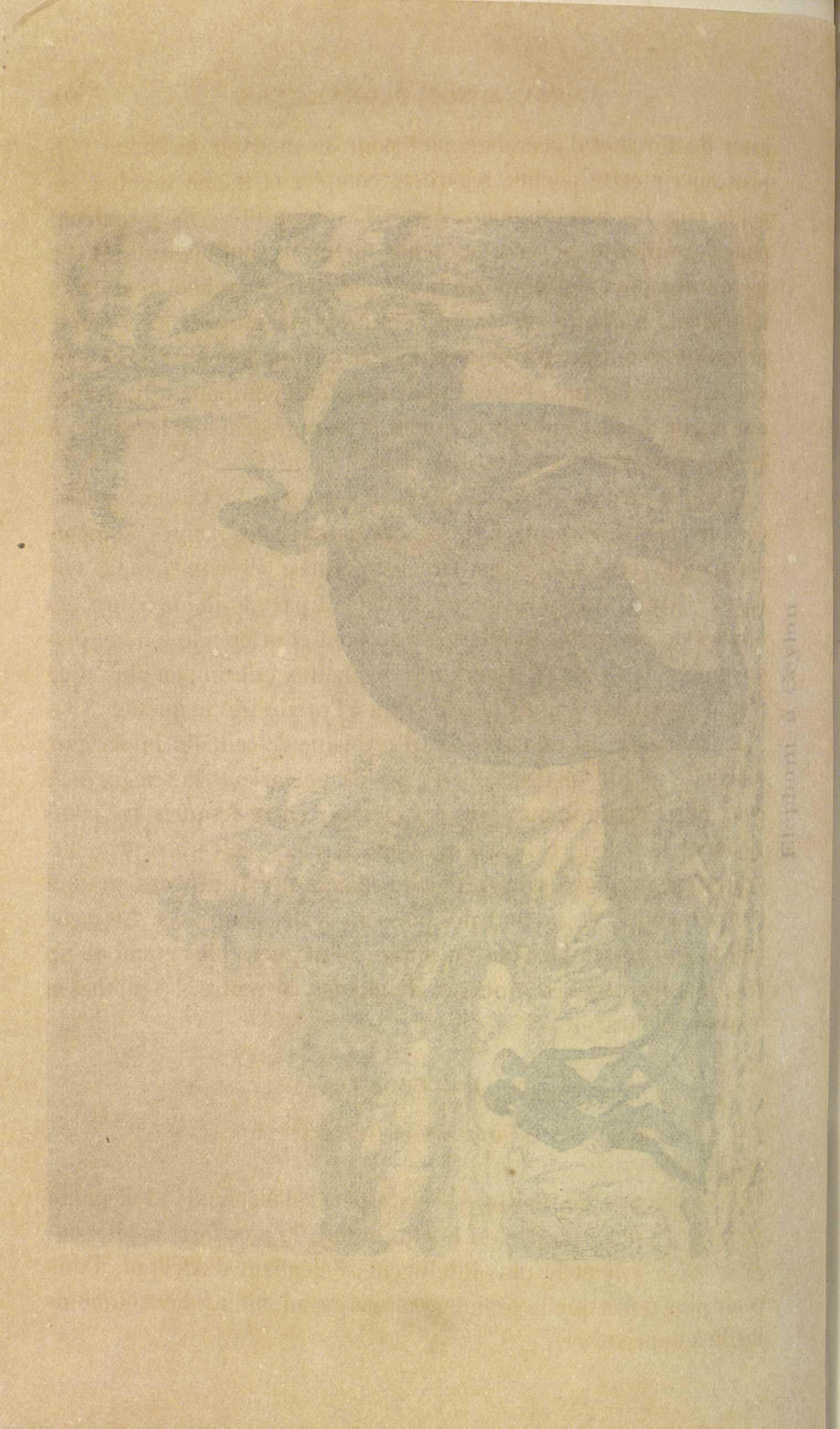
Les chasseurs ne le prennent pas vivant sans quelque peine; car, attaqué dans son terrier, il mord et se défend avec acharnement. Sa peau est estimée comme fourrure. Il aime la propreté, il se peigne la tête et la moustache; il s'accoutume à la vie domestique, il est doux et traitable tant qu'on ne cherche pas à l'irriter; il aime qu'on le flatte, et lèche les mains des personnes qui le caressent. Il mange de tout ce qu'on lui donne : les racines et les légumes sont particulièrement de son goût.

LA SARIGUE OU OPOSSUM.

OICI les deux caractères distinctifs et remarquables de la sarigue ou opossum : la femelle porte sous le ventre une cavité dans laquelle elle garde et allaite ses petits; le mâle et la femelle ont le premier doigt des pieds de derrière sans ongle et tout à fait séparé des autres doigts, comme le pouce de l'homme; les autres doigts des pieds de derrière sont crochus et armés d'ongles.

Certains voyageurs disent que les petits de la sarigue, à leur naissance, ne sont pas plus gros que des mouches. Ils restent attachés dans la poche extérieure de leur mère jusqu'à ce qu'ils aient pris

Eléphant à Ceylan.



assez de force et d'accroissement pour se mouvoir aisément. On peut ouvrir cette poche, regarder, compter et même toucher les petits sans les incommoder. Après l'avoir quittée, ils y rentrent pour dormir et aussi pour se cacher lorsqu'ils sont épouvantés. La mère fuit alors et les emporte tous; mais elle marche mal et court lentement. Aussi dit-on qu'un homme peut l'attraper sans même précipiter son pas. En revanche, elle grimpe sur les arbres avec une extrême facilité et se cache dans le feuillage pour attraper les oiseaux ou se suspend par la queue, à peu près comme les singes à *queue prenante*.

Quoique carnassier, la sarigue mange assez de tout : des reptiles, des insectes, des cannes à sucre, des patates, des racines, et même des feuilles et des écorces. On l'apprivoise aisément, mais elle dégoûte par sa mauvaise odeur, et déplaît par sa vilaine figure, ses oreilles de chouette, sa queue de serpent et sa gueule fendue jusqu'auprès des yeux. Les sarigues ordinaires ont un peu plus d'un pied de longueur depuis le nez jusqu'à l'origine de la queue.

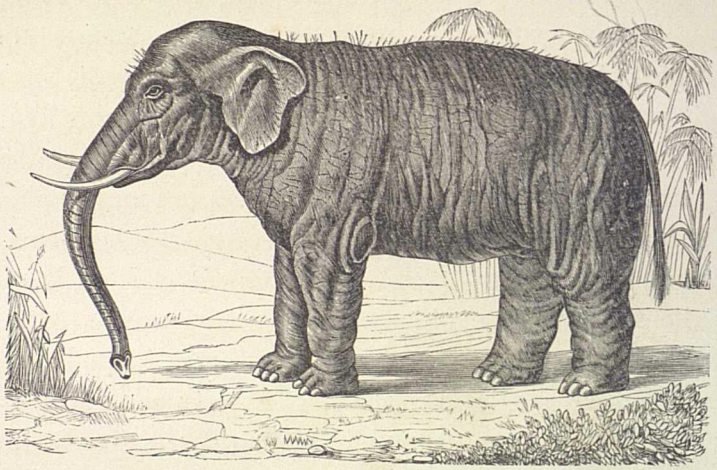
La mormose est une espèce très-voisine de celle de la sarigue, mais elle est plus petite; elle n'a pas de poche sous le ventre, mais deux plis longitudinaux près des cuisses, entre lesquels les petits viennent se placer. Elle se creuse des terriers; elle s'accroche aux arbres par sa queue prenante; elle mange des fruits, des graines et des racines, et surtout des poissons et des écrevisses. Le cagopollin, qui ressemble à la mormose, n'est guère plus grand qu'un rat. Il a les oreilles minces et diaphanes, le ventre, les jambes et les pieds blancs.

L'ÉLÉPHANT.

GENRE DES PACHYDERMES OU ANIMAUX A CUIR ÉPAIS.

Nous connaissons deux espèces d'éléphants : l'éléphant des Indes; c'est le plus grand, le plus fort, le plus docile et le plus intelligent; l'éléphant d'Afrique, d'une peau plus noire que le premier; moins grand, moins doux et moins facile à apprivoiser.

Dans l'état sauvage, l'éléphant n'est ni sanguinaire, ni féroce; il n'emploie ses armes et sa force que pour se défendre lui-même et pour protéger ses semblables. Il a les mœurs sociables; on le voit rarement errant et solitaire. Il marche ordinairement de compagnie; le plus âgé conduit la troupe; le second d'âge la fait aller et marche le dernier; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassés de leur trompe. Ils aiment le bord des fleuves, les profondes vallées et les terrains humides. Ils ne peuvent supporter ni le froid trop vif ni la chaleur excessive. Leurs aliments ordinaires sont des ra-



cines, des herbes, des feuilles et du bois tendre; ils mangent aussi des fruits et des grains, mais ils dédaignent la chair et le poisson.

Il est difficile de les épouvanter, et ils ne sont guère susceptibles de crainte; les seules choses qui les surprennent et puissent les arrêter, sont les feux d'artifice et les pétards qu'on leur lance.

L'éléphant à six mois est déjà plus gros qu'un bœuf.

La manière de prendre, de dompter et de soumettre les éléphants mérite une attention particulière. Au milieu des forêts, ou dans un lieu voisin de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade à claire-voie, en sorte qu'un homme peut y passer aisément; on y laisse une ouverture par laquelle on fait entrer un éléphant domestique qui en attire d'autres

par ses cris. Dès que les éléphants sauvages sont dans l'enceinte, on ferme l'ouverture au moyen d'une bascule; puis on leur jette des cordes à nœuds coulants pour les arrêter; on leur met des entraves aux jambes et à la trompe; on amène deux ou trois éléphants privés et conduits par des hommes adroits qui les attachent aux éléphants sauvages.

Au lieu de construire des palissades, les pauvres nègres se contentent des piéges les plus simples en creusant sur leur passage des fosses assez profondes pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont tombés.

La force de ces animaux est proportionnelle à leur grandeur : les éléphants des Indes portent facilement trois ou quatre milliers; les plus petits enlèvent librement un poids de deux cents livres avec leurs trompes. L'éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de son corps, mais ils sont brillants et spirituels; il a un très-bon naturel et paraît aimer la musique; son odorat est exquis, il se délecte des parfums des fleurs; il n'a pour ainsi dire le sens du toucher que dans la trompe; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe est un membre capable de mouvement et de sentiment : l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tous sens. L'extrémité de la trompe est terminée par un rebord qui s'allonge par le dessous en forme de doigt; avec cette sorte de doigt, l'éléphant ramasse à terre les plus petites pièces de monnaie, il cueille les herbes et les fleurs, il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs, etc. Il débouche une bouteille aussi adroitement que le plus habile maître d'hôtel, la porte à sa bouche et la vide aussi bien que le plus intrépide buveur. Quand une troupe d'éléphants a à traverser un fossé assez profond, l'un d'entre eux descend dedans et présente son corps comme un pont volant sur lequel ses compagnons passent; ensuite ils le retirent eux-mêmes en l'aidant de leurs trompes et de leurs pieds.

On raconte que le roi Porus ayant été blessé dangereusement dans la bataille que lui livra Alexandre le Grand, on remarqua que

l'éléphant retirait adroitement avec sa trompe, les dards et les flèches dont ce monarque était percé. Non moins fidèle que sensible, l'animal ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il eut senti que son maître s'évanouissait par la grande quantité de sang qui coulait de ses blessures ; alors, craignant qu'il ne tombât de sa hauteur, il se baissa doucement et lui donna la facilité de se couler à terre sans se faire de mal.

Juba, auteur cité par Pline, attribue aux éléphants une sorte de divination et de discernement pour la justice. Il dit que le roi Bocchus, résolu de châtier cruellement trente éléphants, les fit attacher à des poteaux et en fit lâcher contre eux trente autres, avec des gens qui couraient au milieu de la troupe pour les animer. On ne put obliger les derniers à prêter leur ministère à la cruauté d'autrui. Les éléphants s'aiment et se chérissent mutuellement ; ils ont surtout beaucoup d'égards et de considération pour la vieillesse, sans y être contraints par les lois des Lycurgue et des Solon. Les jeunes éléphants partagent avec les vieux leur nourriture et leur témoignent en toutes choses la plus grande déférence. Si quelqu'un de ces derniers a le malheur de tomber dans une fosse, ils font tous leurs efforts pour l'en retirer et lui jettent des fascines pour qu'il s'en aide comme d'échelons pour sortir du danger.

L'éléphant tombe quelquefois dans une espèce de folie qui lui ôte sa docilité et le rend même très-redoutable ; on est alors obligé de le tuer. On se contente quelquefois de l'attacher avec de grosses chaînes de fer dans l'espérance qu'il viendra à résipiscence ; mais quand il est dans son état naturel, les douleurs les plus aiguës ne peuvent l'engager à faire du mal à qui ne lui en a pas fait. Un éléphant, furieux des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Hambourg, courait à travers les champs en poussant des cris affreux. Un soldat qui, malgré les avertissements de ses camarades, n'avait pu fuir, peut-être parce qu'il était blessé, se trouva à sa rencontre. L'éléphant, craignant de le fouler aux pieds, le prit doucement avec sa trompe, le plaça de côté, et continua sa route. Pendant le siége de Meyou par le roi Antigonus, un des éléphants de guerre de l'armée de ce prince avait comme cornac un soldat qui

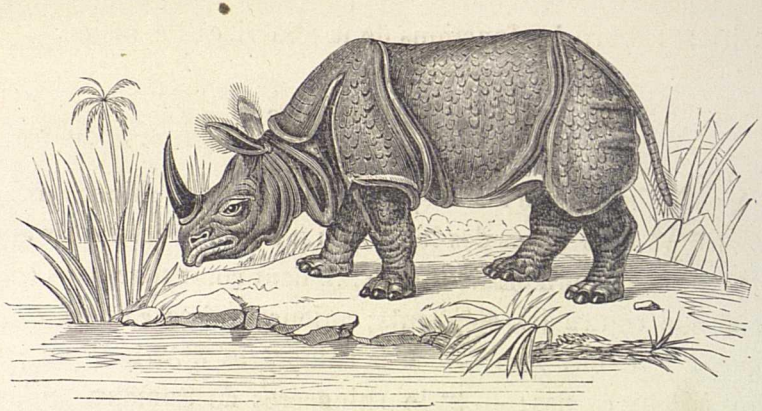
s'était toujours montré pour lui plein de dévouement. L'éléphant conçut pour le fils de ce soldat une tendresse et une affection vraiment extraordinaires : son plus grand plaisir était de le voir à ses côtés. Lorsque l'enfant pleurait, l'animal sensible détournait les yeux ; et, pendant son sommeil, il écartait les mouches du visage en agitant avec sa trompe un des roseaux qu'on lui donnait pour nourriture. Il ne voulait rien prendre que l'enfant ne fût présent ; de sorte que la nourrice, après avoir allaité son nourrisson, était obligée de le poser aux pieds de l'éléphant. Souvent même pour apaiser les cris du petit, l'éléphant donnait au berceau ce mouvement d'oscillation qui fait le seul plaisir de l'enfance, remplissant ainsi à cet égard les fonctions de la nourrice elle-même.

LE RHINOCÉROS.

On compte trois espèces principales de rhinocéros : 1° le rhinocéros des Indes, qui n'a qu'une corne ; les anciens le connaissaient et le faisaient combattre dans les jeux du cirque contre les éléphants ; aujourd'hui ce rhinocéros commence à être fort rare ; — 2° le rhinocéros d'Afrique ou rhinocéros à deux cornes ; — 3° le rhinocéros de Sumatra, qui est de la grosseur d'un petit bœuf.

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des quadrupèdes : il a au moins douze pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, six à sept pieds de hauteur, et la circonférence du corps à peu près égale à sa longueur. Il approche donc de l'éléphant pour le volume et pour la masse ; et s'il paraît plus petit, c'est que ses jambes sont plus courtes à proportion que celles de l'éléphant. Mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence. Il n'est guère supérieur aux autres animaux que par la force, la grandeur, et l'arme offensive qu'il porte sur son nez, et qui n'appartient qu'à lui : c'est une arme très-dure, qui défend toutes les parties antérieures du museau ; le tigre attaque plus volontiers l'éléphant dont il craint la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être

éventré. Ses jambes massives sont terminées par de larges pieds ornés de très-grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant; mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. Au lieu des longues dents d'ivoire qui forment la défense de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante arme et deux dents incisives à chaque mâchoire; les oreilles sont larges et minces; le cou est court; les épaules grosses et épaisses; la peau fait plusieurs plis; la queue est courte et menue. Les Indiens estiment plus la corne du rhinocéros que l'ivoire de l'éléphant; ils attribuent à cette corne, surtout quand elle est assez blanche, de



merveilleuses propriétés médicales contre un grand nombre de maladies.

Le rhinocéros ressemble beaucoup au cochon par son naturel; il n'est ni féroce ni carnassier, mais brute, indocile, sans intelligence, aimant à se vautrer dans la boue.

Les nègres trouvent sa chair très-bonne; sa peau donne le meilleur cuir qui existe.

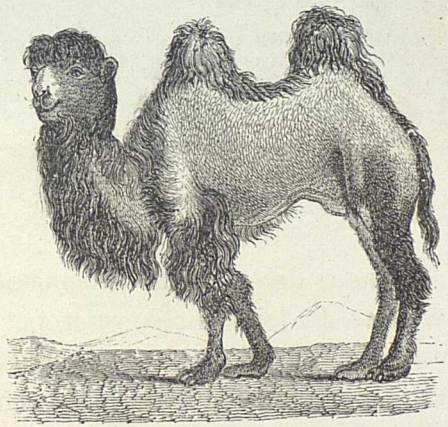
Il mange des herbes grossières et des grains; il est friand de cannes à sucre. Il vit en paix avec presque tous les animaux même avec le tigre; il marche presque toujours solitaire. Si on l'attaque, il se défend avec fureur; sa peau résiste aux fers des lances et même aux balles de fusil; les seuls endroits pénétrables sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles. Il a l'oreille et le nez bons,

mais il ne voit que devant lui à cause de ses yeux petits, obliques et enfoncés. Sa voix ressemble au grognement du cochon. Il peut devenir domestique en l'élevant fort jeune; en Abyssinie, il est soumis et sert à porter des fardeaux.

LE CHAMEAU ET LE DROMADAIRE.

Ils appartiennent tous les deux à la famille des ruminants, c'est-à-dire des animaux qui, après avoir mâché leurs aliments et les avoir engloutis dans leur panse, les font remonter dans leur bouche et les font repasser dans un second estomac, les remâchent encore et, enfin, les laissent redescendre dans un troisième estomac.

On distingue deux espèces de chameaux : 1° le chameau à deux bosses de l'Asie, qui atteint deux mètres trente centimètres de

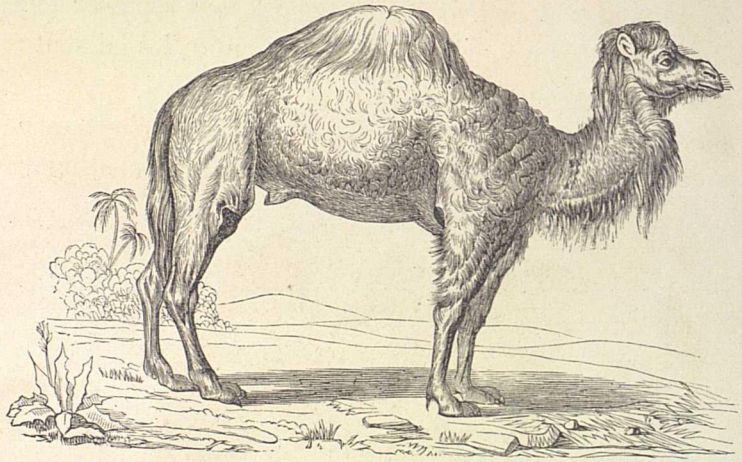


haut; 2° le chameau à une bosse ou dromadaire, plus petit que l'autre; il habite l'Afrique. Il faut remarquer que ces animaux ont la lèvre supérieure fendue et le pied bifurqué, mais en dessus seulement.

Le dromadaire est, sans comparaison, plus répandu que le chameau; celui-ci ne se trouve guère que dans le Turkestan et dans quelques autres endroits du Levant; tandis que le dromadaire, plus commun qu'aucune autre bête de somme en Arabie, se trouve de

même en grande quantité dans toute la partie septentrionale de l'Afrique, en Perse, dans la Tartarie méridionale, et dans le nord de l'Inde.

Le chameau paraît être originaire d'Arabie; car non-seulement c'est le pays où il est en plus grand nombre, mais c'est aussi celui auquel il est le plus conforme. L'Arabie est le pays du monde le plus aride, et où l'eau est le plus rare; le chameau est le plus sobre des animaux et peut passer plusieurs jours sans boire. Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourraient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes, qui est très-bonne à leur goût. Le poil, qui se renouvelle tous les ans, leur sert à faire des étoffes. Avec leurs chameaux, ils peuvent mettre en un seul jour cinquante lieues de désert entre eux et leurs ennemis. Ils mettent beaucoup de soin à les instruire; peu de jours après leur naissance, ils leur plient les jambes sous le ventre, ils les contraignent à demeurer à terre, et les chargent, dans cette situation, d'un poids assez fort qu'ils les accoutument à porter, et qu'ils ne leur ôtent que pour leur en donner un plus fort; au lieu de les laisser paître à toute heure et boire à leur soif, ils commencent par régler leurs repas, et peu à peu les éloignent à de



grandes distances en diminuant aussi la quantité de la nourriture : lorsqu'ils sont un peu forts, ils les exercent à la course; ils les excitent par les exemples des chevaux et parviennent à les rendre aussi légers et plus robustes : enfin, dès qu'ils sont sûrs de la force, de la légèreté et de la sobriété de leurs chameaux, ils les chargent de tout ce qui est nécessaire à leur subsistance commune et partent à travers les déserts. En Turquie, en Perse, en Arabie, en Égypte, en Barbarie, etc., le transport des marchandises ne se fait que par le moyen des chameaux : c'est de toutes les voitures, la plus prompte et la moins chère. Chaque chameau est chargé selon sa force; si on lui donne plus qu'il ne peut porter, il reste couché et refuse de marcher. Ordinairement les grands chameaux portent mille à douze cents livres; les plus petits, six à sept cents.

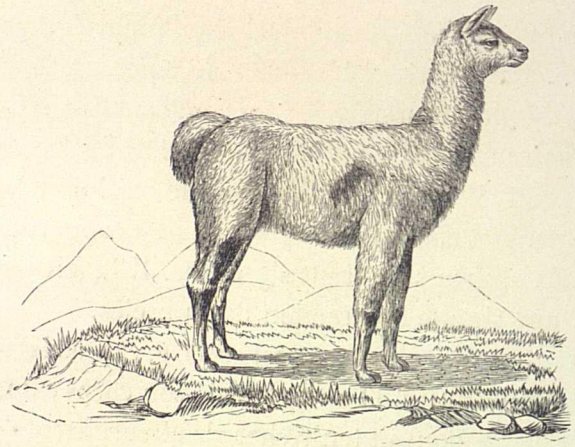
Si l'on fait halte dans un pays vert, dans une bonne ferme, ils prennent en moins d'une heure tout ce qu'il leur faut pour en vivre vingt-quatre. Ils se passent très-bien de boire, et ce n'est pas par habitude, c'est plutôt un effet de leur conformation : indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminants, il a une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver son eau; elle séjourne là sans se corrompre et sans que les autres aliments puissent s'y mêler. Il la fait remonter à sa bouche par une simple contraction des muscles.

L'espèce entière des chameaux est esclave, et plus laborieusement esclave qu'aucune autre, et on a regardé son corps comme une voiture vivante qu'on pouvait tenir chargée et surchargée même pendant le sommeil.

Si le chameau est patient et attaché à son maître, il se révolte cependant contre les mauvais traitements et les injustices. Un Arabe qui avait accablé de coups un chameau encore trop jeune et trop faible pour porter d'énormes fardeaux, le vit tout à coup s'élancer sur lui, furieux, la gueule ouverte, poussant une sorte de cri de rage : l'Arabe tenait dans ce moment son petit enfant entre ses bras; il le présenta au chameau; celui-ci s'arrêta subitement et oublia sa vengeance : l'innocence avait obtenu grâce pour le coupable.

LE LAMA ET LA VIGOGNE.

Suivant plusieurs naturalistes, le Pérou est le pays natal, la vraie patrie des lamas. Leur chair est bonne à manger; leur poil est une laine fine d'un excellent usage, et pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays. Leur charge ordinaire est de cent cinquante livres; ils ne font que quatre ou cinq lieues par jour à travers des pays impraticables pour tous les autres animaux, et où les hommes mêmes ne peuvent les accompagner. Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frappe inutilement; ils



ne se défendent pas, mais ils crachent à la face de ceux qui les insultent, et l'on prétend que cette salive est âcre et mordante au point de faire lever des ampoules sur la peau.

Le lama est haut d'environ quatre pieds et long de cinq ou six; sa tête est bien faite, ses yeux sont grands; la lèvre supérieure est fendue comme celle du chameau, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance. Il porte ses oreilles en avant, les dresse et les remue avec facilité. Comme il a le pied fourchu, il n'est pas nécessaire de le ferrer, et sa laine épaisse dispense de le bâter.

La vigogne a beaucoup de choses communes avec le lama; elle est du même pays, et, comme lui, on ne la trouve nulle part ailleurs. Cependant, comme sa laine est beaucoup plus longue et beaucoup plus touffue que celle du lama, elle paraît craindre encore moins le froid; elle se tient plus volontiers dans la neige, sur les glaces et dans les contrées les plus froides des Cordillères. Elle est plus petite que le lama.

La manière dont on prend les vigognes prouve leur extrême timidité ou, si l'on veut, leur imbécillité. Plusieurs hommes s'assemblent pour les faire fuir et les engager dans quelque passage étroit où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap : les vigognes qui arrivent à ces passages sont tellement intimidées par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'elles n'osent passer outre et qu'elles s'attroupent et demeurent en foule, de sorte qu'il est facile de les tuer en grand nombre. Réduites à l'état domestique, les vigognes servent aux mêmes usages que les lamas.

Dans l'état de nature et de liberté, elles marchent ordinairement par troupes de soixante à quatre-vingts, et ne se laissent point approcher.

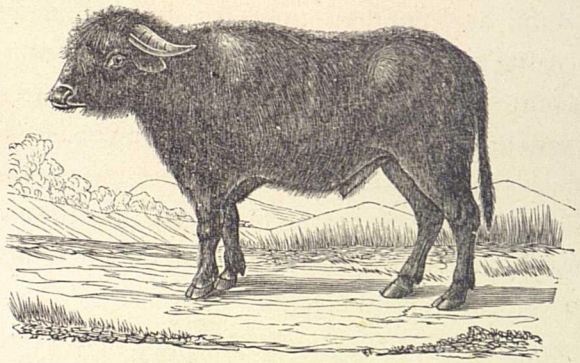
LE BUFFLE, LE BISON ET LE ZÉBU.

Quoique le buffle et le bœuf soient deux animaux assez ressemblants, leur nature paraît antipathique : les vaches refusent de nourrir les petits buffles, comme les mères-buffles refusent de nourrir les veaux. Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf; ses habitudes sont grossières et brutes : après le cochon, c'est le plus sale des animaux. Sa figure est grasse et repoussante, son regard stupidement farouche; il porte sa tête ignoblement penchée vers la terre; il diffère principalement du bœuf par sa peau noire, sa tête proportionnellement plus petite, ses cornes moins rondes, ses jambes plus hautes soutenant un corps plus court.

Il y a une grande quantité de buffles sauvages dans les contrées

de l'Afrique et des Indes qui sont arrosées par des rivières. Les nègres et les Indiens qui les chassent ne les attaquent pas de face, mais les attendent grimpés sur des arbres ou cachés dans l'épaisseur de la forêt, où les buffles ont de la peine à pénétrer, à cause de la grosseur de leur corps et de l'embarras de leurs cornes.

Le buffle paraît encore plus propre que le taureau à ces chasses dont on fait des divertissements publics, surtout en Espagne. La férocité naturelle du buffle s'augmente lorsqu'elle est excitée et rend sa chasse très-intéressante pour les spectateurs. En effet, le buffle poursuit l'homme avec acharnement jusque dans les maisons dont il monte les escaliers avec une facilité particulière et



se présente même aux fenêtres, d'où il saute dans l'arène, franchissant encore les murs lorsque les cris redoublés du peuple sont parvenus à le rendre furieux.

Le buffle est très-commun en Italie, surtout dans les Marais-Pontins, où il vit aussi longtemps que notre bœuf. Du reste, on lui laisse rarement terminer sa carrière : après l'âge de douze ans, on est dans l'usage de l'engraisser et de vendre sa viande aux juifs de Rome. Dans les terres de Labour du royaume de Naples et dans le patrimoine de Saint-Pierre on en fait un débit public deux fois la semaine. Les cornes du buffle sont recherchées et fort estimées; la peau sert à faire des liens pour les charrues, des cribles et des couvertures de coffres et de malles. Les buffles ont une mémoire qui surpasse celle de beaucoup d'autres animaux. Rien n'est si

commun que de les voir retourner seuls et d'eux-mêmes à leurs troupeaux, quoique d'une distance de quarante ou cinquante milles. Leurs gardiens leur donnent à chacun un nom, et pour leur apprendre à connaître ce nom, ils le répètent d'une manière qui tient du chant, en les caressant en même temps sous le menton. Les jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de temps et n'oublient jamais le nom auquel ils répondent en s'arrêtant, quoiqu'ils se trouvent mêlés à un troupeau de deux ou trois mille buffles.

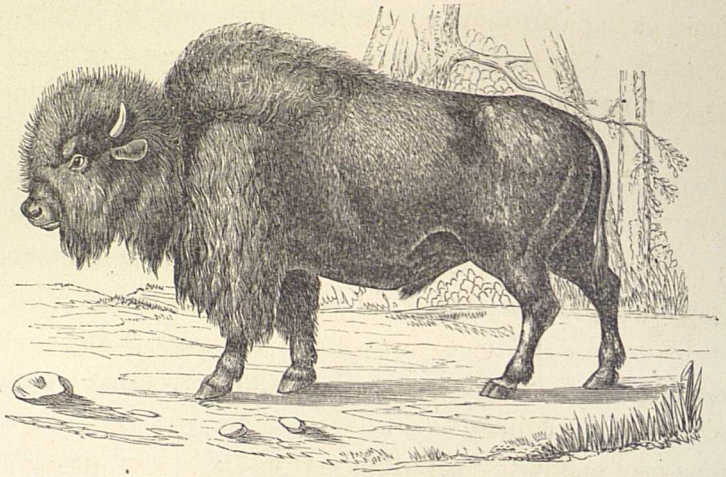
La couleur noire et le goût désagréable de la chair du buffle donneraient lieu de croire que le lait participe de ces mauvaises qualités; mais, au contraire, il est fort bon et conserve seulement un petit goût musqué. On en fait du beurre meilleur que celui de la vache. Ce qu'on appelle communément des *œufs de buffle* sont des espèces de petits fromages auxquels on donne la forme d'œufs, qui sont d'un manger délicat.

On ne peut se servir des buffles tant qu'ils ne sont pas domptés. On commence par marquer, à l'âge de quatre ou cinq ans, ces animaux avec un fer chaud, afin de distinguer les buffles d'un troupeau de ceux d'un autre; puis on leur passe un anneau de fer dans les narines, on les conduit avec une corde que l'on attache à cet anneau, qui tombe de lui-même par la suite, par l'effort continuel des conducteurs en tirant la corde; mais alors l'anneau est devenu inutile, car l'animal, déjà vieux, ne se refuse plus à l'obéissance. L'aversion du buffle pour la couleur rouge est générale dans toute l'Italie, ce qui paraîtrait indiquer que cet animal a la vue fort délicate, et, en effet, il souffre d'une trop vive lumière; il voit mieux la nuit que le jour, et ses yeux sont si faibles que si, dans sa fureur, il poursuit un homme, il suffit de se jeter à terre pour n'en être point rencontré, car le buffle le cherche des yeux de tous côtés sans s'apercevoir qu'il en est tout voisin.

Quand on veut traire la mère-buffle, on est forcé d'élever son petit auprès d'elle ou, s'il est mort, de la tromper en couvrant de sa peau un autre petit buffle.

La maladie particulière aux buffles est le barbone, qui a pour caractère un gonflement de tout le corps.

Le bison diffère non-seulement du bœuf par la loupe qu'il porte sur le dos, mais encore par la qualité, la quantité et la longueur du poil, surtout sa barbe. Ses cornes sont courtes, arrondies, noires,



susceptibles d'un beau poli. Pendant l'hiver, il se réfugie dans les forêts; l'été, il préfère le séjour des prairies. Sa peau fournit un bon cuir; sa bosse et sa langue sont un manger délicieux. On le trouve surtout dans le nord de l'Amérique.

Le zébu semble être un diminutif du bison; il a sur le garrot une ou deux bosses charnues. Son pelage est ordinairement gris en dessus et blanc en dessous; sa chair a un goût de musc. Le zébu est commun dans l'Inde, dans certaines parties de l'Afrique et à Madagascar. Il se laisse réduire à l'état de domesticité.

LE YACK.

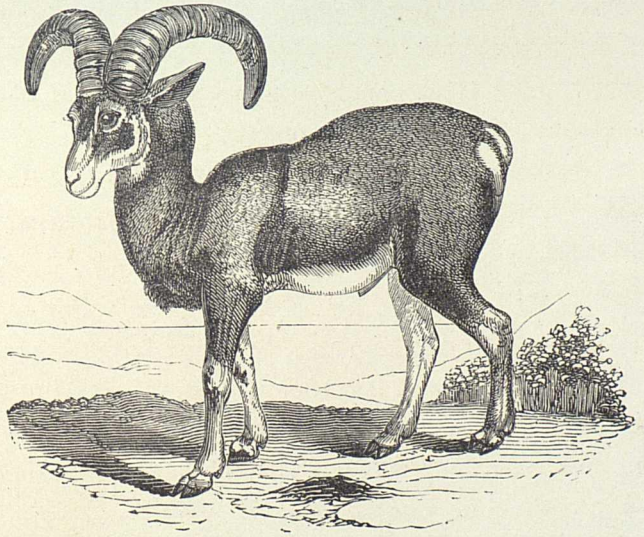
On appelle encore le yack *vache grognante* ou vache de Tartarie. Il se distingue du bœuf, du buffle et du bison par ses longs poils, qui tombent perpendiculairement de tout son corps jusqu'au bas de ses jambes, et par sa queue garnie aussi de poils, et qui ressemble à celle du cheval; son pelage varie du noir au blanc. C'est avec ces poils de la queue que les Chinois

font des houppes qui ornent leurs bonnets d'été, et les Orientaux leurs chasse-mouches et des sortes de flammes qu'ils attachent à leurs lances.

Quoiqu'il soit ombrageux et farouche à l'état sauvage, on le dompte aisément, et alors il se laisse monter. Il vit en troupeaux dans les montagnes du Thibet et forme la principale ressource des peuples tartares et mongols.

LE MOUFLON.

Tous les moutons sauvages, regardés comme types de nos moutons domestiques, ont reçu le nom de mouflons. Ainsi le mouflon d'Europe, commun en Sardaigne et en Corse. Il ressemble plus qu'aucun autre animal sauvage à toutes les brebis domestiques; il est plus vif, plus fort et plus léger qu'aucune d'entre elles; il a la tête, le front, les yeux et



toute la face du bélier; il lui ressemble aussi par la forme des cornes et l'habitude entière du corps. Sa longueur est d'environ un mètre vingt centimètres sur quatre-vingts centimètres de haut. Son corps est couvert de poils laineux et doux en dessous et de

poils longs et rudes en dessus. A l'état de liberté, les mouflons errent par troupes dans les hautes régions des montagnes, où ils sont aussi difficiles à chasser que les chamois. Nous citerons parmi les principaux mouflons : le mouflon d'Amérique ou bélier de montagne, le mouflon d'Afrique ou mouflon à manchettes et le morvons de la Chine ou bélier à crinière.

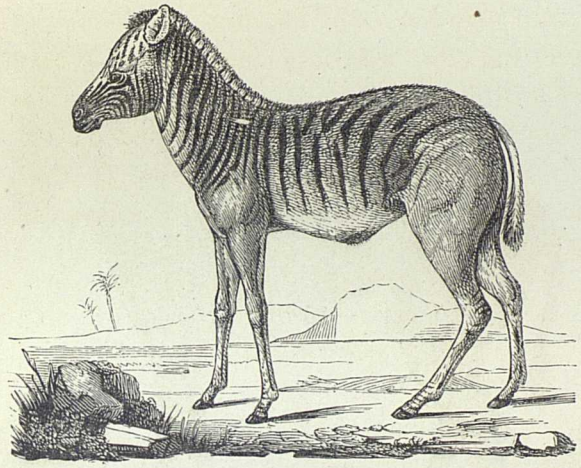
L'AXIS.

Cet animal appartient au genre cerf; ses formes et sa taille sont celles du daim. Ce qui le distingue de l'un et de l'autre, c'est que tout son corps est marqué de taches blanches élégamment disposées et séparées les unes des autres, et qu'il habite les pays chauds, l'Indoustan et le Bengale, au lieu que le cerf et le daim, dont le pelage est uniforme, se trouvent dans les pays froids ou tempérés. On l'appelle *biche de Sardaigne*, *cerf du Gange*. Cet animal est doux, timide, facile à apprivoiser; il fait souvent l'ornement de nos parcs en Europe. Sa course est des plus rapides.

LE ZÈBRE.

Espèce du genre cheval, et se rapprochant de l'âne par la taille et par les formes, le zèbre ne s'apprivoise que difficilement et ne se laisse jamais dompter. Il est peut-être, de tous les quadrupèdes, le mieux fait et le plus élégamment vêtu; il a la figure et les grâces du cheval, la légèreté du cerf et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de régularité et de symétrie qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour le peindre. Ces bandes alternatives de noir et de blanc sont d'autant plus singulières qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées, comme dans dans une étoffe rayée. De loin, cet animal paraît comme environné de bandelettes qu'on aurait pris plaisir et employé beaucoup d'art à disposer sur toutes les parties de son corps.

Quoiqu'on l'ait souvent appelé *cheval sauvage* et *âne rayé*, il n'est la copie ni de l'un ni de l'autre, et serait plutôt leur modèle, si dans

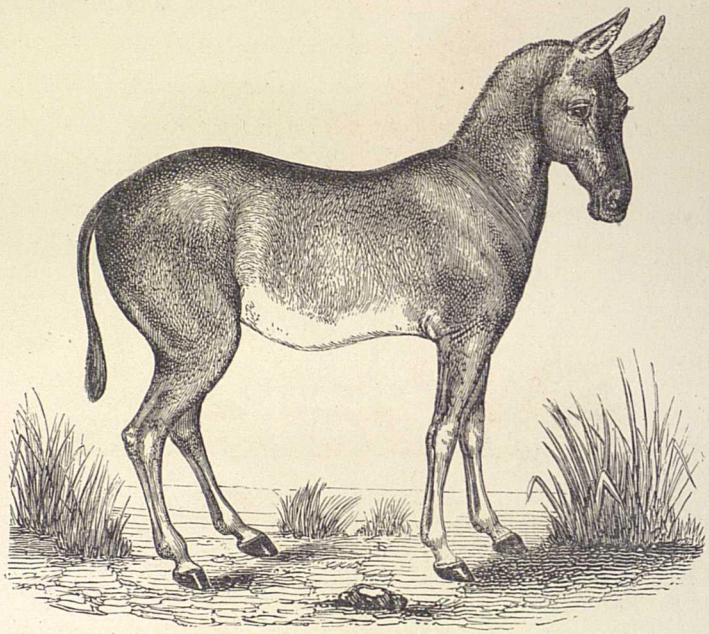


la nature tout n'était pas également original. Les terres du cap de Bonne-Espérance semblent être sa vraie patrie.

L'HÉMIONE.

Appelé d'abord czigethai (ce qui, dans la langue mongole, signifie *longue oreille*), cet animal dépasse de beaucoup le meilleur coursier. Il offre les parties antérieures du cheval et les parties postérieures de l'âne; son pelage est ras et lustré, isabelle en dessus, blanc en dessous. La crinière est noirâtre et semble se continuer par une raie dorsale de même couleur jusqu'à la queue, laquelle se termine par un bouquet de crins noirâtres. Les hémiones se trouvent en grand nombre au nord de l'Inde. On les voit toujours en troupes commandées chacune par un chef. Si ce chef découvre ou sent de loin quelque chasseur, il va seul reconnaître le danger, et dès qu'il s'en est assuré, il donne le signal de la fuite : il s'enfuit, en effet, suivi de sa troupe; mais si, malheureusement, ce chef est tué, la troupe, n'étant plus conduite, se disperse, et les chasseurs sont sûrs d'en tuer plusieurs autres.

Une mauvaise qualité de ces animaux, c'est qu'ils restent toujours indomptables. Un cosaque, en ayant attrapé un et l'ayant



nourri pendant plusieurs mois, ne put le conserver, car il se tua lui-même par les efforts qu'il fit pour s'échapper ou se soustraire à l'obéissance. On se sert à Bombay des hémiones comme chevaux de selle et de trait.

L'ÉLAN ET LE RENNE.

Pour prendre une idée assez juste de la forme de ces deux animaux, il faut les comparer avec le cerf, auquel ils ressemblent. L'élan est plus grand, plus gros, plus élevé sur ses jambes; il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif que le cerf; le renne est plus bas, plus trapu; il a les jambes plus courtes, plus grosses, et les pieds bien plus larges; le poil très-fourni, le bois beaucoup plus long et divisé en un grand nombre de rameaux terminés par des empaumures. Tous deux ont de longs

pieds, mais le cou et la queue courts. Leur marche est une espèce de trot. Le renne se tient sur les montagnes; l'élan n'habite que les terres basses et les forêts humides. Tous deux se mettent en troupes comme le cerf, et vont de compagnie; tous deux peuvent s'apprivoiser, mais le renne beaucoup plus que l'élan. Les Lapons n'ont pas d'autre bétail que le renne. Dans ce climat glacial, où la nuit a sa saison comme le jour, où la neige couvre la terre dès le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printemps, où la ronce, le genièvre et la mousse sont seuls la verdure de l'été, l'homme pourrait-il espérer de nourrir des troupeaux? Les Lapons

se servent du renne comme ailleurs on se sert du cheval; il fait aisément trente lieues par jour et court avec autant d'assurance sur la neige gelée que sur une pelouse. La femelle donne du lait plus nourrissant et plus substantiel que celui de la vache; sa chair est bonne à manger; son poil fait une excellente fourrure, et sa peau devient un cuir très-souple : ainsi le renne donne seul ce que nous tirons du cheval, du bœuf et de la brebis.

La nourriture de cet animal pendant l'hiver est une mousse blanche qu'il sait trouver sous les neiges épaisses en les fouillant

avec son bois et ses pieds; en été, il vit de boutons et de feuilles d'arbre plutôt que d'herbe. Les plus riches Lapons ont des troupeaux de quatre ou cinq cents rennes; on les mène au pâturage, on les ramène à l'étable, ou bien on les enferme dans des parcs. Ils jettent leur bois tous les ans comme les cerfs. Une singularité commune au renne et à l'élan, c'est que, quand ces animaux courent, les cornes de leurs pieds font, à chaque mouvement, un bruit de craquement si fort, qu'il semble que toutes les jointures de leurs jambes se déboîtent. Ils se défendent vigoureusement avec leurs pieds de devant, contre les loups et les gloutons, leurs redoutables ennemis.

La chasse des orignals (élans d'Amérique) est très-curieuse, surtout en hiver: quand ces animaux se voient serrés de trop près par les sauvages armés de longs dards et marchant sur la neige au moyen de raquettes, ils se mettent tous queue à queue, font un grand cercle d'une lieue et demie ou deux lieues et quelquefois plus, et battent si bien la neige qu'ils n'enfoncent plus; celui de devant étant las se met derrière. Le renne a encore pour ennemi, outre le loup et le glouton, des espèces de taons, appelés restres du renne; le seul bruit de leurs ailes suffit pour mettre en fuite tout un troupeau de rennes.

Le renne se trouve surtout en Laponie, au Spitzberg, au Groënland, dans la Sibérie septentrionale; l'élan habite l'Amérique du Nord, où l'on est parvenu à en atteler quelques-uns à la charrue pour en faire des bêtes de trait assez dociles.

LE BOUQUETIN, LE CHAMOIS ET LE SAIGU.

Le bouquetin est une sorte de bouc qui s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes; ses habitudes sont celles du chamois, mais il a plus de force et d'agilité que lui. Ses cornes sont longues et grosses, et croissent d'un nœud chaque année; son poil de dessus est rude, celui de dessous est plus doux et plus fin.

Le chamois appartient au genre antilope. Il est de la taille d'une

grosse chèvre; son pelage, assez long et assez fourni, est soyeux et laineux, d'un brun foncé en hiver, d'un brun fauve en été; ses cornes, longues de douze à treize centimètres, sont d'abord droites, puis se recourbent subitement en arrière. Le chamois se tient en troupes peu nombreuses, principalement dans les Alpes et dans les Pyrénées. Le bouquetin et le chamois se frayent des chemins dans les neiges, franchissent les précipices en bondissant de rocher en rocher; tous deux, pris jeunes, s'apprivoisent et s'accoutument à la domesticité. Le bouquetin et le bouc ont une très-longue barbe, le chamois n'en a point. Les cornes du chamois sont très-petites, celles du bouquetin mâle sont si grosses et si longues, qu'on n'imaginerait pas qu'elles puissent appartenir à un animal de cette taille. En somme, le bouquetin est l'origine du bouc domestique, le chamois n'est qu'une variété dans l'espèce de la chèvre.

La chasse de ces animaux, surtout celle du bouquetin, est très-pénible; les chiens y sont presque inutiles, car lorsque l'animal se trouve pressé, il frappe le chasseur d'un violent coup de tête et le renverse souvent dans le précipice voisin.

Le nom de chamoiseurs, que l'on a donné à tous les pareurs de peau, semble indiquer que primitivement les peaux de chamois étaient la matière la plus commune de leur métier; au lieu qu'aujourd'hui ce sont les peaux de chèvre, de mouton, etc.

Le saïgu est le nom que les Russes donnent à une chèvre sauvage, qui tient le milieu entre notre chèvre domestique et les gazelles.

Du vivant même de cet animal, de gros rats blancs se cachent entre sa peau charnue et l'épiderme. Il n'a pas la vue bonne parce qu'il a sur les yeux quatre petits corps spongieux qui servent à le défendre du trop grand reflet de la lumière au milieu des déserts secs et arides où il aime à se tenir. On a vu des troupeaux de saïgus de près de dix mille individus.

LES GAZELLES, LA GAZELLE ANTILOPE, LE BOSBOK.

Généralement on place les gazelles entre les cerfs et les chèvres. Elles se distinguent par leurs cornes creuses entourant un noyau osseux, par leurs formes élégantes, par leur légèreté à la course, et par la finesse de leur vue, de leur ouïe et de leur odorat. La gazelle antilope se trouve en Syrie, en Mésopotamie, et dans les autres provinces du Levant, aussi bien

qu'en Barbarie et dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Ses cornes ont environ un pied de longueur; elles portent des anneaux entiers à leur base et ensuite des demi-anneaux jusqu'à une petite distance de leur extrémité, qui est lisse et pointue;

les anneaux marquent les années de l'accroissement et sont ordinairement au nombre de douze ou treize. Cette gazelle, ainsi que les autres, a, comme le chevreuil, des larmiers ou enfoncements au-dessus de chaque œil ; elle a, de plus, des bosses sur les jambes de devant, tandis que le chevreuil les a sur les jambes de derrière. Il faut encore remarquer, comme chose particulière aux gazelles, une bande épaisse de poils bruns, roux ou noirs au bas des flancs, et trois raies de poils blanchâtres qui s'étendent longitudinalement sur la face interne de l'oreille.

Nous citerons encore :

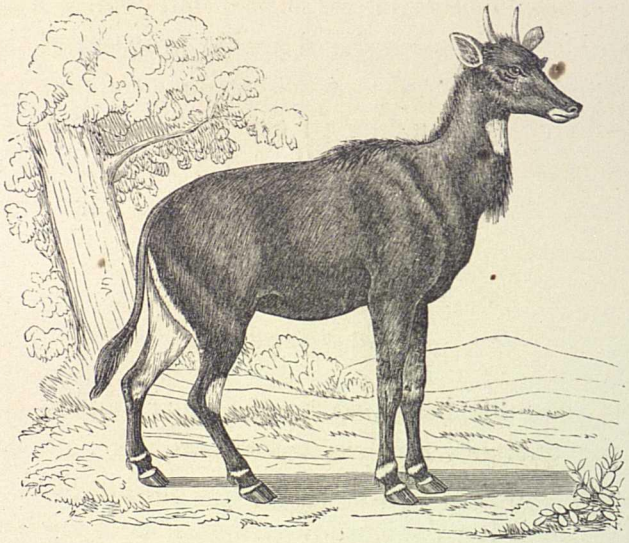
La gazelle du Sénégal, ou kenel, plus petite que les gazelles communes. — La corine, plus petite que le kenel, et dont les anneaux des cornes sont à peine marqués. — Le dshéren, qui ressemble à notre chevreuil; ses cornes sont creuses et ne tombent jamais. — L'algazel ou gazelle d'Arabie proprement dite, de la grosseur d'un daim, avec des cornes très-longues, noires et presque lisses. — La chèvre sautante du cap de Bonne-Espérance, ainsi appelée à cause des sauts qu'elle fait à l'approche du mauvais temps; elle a sur le dos une espèce de bourse qui s'ouvre quand elle court et se ferme quand elle s'arrête.

LE BUBALE.

Il ressemble beaucoup au cerf, aux gazelles et au bœuf par quelques rapports assez sensibles : au cerf par sa grandeur et la figure du corps, et surtout par la forme de ses jambes; mais il a des cornes permanentes et faites à peu près comme celles des plus grosses gazelles, desquelles il approche par le caractère et par les habitudes naturelles. Cependant il a la tête beaucoup plus longue que les gazelles et même que le cerf; enfin il ressemble au bœuf par la longueur du museau et par la disposition des os de la tête, dans laquelle, comme dans le bœuf, le crâne ne déborde pas en arrière au delà de l'os frontal. Ce sont ces rapports qui l'ont fait appeler *taureau-cerf*, *vache-biche*, *vache de Barbarie*, etc.

LE NYLGAUL OU BŒUF GRIS DU MONGOL.

Le nylgaul tient du cerf par le cou et la tête, et du bœuf par les cornes et la queue; il est de la taille du lama. Il habite surtout les climats chauds de l'Asie et de l'Afrique. Parmi les animaux d'Europe, c'est au chamois qu'on pourrait le mieux le comparer pour la forme générale du corps. Ses jambes sont moins bonnes que celles du cerf, celles de derrière étant considérablement plus courtes que celles de devant; il porte la queue horizontalement en courant, et la tient basse et entre les jambes lorsqu'il est en repos. Le mâle a des cornes, la femelle n'en



a point, ce qui le rapproche du genre des chèvres. Le pelage de tout le corps est d'un gris d'ardoise, mais la tête est garnie d'un poil plus fauve, et le tour des yeux d'un poil fauve clair avec une petite tache blanche à l'angle de chaque œil.

C'est, au fond, un animal doux et qui paraît aimer qu'on se familiarise avec lui; il lèche la main de celui qui le flatte ou lui présente du pain. Sa manière de se battre, quand quelqu'un de son

espèce l'attaque, est fort singulière : les deux adversaires, étant encore à une distance assez considérable l'un de l'autre, tombent sur leurs genoux de devant, et s'avancent ainsi agenouillés, puis font un saut et se précipitent avec fureur l'un contre l'autre.

LES CHEVROTAINS OU PETITS CERFS OU PETITES BICHES.

Par la figure du museau, par la légèreté du corps, la courte queue et la forme des jambes, les chevrotains ressemblent en petit au cerf. D'ailleurs ils n'ont pas de bois sur la tête; ceux qui ont des cornes les ont creuses et assez semblables à celles des gazelles. Il n'y a guère que deux vraies espèces de chevrotains, quoique les naturalistes en aient compté jusqu'à cinq. Le memina ou chevrotain des Indes et le guevei ou

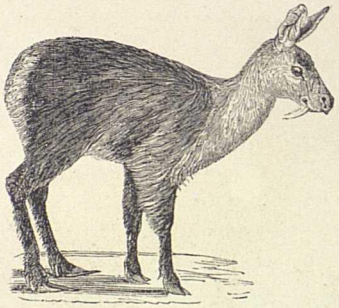
chevrotain de Guinée ont des cornes. Ces animaux habitent les climats excessivement chauds; ils ne peuvent vivre en Europe; ils sont doux, familiers, d'une jolie figure, et sont les plus petites des bêtes à pied fourchu.

Lorsque les chevrotains se voient serrés de trop près par les chiens, ils s'élancent aux branches des arbres, s'y accrochent par leurs longues dents canines, et y restent suspendus jusqu'à ce que la meute soit passée.

LE MUSC OU CHEVROTAIN PORTE-MUSC.

Assez ressemblant au chevreuil, haut de cinquante centimètres sur un mètre de long, le chevrotain n'a ni cornes ni bois sur la tête; son signe distinctif est une espèce de petite bourse qu'il porte près du nombril, et dans laquelle se filtre la liqueur grasse appelée musc. Ses jambes de devant sont droites, frêles, légères, flexibles; celles de derrière robustes, lourdes et fortement arquées. Il présente un pelage d'un brun gris de fer. On le trouve surtout dans les montagnes de l'Asie orientale, en Chine, au Thibet, au Bengale, en Turquie et en Tartarie.

Les Chinois falsifient le musc et en augmentent le poids en y incorporant du plomb bien trituré. Le musc le plus recherché est



celui que l'animal laisse couler sur des pierres ou des troncs d'arbres contre lesquels il se frotte lorsque cette matière devient trop irritante ou trop abondante dans la bourse où elle se forme. L'odeur du musc est peut-être la plus forte de toutes les odeurs connues: il n'en faut qu'une très-petite dose pour parfumer une grande quantité de matière; la plus petite particule suffit pour se faire sentir dans un espace considérable, et le parfum même est si durable et si fixe qu'au bout de plusieurs années il semble n'avoir pas perdu beaucoup de son activité. Il ne faut pas confondre le musc avec d'autres animaux qui fournissent aussi une liqueur musquée. Ainsi parmi nos animaux indigènes nous avons la fouine, le blaireau et le rat musqué.

Le musc sert, en médecine, contre les maladies nerveuses.

Nous signalons encore comme ayant rapport aux chèvres, aux chevrotains, le chevreuil des Indes, les mazames du Mexique.

LE TAPIR OU L'AUTA.

Cet animal peut être regardé comme l'éléphant du Nouveau-Monde, et n'atteint guère que la hauteur d'un mètre sur deux de long; il a pour signe distinctif un nez prolongé en une trompe mobile, assez courte et non préhensible. Il reste plus souvent dans l'eau que sur la terre, où il va de temps en temps brouter l'herbe la plus tendre; car il ne mange point de poisson. Il a le poil ras, mêlé de blanc et de noir, et formant des bandes qui s'étendent en long depuis la tête jusqu'à la queue. Sa voix est une sorte de sifflement. Il tient un peu du mulet

et du cochon. Quoiqu'il ait la gueule armée de vingt dents incisives et tranchantes, il ne se sert point de ses armes contre les autres animaux et fuit tout danger et tout combat. Malgré ses jambes courtes et son corps massif, il court assez vite. On le trouve d'ordinaire en compagnie et même en grandes troupes. Son cuir est d'un tissu si ferme et si serré que souvent il résiste à la balle. On

le trouve communément au Brésil, au Paraguay, près de l'Amazone, dans la Guyane et dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale depuis le Chili jusqu'à la Nouvelle-Espagne.

Quand on chasse les tapirs, ils se réfugient dans l'eau, où il est aisé de les tirer. Blessés, ils deviennent dangereux : on en a vu se jeter sur le canot d'où le coup était parti pour tâcher de se venger en le renversant. Il faut aussi s'en garantir dans les forêts : ils y font des sentiers ou plutôt d'assez larges chemins battus par leurs fréquentes allées et venues; car ils ont l'habitude de passer et repasser toujours par les mêmes lieux, et il est à craindre de se trouver sur ces chemins dont ils ne se détournent jamais, parce que leur allure est brusque et que, sans chercher à offenser, ils heurtent tout ce qui se rencontre devant eux.

La mère tapir montre beaucoup d'affection pour son petit; elle lui apprend à nager, jouer, plonger dans l'eau; à terre, elle s'en fait suivre, et quand il s'éloigne, elle le rappelle, et ne se remet en marche que lorsqu'il l'a rejointe.

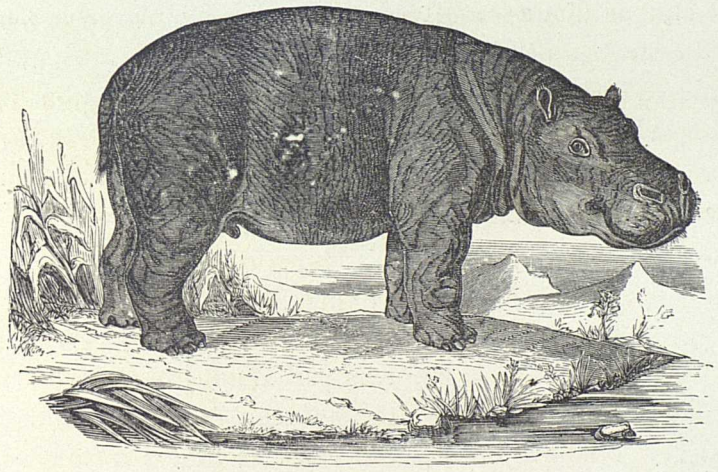
La chair du tapir se mange, mais n'est pas de bon goût; elle est pesante, semblable, pour la couleur et pour l'odeur, à celle du cerf. Les seuls morceaux assez bons sont les pieds et le dessus du cou.

A Cayenne, on l'apprivoise; il distingue son maître au milieu de plusieurs personnes, il le suit comme un chien; il se plaît à ses caresses et lui lèche les mains. On en voit qui vont dans la journée à la campagne en toute liberté, et qui reviennent exactement le soir. Pour attirer les tapirs sauvages, les Indiens n'ont qu'à donner cinq à six coups d'un sifflet fait exprès, et qui imite le cri de ces animaux.

Dans certains vieux auteurs, le tapir porte encore les noms de *cheval marin*, de *vache sauvage*, d'*âne-vache*, de *buffle-élan*.

L'HIPPOPOTAME.

Deux mots grecs, qui signifient *cheval de fleuve* ou de *rivière*, forment le nom de cet animal. Il se trouve surtout dans les rivières du centre et du sud de l'Afrique; il atteint jusqu'à quatre mètres de longueur; mais comme il n'a jamais plus d'un mètre soixante de haut, son ventre énorme touche presque à terre; il peut peser jusqu'à quatre mille livres. Sa peau, d'un brun noir, est dénuée presque complétement de poils, excepté à la queue. Il vit de poissons et de végétaux. On le rencontre le long des rivières dont nous avons parlé plus haut; mais au moindre bruit il se précipite dans l'eau, où il reste longtemps sans respirer. Sa gueule énorme est garnie de trente-six



dents énormes et si dures qu'elles font feu avec le fer. On préfère ces dents-là à l'ivoire pour faire des dents artificielles et postiches : les plus grandes pèsent jusqu'à douze et treize livres chacune.

Avec d'aussi puissantes armes et une force prodigieuse du corps, l'hippopotame pourrait se rendre redoutable à tous les animaux, mais il est naturellement doux; il est d'ailleurs si pesant et si lent à la course qu'il ne pourrait attraper aucun des quadrupèdes. Il

fuit ordinairement lorsqu'on le chasse; mais si l'on vient à le blesser, il s'irrite, et, se retournant avec fureur, se lance contre les barques, les saisit avec ses dents, les soulève, les brise ou les submerge.

Sa chair est bonne, salubre, facile à digérer; son cuir est à l'épreuve de la balle, il sert à faire des harnais et de solides boucliers.

Cet animal dévaste les moissons, choisissant d'avance et déterminant chaque jour celle où il se propose d'aller paître. On prétend aussi qu'il n'y entre qu'à rebours, afin que ses traces qui, par ce moyen, se présentent inverses, puissent mettre en défaut ceux qui voudraient, à son retour des champs, lui tendre quelque embûche.

Un voyageur raconte que la femelle hippopotame se dévoue même à une mort certaine pour défendre son petit. Lui-même, ayant attaqué une mère hippopotame, déclare n'avoir pas eu trop de deux carabines et deux paires d'énormes pistolets d'arçon pour la tenir en respect pendant que deux de ses compagnons la perçaient par derrière à coups de lances et que trois autres passaient un nœud coulant au cou du jeune hippopotame, saisi d'effroi en se voyant séparé de sa mère.

LE CABIAI.

Remarquable par son poil d'un brun jaunâtre, ses jambes courtes, son museau épais, cet animal, qui atteint à un mètre de long, se trouve surtout au bord des rivières, dans l'Amérique du Sud. Il habite souvent dans l'eau, où il nage comme une loutre, y cherche de même sa proie, et vient manger au bord le poisson qu'il a pris; il se nourrit aussi de grains, de fruits et de cannes à sucre. Son cri ressemble au braiement de l'âne; il ne marche ordinairement que la nuit et presque toujours de compagnie; pour échapper à ceux qui le poursuivent, il se jette à l'eau, plonge et va sortir très-loin. Sa chair est grasse et tendre, mais comme celle de la loutre, elle a plutôt le goût de

mauvais poisson que celui d'une bonne viande; on estime sa hure. Il s'apprivoise facilement et mange alors du pain, du miel et des légumes, quoique, à l'état de nature, il préfère à tout le poisson.

On range le paca à côté du cabiai, auquel il ressemble sous plusieurs rapports.

LE PORC-ÉPIC.

Vous reconnaîtrez facilement cet animal aux piquants raides, aigus, susceptibles d'être redressés qui couvrent son corps et le défendent contre ses ennemis. On a dit qu'il pouvait même lancer ces piquants creux et légers comme un tuyau de plume; le fait est, qu'étant peu adhérents, ils se détachent tout simplement dans les secousses que l'animal imprime à son corps. Par sa forme, sa taille et ses habitudes il se rapproche du lapin; il est long d'environ soixante à soixante-dix centimètres. Il ne ressemble au cochon que par le grognement et le goût de sa chair. Il a le museau fendu comme les lièvres, des dents incisives, mais pas de défenses; les oreilles rondes et les pieds armés d'ongles.

Il est originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, mais il peut vivre et se multiplier en Perse, en Espagne et en Italie. On le nourrit aisément avec de la mie de pain, du froment et des fruits; dans l'état de liberté, il vit de racines et de graines sauvages; sa chair, quoique un peu fade, n'est pas mauvaise à manger.

Les piquants voisins de la queue sonnent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser et les relever à peu près comme les coqs d'Inde relèvent les plumes de leur queue. Quand il veut attaquer les serpents, il se met en boule, cache sa tête et ses pieds, et, sans courir risque d'être blessé lui-même, il les transperce de ses piquants.

A côté du porc-épic, nous citerons : 1° le porc-épic de Malaca, qui diffère du porc-épic commun par sa longue queue que terminent des poils plats ou plutôt des lanières semblables à des rognures de parchemin. Ses piquants sont blancs à la pointe,

noirs dans leur milieu, et plusieurs sont noirs en dessus et blancs en dessous. Il dort beaucoup le jour; il mange des pommes et d'autres fruits à pepins ou à noyaux; il ne boit jamais.

L'URSON.

Il diffère assez du porc-épic ordinaire et du coendou pour être regardé comme d'une espèce particulière; il appartient au climat du nord, tandis que les autres appartiennent à celui du midi. Il ressemble au castor et aurait pu s'appeler le *castor épineux* : il est du même pays, de la même grandeur; il a comme lui des dents incisives, deux fourrures, la première douce et longue, l'autre d'un duvet encore plus fin.

Cet animal fuit l'eau et craint de se mouiller. En hiver, la neige lui sert de boisson; en été, il boit de l'eau et lape comme un chien. Les sauvages mangent sa chair, et se servent de sa fourrure après en avoir arraché les piquants qu'ils emploient au lieu d'épingles et d'aiguilles.

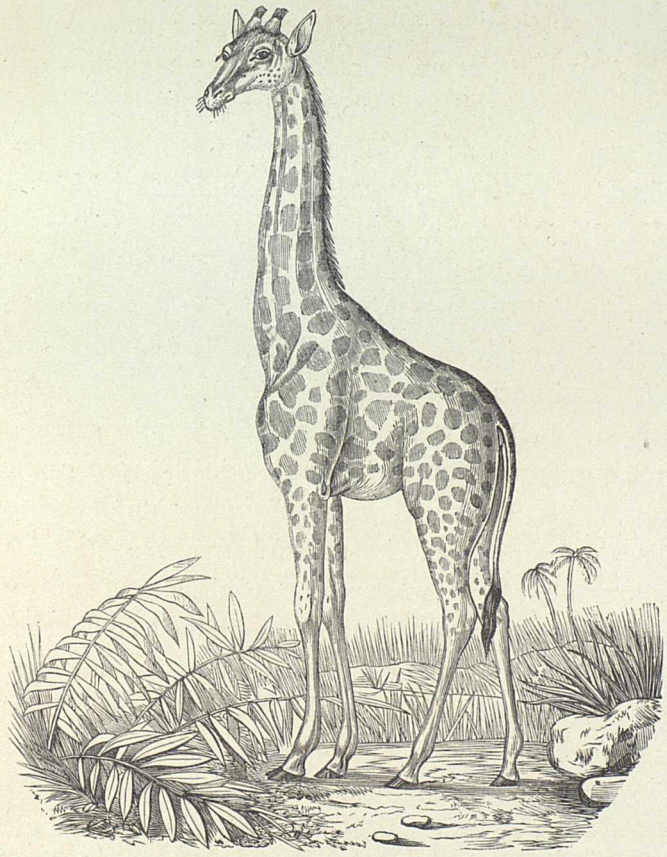
LA GIRAFE.

A première vue, ce qui frappe dans la girafe, c'est un long cou qui porte une tête très-petite et la disproportion de ses jambes, celles de devant étant une fois plus longues que celles de derrière. Aussi sa démarche diffère-t-elle complétement de celle de tous les autres quadrupèdes; c'est un amble. La girafe porte ensemble le pied de derrière et celui de devant du même côté, tandis que les autres quadrupèdes portent en marchant le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière. Son pelage ras et blanchâtre est parsemé de longues taches fauves ou noires, suivant l'âge de l'individu. Sa crinière est droite et entremêlée de poils noirs ou jaunes; sa queue est terminée par une touffe épaisse de crins durs; ses deux petites cornes la rapprochent du cerf, son long cou du chameau, sa peau tigrée du léopard. Ces deux dernières ressemblances l'ont fait appeler chameau-léopard

par les anciens. Elle habite les déserts de l'Afrique, où elle vit en troupes, elle se nourrit de jeunes bourgeons et de feuilles d'arbres. Sa taille atteint jusqu'à vingt et un pieds (sept mètres).

Sa physionomie indique un animal doux, et, en effet, on peut le conduire partout où l'on veut avec une petite corde passée autour de la tête.

Sa chair, surtout quand la bête est jeune, est assez bonne à man-



ger, et ses os sont remplis d'une moelle que les Hottentots trouvent exquise; aussi vont-ils souvent à la chasse des girafes, qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées. Le cuir de ces animaux est épais d'un demi-pouce. Les Africains s'en servent à différents usages : ils en font des vases pour conserver de l'eau.

On a remarqué que quand les girafes se reposent, elles se couchent sur le ventre, ce qui leur donne des callosités aux bosses de la poitrine et aux jointures des jambes : c'est un autre trait de ressemblance avec les chameaux.

L'UNAU OU BRADYPE ET L'AI.

On a appelé ces animaux *paresseux* à cause de leur marche lente et embarrassée. Leurs membres antérieurs étant très-disproportionnés avec les membres postérieurs, ils sont forcés de se traîner sur les coudes. On les trouve surtout dans les forêts de l'Amérique méridionale; ils se nourrissent de feuilles et d'écorce. L'unau et l'aï diffèrent assez entre eux pour que certains naturalistes aient cru devoir les regarder comme de deux espèces différentes. L'unau n'a point de queue et n'a que deux ongles aux pieds de devant; l'aï porte une queue courte et trois ongles à tous les pieds. Leur poil n'est pas de la même couleur; mais le caractère le plus distinctif et le plus singulier, c'est que l'unau a quarante-six côtes, tandis que l'aï n'en a que vingt-huit. Nous ferons, à ce sujet, remarquer qu'aucun des animaux les plus gros n'ont autant de chevrons à leur charpente : l'éléphant n'a que quarante côtes. Leurs yeux sont obscurs et couverts, leur mâchoire lourde et épaisse, leur poil semblable à de l'herbe séchée, leurs cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches; point de doigts séparément mobiles, ongles excessivement longs; point d'armes pour attaquer ou se défendre. Confinés à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés, ils ne peuvent parcourir que trois ou quatre mètres en une heure : on dirait des ébauches imparfaites de la nature. Ils ont beaucoup d'ennemis : les hommes et les animaux de proie les recherchent et les tuent à cause de leur chair, qui n'est pas précisément mauvaise.

Quoiqu'ils soient lents, gauches, presque inhabiles au mouvement, ils sont durs, forts de corps et vivaces.

Certains naturalistes prétendent que l'unau et l'aï, si paresseux

à terre, sont très-agiles dès qu'ils se trouvent sur les arbres.

L'aï est de la taille d'un chat. Son nom lui vient de son cri plaintif : aï!

Le kouri est un petit unau.

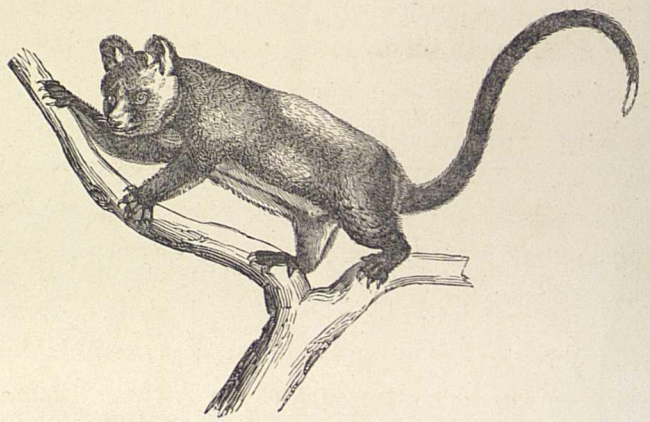
LE SURIKATE.

Cet animal est le seul, avec la hyène, qui ait également quatre doigts à tous les pieds; il aboie comme un jeune chien ou fait entendre un cri assez semblable au bruit d'une crécelle. On le trouve surtout en Afrique, dans les terres montagneuses, au-dessus du cap de Bonne-Espérance. Réduit à l'état de domesticité, il préfère à tout, la viande, le poisson et les œufs; il joue avec les enfants et avec les chats; mais quand une fois il a pris certaines personnes en aversion, il ne manque jamais de les mordre quand elles veulent le toucher; et chose singulière, si quelqu'un le prend, le cartilage du bout du nez se plie pendant qu'il flaire, et, suivant l'odeur qu'il reçoit de la personne, il mord ou ne mord pas. Il y a des gens qui lui déplaisent si fort qu'il s'échappe même pour les mordre, et quand il ne peut pas attraper les jambes, il se jette sur les souliers ou sur les vêtements qu'il déchire; quelquefois il a recours à la ruse.

LE PHALANGER OU RAT DE SURINAM.

Le phalanger offre la singularité suivante qui lui a valu son nom : ses phalanges sont étrangement conformées; de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés, le premier est soudé avec son voisin, en sorte que ce double doigt fait la fourche et ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Le pouce est séparé des autres doigts et n'a point d'ongle à son

extrémité. La sarigue et la marmose ont le pouce de même, mais ils n'ont pas comme lui les phalanges soudées.



Le phalanger atteint la taille d'un petit lapin ou d'un très-gros rat. Il est remarquable par sa longue queue et son long museau. On le trouve à la Nouvelle-Hollande et aux Indes méridionales.

LE COQUALIN.

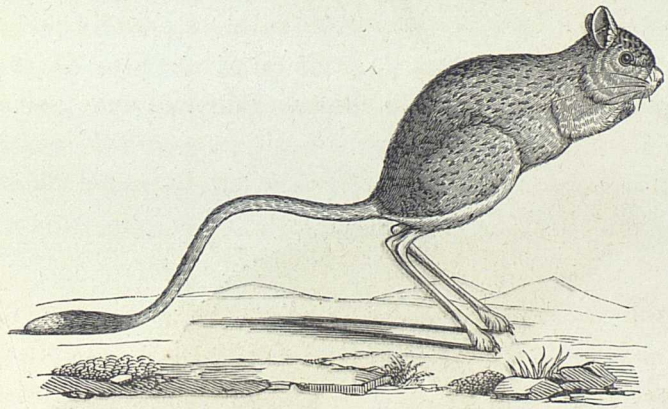
oli animal, assez semblable à l'écureuil, il porte des couleurs très-remarquables : il a le ventre d'un brun jaune, le corps d'un blanc varié de noir, de brun et d'orangé; sa queue est garnie d'un panache, mais il n'a point de poils à l'extrémité des oreilles comme l'écureuil. Il ne monte pas sur les arbres et loge dans les trous et sous les racines; il fait des provisions pour l'hiver. Défiant et farouche, rusé, il ne se laisse jamais apprivoiser.

Il est particulier aux pays méridionaux de l'Amérique.

LES GERBOISES. LE GERBO.

ous indiquerons, comme caractère distinctif de ces animaux, la très-grande disproportion qui se trouve entre leurs jambes de derrière et celles de devant, celles-ci n'étant pas si grandes que les mains d'une taupe, et les autres ressemblant aux pieds d'un oiseau. Le gerbo a la tête faite à peu

près comme celle du lapin, mais il a les yeux plus grands et les oreilles plus courtes. Il a le nez couleur de chair et sans poils, des moustaches noires et blanches autour de la gueule; ses pieds de devant ne touchent jamais la terre, il ne s'en sert que comme de mains pour porter à sa gueule. Ces mains ont quatre doigts munis d'ongles et le rudiment d'un cinquième doigt sans ongle. Les pieds de derrière n'ont que trois doigts, celui du milieu est un peu plus long que les deux autres, et tous trois sont garnis d'ongles. La queue est beaucoup plus longue que le corps. Les jambes sont nues et de couleur de chair, aussi bien que le nez et les oreilles.



Le dessus de la tête et le dos sont couverts d'un poil roussâtre; les flancs, le dessous de la tête, la gorge, le ventre et le dedans des cuisses sont blancs; il a au bas des reins une grande bande noire en forme de croissant.

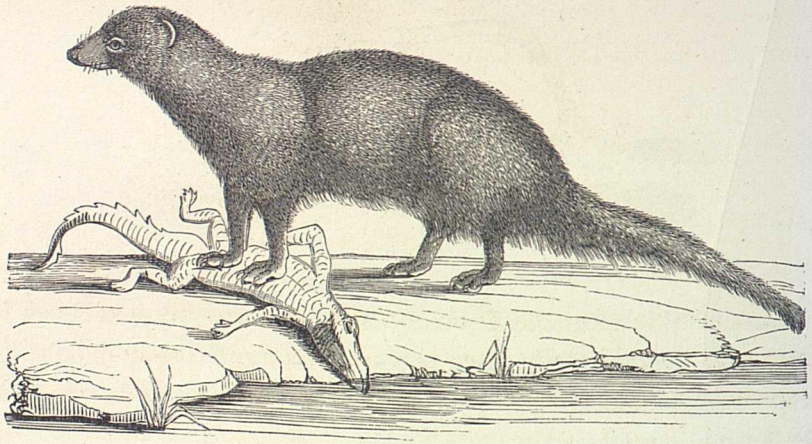
L'alagtaga, autre gerbo, est plus petit qu'un lapin, les pieds de devant ont cinq doigts; ceux de derrière n'en ont que quatre.

Les gerboises cachent ordinairement leurs mains ou pieds de devant dans leurs poils; elles ne marchent pas en réalité, mais elles sautent avec légèreté et vitesse à environ un mètre de distance, et toujours debout comme les oiseaux. En repos elles sont assises sur leurs genoux; elles ne dorment que le jour et jamais la nuit. Elles mangent du grain et des herbes comme les lièvres. Elles

se creusent des terriers comme les lapins. Elles habitent l'Arabie, la Syrie et les contrées sablonneuses du nord de l'Afrique.

LA MANGOUSTE OU RAT DE PHARAON.

Particulier à l'Égypte, cet animal atteint la taille de 16 à 20 centimètres de long ; son corps est assez mince, ses pattes courtes et terminées par cinq doigts à ongles aigus, sa peau est sillonnée par douze à seize bandes d'un brun foncé, il habite aux bords des eaux et se nourrit surtout de rats et de serpents. En Égypte la mangouste est domestique comme le chat l'est en Europe, et elle sert de même à prendre les souris et les rats ; mais son goût pour la proie est encore plus vif, et son instinct plus étendu ; car elle chasse également aux oiseaux, aux



quadrupèdes, aux lézards et aux insectes. Quand elle commence à ressentir les impressions du venin des serpents qu'elle a tués, elle va chercher des antidotes et particulièrement une racine que les Indiens ont nommée de son nom et qu'ils disent être un des plus sûrs et plus puissants remèdes contre les morsures de la vipère et de l'aspic. Elle mange les œufs de crocodile, comme ceux des poules et des oiseaux ; elle tue et mange aussi les petits crocodiles. Elle a une petite voix douce, une sorte de murmure, et son cri ne devient aigre que lorsqu'on l'irrite. Elle était en vénération chez les anciens Égyptiens.

L'ISATIS OU RENARD BLEU.

Nous placerons l'isatis entre le renard et le chien. On le trouve surtout dans les terres du nord voisines de la mer Glaciale. S'il ressemble beaucoup au renard par la forme de son corps et par la longueur de sa queue, il ressemble plus au chien par la tête ; son pelage est blanc dans un temps et bleu cendré dans un autre. Sa voix tient de l'aboiement et du glapissement ; il se fait un terrier étroit, profond, à plusieurs issues, où il porte de la mousse. Il mange des rats, des lièvres et des oiseaux ; il a pour ennemi le glouton avec lequel il lui faut combattre surtout quand il se jette à l'eau et traverse les lacs pour prendre les nids des canards et des oies.

LE GLOUTON.

Le glouton, animal au corps bas et trapu, long d'un mètre, ressemble assez au blaireau par la forme ; sa fourrure, une des plus estimées, est noire en dessus et d'un brun roux ou gris en dessous. Il est originaire de la Laponie et des terres voisines de la mer du Nord, tant en Europe qu'en Asie ; loin de pouvoir courir, il ne marche que d'un pas lent, mais la ruse supplée à la légèreté qui lui manque ; il attend les animaux au passage, il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus et les saisir avec avantage ; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entoure le corps et s'y attache si fort avec les griffes et les dents que rien ne peut l'en séparer : ces pauvres animaux précipitent en vain leur course ; en vain ils se frottent contre les arbres, et font les plus grands efforts pour se délivrer ; l'ennemi, assis sur leur croupe ou sur leur cou, continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie,

à les dévorer en détail jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort. Il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite et combien il peut dévorer de chair en une seule fois. C'est le vautour des quadrupèdes. Le seul animal qu'il puisse prendre à la

course est le castor; à défaut de chair vivante il déterre les cadavres et les mange.

Sa chair est détestable; on ne chasse cet animal que pour sa peau ; on l'apprivoise facilement, et, dans l'état de domesticité, il se montre moins vorace.

LE CARCAJOU.

Plusieurs naturalistes regardent le carcajou comme étant un blaireau ; cependant, il en diffère en ce qu'il n'a que quatre doigts aux pieds de devant, tandis que notre blaireau en a cinq; son poil est bien plus doux, bien plus soyeux et plus long. Il est d'un blanc grisâtre, à peu près de la couleur du loup-cervier. Sa tête est divisée par des bandes blanches, avec sa queue il se suspend et s'accroche à tout ce qu'il rencontre, lorsqu'il veut descendre d'un arbre; il s'en sert même pour saisir les choses auxquelles il ne peut atteindre avec ses pattes. Il se couche et dort dès qu'il voit le jour. Apprivoisé, il est plutôt caressant que docile, il boit de l'eau, du café, du lait, du vin et même de l'eau-de-vie, surtout s'il y a du sucre, et il en boit jusqu'à s'enivrer. Il mange aussi de tout indistinctement. Quand il joue et qu'on lui fait du mal, il se plaint par un petit cri semblable à celui d'un jeune pigeon; quand il menace, il siffle à peu près comme une oie; lorsqu'il bâille, il tire une langue d'une longueur démesurée.

LE KINKAJOU.

On trouve à cet animal quelque ressemblance avec le chat ; il a la queue longue et la relève sur son dos, pliée en deux ou trois plis; il a des griffes et grimpe sur les arbres, où il se couche pour attendre sa proie et se jeter dessus pour la dévorer; ainsi il se précipite sur un orignal, l'entoure de sa queue, lui ronge le cou au-dessous des oreilles, jusqu'à ce qu'il tombe; mais si l'orignal peut gagner l'eau, il est sauvé, parce qu'alors le kinkajou lâche prise et reste à terre. Il se met souvent en embuscade, tandis que les renards marchent en avant comme ses éclaireurs et lui amènent sa proie. Il se trouve surtout dans les montagnes de la Nouvelle-Espagne et à la Jamaïque. Son attitude favorite est d'être assis sur ses pattes de derrière, le corps droit avec un fruit dans les pattes de devant et la queue roulée.

LE LEMMING.

Semblable par la figure à une souris, il a la queue plus courte, le poil fin et taché de couleur noire, jaunâtre et roussâtre ; autour de la gueule se voient plusieurs poils raides en forme de moustache; ses oreilles sont couchées sur le dos; ses jambes de devant sont très-courtes; ses pieds sont armés de cinq ongles aigus. Il habite ordinairement les montagnes de la Laponie et de la Norwége; mais il en descend quelquefois en si grand nombre dans certaines années et dans certaines saisons, qu'on regarde son arrivée comme un fléau terrible; il fait un dégât affreux dans les campagnes, dévaste les jardins, ruine les moissons, et ne laisse rien que ce qui est serré dans les maisons où heureusement il n'entre pas. Il aboie à peu près comme les petits chiens; lors-

qu'on le frappe avec un bâton, il se jette dessus et le tient si fort qu'il se laisse enlever et transporter à quelque distance sans vouloir le quitter ; il se creuse des trous sous terre, et comme les taupes, mange les racines. Il meurt infailliblement au renouvellement des herbes. Le nombre de ces animaux est si prodigieux que quand ils meurent, l'air en est infecté, et cela occasionne beaucoup de maladies; il paraît même qu'ils infectent les plantes qu'ils ont rongées, car le pâturage fait alors mourir le bétail. Sa chair et sa fourrure ne valent rien. Le lemming est long de quinze à vingt centimètres.

LES MOUFETTES.

On a nommé ainsi ces animaux à cause de l'odeur si forte et si mauvaise qu'ils répandent lorsqu'on les inquiète; cette odeur suffoque comme la vapeur souterraine qu'on appelle *moufette;* ils sont encore désignés pour cette raison, par les voyageurs sous les noms de *puants*, de *bêtes puantes*, d'*enfants du*

diable ; ils ressemblent aux martes et aux putois. On distingue : la moufette chinche ou moufette d'Amérique; la moufette du Chili et la moufette zorille.

La moufette a les jambes courtes, le museau mince, les oreilles petites, le poil d'un brun foncé, les ongles noirs et pointus ; il

se cache dans des trous et des fentes de rochers, où il élève ses petits ; il vit d'oiseaux, de scarabées et de vermisseaux. On les trouve surtout dans les contrées chaudes des deux Amériques.

LE PÉKAN ET LE VISON.

Le pékan ressemble si fort à la marte, et le vison à la fouine, que nous croyons qu'on peut les regarder comme des variétés dans chacune de ces espèces ; ce sont les mêmes formes, les mêmes proportions, la même longueur de queue, la même qualité de poil, enfin les mêmes habitudes. Nous donnons donc le pékan comme une variété de l'espèce marte, et le vison comme une variété de l'espèce fouine, en faisant remarquer seulement que le pékan et le vison ont le poil plus brun et plus lustré que ces derniers. Ces animaux habitent le nord de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique.

LA ZIBELINE OU MARTE ZIBELINE.

La zibeline ressemble à la marte commune par la forme et l'habitude de son corps, et à la belette par ses dents ; ses pieds sont larges et armés de cinq ongles. Elle habite le bord des fleuves, les lieux ombragés et les bois les plus épais; elle se trouve principalement en Sibérie. Elle saute très-agilement d'arbre en arbre et craint fort le soleil, qui change, dit-on, en très-peu de temps, la couleur de son poil. Elle vit de rats, de poissons, de graines de pin et de fruits sauvages. Les zibelines les plus noires sont les plus estimées. La différence qu'il y a entre cette fourrure et toutes les autres, c'est qu'en quelque sens qu'on pousse le poil, il obéit également, au lieu que les autres poils, pris à rebours, font sentir quelque roideur par leur résistance.

La chasse des zibelines se fait par des criminels confinés en Sibérie ou par des soldats qu'on y envoie exprès : les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures à laquelle ils sont taxés. Ils ne tirent qu'à balle pour gâter le moins

possible la fourrure de ces animaux. S'ils veulent dresser des piéges, ils écartent d'abord la neige; puis sur des pierres pointues ils posent de petites planches qui abritent des morceaux de viande attachés à une poutre extrêmement mobile; sitôt que la marte touche à cette poutre, la bascule tombe et la tue. La zibeline se défend toujours contre les hommes et les bêtes en mordant avec acharnement.

L'ORNITHORYNQUE.

Voici l'un des animaux les plus singuliers de la classe des mammifères, car, à leur organisation, il joint un bec d'oiseau analogue à celui du canard. Il a environ 35 centimètres de longueur; son corps est couvert d'un poil roussâtre; ses pieds, courts, sont palmés comme ceux du canard et terminés par cinq doigts. Chez le mâle ces doigts sont pourvus d'un ergot qui sécrète un venin dangereux. On a cru quelque temps que cet animal, encore peu connu, pondait des œufs comme un oiseau,

mais il paraît qu'il est vivipare. La femelle dépose ses petits dans un terrier qu'elle creuse sur le bord d'un lac ou d'une rivière. L'ornithorynque vit de poissons qu'il prend en plongeant. Sa chair en exhale fortement l'odeur. Ainsi cet animal bizarre joint au bec, attribut des oiseaux, les habitudes des amphibies, l'organisation des mammifères, et, par le poison qu'il sécrète, il rappelle les reptiles venimeux. Il habite la Nouvelle-Hollande.

QUADRUMANES.

Nous allons maintenant parler des principaux individus quadrumanes ou à quatre mains, avec le pouce séparé aux pieds de devant et de derrière : les makis, les singes, les sapajous, l'ouistiti, etc.; ce sont les animaux les moins éloignés de l'homme physique pour les formes générales et pour l'organisation intérieure, surtout pour les dispositions des intestins.

LES MAKIS : LE MOCOCO. LE MONGOUS. LE VARI.

Les makis sont des animaux quadrumanes (à quatre mains) doués d'une très-grande agilité et ressemblant beaucoup aux singes, dont ils ne diffèrent guère que par leur museau pointu comme celui de la fouine et leurs six dents incisives de la mâchoire inférieure, tandis que tous les singes n'en ont que quatre. Ils habitent l'Asie, l'Afrique et surtout Madagascar; ils forment plusieurs espèces : le mococo à queue annelée, le mongou ou maki brun, le vari ou maki pie.

Le mococo est remarquable par sa physionomie fine, sa forme élégante, son poil toujours propre et lustré, ses grands yeux, ses jambes de derrière beaucoup plus longues que celles de devant, et sa belle et longue queue toujours relevée, toujours en mouvement et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs ou blancs, tous bruns du haut et séparés les uns des autres. Il a des mœurs douces et ne ressemble au singe ni par la méchanceté ni par le naturel. Il s'apprivoise assez, mais son mouvement continuel force de le tenir à la chaîne. Il n'a pas le corps plus gros qu'un chat.

Le mongous est plus petit que le mococo; son poil est court et frisé; il fait entendre un coassement tout semblable à celui de la grenouille; il y a des mongous qui ne sont pas plus grands que le loir.

Le vari est plus grand, plus fort et plus sauvage que le mococo; il montre même une farouche méchanceté; quand deux varis se trouvent dans un bois, ils font autant de bruit que s'ils étaient une centaine; leur voix ressemble au mugissement du lion. Il se distingue par une cravate de poils fort longs autour du cou.

Les makis ont l'habitude, à en croire certains voyageurs, de prendre souvent devant le soleil une attitude d'admiration ou de plaisir. Ils s'asseyent et étendent les bras en regardant cet astre, vers lequel ils se tournent à mesure qu'il s'élève ou décline.

LE LORI.

Le lori tient beaucoup des singes et des makis; il habite l'île de Ceylan. Il est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur; il a neuf vertèbres lombaires, au lieu que tous les autres animaux n'en ont que cinq, six ou sept; et cet allongement paraît d'autant plus considérable qu'il n'est pas terminé par une queue; sa tête est tout à fait ronde; ses yeux sont excessivement gros et très-voisins l'un de l'autre. Il ne sort que la nuit ou le soir pour aller à la chasse des insectes et des fruits dont il se nourrit; sa démarche est lente comme celle des animaux appelés *paresseux;* son cri ressemble à un sifflement. On distingue le lori du Bengale et le maki gris.

SINGES.

Comme signes distinctifs de ces animaux, comme traits plus ou moins éloignés de leur ressemblance avec l'homme, il faut remarquer qu'ils ont de 32 à 36 dents; des ongles plats à chacun de leurs quatre membres, terminés par des mains offrant un pouce séparé et plus ou moins opposable avec les autres doigts; leur visage, presque nu, est tantôt couleur de chair, tantôt bleu, tantôt noir; leurs narines sont tantôt très-écartées, tantôt rapprochées comme les nôtres; leurs oreilles sont

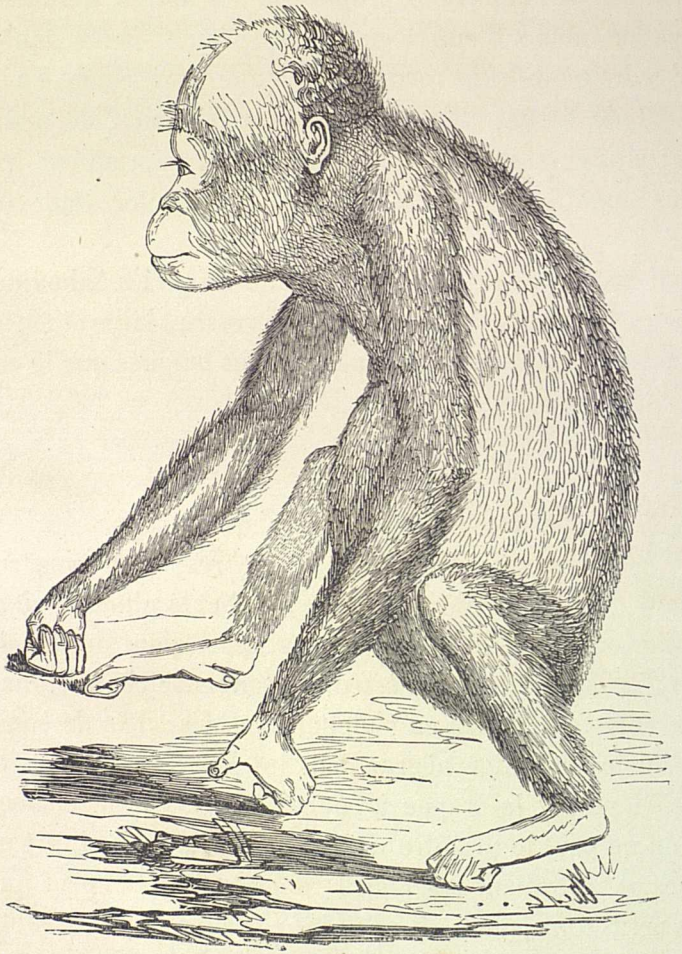
rarement bordées; il y a beaucoup de vivacité et de mobilité dans leurs yeux. Leur taille varie depuis celle de l'écureuil jusqu'à celle des hommes de six pieds (deux mètres). Dans les espèces de l'ancien continent on remarque de grosses et laides callosités aux parties postérieures; leurs membres sont longs à l'excès, grêles et n'approchent pas de l'admirable proportion des nôtres. Certains singes n'ont pas de queue, d'autres en ont une, tantôt lâche, tantôt prenante; leurs mains sont recouvertes d'une peau ridée. En général ils vivent de fruits; ils ont beaucoup d'instinct, de malice, de finesse; plusieurs se laissent apprivoiser et apprennent les tours les plus singuliers, grâce à leur facilité d'imiter tout ce qu'ils voient.

Parmi les singes proprement dits, on range les babouins, animaux à queue courte, à face allongée, à museau large et élevé; et les guenons aux queues aussi longues ou plus longues que le corps.

L'ORANG-OUTANG PONGO.

De tous les singes, c'est celui qui se rapproche le plus de l'homme; il dort sur les arbres et se construit une hutte, un abri contre le soleil et la pluie; il vit de fruit et ne mange pas de chair; quand les nègres font du feu dans les forêts qu'il habite, il vient s'asseoir devant et se chauffe, mais il ne sait pas entretenir le feu en y mettant du bois; il va de compagnie et tue quelquefois des nègres dans les lieux écartés; il attaque même l'éléphant, le frappe à coups de bâton et le chasse de la forêt; on ne peut le prendre vivant, parce qu'il est si fort que des hommes ne suffiraient pas pour le dompter; on ne peut qu'attraper les petits tout jeunes; la mère les porte marchant debout, et ils se tiennent attachés à son corps avec les mains et les genoux. Il y a deux espèces d'orangs : le pongo, qui est aussi grand et plus gros qu'un homme, et le jocko, qui est beaucoup plus petit. L'orang-outang n'a point d'abajoues, c'est-à-dire point de poches au dedans des joues; il a sur la tête des poils qui descendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes. Il a treize côtes, tandis que

l'homme n'en a que douze; la langue et les organes de la voix sont conformés comme les nôtres, mais il lui est impossible de parler. On rapporte qu'un de ces pongos, ayant pris un jeune nègre, l'emporta dans la forêt sans lui faire le moindre mal ; à son retour cet enfant raconta qu'il avait été bien traité par ces animaux. Voici



la description que Buffon donne d'un orang-outang apprivoisé. « Il marchait debout sur ses deux pieds, même en portant des choses lourdes ; son air était assez triste, sa démarche grave, ses mouvements mesurés, son naturel doux. Le signe et la parole suffisaient pour le faire agir. Il présentait la main pour reconduire les gens

qui venaient le visiter ; il se mettait à table, déployait sa serviette, s'en essuyait les lèvres, se servait de cuiller, de fourchette, de verre, etc. Il aimait beaucoup les bonbons. » Un autre voyageur parle d'un singe qu'il vit à Java, et dit : « Il faisait tous les jours proprement son lit, s'y couchait sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture... Quand il avait mal à la tête, il se la serrait avec un mouchoir. Il allait souvent à la pêche aux huîtres ; or il y a une espèce d'huîtres appelées *taclovo* qui pèsent plusieurs livres et qui sont ouvertes sur le rivage ; comme il craignait, quand il voulait les manger, qu'elles ne lui attrapassent la patte en se refermant, il avait soin de jeter une pierre dans la coquille, ce qui empêchait les deux vulves de se réunir. »

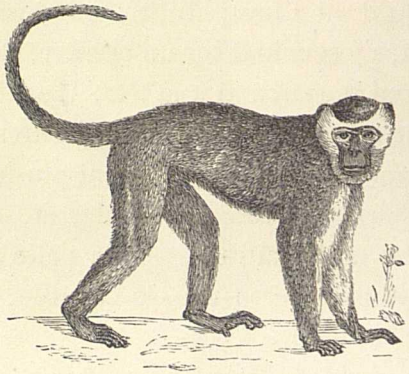
M. de la Brosse parle de deux jeunes orangs-outangs transportés à bord de son vaisseau. Quand ils étaient à table, ils se faisaient entendre des mousses lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose, et quelquefois, quand les enfants refusaient de leur donner ce qu'ils demandaient, ils se mettaient en colère, leurs saisissaient les bras, les mordaient et les abattaient sous eux.

Wormser raconte qu'un orang-outang apprivoisé ne manquait jamais, avant de se coucher, de bien arranger le foin de sa litière, d'en disposer un tas plus considérable pour le chevet et de se couvrir bien chaudement. Quelquefois il prenait un lambeau de linge, mettait du foin au milieu, et relevant avec adresse les quatre coins, il en faisait une espèce d'oreiller qu'il plaçait artistement au chevet de son lit.

L'ORANG-OUTANG JOCKO.

Ce qui distingue cet animal d'avec le précédent, c'est le défaut d'ongle au gros orteil des pieds, ou mains postérieures, qui manque toujours au Jocko et qui se trouve toujours au contraire dans l'espèce du pongo. « Il en est de même de leurs habitudes naturelles : le pongo marche presque toujours debout sur ses deux pieds de derrière, tandis que le jocko ne prend

cette habitude que rarement et surtout lorsqu'il veut monter sur un arbre. Un Portugais, ayant pris une femelle d'orang-outang



jocko, la dressa si bien aux soins du manége, qu'elle lui rendait presque tous les services d'un domestique.

LE GORILLE ET LE CHIMPANZÉE.

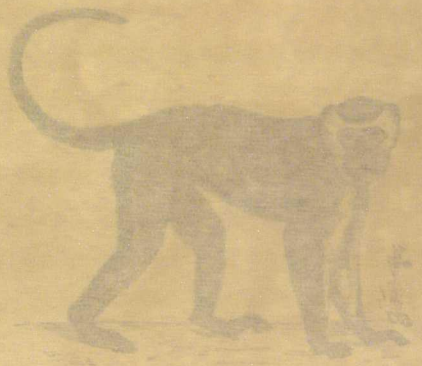
Une nouvelle espèce d'orang, inconnue jusqu'à ce jour, a été tuée dans les forêts du Gabon, partie de la Guinée où les Français ont un établissement. Le corps, renfermé dans une énorme barrique de rhum, a été envoyé dernièrement au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où on peut le voir empaillé.

Rien de plus étrange que cette figure de singe : une tête énorme, d'une forme singulière et différente de celle de tous les autres singes, un cou monstrueux, une large poitrine, des membres musculeux et annonçant, par leur grosseur, une force bien supérieure à celle de l'homme ; des mains, dont les doigts sont d'une grosseur double des nôtres, un corps entièrement couvert de poils noirâtres : tels sont les traits principaux du gorille.

Le chimpanzée, de la taille d'un homme ordinaire, a la face nue, le museau court, le front arrondi, l'oreille externe très-grande, mais de forme humaine, les mains munis d'ongles plats ; point de

Le Chimpanzée.

cette habitude que rarement et surtout lorsqu'il veut mon[ter] un arbre. En Portugais, ayant pris une femelle d'ora[ng]



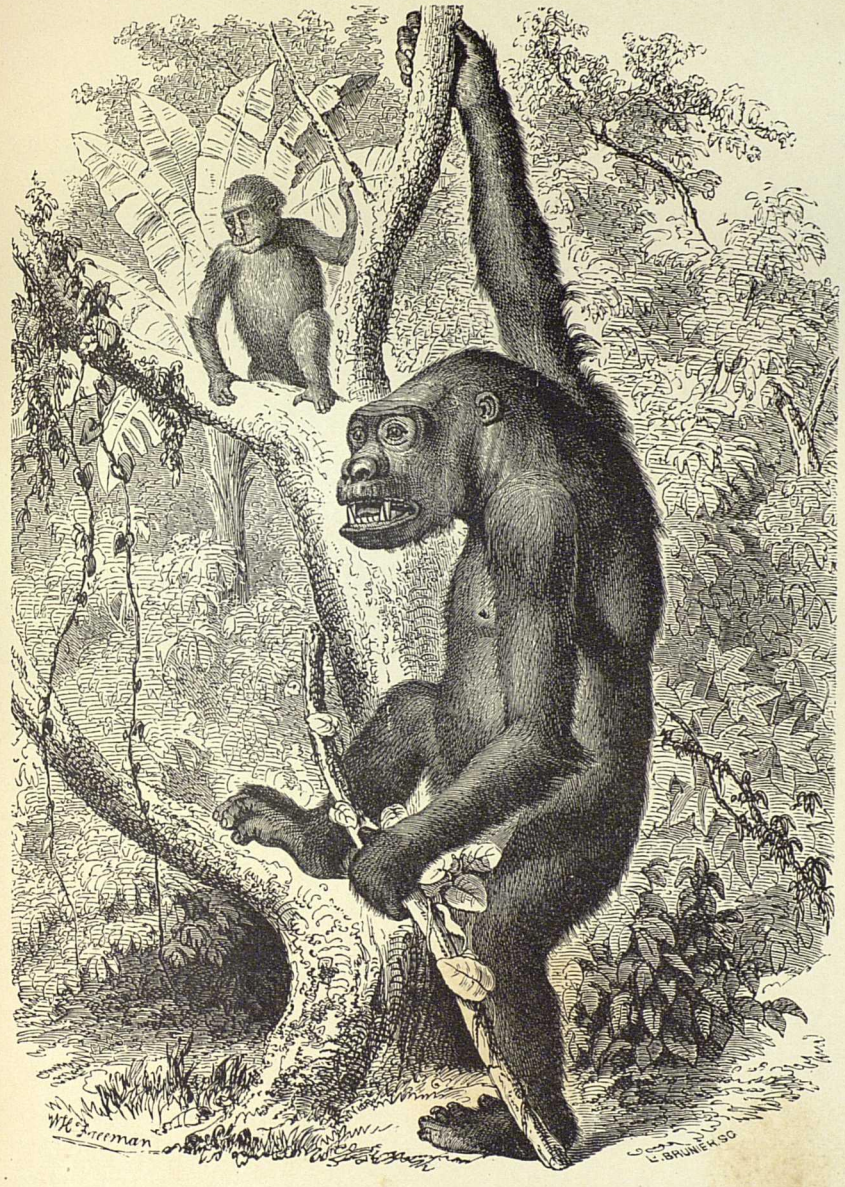
jocko, la dressa si bien aux soins du manége, qu'elle fit presque tous les services d'un domestique.

LE GORILLE ET LE CHIMPANZÉE.

Une nouvelle espèce d'orang, inconnue jusqu'[à] a été tuée dans les forêts du Gabon, partie de [la] où les Français ont un établissement. Le corps, [...] dans une énorme barrique de rhum, a été envoyé dern[ier] au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où on peut le [voir] paille.

Rien de plus étrange que cette figure de singe : une tête [...] d'une forme singulière et différente de celle de tous les [...] singes, un cou monstrueux, une large poitrine, des membr[es] calibre et annonçant, par leur grosseur, une force bien supé[rieure] à celle de l'homme ; des mains, dont les doigts sont d'une [...] double des nôtres, un corps entièrement couvert de poils noirs, tels sont les traits principaux du gorille.

Le chimpanzée, de la taille d'un homme ordinaire, a la tête [...] le museau court, le front arrondi, l'oreille externe très grande, mais de forme humaine, les mains munis d'ongles plats ; pour



Le Chimpanzée.

queue ni d'abajoues. Il marche et grimpe avec facilité, s'apprivoise aisément et ressemble par les mœurs et les habitudes aux grands singes dont nous venons de parler.

LE GIBBON.

Cet animal est très-voisin des orangs. Il n'a ni queue, ni poche aux joues ; son museau est court; ses oreilles ressemblent aux oreilles de l'homme. Il est doux, timide, facile à apprivoiser, mais peu capable d'éducation ; sa taille atteint jusqu'à six mètres et demi ; ses bras, démesurément longs, touchent presque à terre quand il est debout. Il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche, il a tout autour de la face un cercle de poils gris, de manière qu'elle se présente comme si elle était environnée d'un cadre rond ; ce qui lui donne un air très-singulier. Il est encore remarquable par une énorme poche gutturale qu'il porte au larynx et au moyen de laquelle son cri acquiert une force épouvantable et s'entend à près d'une lieue à la ronde. Il se trouve dans les contrées méridionales de l'Asie ; principalement dans les terres de Coromandel, de Malaca et des îles Moluques. Les mères se font remarquer par leur tendresse pour leurs petits qu'elles lavent avec soin, qu'elles débarbouillent et surtout qu'elles n'abandonnent jamais, même au moment des plus grands dangers pour elles-mêmes. On a découvert récemment une nouvelle espèce de gibbon, appelé le *Wouvou* ou gibbon agile, qui, après avoir suivi une branche, peut, d'un seul élan, franchir des espaces de douze mètres et attraper les oiseaux les plus légers.

LE PITHÈQUE.

Le pithèque n'a point de queue, et n'atteint guère qu'à deux pieds de haut; il se trouve communément en Asie Mineure et en Afrique, surtout du côté d'Alger, de Constantine et de Stora. Les pithèques sont si communs à Stora que les arbres des environs en sont quelquefois couverts. Ils se

nourrissent de pommes de pin, de glands doux, de figues d'Inde, de melons, de pastèques et de légumes qu'ils enlèvent des jardins des Arabes. Pendant qu'ils commettent leurs vols, ils placent des sentinelles pour éviter toute surprise. Ils s'apprivoisent facilement et distinguent alors ceux qui leur veulent du bien d'avec leurs ennemis. Ils se rappellent les mauvais traitements, et il faut bien du temps et des soins assidus pour leur en faire perdre le souvenir; ils caressent leurs bienfaiteurs, les flattent, les appellent par des cris très-expressifs et les suivent avec la fidélité d'un chien. Les Arabes mangent la chair du pithèque.

LE MAGOT.

De tous les singes sans queue, c'est celui qu'on apporte le plus souvent en Europe, parce qu'il s'accommode le mieux de la température de notre climat. Il atteint environ à un mètre de hauteur quand il est debout sur ses jambes de derrière; du reste, il marche plus volontiers à quatre pattes qu'à deux. Le bas de sa tête ressemble au museau du dogue, il a des abajoues; sa face est couverte de duvet; son poil, verdâtre sur le corps, prend une teinte d'un jaune blanchâtre sur le ventre. Il apprend à danser, à gesticuler, à se laisser vêtir et coiffer. Il fait des tours de gymnastique, se bat avec les chiens et les chats, et souvent remporte sur eux la victoire.

On montrait, il n'y a pas longtemps encore, dans les rues de Paris un magot qui savait en même temps siffler avec un flageolet, tourner la manivelle d'un orgue de Barbarie, battre de la grosse caisse, et enfin, frapper l'une contre l'autre des cymbales retentissantes.

Le magot se trouve dans tous les climats chauds de l'ancien continent.

LE MANDRILL.

Le mandrill passe généralement pour être le plus grand des singes après l'orang-outang; on le trouve dans les provinces méridionales de l'Afrique. On ne peut guère s'imaginer un être plus laid et plus dégoûtant; de son nez plat découle sans cesse une morve épaisse qu'il recueille avec sa langue; sa face est violette et toute ridée, triste, sombre, difforme sans pourtant exprimer la férocité; il pleure et gémit. Ses oreilles sont

nues aussi bien que le dedans des mains et des pieds; son long poil, d'un brun roussâtre sur le corps, devient gris sur la poitrine et sur le ventre; il marche sur deux pieds plus souvent que sur quatre; il atteint jusqu'à plus d'un mètre et demi de hauteur quand il est debout. On l'appelle encore boggo.

LE MANGABEY. LA MONE.

Il a pour signe distinctif et très-apparent ses paupières nues et toutes blanches. Tantôt son poil est noir, mêlé de blanc et de brun foncé; tantôt il porte un large collier de poils blancs autour du cou; sa queue est longue et relevée; il marche à quatre pattes; sa longueur, depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue, ne dépasse guère un pied et demi.

La mone est la plus commune des guenons ou singes à longue queue ; comme le magot, elle s'accoutume facilement à notre climat, quoiqu'elle soit originaire des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie. Elle a une espèce de barbe blanche, jaune et noire; le reste de son corps est à peu près de la même couleur mélangée. On l'appelle encore *le vieillard, le singe varié*. Elle s'attache à ceux qui la soignent.

LES SAJOUS OU SAPAJOUS ET LES SAGOUINS : L'OUARINE ET L'ALOUATE.

Tous les quadrumanes dont nous avons parlé ci-dessus, singes, babouins, et guenons appartiennent exclusivement à l'ancien continent, tandis que ceux que nous allons passer en revue appartiennent au nouveau monde. Les sapajous reçoivent encore les noms de *singes pleureurs*, à cause de leur voix plaintive et flûtée, et de *singes musqués*, à cause de l'o-

deur de musc qu'ils exhalent ; ils diffèrent des singes proprement dits en ce qu'ils ont une queue; et des babouins et des guenons, en ce qu'ils n'ont pas d'abajoues ; il faut remarquer de plus que les singes de l'ancien continent ont la cloison du nez fort mince et les narines ouvertes comme celles de l'homme, tandis que les sapajous ont cette même cloison large et épaisse et les narines placées à côté et non au-dessous du nez.

La queue de tous les sapajous est prenante, c'est-à-dire qu'elle fait l'office d'un doigt, d'une main; celle des sagouins est lâche et ne peut leur servir à rien prendre ni à s'accrocher.

L'OUISTITI.

C'est à son cri que cet animal doit son nom; il ne dépasse guère la taille de notre écureuil; sa queue a plus d'un pied de long, et ressemble, par ses ornements noirs et blancs, à celle du mococo; sa face est nue et couleur de chair; deux toupets de longs poils blancs occupent le devant de ses oreilles; ses yeux sont d'un châtain rougeâtre; il marche à quatre pieds. La mère porte ses petits sur son dos, auquel ils se cram-

ponnent fortement; quand elle est lasse, elle s'en débarrasse en se frottant contre les murailles, et c'est au tour du père de les porter. A l'état de domesticité, il se nourrit avec des biscuits, des fruits, des légumes, etc.; il aime assez le poisson. On l'a vu se multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe, et principalement en Portugal. Sa queue est lâche et non prenante.

PHOCACÉS.

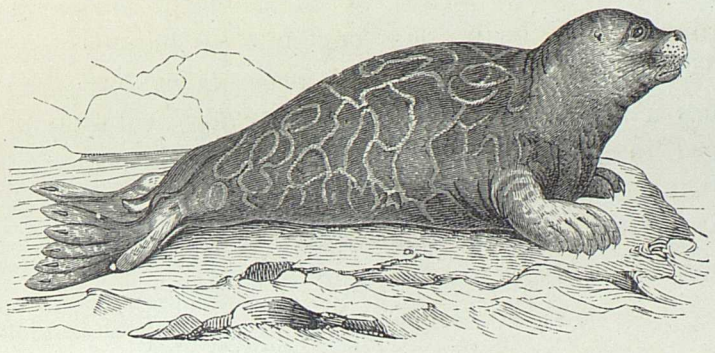
Il nous reste, pour terminer les mammifères, à parler des phocacés, animaux amphibies, remarquables par leur museau conique, assez semblable à celui du chat, et sans défenses; leurs oreilles peu ou point saillantes, leurs lèvres garnies de moustaches; antérieurement ils se rapprochent des quadrupèdes, et postérieurement des poissons, leurs pieds de derrière ont la forme d'une nageoire; ils n'ont point de bras ni d'avant-bras apparents, mais deux mains ou plutôt deux membranes, deux peaux renfermant cinq doigts et terminées par cinq ongles; ils marchent mal, mais nagent bien; ils ont des facultés qui leur sont communes avec les habitants de la terre, et si supérieures à celles des poissons, qu'ils semblent, non-seulement être d'un autre ordre, mais d'un monde différent; aussi ces amphibies, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, sont capables d'un certain degré d'éducation. On les nourrit en les tenant souvent dans l'eau; on leur apprend à saluer de la tête et de la voix; ils s'accoutument à reconnaître leur maître; ils viennent quand on les appelle, et donnent des signes d'intelligence et de docilité; leurs habitudes sont douces et sociales; ils vivent indifféremment d'herbe, de chair ou de poisson, et se trouvent aussi bien dans l'eau, sur la terre, qu'au milieu des glaces; leur climat naturel est le nord, quoiqu'ils puissent vivre aussi dans les pays tempérés et même chauds; leur voix peut se comparer à celle d'un chien enroué ou au miaulement d'un chat.

Parmi les phoques proprement dits, nous citerons :

LE GRAND PHOQUE A MUSEAU RIDÉ OU LION MARIN.

Il a sur le nez une peau ridée mobile, en forme de crête, et qu'il gonfle quand il est en colère, ce qui lui arrive rarement, car, de tous les phoques, il passe pour le plus doux, le plus craintif et le plus indolent. On raconte que des

matelots montent sur ce phoque comme sur un cheval; et quand il ne marche pas assez vite à leur gré, ils lui font doubler le pas en



le frappant à coups de couteau. Le lion marin a, comme le lion terrestre, une crinière fauve, et tout le reste de son poil est court, lisse, luisant, et couché sur la peau.

LE PHOQUE A CAPUCHON.

Il a pour signe distinctif un capuchon de peau, dans lequel il peut renfoncer sa tête jusqu'aux yeux pour se garantir des tourbillons de sable et de neige. Il se trouve surtout au détroit de Davis, depuis le mois de septembre jusqu'au mois de mars.

LE PHOQUE COMMUN OU VEAU MARIN.

Quand les phoques communs sont à terre, il y a toujours quelqu'un d'entre eux qui fait sentinelle; au premier signal qu'il donne, tous se jettent dans la mer : au bout de quelque temps, ils se rapprochent de terre, et s'élèvent sur leurs pattes de derrière pour voir s'il n'y a rien à craindre. Quand ils entrent avec la marée dans les anses, il est aisé de les prendre en très-grande quantité; on en ferme l'entrée avec des filets ou des pieux, et on les assomme quand la marée, se retirant, les laisse à

peu près à sec; s'ils sont tués raide, ils vont au fond de l'eau, où de gros chiens, dressés à cette chasse, les pêchent facilement. Ils ne meurent pas aisément, car mortellement blessés, perdant beaucoup de sang, on les voit longtemps se débattre; une balle dans la tête ne leur ôte pas immédiatement la vie. Les plus grands phoques n'ont que sept à huit pieds de long. Après les phoques viennent les morses.

LE MORSE OU VACHE MARINE ET LE DUGONG.

Le morse a, comme l'éléphant, deux grandes défenses d'ivoire qui sortent de la mâchoire supérieure; de grosses soies en forme de moustaches garnissent l'intérieur de sa gueule; son corps est couvert d'un poil court; il habite les mêmes lieux que le phoque, et vit des mêmes aliments; il est plus grand que lui, puisqu'il atteint communément jusqu'à douze pieds de long.

On voit beaucoup de morses vers le Spitzberg. On les tue sur terre avec des lances. On les chasse pour le profit qu'on tire de leurs dents et de leur graisse; l'huile en est presque aussi estimée que celle de la baleine. Leurs dents valent autant que toute leur graisse; l'intérieur de ces dents a plus de valeur que l'ivoire, surtout les grosses, qui sont d'une substance plus compacte et plus dure que les petites. Une dent médiocre pèse trois livres, et un morse ordinaire fournit une demi-tonne d'huile.

Quand ces animaux sont blessés, ils deviennent furieux, frappant de côté et d'autre avec leurs dents; ils brisent les armes ou les font tomber des mains de ceux qui les attaquent, et à la fin, enragés de colère, ils entourent les chaloupes, cherchent à les percer de leurs dents, ou à les renverser en frappant contre le bord.

Le dugong, qui habite surtout les mers des Indes orientales, est caractérisé par sa queue échancrée en forme de croissant, ses nageoires pectorales sans ongle, par ses dents qui ressemblent plutôt à de grandes incisives qu'à de vraies défenses, et se trouvent très-

rapprochées l'une de l'autre, tandis que les défenses du morse laissent entre elles un intervalle considérable. Les Malais mangent sa chair.

LE LAMANTIN, OU BŒUF MARIN, OU SIRÈNE.

Le lamantin se distingue des phoques et des morses, en ce que ses jambes de derrière se trouvent absolument nulles et oblitérées, tandis que dans ces derniers elles sont seulement très-raccourcies; sa queue s'élargit en éventail; il ne tient aux quadrupèdes que par les deux pieds qui sont en avant à côté de sa poitrine, tandis qu'il finit en cétacé par l'arrière de son corps. On le trouve dans l'eau douce et dans l'eau salée, mais jamais fort avant en mer. Sa chair est saine et de très-bon goût; sa peau est estimée pour sa dureté. Il se nourrit, comme les tortues, des herbes qui croissent sur les hauts fonds de la mer et sur les rivages bas. Il atteint jusqu'à six mètres de longueur, et pèse jusqu'à quatre mille kilog. (huit mille livres). Il habite les pays chauds, surtout les mers, les lacs et les fleuves du nouveau monde, et les rivières et les côtes d'Afrique.

On distingue : le lamantin d'Amérique, type du genre, le lamantin du Kamtschatka, etc. Ce dernier manque absolument de doigts et d'ongles aux deux mains ou nageoires.

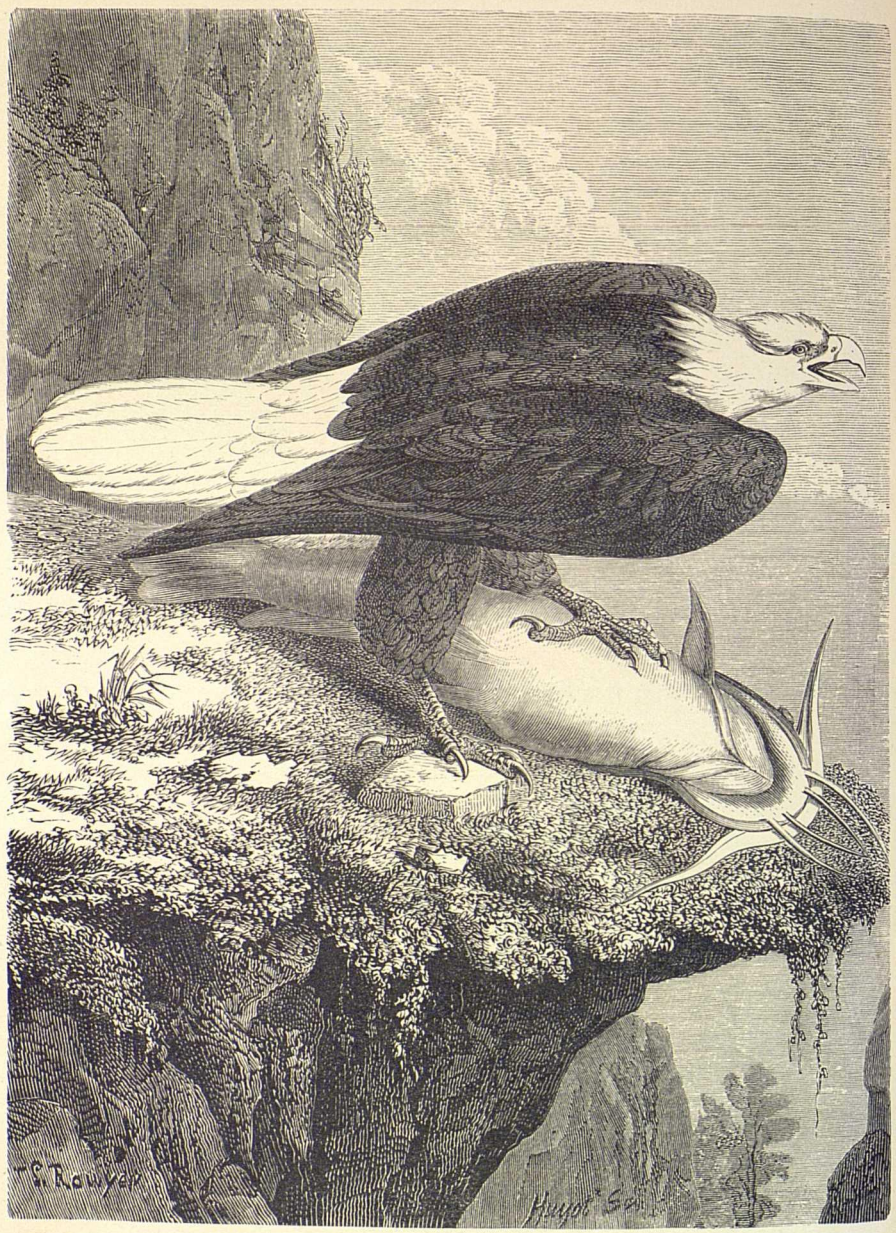
Les lamantins ne craignent pas l'aspect de l'homme, ils affectent même de s'en approcher et de le suivre avec confiance et sécurité; leur instinct pour toute société est au plus haut degré, surtout pour celle de leurs semblables; ils se trouvent presque toujours en troupes, et serrés les uns contre les autres, avec leurs petits au milieu d'eux, comme pour les préserver de tout danger.

La capture de cet animal est assez curieuse : on tâche de s'en approcher sur une barque ou sur un radeau, et on lui lance une grosse flèche attachée à un très-long cordeau; dès qu'il se sent frappé, il s'enfuit et emporte avec lui la flèche et le cordeau, à l'extrémité duquel on a soin d'attacher un gros morceau de liége ou de bois léger, pour servir de bouée et de renseignement. Lorsque

l'animal a perdu par cette blessure son sang et ses forces, il gagne la terre; alors on reprend l'extrémité du cordeau, on le roule jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que quelques brasses; et à l'aide de la vague on tire peu à peu l'animal vers le bord, ou bien on achève de le tuer dans l'eau à coups de lances.

Les lamantins sont susceptibles d'être apprivoisés. Un voyageur rapporte qu'on en avait élevé un jeune dans un lac à Saint Domingue; il était devenu si doux, si privé, qu'il prenait doucement la nourriture qu'on lui présentait; il entendait son nom et venait à la surface de l'eau, quand on l'appelait, il laissait asseoir les enfants sur son dos et les passait d'un bord du lac à l'autre, en ayant soin de ne nager qu'à fleur de l'eau.

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
BIBLIOTECA



Aigle à tête blanche.

Aigle à tête blanche.

DEUXIÈME PARTIE

OISEAUX.

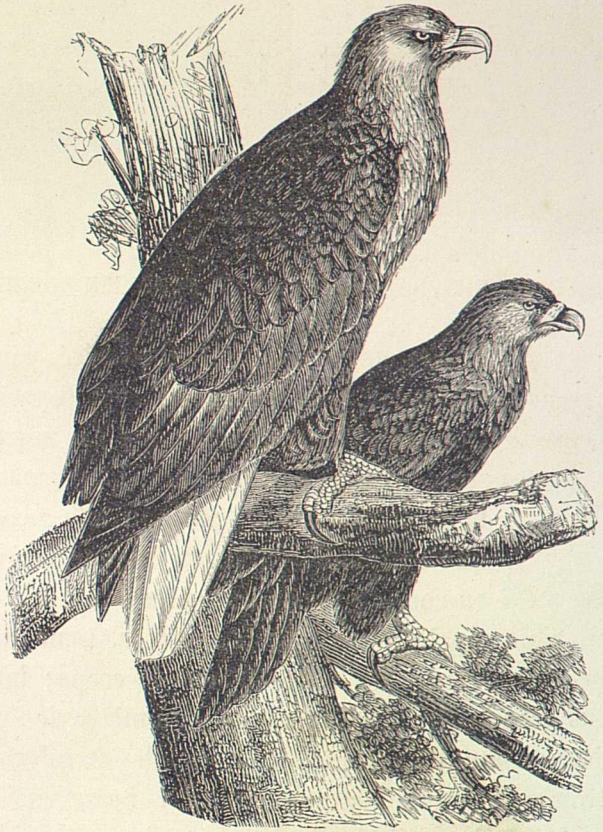
LES AIGLES.

L'AIGLE COMMUN, OU GRAND AIGLE, OU AIGLE ROYAL.

Les aigles proprement dits sont caractérisés par leur bec sans dentelure et droit à sa base jusqu'auprès de l'extrémité, où il se courbe beaucoup ; par ses pieds robustes armés d'ongles tranchants, emplumés jusqu'à la base des doigts; par son aile aussi longue que sa queue, enfin par sa vue perçante. On en compte plusieurs espèces.

L'aigle royal est d'un beau noirâtre, mais foncé à la partie supérieure de la tête et sous le corps; la femelle, plus grande que le mâle, a plus d'un mètre de l'extrémité du bec au bout de ses ongles, et ses ailes étendues ont près de trois mètres. Il vole avec rapidité. Il chasse les lièvres, les agneaux, les faons, les enlève et les emporte dans son nid ou *aire*. Il attaque et tue de plus grands animaux qu'il dévore sur place. Il se trouve en France, en Allemagne, en Irlande, en Grèce, en Asie Mineure et en Perse. Il vit plus de cent ans et se laisse facilement apprivoiser. L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion : la force et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes; la magnanimité : ils dédaignent également les petits animaux; la tempérance: l'aigle ne mange presque jamais son gibier en entier. Quelque affamé qu'il soit,

il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion. Les lions et les aigles se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont réparti leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants



et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant.

L'aigle construit ordinairement son aire entre deux rochers, dans un lieu sec et inaccessible. On assure que le même nid sert à l'aigle toute sa vie ; c'est, du reste, un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois et assez solide pour durer longtemps ; il est construit à peu près comme un plancher, c'est un assemblage de bâtons d'environ un mètre de longueur et recouverts de plusieurs

lits de joncs et de bruyère. Ce nid est assez large et assez solide pour soutenir non-seulement l'aigle, sa femelle et ses petits, mais encore le poids d'une grande quantité de vivres. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois, qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours. On prétend que dès que les aiglons deviennent nn peu grands, la mère tue le plus faible ou le plus vorace. La disette seule doit produire ce sentiment dénaturé. Dès que les petits commencent à être assez forts pour voler et se pourvoir eux-mêmes, le père et la mère les chassent au loin sans leur permettre jamais de revenir.

C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut. Il voit par excellence ; mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour : il ne chasse donc qu'à vue.

L'aigle impérial est plus petit que l'aigle royal, de couleur moins foncée, et porte sur le dos de grandes plaques blanches qui lui ont fait donner le nom d'aigle à dos blanc.

LE PETIT AIGLE OU AIGLE CRIARD.

L'aigle criard a quatre-vingts centimètres de long et un mètre trente d'envergure ; il est d'un brun sombre, un peu blanchâtre sous la gorge ; ses yeux et ses doigts sont jaunes ; mais ce qui le distingue surtout des autres aigles, ce sont des taches ovales d'un assez beau blanc et que l'on trouve sous ses ailes et sur les plumes de ses jambes. Il fait la chasse aux rats, aux petits oiseaux, aux canards, etc. Il pousse des cris plaintifs. On le trouve dans toute l'Europe, en Asie et en Afrique. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre et l'abattre.

L'AIGLE BOTTÉ.

Cet aigle ressemble aux buses par son bec légèrement arqué, par l'ensemble de ses formes et par sa taille d'un demi-mètre seulement. Le dessous du corps et le dessus des pieds sont d'un blanc moucheté qui les détache du reste du corps, ce qui lui donne l'apparence d'être chaussé.

LE PYGARGUE OU QUEUE BLANCHE.

On reconnaît cet aigle à son plumage d'un brun sale ou cendré, sans aucune tache sur le corps et sur les ailes; d'un cendré brun assez clair au cou et à la partie supérieure de la tête; d'un blanc presque pur à la queue et au bec. Sa voracité est extrême, il se nourrit non seulement de poissons, mais d'oiseaux de mer et de petits animaux terrestres.

Le naturel des petits tient de celui de leurs parents : les aiglons

de l'espèce commune sont doux et assez tranquilles; au lieu que ceux du grand aigle et du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre et de se disputer la nourriture et la place dans le nid; en sorte que souvent le père et la mère en tuent quelques-uns pour terminer le débat.

Le pygargue est plus féroce et moins attaché que l'aigle à ses petits, car il les chasse souvent hors du nid avant même qu'ils ne soient en état de se pourvoir.

L'ORFRAIE OU AIGLE DE MER.

C'est une espèce d'aigle du genre du pygargue, reconnaissable à son plumage brunâtre, à sa queue d'abord noirâtre et tachetée de blanc, puis blanchissant avec l'âge, et à la barbe de plumes qui lui pend sous le menton, ce qui lui a fait aussi donner le nom d'*aigle barbu*. Beaucoup de naturalistes regardent l'orfraie comme n'étant qu'un jeune pygargue. L'orfraie a les yeux couverts d'un petit nuage, mais il ne s'ensuit pas qu'il voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément et abondamment par le petit cercle parfaitement transparent qui environne la pupille. Néanmoins il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette ni aussi perçante que les aigles.

Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu, qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, et que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part; mais elle est assez répandue en Europe et dans l'Amérique septentrionale.

LE JEAN LE BLANC.

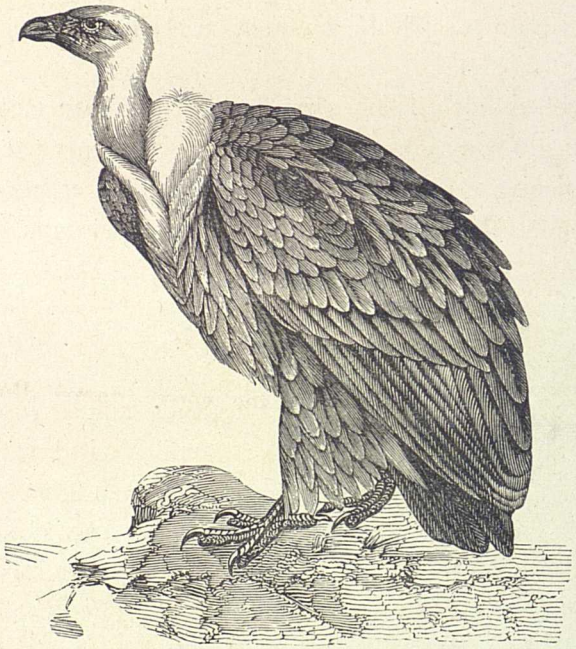
Il est reconnaissable à sa grosse tête, à son bec noir, au dessus de ses yeux, garni d'un duvet blanc, à la couleur blanche du sommet de la tête et du ventre, au dessus du corps brun, à sa queue carrée et à ses doigts jaunes; il est long de soixante-dix centimètres. Il fréquente les lieux habités, surtout les hameaux et les fermes; il suit et enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés, et, lorsque la volaille lui manque, il prend des lapereaux, des perdrix, des cailles et d'autres oiseaux plus petits; il ne dédaigne pas même les mulots et les lézards. Comme ces oiseaux, et surtout la femelle, ont les ailes courtes et le corps gros, leur vol est pesant, et ils ne s'élèvent jamais à une grande hauteur. Leur cri est une espèce de sifflement aigu qu'ils ne font entendre que rarement; ils ne chassent guère que

le matin et le soir, et ils se reposent dans le milieu du jour.

Au reste, le jean-le-blanc, qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare partout ailleurs.

LES VAUTOURS.

Les vautours sont reconnaissables à leur tête petite, armée d'un bec allongé, très-robuste, recourbé seulement vers la pointe; à leur cou long, dénudé et garni à la base d'un collier de duvet ou de longues plumes; à leurs pieds couverts de petites écailles, à leurs ailes fort longues, à leur queue



courte; à leur vol oblique, tournoyant, lourd et contenu; à leur odeur infecte. Lâches autant que voraces, ils ne s'attaquent qu'aux petits animaux; à défaut de proie vivante, ils mangent de la chair en putréfaction.

Nous parlerons des principaux vautours.

Le Griffon.

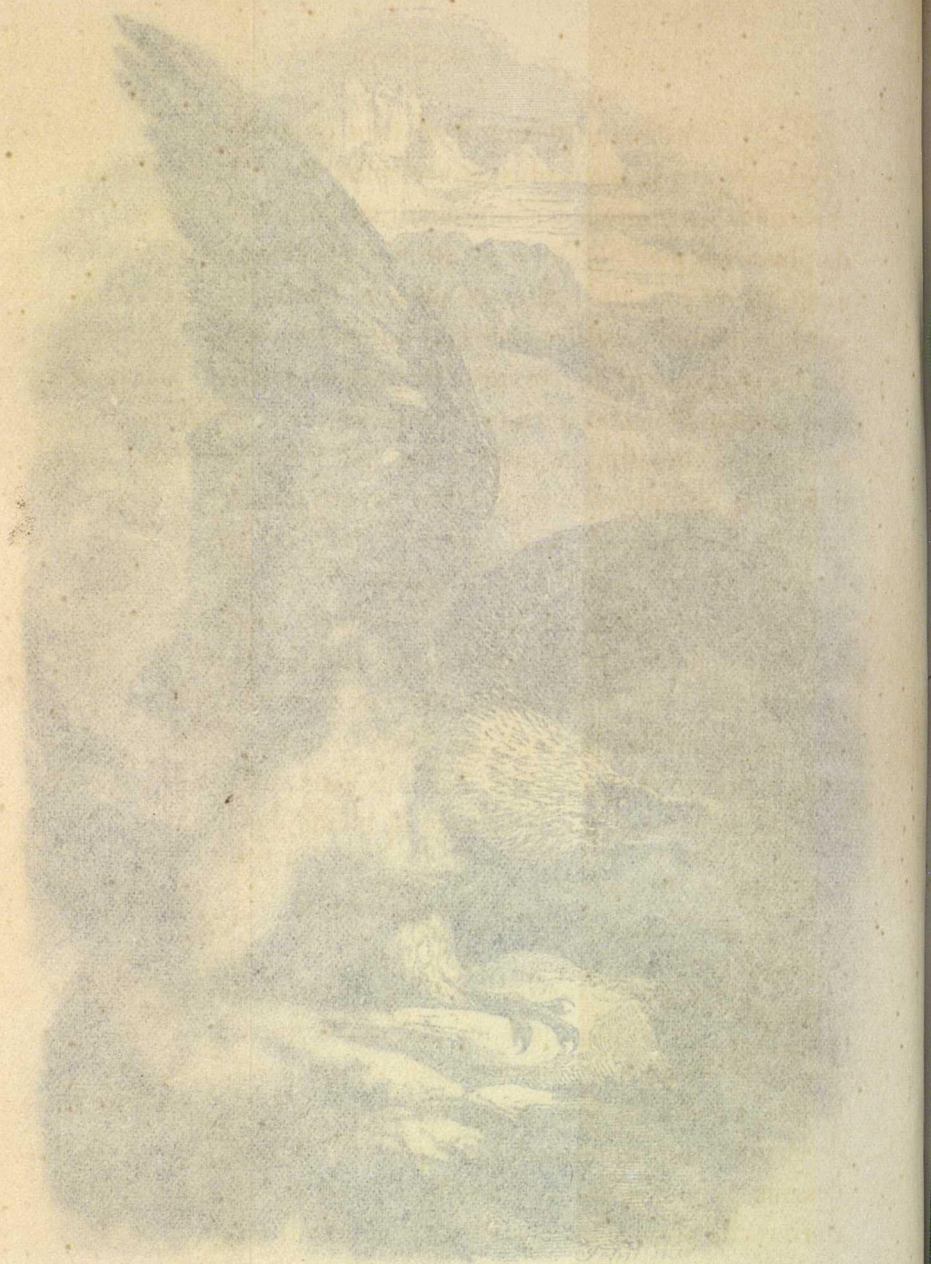
LE GRIFFON.

[illegible] oiseau est long d'environ [illegible] le corps plus gros et plus [illegible] partout en y comprenant les jambes, [illegible] pied, et le cou, qui a sept pouces [illegible] un collier de plumes blanches [illegible] pareilles, qui font une petite [illegible] dour de tête, avec de grandes [illegible] toutes deux [illegible] mobiles et garnies de cils, et l'iris [illegible] orangé; le [illegible] crochu, noirâtre à son extrémité [illegible] dans son [illegible] encore remarquable par un [illegible] qui est en [illegible] mac, et dont toute la cavité [illegible] circonférence au centre.

[illegible] griffon est composée de deux variétés : la première, [illegible] par les naturalistes vautour fauve, et la seconde [illegible] Les différences entre ces deux oiseaux, dont le pre- [illegible] griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux [illegible] et séparées; car tous deux [illegible] gran- [illegible] général à peu près de la [illegible]

LE GRAND VAUTOUR.

[illegible] grand vautour est plus gros et plus grand que l'aigle [illegible] commun, mais un peu moins que le griffon; il a une [illegible] espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de [illegible] en deux branches jusqu'au bas du cou, et borde [illegible] un assez large espace d'une couleur noire, et au- [illegible] se trouve un collier étroit et blanc; ses pieds sont [illegible] plumes brunes, et ses doigts sont jaunes.



Le Griffon.

LE GRIFFON.

Cet oiseau est long d'environ quatre-vingt centimètres; il a le corps plus gros et plus long que le grand aigle, surtout en y comprenant les jambes, qui sont longues de plus d'un pied, et le cou, qui a sept pouces de longueur. Il a, au bas du cou, un collier de plumes blanches; sa tête est couverte de plumes pareilles, qui font une petite aigrette par derrière. Il a les yeux à fleur de tête, avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles et garnies de cils, et l'iris d'un bel orangé; le bec long et crochu, noirâtre à son extrémité, bleuâtre dans son milieu. Il est encore remarquable par un grand creux qui est en haut de l'estomac, et dont toute la cavité est garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre.

L'espèce du griffon est composée de deux variétés : la première, qui a été appelée par les naturalistes vautour fauve, et la seconde vautour doré. Les différences entre ces deux oiseaux, dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes et séparées; car tous deux sont de la même grandeur, et en général à peu près de la même couleur.

LE GRAND VAUTOUR.

Le grand vautour est plus gros et plus grand que l'aigle commun, mais un peu moins que le griffon; il a une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, et borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, et au-dessous duquel se trouve un collier étroit et blanc; ses pieds sont couverts de plumes brunes, et ses doigts sont jaunes.

LE PETIT VAUTOUR.

Ce vautour à tête blanche est vraisemblablement le petit vautour blanc des anciens, qui se trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne, et jusqu'en Norwége, d'où il nous a été envoyé. On peut remarquer qu'il a la tête et le dessous du cou garnis de plumes, et d'une couleur rougeâtre, et qu'il est blanc presque entier, à l'exception des grandes plumes des ailes, qui sont noires.

LE CONDOR OU VAUTOUR DES ANDES.

Le condor mâle a sur la tête une crête cartilagineuse, garnie de petites pupilles rondes de couleur rouge violet, ou violet presque noir. L'arrière de la tête et le cou, le dessous de la gorge et le jabot sont nues comme chez les vautours proprement dits et de la couleur de la tête. Tout le plumage du corps ainsi que la queue et une partie des ailes sont d'un noir grisâtre; le reste est blanc. Les ailes du condor ont jusqu'à deux mètres d'envergure et son corps a près d'un mètre de long. On peut le regarder comme un des plus grands oiseaux de proie et comme celui dont le vol est le plus élevé. Il se trouve sur les plus hauts sommets de la chaîne des Andes, à la limite des neiges, et ne descend guère dans les vallées que pour y chercher sa proie. Son bec est si fort qu'il peut percer la peau d'une vache; et deux condors en peuvent tuer et manger une; ils ne s'abstiennent même pas des hommes. Heureusement ces oiseaux sont en petit nombre; autrement ils détruiraient tout le bétail, leur chair est coriace et sent la charogne.

Certains naturalistes rangent le condor parmi les aigles.

Le Condor.

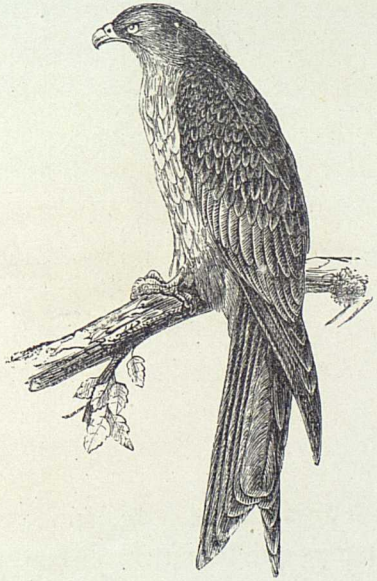
UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
BIBLIOTECA

LE MILAN ET LES BUSES.

Oiseaux ignobles, immondes et lâches, les milans et les buses, doivent suivre les vautours, auxquels ils ressemblent par le naturel et les mœurs. Partout ils sont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus souvent et de plus près les lieux habités. Ils font leur nid dans des endroits plus accessibles ; ils restent rarement dans les déserts, et préfèrent les plaines et les collines fertiles aux montagnes.

LE MILAN.

Le milan est reconnaissable à son bec robuste incliné à la base ; à ses narines obliques, percées dans un arc nu ; à ses ailes fort longues atteignant quelquefois jusqu'à la queue qui est échancrée ou étagée, à ses pieds courts



terminés par des ongles robustes. Il a la vue et le vol si sûrs qu'il saisit en l'air des morceaux de viande qu'on lui jette. On connaît

son manque de courage : il fuit devant l'épervier plus petit que lui, et n'ose disputer sa proie au corbeau.

LA BUSE.

Très-commun en France, cet oiseau a l'iris des yeux d'un jaune pâle et presque blanchâtre; les pieds jaunes, ainsi que la membrane qui couvre la base du bec, et les ongles noirs.

Cet oiseau demeure pendant toute l'année dans nos forêts. Il paraît assez stupide, soit dans l'état de domesticité, soit dans celui de liberté. Il est assez sédentaire, et même paresseux; il reste souvent plusieurs heures de suite perché sur le même arbre. Son nid est construit avec de petites branches, et garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers et mollets. La buse pond deux

ou trois œufs blanchâtres, tachetés de jaune; elle élève et soigne ses petits plus longtemps que les autres oiseaux de proie.

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol ; il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, et de là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée; il dévaste les nids de la

plupart des oiseaux; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpents, de sauterelles, etc., lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que, si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables; il y en a de presque entièrement blanches.

LA BONDRÉE.

Aussi grosse que la buse, la bondrée pèse environ deux livres. Son bec est un peu plus long; la peau nue qui en couvre la base est jaune, épaisse et inégale; les narines sont longues et courbées : lorsqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large et de couleur jaune. L'iris des yeux est d'un beau jaune; les jambes et les pieds sont de la même couleur, et les ongles forts et noirâtres.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des branches, et le tapissent de laine à l'intérieur. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, et particulièrement de celles des guêpes.

La bondrée est aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buse commune.

La bondrée se tient ordinairement sur les arbres en plaine pour épier sa proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles et les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre et de buisson en buisson, toujours bas et sans s'élever comme le milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse et assez bonne à manger.

L'OISEAU SAINT-MARTIN.

Cet oiseau est un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, et il a proportionnellement le corps plus mince et plus dégagé; il a les jambes longues et menues, en quoi il diffère des faucons, qui les ont robustes et courtes. Il a l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il saisit,

et qu'il n'avale pas entier, comme le font les autres gros oiseaux de proie.

Cet oiseau se trouve assez communément en France, ainsi qu'en Allemagne et en Angleterre.

LE BUSARD.

On appelle communément cet oiseau le *busard de marais ;* il est plus vorace et moins paresseux que la buse, et c'est peut-être par cette seule raison qu'il paraît moins stupide et plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, et il est aussi avide de poisson que de gibier. Au lieu d'habiter, comme la buse, les forêts en montagne, il ne se tient que dans les buissons, les haies, les joncs, et à portée des étangs, des marais et des rivières poissonneuses ; il niche dans les terres basses, et fait son nid à peu de hauteur de terre, dans des buissons, ou même sur des mottes couvertes d'herbes épaisses ; il pond trois œufs, quelquefois quatre.

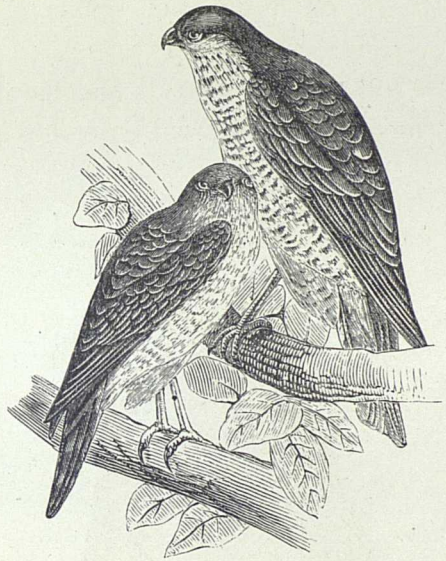
Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards et les autres oiseaux d'eau ; il prend les poissons vivants et les enlève dans ses serres : à défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles et d'insectes aquatiques. Quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture ; et c'est vraisemblablement parce qu'il se donne plus de mouvement qu'il a plus d'appétit ; il est aussi bien plus vaillant à chasser.

L'ÉPERVIER.

Quoique les nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doive les réduire à une seule.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays : pendant la plus mauvaise saison de l'hiver, ils sont très-maigres et ne pèsent que 200 grammes. Le volume de leur corps est à peu près le même que celui d'une pie. La femelle est beaucoup plus grosse que le

mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts : elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste, l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile ; on l'apprivoise aisément, et l'on peut



le dresser pour la chasse des perdreaux et des cailles ; il prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, et fait une prodigieuse destruction des pinsons et des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver. En général, l'espèce se trouve répandue dans l'ancien continent.

L'AUTOUR.

L'autour est un peu plus grand que la buse à laquelle il ressemble. Son plumage est brun en dessus, et blanc rayé de brun en dessous. Il n'y a que la femelle qui s'appelle *autour* ; le mâle se nomme tiercelet ; et comme il y a d'autres oiseaux de proie dont les mâles s'appellent *tiercelet ;* il faut dire tiercelet d'autour pour le distinguer du faucon, etc..... L'autour chasse en rasant la terre et non en s'élevant comme le faucon, c'est pourquoi on s'en servait autrefois pour la *chasse*

du bas vol ou *autourserie*. Dès que les chiens avaient levé le gibier, l'autour s'élançaient sur lui, l'atteignait et revenait l'apporter à son maître. L'autourserie est encore d'usage en Allemagne, en Pologne et en Perse.

L'autour se trouve en France et même aux environs de Paris.

Quoique le mâle soit plus petit que la femelle, il est plus féroce et plus méchant; ils se battent souvent ensemble à coups de grif-

fes ; leur naturel est si sanguinaire que quand on laisse un autour avec plusieurs faucons il les égorge tous les uns après les autres. Cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots et les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante. Il plume les oiseaux fort proprement, et ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Son cri est fort rauque et finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent. Il marque aussi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche.

LE GERFAUT.

TANT par sa figure que par le naturel, le gerfaut doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie, car il les surpasse de beaucoup en grandeur. Ces oiseaux de chasse noble sont : les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobereaux, les émerillons et les crécerelles. Le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec et les pieds, qu'il a bleuâtres, et par son plumage, qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes.

Le gerfaut est très-commun en Irlande et dans le Groënland.

LE HOBEREAU.

LE hobereau ressemble beaucoup au faucon, mais il est bien plus petit; sa grosseur ne dépasse guère celle d'une grive. Il chasse surtout les pigeons, les alouettes et les cailles. Il voit les chasseurs et leurs chiens, et ne manque pas le gibier que ceux-ci manquent. Il a l'air de ne pas avoir peur des armes à feu. On le trouve dans les plaines qui bordent les bois, et surtout celles où les alouettes abondent; il leur inspire un si grand effroi que, dès qu'elles l'aperçoivent, elles se précipitent du haut des airs pour se cacher dans les buissons et sous l'herbe.

LE FAUCON.

LE faucon a pour caractères distinctifs : les ailes aigues, le bec robuste, courbé dès sa base, et denté; la tête plate, la langue charnue, les jambes emplumées, les ongles forts, le corps épais. Le faucon commun ou pèlerin, long de cinquante à cinquante-cinq centimètres, d'un plumage noirâtre, gris brun et blanchâtre, se trouve dans toute l'Europe. Il se dresse facilement, et vit, dit-on, plus d'un siècle.

LA CRÉCERELLE.

La crécerelle est l'oiseau de proie le plus commun dans la plupart de nos provinces de France, et surtout en Bourgogne : il n'y a point d'ancien château ou de tour abandonnée qu'elle ne fréquente et qu'elle n'habite; c'est surtout le matin et le soir qu'on la voit voler autour de ces vieux bâtiments, et on l'entend encore plus souvent qu'on ne la voit; elle a un cri précipité, *plï, plï,* ou *prï, prï, prï,* qu'elle ne cesse de répéter en volant, et qui effraie tous les petits oiseaux, sur lesquels elle fond comme une flèche, et qu'elle saisit avec ses serres. Si, par hasard, elle les manque du premier coup, elle les poursuit, sans crainte du danger, jusque dans les maisons.

La crécerelle est un assez bel oiseau; elle a l'œil vif et la vue très-perçante, le vol aisé et soutenu; elle est diligente et courageuse : elle approche, par le naturel, des oiseaux nobles et généreux; on peut même la dresser, comme les émerillons, pour la fauconnerie.

Comme elle produit en plus grand nombre que la plupart des autres oiseaux de proie, l'espèce est plus nombreuse et plus répandue dans toute l'Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie et en Espagne; on la retrouve même dans les pays tempérés de l'Amérique septentrionale.

L'ÉMERILLON.

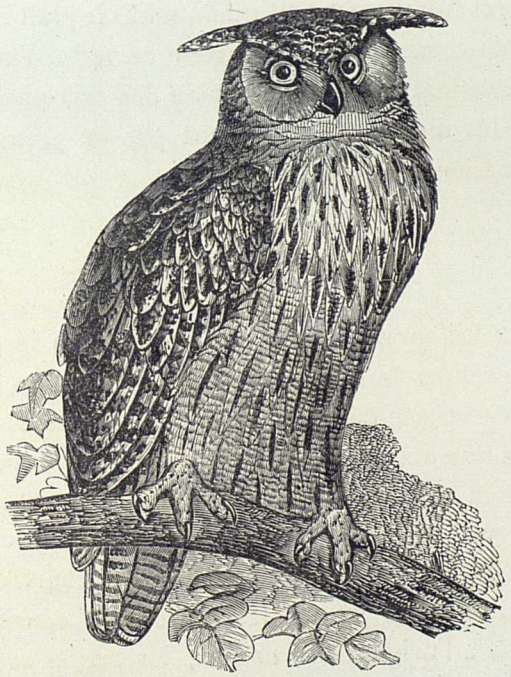
Cet oiseau est, à l'exception des pies-grièches, le plus petit de tous les oiseaux de proie, il n'est que de la grandeur d'une grosse grive; néanmoins on doit le regarder comme un oiseau noble, et qui tient de plus près qu'un autre à l'espèce du faucon; il en a le plumage, la forme et l'attitude; il a le même naturel, la même docilité, et tout autant d'ardeur et de courage. On peut en faire un bon oiseau de chasse pour les alouettes, les cailles et même les perdrix.

Le mâle et la femelle sont dans l'émerillon de la même grandeur, au lieu que, dans tous les autres oiseaux de proie, le mâle est bien plus petit que la femelle.

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

LE GRAND DUC.

Le grand duc, dont le corps est plus grand que celui de la buse, se reconnaît à son plumage fauve, tacheté de raies; au disque de plumes incomplet qui garnit le tour de ses yeux, et qui est susceptible de se redresser; à son bec courbé dès la base; aux larges et profondes cavernes de ses oreilles, et aux deux aigrettes qui surmontent sa tête. Il vit solitaire



dans les forêts de l'Europe et de l'Afrique. Il se trouve en France, principalement dans le département de la Haute-Garonne, près de Saint-Béat. Son cri effrayant, *huïhou, houhou, bouhou,*

pouhou, retentit dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent.

On le regarde avec raison comme l'aigle de la nuit et comme le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour, et ne volent que dans les ténèbres. Il habite les rochers et les vieilles tours abandonnées, situées au-dessus des montagnes. Il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire est celle des jeunes lièvres, des lapins, des taupes, des mulots, des souris, des serpents, des lézards, des crapauds, des grenouilles; et il en nourrit ses petits : il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions.

On garde ces oiseaux dans les ménageries, à cause de leur figure singulière : l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hibous. On voit quelquefois le grand duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol et l'environnent par milliers; il soutient leur choc, pousse des cris plus forts qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse.

LE HIBOU OU MOYEN DUC.

Le hibou ou moyen duc a, comme le grand duc, les oreilles fort ouvertes, et surmontées d'une aigrette composée de six plumes tournées en avant; mais il ne pèse environ que dix onces, et n'est pas plus gros qu'une corneille. Le dessus de la tête, du cou, du dos et des ailes est rayé de gris, de roux et de brun; la poitrine et le ventre sont roux, avec des bandes brunes, irrégulières et étroites; le bec est court et noirâtre; les yeux sont d'un beau jaune; les pieds sont couverts de plumes rousses jusqu'à l'origine des ongles; les ongles sont très-aigus et très-tranchants. L'espèce en est commune et beaucoup plus nombreuse dans nos climats que celle du grand duc; le moyen duc y reste toute l'année, et se trouve même plus aisément en hiver qu'en été : il habite ordinairement dans les anciens bâtiments ruinés, dans

les cavernes, dans le creux des vieux arbres, dans les montagnes; lorsque d'autres oiseaux l'attaquent, il se sert très-bien et des griffes et du bec; il se retourne aussi sur le dos pour se défendre, quand il est assailli par un ennemi trop fort.

Il y a dans cette espèce plusieurs variétés qui se trouvent dans les deux continents.

Ces oiseaux se donnent rarement la peine de faire un nid; ils pondent, dans des nids abandonnés, ordinairement quatre ou cinq œufs.

On se sert du hibou et du chat-huant pour attirer les oiseaux à la pipée; et l'on a remarqué que les gros oiseaux viennent volontiers à la voix du hibou, qui est une espèce de cri plaintif ou de gémissement grave et allongé, *cowl, cloud,* qu'il ne cesse de répéter pendant la nuit.

LE SCOPS OU PETIT DUC.

On distingue cette espèce des deux précédentes à la petitesse de son corps, qui n'est pas plus gros que celui du merle, et qui est varié de plumes grises, rousses, brunes et noires. Le scops va aux champs en automne et au printemps. En hiver, il est rare dans nos provinces, d'où il part après les hirondelles, et où il arrive à peu près en même temps. Il détruit beaucoup de mulots.

LA HULOTTE.

Tel est le nom qu'on a donné à la plus grande de toutes les chouettes : elle a la tête très-grosse, bien arrondie et sans aigrettes; la face enfoncée et comme encavée dans sa plume; les yeux aussi enfoncés et environnés de plumes grisâtres; l'iris des yeux noirâtre, ou plutôt d'un brun foncé, ou couleur de noisette obscure; le bec d'un blanc jaunâtre ou verdâtre; le dessus du corps couleur gris-de-fer foncé, marqué de taches noires et de taches blanchâtres; le dessous du corps blanc,

croisé de bandes noires transversales et longitudinales. Elle vole légèrement et sans faire de bruit avec ses ailes, et toujours de côté, comme toutes les autres chouettes; son cri, *hou ou ou ou ou ou ou,* ressemble assez au hurlement du loup.

La hulotte se tient pendant l'été dans les bois, toujours dans des arbres creux; quelquefois elle s'approche en hiver de nos habitations. Elle chasse et prend les petits oiseaux, et plus encore les mulots et les campagnols.

LE CHAT-HUANT.

On reconnaît le chat-huant à ses yeux bleuâtres, au disque complet qui entoure ses yeux, à son plumage noué, à son cri *hoho, hoho, ho ho ho ho.* Il vit de loupes, de rats, de mulots, de grenouilles, etc. On le trouve surtout dans les bois et dans les arbres creux.

L'EFFRAIE.

Cet oiseau est ainsi appelé à cause de l'effroi qu'inspire son cri dans les campagnes; on reconnaît l'effraie à son bec crochu, à son dos nuancé de fauve ou de brun, moucheté de points blancs et noirs, à son ventre brun ou fauve. Elle est un peu plus grosse que le pigeon, et se trouve communément dans toute la France. Elle vit dans les tours et les clochers; elle mange les chauves-souris, les rats, les musaraignes et les insectes. On l'appelle encore *fresaie* ou *chouette* des clochers, parce qu'elle y fait retentir une voix différente de ses cris ordinaires, comme pour appeler quelqu'un au cimetière.

On la distingue aisément des autres chouettes par la beauté de son plumage. Elle a le dessus du corps jaune, ondé de gris et de brun, et taché de points blancs; le dessous du corps blanc, marqué de points noirs; les yeux environnés très-régulièrement d'un cercle de plumes blanches, et si fines qu'on les prendrait pour des poils; l'iris d'un beau jaune; le bec blanc, excepté le bout du crochet qui

est brun; les pieds couverts de duvet blanc, les doigts blancs et les ongles noirâtres.

L'espèce de l'effraie est nombreuse, et partout très-commune en Europe : on la trouve en Amérique, depuis les terres du nord jusqu'à celles du midi.

L'effraie ne va pas, comme la hulotte et le chat-huant, pondre dans des nids étrangers; elle dépose ses œufs à cru dans des trous de murailles, ou sur des solives sous les toits, et dans des creux

d'arbres. Elle pond dès la fin de mars; elle fait ordinairement cinq œufs, et quelquefois six et même sept, d'une forme allongée et de couleur blanchâtre. Elle nourrit ses petits d'insectes et de morceaux de chair de souris : ils sont tout blancs dans le premier âge, et ne sont pas mauvais à manger au bout de trois semaines, car ils sont gras et bien nourris. Dans la belle saison, la plupart de ces oiseaux vont le soir dans les bois voisins; mais ils reviennent tous les matins à leur retraite ordinaire, où ils dorment et ronflent jusqu'aux heures du soir; et, quand la nuit arrive, ils se laissent tomber de leur trou, et volent en culbutant presque jusqu'à terre. Lorsque le froid est rigoureux, on les trouve quelquefois cinq ou six dans le même trou.

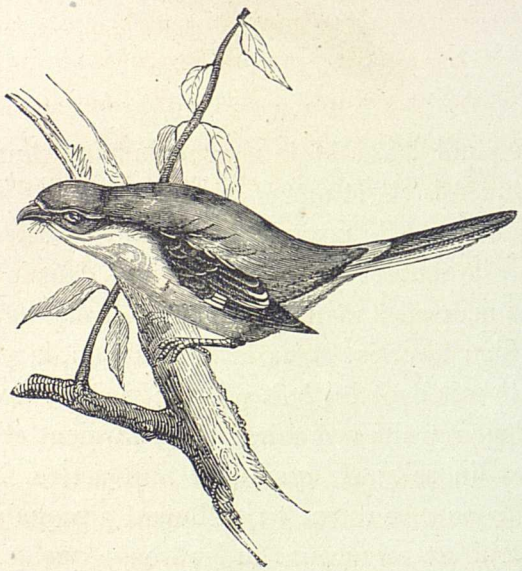
LA CHOUETTE OU LA GRANDE CHEVÊCHE.

Cette espèce est assez commune; mais elle n'approche pas aussi souvent de nos habitations que l'effraie : elle se tient plus volontiers dans les carrières, dans les rochers, dans les bâtiments ruinés et éloignés des lieux habités; il semble qu'elle préfère les pays de montagnes et les endroits solitaires. On la distinguera aisément de la hulotte et du chat-huant par la couleur des yeux, qui sont d'un très-beau jaune.

En Sologne, on l'appelle *chevêche,* et plus communément *chavoche* ou *caboche*.

LES PIES-GRIÈCHES ET LES MERLES.

Vous reconnaîtrez les pies-grièches à leur bec conique et comprimé, plus ou moins crochu par le bout, et garni à la base de poils rudes rangés en avant. Les pies-grièches proprement dites ont le bec triangulaire à la base.



Les merles, comprenant les grives, les moqueurs, etc., sont remarquables par leur bec long, fort arqué et comprimé, assez élevé, échancré à la pointe, qui n'est point recourbé en crochet,

par des ailes médiocres, une queue ample et carrée, de moyenne longueur. Les merles sont presque tous des oiseaux chanteurs.

LA PIE-GRIÈCHE GRISE.

On trouve cette pie-grièche grise très-communément dans nos provinces de France; elle y passe l'hiver; elle habite les bois et les montagnes en été, et vient dans les plaines et près des habitations en hiver; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des bois ou des terres en montagnes. Ce nid est composé au dehors de mousse blanche entrelacée d'herbes longues, et au dedans il est bien doublé et tapissé de laine. Bien différente des autres oiseaux de proie, qui chassent leurs petits avant qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes, la pie-grièche garde et soigne les siens tout le temps du premier âge; et quand ils sont adultes, elle les soigne encore : la famille ne se sépare pas; on les voit voler ensemble pendant l'automne entier, et encore en hiver, sans qu'ils se réunissent en grandes troupes. Chaque famille fait une petite bande à part.

Il est aisé de reconnaître les pies-grièches de loin, à leur vol, qui n'est ni direct ni oblique à la même hauteur, et qui se fait toujours de bas en haut et de haut en bas alternativement et précipitamment; on peut aussi les reconnaître, sans les voir, à leur cri aigu, *troui troui,* qu'on entend de fort loin, et qu'elles ne cessent de répéter lorsqu'elles sont perchées au sommet des arbres.

Il y a, dans cette première espèce, variété pour la grandeur et variété pour la couleur.

L'ÉCORCHEUR.

L'écorcheur est un peu plus petit que la pie-grièche rousse, et lui ressemble assez par les habitudes naturelles. On ne peut trouver aucune différence essentielle entre eux, sinon la grandeur et la couleur. L'écorcheur, qui doit son nom à la guerre qu'il fait aux petits oiseaux, se retrouve sous toutes les latitudes, en Suède comme au Sénégal.

LE LORIOT.

Quelque répandu que soit cet oiseau, il y a des pays qu'il semble éviter : on ne le trouve ni en Suède ni en Angleterre. Cependant le loriot est un oiseau très-peu sédentaire, qui change continuellement de contrées, et semble ne s'arrêter dans les nôtres que pour se reproduire. C'est vers le milieu du printemps que le mâle et la femelle se recherchent. Ils font leur nid sur des arbres élevés, quoique souvent à une hauteur fort médiocre; ils le façonnent avec une singulière industrie. Ce nid étant ainsi préparé, la femelle y dépose quatre ou cinq œufs, dont le fond blanc sale est semé de quelques petites taches brunes bien tranchées; elle les couve avec assiduité l'espace d'environ trois semaines; et lorsque les petits sont éclos, non-seulement elle leur continue ses soins affectionnés pendant très-longtemps, mais elle les défend contre leurs ennemis, et même contre l'homme.

Le loriot est à peu près de la grosseur du merle; le mâle est d'un beau jaune sur tout le corps, le cou et la tête, à l'exception d'un trait noir qui va de l'œil à l'ouverture du bec; les ailes sont noires, à quelques taches jaunes près; la queue est aussi mi-partie de jaune et de noir; mais tout ce qui est d'un noir décidé dans le mâle n'est que brun dans la femelle, avec une teinte verdâtre; et presque tout ce qui est d'un si beau jaune dans celui-là est dans celle-ci olivâtre, jaune pâle, ou blanc.

Lorsqu'ils arrivent au printemps, ils font la guerre aux insectes, et vivent de scarabées, de chenilles, de vermisseaux; mais leur nourriture de choix, ce sont les cerises, les figues, les baies de sorbiers, les pois, etc. Il ne faut que deux de ces oiseaux pour dévaster en un jour un cerisier bien garni.

LE MAUVIS.

Il ne faut pas confondre le mauvis avec les mauviettes qu'on sert sur les tables à Paris pendant l'hiver, et qui ne sont autre chose que des alouettes. Cette petite grive est la plus intéressante de toutes, parce qu'elle est la meilleure

à manger, du moins dans notre Bourgogne, et que sa chair est d'un goût très-fin; ordinairement elle arrive en grandes bandes au mois de novembre, et repart avant Noel. Elle ne niche presque jamais dans nos cantons. Elle se nourrit ordinairement de baies

et de vermisseaux, qu'elle sait fort bien trouver en grattant la terre.

Son cri ordinaire est *tan, tan, kan, kan;* et lorsqu'elle a aperçu un renard, son ennemi naturel, elle le conduit fort loin, comme font aussi les merles, en répétant toujours le même cri.

Les mauvis, comme les litornes, se réunissent en troupes nombreuses, à certaines heures, pour gazouiller tous ensemble.

LE MERLE.

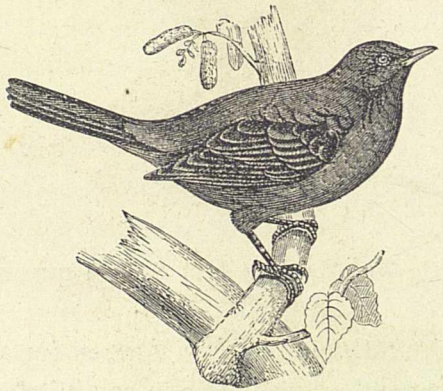
Le mâle adulte, dans cette espèce, est encore plus noir que le corbeau; excepté le bec, le tour des yeux, le talon et la plante du pied, qu'il a plus ou moins jaunes, il est noir partout et dans tous les aspects; aussi les Anglais l'appellent-ils l'oiseau noir par excellence. La femelle, au contraire, n'a point de noir décidé dans tout son plumage.

Les merles ne s'éloignent pas seulement du genre des grives par la couleur du plumage, mais encore par leur cri et par quelques-unes de leurs habitudes. Ils ne voyagent ni ne vont en troupes

comme les grives, et néanmoins, quoique plus sauvages entre eux, ils le sont moins à l'égard de l'homme. Ils passent pour être très-fins, parce qu'ayant la vue perçante, ils découvrent les chasseurs de fort loin, et se laissent approcher difficilement.

On les élève à cause de la facilité qu'ils ont de perfectionner leur chant naturel, de retenir les airs qu'on leur apprend, d'imiter différents bruits, différents sons d'instruments, et même de contrefaire la voix humaine.

Ces oiseaux ne changent point de contrée pendant l'hiver, mais



ils choisissent, dans celle qu'ils habitent, les bois les plus épais, surtout ceux où il y a des fontaines chaudes, et qui sont peuplés d'arbres toujours verts.

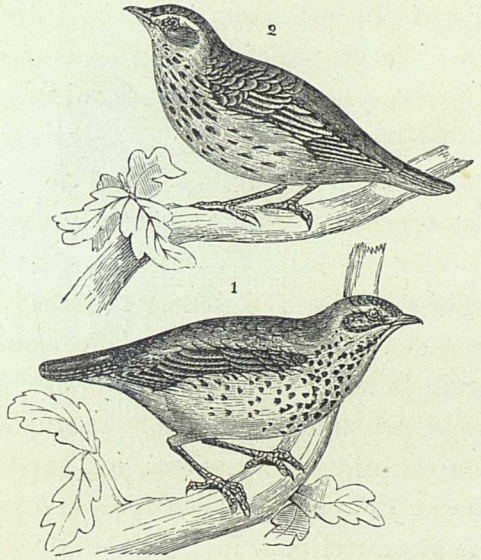
Les merles sauvages se nourrissent, outre cela, de toutes sortes de baies, de fruits et d'insectes. Il n'est guère de pays où cet oiseau ne se trouve, au nord et au midi, dans le vieux et dans le nouveau continent, mais plus ou moins différent de lui-même.

LA GRIVE, LA DRAINE ET LA LITORNE.

La grive est reconnaissable à son plumage *grivelé*, c'est-à-dire marqué de petites taches noires ou brunes, principalement sur le devant et le dessous du corps. La *grive ordinaire* ou grive chanteuse est d'un brun olivâtre en dessus, d'un blanc roussâtre tacheté de noir en dessous; la gorge et les

côtés sont d'un blanc pur; le bec et les pieds sont jaunâtres. La draine a le dessus du corps d'un brun cendré, le dessous jaunâtre, avec des taches brunes en fer de lance. Sa chair est moins recherchée que celle de la grive; toutes deux se trouvent dans toute la France. Elle est plus méfiante que les merles, et ne se laisse jamais prendre à la pipée.

La litorne diffère des autres grives par ses pieds d'un brun foncé, et par la couleur cendrée de la tête et du cou.



Lorsque les litornes se sont réunies par bandes, elles voyagent et se répandent dans les prairies sans se séparer; elles se jettent aussi toutes ensemble sur un même arbre, à certaines heures du jour, ou lorsqu'on les approche de trop près.

Plus le temps est froid, plus les litornes abondent : il semble même qu'elles en pressentent la cessation, car les chasseurs et les habitants de la campagne sont dans l'opinion que tant qu'elles se font entendre, l'hiver n'est pas encore passé. Elles se retirent l'été dans les pays du nord, où elles font leur ponte, et où elles trouvent du genièvre en abondance.

LES GOBE-MOUCHES.

Les gobe-mouches offrent ce point de ressemblance avec les pies-grièches, qu'ils ont à la base du bec de longs poils hérissés; on les trouve dans tout le globe. Ils arrivent au printemps dans les pays tempérés, et partent en automne après avoir niché. Ils vivent dans les lieux retirés, sur le sommet des plus hauts arbres; on les nomme encore *moucherolles*, tyrans. Les uns sont plus petits que le rossignol, les autres approchent de la taille de la pie-grièche. Ces oiseaux prennent le plus souvent leur nourriture en volant, et ne se voient que rarement à terre.

LE GOBE-MOUCHES COMMUN. LE GOBE-MOUCHES NOIR.

Le gobe-mouches a le bec aplati, large à sa base, environné de poils; son plumage n'offre que trois couleurs: le gris, le blanc et le cendré noirâtre. Il a l'air triste, le naturel sauvage, peu animé et même assez stupide. Il place son nid tout à découvert, soit sur les arbres, soit sur les buissons. Le froid, en détruisant les insectes volants dont cet oiseau fait sa seule nourriture, devient mortel pour lui; aussi quitte-t-il nos contrées dès le commencement de l'automne.

Le gobe-mouches noir à collier est la seconde des deux espèces de gobe-mouches d'Europe. Il est un peu moins grand que le précédent. Il n'a d'autres couleurs que du blanc et du noir, par plaques et taches bien marquées; car, suivant les différentes saisons, l'oiseau mâle paraît porter quatre habits différents.

Cet oiseau arrive en Lorraine vers le milieu d'avril. Il se tient dans les forêts, surtout dans celles de haute futaie; il y niche dans des trous d'arbres quelquefois assez profonds, et à une distance de terre assez considérable. Son nid est composé de petits brins d'herbe et d'un peu de mousse qui couvre le fond du trou où il s'est établi. Lorsque les petits sont éclos, le père et la mère ne cessent d'entrer

et de sortir pour leur porter à manger. Ils ne se nourrissent que de mouches et autres insectes volants; on ne les voit pas à terre, et presque toujours ils se tiennent fort élevés, voltigeant d'arbre en arbre. Leur voix n'est pas un chant, mais un accent plaintif très-aigu, roulant sur une consonne aigre, *crrî*, *crrî*. Ils paraissent sombres et tristes.

Ce petit oiseau mène une vie tranquille, sans danger, sans combats, protégée par la solitude.

Il pénètre assez avant dans le Nord, puisqu'on le trouve en Suède; mais il paraît s'être porté beaucoup plus loin vers le Midi, qui est véritablement son climat natal.

Dans le gobe-moucherons, la nature a proportionné le chasseur à la proie : les moucherons sont celle de ces petits oiseaux, que telle grosse mouche ou tel scarabée d'Amérique attaquerait avec avantage. Le gobe-moucherons, qui se trouve dans les climats chauds de l'Amérique, est plus petit que le souci, le plus petit des oiseaux de notre continent; il en a aussi à peu près la figure et même les couleurs; un gris d'olive un peu plus foncé et sans jaune sur la tête, fait le fond de la couleur de son plumage; des teintes verdâtres se montrent au bas du dos et sur le ventre.

LES GROS-BECS.

L'ORTOLAN. LE BRUANT. LES VEUVES. LES BENGALIS ET LES SÉNÉGALIS.

Ces oiseaux sont reconnaissables à leur bec court et robuste; à leurs narines rondes, cachées souvent en partie par les plumes du front; à leurs ailes et à leur queue courte, et à leur corps trapu. Ils vivent de baies et de graines; rarement d'insectes. Nous citerons les plus connus.

Le gros-bec, proprement dit, cet oiseau solitaire, sauvage, qui n'a ni chant ni ramage. Il défend ses petits courageusement. On le voit presque toute l'année dans plusieurs de nos provinces méridionales.

L'ortolan est plus célèbre par la délicatesse de sa chair que par

la beauté de son ramage; cependant il chante agréablement, et mérite d'être élevé, non-seulement pour la table, mais encore pour le chant. Il arrive d'ordinaire dans le nord de la France en même temps que les hirondelles. Il y a des ortolans fauves, de blancs, de noirâtres; ordinairement ils sont roux.

Le bruant mâle est remarquable par l'éclat des plumes jaunes qui ornent le sommet de sa tête et la partie inférieure du corps. Son cri ordinaire se compose de sept notes, dont les six premières

égales et sur le même ton, et la dernière plus aiguë et plus traînée, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*, *ti*. Il fait son nid à terre. La femelle couve ses œufs avec tant d'affection que souvent elle se laisse prendre à la main, en plein jour.

Les veuves se trouvent en Afrique et en Asie; on les reconnaît à leur longue queue et à leur joli ramage. On raconte que les veuves font leur nid avec du coton, que ce nid a deux étages, que le mâle habite l'étage supérieur, et que la femelle couve au rez-de-chaussée. Le nom de *veuves* paraît leur être venu du noir qui domine dans leur plumage, ou de leur queue traînante. On en compte huit espèces.

Les bengalis et les sénégalis changent de couleur dans la mue, et leur plumage varie du noir au bleu, au vert, au jaune et au rouge. Ce sont des oiseaux familiers et destructeurs, en un mot de vrais moineaux. Leurs mœurs sont sociables, une fois acclimatés en France; ils vivent jusqu'à six ou sept ans. On les trouve dans la plus grande partie de l'Asie et de l'Afrique, et notamment au Bengale et au Sénégal; ces deux pays leur ont donné leurs noms.

LE BOUVREUIL.

Il a reçu de la nature un beau plumage et une belle voix; le plumage a toute sa beauté, après la première mue; mais la voix a besoin des secours de l'art pour acquérir sa perfection : lorsque l'homme daigne se charger de son éducation et lui faire entendre avec méthode des sons moelleux et bien filés, l'oiseau docile, non-seulement les imite avec justesse, mais quelquefois les perfectionne et surpasse son maître; il apprend aussi à parler sans beaucoup de peine. Le bouvreuil est très-capable d'attachement personnel : on en a vu qui, ayant été forcés de quitter leur premier maître, se sont laissés mourir de regret.

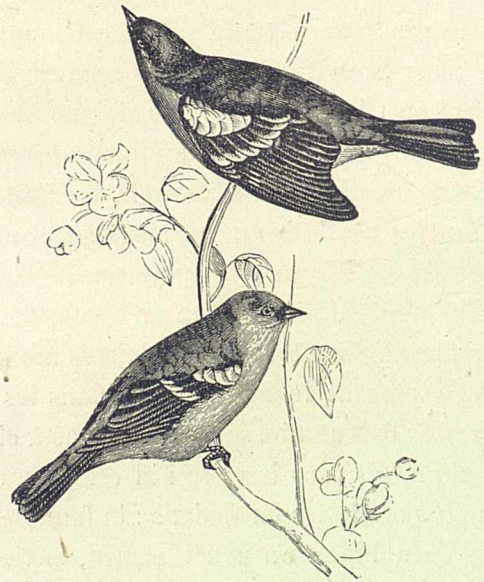
Les bouvreuils passent la belle saison dans les bois ou sur les montagnes; ils y font leur nid sur les buissons à cinq ou six pieds de haut, et quelquefois plus bas; le nid est de mousse en dehors et de matières plus mollettes en dedans : la femelle y pond de quatre à six œufs, d'un blanc un peu bleuâtre, environnés, près du gros bout, de taches violettes et noires.

Ces oiseaux passent auprès de quelques personnes pour être attentifs et réfléchis : du moins ils ont l'air pensant. Quoique vieux, ils s'accoutument facilement à la cage, pourvu que, dans les premiers jours de leur captivité, on leur donne à manger largement. On a remarqué que les bouvreuils avaient dans la queue un mouvement brusque de haut en bas. Ils vivent cinq à six ans. Ils sont de la grosseur de notre moineau. Ils se trouvent dans toute l'Europe. On les nourrit avec du chènevis.

LE PINSON.

Ayant beaucoup de force dans le bec, le pinson sait très-bien s'en servir pour se faire craindre des autres petits oiseaux, comme aussi pour pincer jusqu'au sang les personnes qui le tiennent ou qui veulent le prendre, et c'est pour cela qu'il a reçu le nom de pinson.

Les pinsons ne s'en vont pas tous en automne; il y en a toujours un assez bon nombre qui restent l'hiver avec nous et s'approchent des lieux habités. Ceux qui passent en d'autres climats se réunis-



sent assez souvent en troupes innombrables; mais où vont-ils? on l'ignore.

Ils sont généralement répandus dans toute l'Europe, et même jusque sur les côtes d'Afrique.

Le pinson est un oiseau très-vif : on le voit toujours en mouvement, et cela, joint à la gaieté de son chant, a donné lieu sans doute à la façon de parler proverbiale, *gai comme pinson*. Il commence à chanter de fort bonne heure au printemps, et plusieurs jours avant le rossignol; il finit vers le solstice d'été.

LE MOINEAU ET LE FRIQUET.

Notre moineau est connu de tout le monde; mais il y a dans cette même espèce des variétés particulières et accidentelles; car on trouve quelquefois des moineaux blancs, d'autres variés de brun et de blanc, d'autres presque tout noirs, et d'autres jaunes.

Les moineaux sont, comme les rats, attachés à nos habitations; ils ne se plaisent ni dans les bois, ni dans les vastes campagnes; on a même remarqué qu'il y en a plus dans les villes que dans les villages. Ils suivent la société pour vivre à ses dépens; comme ils sont paresseux et gourmands, c'est sur des provisions toutes faites, c'est-à-dire sur le bien d'autrui, qu'ils prennent leur subsistance, et comme ils sont aussi voraces que nombreux, ils ne laissent pas de faire plus de tort que leur espèce ne vaut; car leur plume ne sert à rien, leur chair n'est pas bonne à manger et leur voix blesse l'oreille.

Ce qui les rendra éternellement incommodes, c'est non-seulement leur très-nombreuse multiplication, mais encore leur défiance, leur finesse, leurs ruses et leur opiniâtreté à ne pas désemparer des lieux qui leur conviennent. Leur nid est composé de foin en dehors et de plumes en dedans. Si vous le détruisez, en vingt-quatre heures ils en font un autre; si vous jetez leurs œufs, qui sont communément au nombre de cinq ou six, et souvent davantage, huit à dix jours après ils en pondent de nouveaux.

Ces oiseaux sont robustes, on les élève facilement dans des cages et ils y vivent plusieurs années. Lorsqu'ils sont pris jeunes, ils ont assez de docilité pour obéir à la voix, s'instruire et retenir quelque chose du chant des oiseaux auprès desquels on les met; naturellement familiers, ils le deviennent encore davantage dans la captivité.

Le friquet, plus petit que le moineau commun, a le sommet de la tête rouge-bai, le dessus du dos et du cou noué de noir et de roussâtre, le croupion et la queue gris, la gorge noire et le ventre d'un gris blanc, le bec noir et les pieds gris. Cet oiseau, même perché, a l'habitude d'agiter toujours sa queue, de frétiller; de là le nom de friquet. Il est moins familier que le moineau.

LE SERIN DES CANARIES ET LE SERIN DOMESTIQUE.

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre : le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts. Avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons que le rossignol, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; il est aussi plus sociable, plus doux, plus familier; il est capable de connaissance et même d'attachement; il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques. On l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instruments; il apprend même à parler et à siffler.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance; cependant il y a en Italie une espèce de serin plus petite que celle des Canaries, et en Provence une autre espèce presque aussi grande, toutes deux plus agrestes, et qu'on peut regarder comme les tiges sauvages d'une race civilisée.

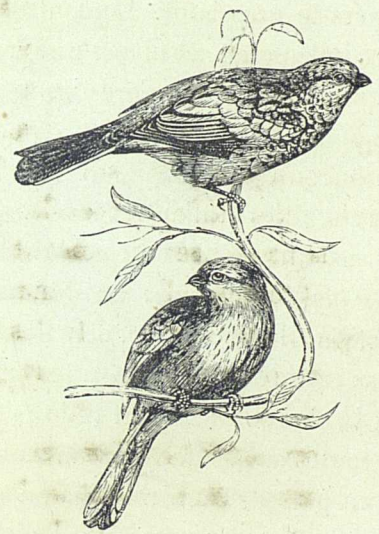
Le serin des Canaries, dans l'état sauvage, n'est point jaune comme notre serin domestique; il a tout le dessus du corps brun varié de gris, la poitrine d'un vert jaune, les côtés variés de traits bruns et le croupion blanchâtre.

Parmi les serins domestiques les plus recherchés, on cite le serin huppé, le serin panaché de noir et de jonquille, le serin hollandais à longues pattes, etc.

Il est rare que les serins élevés en chambre tombent malades avant la ponte. Le premier symptôme de la maladie, surtout dans le mâle, est la tristesse; dès qu'on ne lui voit plus sa gaieté ordinaire, il faut le mettre seul dans une cage et le placer au soleil. S'il a le bouton, on le lui ouvre avec une grosse aiguille et on lave la plaie avec de la salive ou du vin.

LA LINOTTE.

La linotte doit son nom à sa friandise pour la graine du lin; elle vit en société et voyage de compagnie. L'été, on la trouve surtout à la lisière des bois, sur les haies et sur les buissons; l'hiver, elle vient dans les lieux découverts et ailleurs. Elle s'apprivoise aisément et peut apprendre des airs et même répéter des paroles. L'étourderie de la linotte est devenue



proverbiale. Il est peu d'oiseaux aussi communs; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités : ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile et susceptible d'attachement. La belle couleur rouge de sa tête et de sa poitrine s'efface par degrés et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières.

LE CHARDONNERET.

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut. Le rouge cramoisi, le noir velouté, le blanc, le jaune doré,

sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de mars, et ils continuent pendant la belle saison.

Ces oiseaux sont, avec les pinsons, ceux qui savent le mieux construire leur nid, en rendre le tissu plus solide, lui donner une forme plus arrondie. La femelle commence à pondre vers le milieu du printemps; cette première ponte est de cinq œufs tachetés de brun rougeâtre vers le gros bout. Lorsqu'ils ne viennent pas à bien, elle fait une seconde ponte, et même une troisième lorsque la seconde ne réussit pas; mais le nombre des œufs va toujours en diminuant à chaque ponte.

Ces oiseaux ont beaucoup d'attachement pour leurs petits, qu'ils nourrissent avec des chenilles et d'autres insectes.

Le chardonneret est un oiseau actif et laborieux. S'il n'a pas quelques têtes de pavots, de chanvre ou de chardons à éplucher pour le mettre en action, il portera et rapportera sans cesse tout ce qu'il trouvera dans sa cage. On ne croirait pas qu'avec tant de vivacité et de pétulance, le chardonneret fût si doux et même si docile. On peut apprendre toutes sortes de tours au chardonneret : à faire le mort, à allumer un pétard, à tenir un bâton entre son corps et une de ses pattes, à tirer un petit seau où l'on met son manger, etc.

LE TARIN.

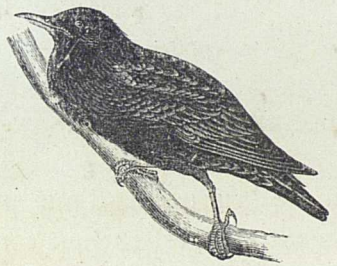
Vous remarquerez beaucoup de rapports entre le tarin et le chardonneret, les linottes et les serins : sa tête est noire avec deux bandes jaunes sur l'œil; la gorge et le ventre présentent la couleur jaune; le dessus du corps est olivâtre. Son chant ne vaut pas celui du chardonneret. Il grimpe le long des branches et se suspend à leur extrémité comme la mésange. Il vient de Russie et passe en France en automne. Il devient en cage aussi apprivoisé que le serin le plus familier.

L'ÉTOURNEAU OU SANSONNET.

Il est peu d'oiseaux aussi généralement connus que celui-ci, surtout dans nos climats tempérés; car il passe toute l'année dans le canton qui l'a vu naître, sans jamais voyager au loin, et la facilité qu'on trouve à le priver fait qu'on en nourrit beaucoup en cage.

Les merles sont de tous les oiseaux ceux avec qui l'étourneau a le plus de rapports; mais on reconnaît que l'étourneau diffère du merle par les mouchetures et les reflets de son plumage, par la conformation de son bec plus plat.

Les uns et les autres ne changent point de domicile pendant l'hiver; seulement ils choisissent, dans le canton où ils sont établis,



les endroits les mieux exposés. Les étourneaux n'ont pas plutôt fini leur couvée qu'ils se rassemblent en troupes très-nombreuses; ces troupes ont une manière de voler qui leur est propre, et semblent soumises à une tactique uniforme et régulière. C'est à la voix de l'instinct que les étourneaux obéissent, et leur instinct les porte à se rapprocher toujours du centre du peloton, tandis que la rapidité de leur vol les emporte sans cesse au delà.

Le soir surtout ils se réunissent en grand nombre, comme pour se mettre en force; ils passent ordinairement la nuit tout entière dans les roseaux, où ils se jettent vers la fin du jour avec grand fracas. Ils jasent beaucoup le matin et le soir avant de se séparer, et point du tout pendant la nuit.

Les étourneaux sont tellement nés pour la société qu'ils vont

de compagnie, même avec des oiseaux d'espèces différentes de la leur.

L'étourneau commun est d'un noir métallique à reflets cuivrés, avec des plumes marquées d'une tache fauve à l'extrémité; les pieds bruns, le bec jaune. Avec l'âge, ils deviennent gris et même blancs. Il se nourrit, à l'état sauvage, de limaces, de vermisseaux et d'autres insectes. Il place son nid dans le creux des arbres et des murs.

L'étourneau apprend à siffler, à parler indifféremment quelques mots de français, d'allemand, de grec, de latin, etc. On le trouve dans tout l'ancien continent.

LES CORVIDÉS.

Les oiseaux de cette famille sont remarquables par leur bec fort, leurs narines couvertes de poils et de plumes décomposées ainsi que par leur grande taille.

LE CORBEAU ET LA CORNEILLE.

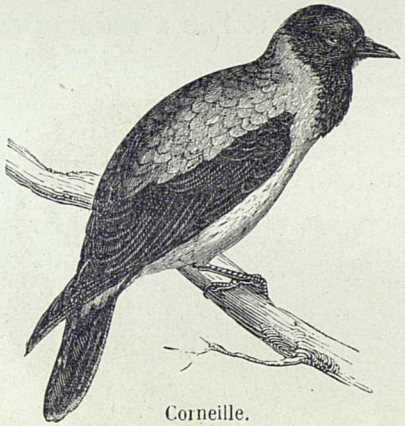
Cet oiseau, de la grosseur d'une poule, d'un plumage généralement noir, est surtout connu par sa voracité : il mange volontiers des charognes ; sa vue et son odorat sont excellents ; il marche posément, d'un air grave, et saute quand il veut hâter le pas ; il vole haut et d'une manière soutenue. Il niche sur les arbres les plus élevés, sur les rochers escarpés, ou bien dans les châteaux en ruines. Pendant l'hiver, et à l'époque des semailles, ils vont par troupes dans les campagnes. Il vit très-vieux. On en a vu qui avaient vécu plus d'un siècle.

Non-seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix, répondant à ses différentes affections intérieures, mais il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme ; on a imaginé de lui couper le filet, afin de perfectionner cette disposition naturelle.

Les corbeaux n'apprennent pas seulement à parler, mais ils deviennent familiers dans la maison : ils se privent, quoique

vieux, et paraissent même capables d'un attachement personnel et durable.

Les vrais corbeaux de montagne ne sont point oiseaux de passage, et diffèrent en cela plus ou moins des corneilles, auxquelles on a voulu les assimiler. Ils semblent particulièrement attachés au rocher qui les a vus naître : on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement. Ils ne passent point la nuit dans les bois, ils se choisissent dans leurs



Corneille.

montagnes une retraite à l'abri du nord, où ils se retirent pendant la nuit au nombre de quinze ou vingt ; ils font leurs nids dans les crevasses de ces mêmes rochers, ou dans les trous des murailles, au haut des vieilles tours abandonnées. Chaque mâle a sa femelle, à laquelle il demeure attaché plusieurs années de suite.

La corneille ressemble beaucoup au corbeau par sa forme et son plumage ; elle est pourtant d'une famille différente.

LA PIE, LE GEAI ET LE ROLLIER.

La pie a beaucoup de ressemblance à l'extérieur avec la petite corneille qui ne diffère du grand corbeau que par la grosseur ; elle a encore avec elle d'autres rapports plus intimes dans l'instinct, les mœurs et les habitudes naturelles.

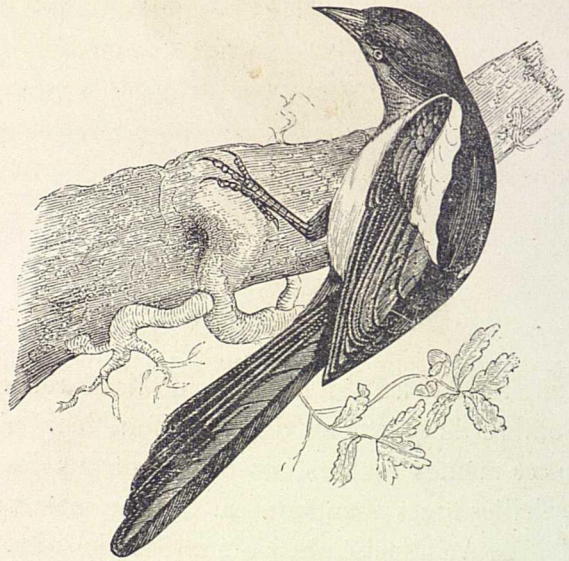
On a tiré parti de son appétit pour la chair vivante en la dressant

à la chasse. L'hiver, elle vole par troupes, et s'approche des lieux habités. Elle s'accoutume aisément à la vue de l'homme, elle devient bientôt familière dans la maison.

Elle jase à peu près comme la corneille, et apprend aussi à contrefaire la voix des autres animaux et la parole de l'homme.

La pie a le plus souvent la langue noire comme le corbeau; elle monte sur le dos des cochons et des brebis, comme font les choucas, et court après la vermine de ces animaux.

Enfin, on prend la pie dans les mêmes piéges et de la même manière que la corneille, et l'on a reconnu en elle les mêmes



mauvaises habitudes, celles de voler et de faire des provisions. On croit aussi qu'elle annonce la pluie lorsqu'elle jase plus qu'à l'ordinaire.

Elle n'entreprend point de grands voyages, elle ne fait guère que voltiger d'arbre en arbre ou de clocher en clocher. En général, elle montre plus d'inquiétude et d'activité que les corneilles, plus de malice et de penchant à une sorte de moquerie. Elle est très-tendre pour ses petits; elle multiplie ses précautions en raison de sa tendresse et des dangers de ce qu'elle aime : elle place son nid au

haut des plus grands arbres, ou au moins sur de hauts buissons, et n'oublie rien pour le rendre solide et sûr.

Tant de précautions ne suffisent point encore à sa tendresse, elle a continuellement l'œil au guet sur ce qui se passe au dehors. Voit-elle approcher une corneille, elle vole aussitôt à sa rencontre et la poursuit sans relâche à grands cris. Si c'est un ennemi plus redoutable, un faucon, un aigle, la crainte ne la retient point, et elle ose encore l'attaquer.

La pie se trouve communément dans toute l'Europe, excepté dans les climats très-froids.

Le geai ressemble beaucoup à la pie sous le rapport des habitudes et du naturel; il est surtout reconnaissable à son plumage d'un gris ardoisé, à ses ailes variées agréablement de noir, de bleu et de blanc. Il habite les buissons et niche sur les arbres et sur les taillis. Il vit de glands, de noisettes, de faînes, d'insectes, etc. On le trouve dans toute l'Europe. Il contrefait le cri de plusieurs oiseaux.

Geai.

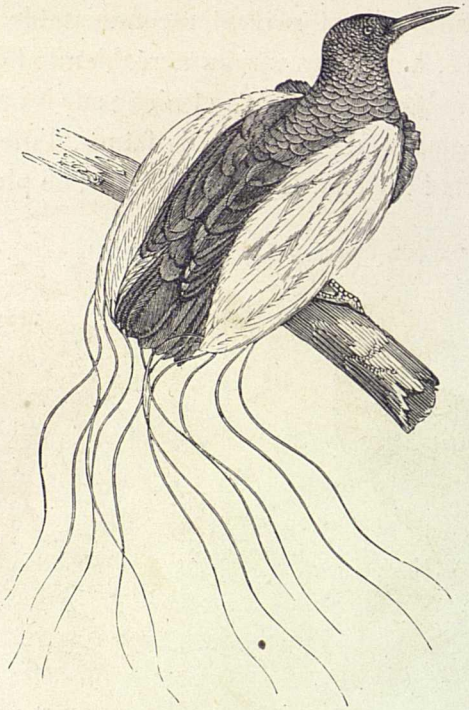
Rollier.

Le rollier tient de la pie, du geai et du martin-pêcheur; il a le dessus de la tête et le haut du cou d'un bleu clair, à reflets verts, à dos fauve, les ailes d'un bleu violet éclatant, avec les parties inférieures d'un bleu plus ou moins foncé. Il est connu en Allemagne et en Suède; il passe en France une ou deux fois par an. Il niche

sur les arbres, surtout sur les bouleaux, et dans le haut des houx; rarement il s'écarte des bois touffus. Il y a plusieurs espèces de rolliers.

L'OISEAU DE PARADIS OU PARADISIER.

Originaire de la Papouasie et des îles voisines, l'oiseau de paradis est remarquable par les plumes de ses flancs, effilées et neigeuses, qui forment des panaches plus longs que le corps et brillent des plus riches reflets; la tête et la gorge sont couvertes d'une espèce de velours formé par de petites



plumes droites, courtes, fermes et serrées et de diverses couleurs; les plumes du front cachent les narines. Il vit au fond des forêts, perché sur des arbres très-élevés et se nourrit d'insectes et de fruits. On a cru longtemps, et à tort, que ces oiseaux n'avaient point de pieds, parce qu'on l'envoie tout préparé en Europe, après lui avoir coupé les pieds. On cite parmi les espèces les plus remarquables :

l'oiseau de paradis émeraude, grand comme notre grive, à panache jaune d'or; le manucade, grand comme notre moineau, à panache blanc et vert; le sifilet, grand comme un merle, avec trois plumes en filet à chaque oreille.

LES GRIMPEREAUX.

LA HUPE ET LE GRIMPEREAU.

On appelle *grimpereaux* les oiseaux doués d'une très-grande facilité pour monter le long des arbres; ils se nourrissent d'insectes.

La huppe est facile à reconnaître à sa belle huppe formée d'une

double rangée de plumes rousses bordées de noir, qu'elle redresse à volonté. Elle se nourrit d'insectes. Son nid est très-profond,

très-sale et très-infect ; aussi dit-on *sale comme une huppe*. La femelle pond ordinairement quatre ou cinq œufs grisâtres, un peu moins gros que ceux de la perdrix. Elle vient d'Afrique et passe en France dans la belle saison. Les Égyptiens avaient fait de la huppe l'emblême de la piété filiale ; on croit encore que les jeunes huppes prennent soin de leurs père et mère devenus caducs, et qu'ils les réchauffent sous leurs ailes et appliquent des herbes salutaires sur leurs yeux malades.

Le grimpereau n'est guère plus gros que le roitelet. On le trouve surtout en Angleterre.

L'OISEAU-MOUCHE ET LE COLIBRI.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. La nature l'a comblé de tous ses dons : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze brillent sur ses habist ; il ne les souille

Colibri.

jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat ; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du Nouveau-Monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques.

Le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps ; il est fait d'une bourre soyeuse recueillie sur des fleurs : ce nid est fortement tissu et a la consistance d'une peau douce et épaisse.

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles ; ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri en quelques semaines.

On distingue le colibri de l'oiseau-mouche à son bec arqué (celui de l'oiseau-mouche est droit), à ses pieds impropres à la marche, à huit doigts devant et un en arrière. Les reflets de ses couleurs imitent la pourpre, l'or, le rubis, la topaze. Il se nourrit d'insectes et boit le suc des fleurs au moyen de sa langue extensible et effilée. On le trouve dans l'Amérique tropicale.

LE MARTIN-PÊCHEUR OU ALCYON.

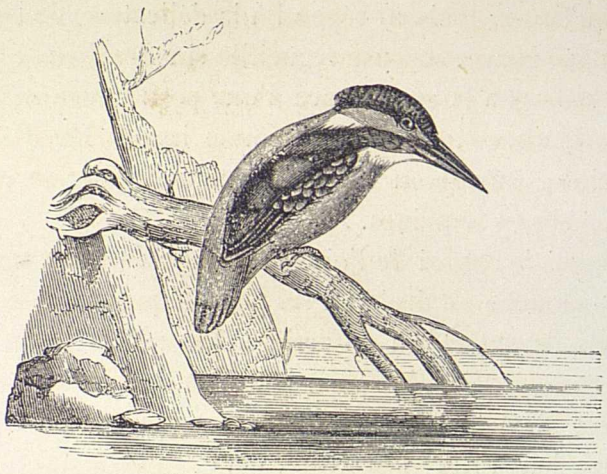
Son nom de Martin-pêcheur lui vient de martinet-pêcheur, à cause de l'analogie qui existe entre son vol et celui de l'hirondelle-martinet. Son nom d'alcyon, célèbre dans les fables de l'antiquité, était bien plus noble.

C'est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse comparer au martin-pêcheur pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs ; elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie : tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphir et l'œil de la turquoise ; le vert se mêle sur les ailes au bleu, et la plupart des plumes y sont

terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine; la tête et le dessus du cou sont pointillés de même de taches plus claires sur un fond d'azur.

Si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'Orient et du Midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire; car, pour une seule espèce que nous en avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt.

Cet oiseau, quoique provenant des climats plus chauds, s'est ha-



bitué à la température et même au froid du nôtre; on le voit en hiver, le long des ruisseaux, plonger sous la glace, et en sortir en rapportant sa proie.

Son vol est rapide et filé; il suit ordinairement les contours des ruisseaux en rasant la surface de l'eau. Il crie en volant *ki*, *ki*, *ki*, *ki*, d'une voix perçante et qui fait retentir les rivages.

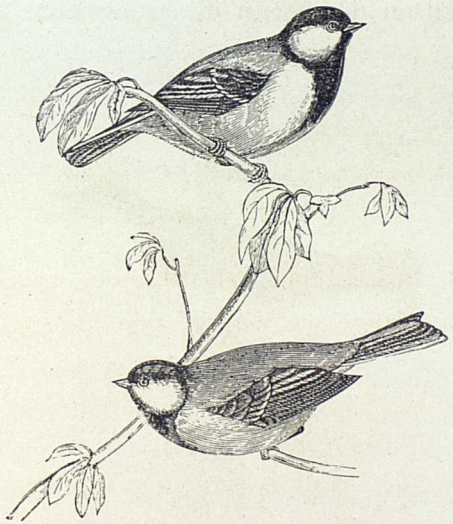
Pour pêcher, il se tient ordinairement sur une branche avancée au-dessus de l'eau ; il y reste immobile, et épie souvent deux heures entières le passage d'un petit poisson ; il fond sur cette proie en se laissant tomber dans l'eau, où il reste plusieurs secondes ; il en sort avec le poisson au bec, qu'il porte ensuite sur la terre, contre laquelle il le bat pour le tuer avant de l'avaler.

LES MOTACILLES.

On a appelé Motacilles les oiseaux qui haussent et baissent continuellement leur queue.

LES MÉSANGES.

Oiseaux à peine gros comme le moineau, les mésanges sont reconnaissables à leurs agréables couleurs, à leur bec court et robuste garni de poils à sa base, à leurs pieds terminés par quatre doigts armés d'ongles forts, à leurs ailes obtuses. Elles se montrent toujours vives, pétulantes et courageuses. On les trouve dans nos climats pendant presque toute l'année, mais principalement à la fin de l'automne. Elles attaquent les oiseaux



plus forts et plus gros qu'elles et se battent souvent entre elles. Elles construisent leurs nids tantôt dans les trous d'arbres, tantôt dans les trous des vieux murs. Elles pondent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs et se montrent très-dévouées à leurs petits. Presque toutes font des amas et des provisions, soit dans l'état de liberté, soit dans la volière.

On distingue : la charbonnière ou mésangère qui attache son nid aux huttes des charbonniers ; la nonnette à dos grisâtre et à ventre blanc ; la mésange bleue ; la mésange à huppe noire bordée de blanc, etc.

LE ROSSIGNOL.

Voici le plus grand chantre ailé de la nature. Le rossignol a le plumage roussâtre sur le dos et sur les ailes, et d'un blanc grisâtre sous la gorge et sur le dessus du corps ; son bec est droit, grêle et pointu, sa queue arrondie, ses pattes sont minces et armées d'ongles courbés et comprimés sur les côtés.

Il efface tous les oiseaux chanteurs par la réunion complète de leurs talents divers et par la prodigieuse variété de son ramage, en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute

son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours et ne se répète jamais, du moins jamais servilement : s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agréments ; il réussit

dans tous les genres, il rend toutes les expressions, il saisit tous les caractères ; c'est le coryphée du printemps.

Au reste, une des raisons pour lesquelles le chant du rossignol est plus remarqué et produit plus d'effet, c'est que, chantant la nuit, qui est le temps le plus favorable, et chantant seul, sa voix a tout son éclat et n'est éclipsée par aucune autre voix. Il efface tous les autres oiseaux par ses sons moelleux et flûtés, et par la durée non interrompue de son ramage qu'il soutient quelquefois pendant vingt secondes.

Il arrive chaque année dans nos climats sur la fin de mars ; au commencement de mai, il s'enfonce dans les bois pour y construire son nid au milieu des buissons et des taillis peu élevés. Pendant la belle saison il chante jour et nuit ; au mois de juin il perd sa voix et ne conserve plus qu'une sorte de cri sourd, rauque et désagréable. La femelle fait trois pontes par an ; elle couve seule ; elle ne quitte son poste que pour chercher à manger, et seulement le soir, quand la faim la pousse. Le rossignol quitte la France pendant l'hiver et passe probablement en Asie.

Quoique difficile à apprivoiser et à élever en cage, le rossignol s'attache à la personne qui a soin de lui : lorsqu'une fois la connaissance est faite, il distingue son pas avant de la voir, il la salue d'avance par un cri de joie ; et s'il est en mue, on le voit se fatiguer en efforts inutiles pour chanter, et suppléer par la gaieté de ses mouvements, par l'âme qu'il met dans ses regards, à l'expression que son gosier lui refuse. Lorsqu'il perd sa bienfaitrice, il meurt quelquefois de regret.

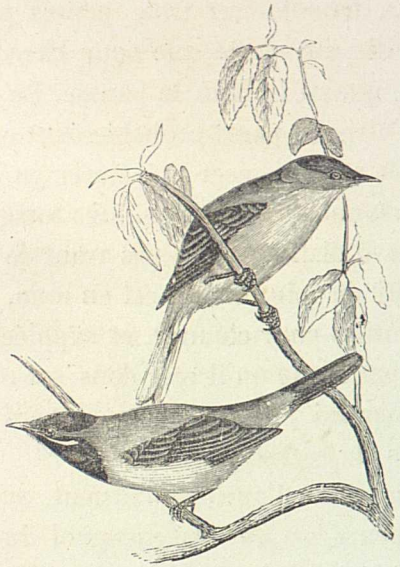
Cet oiseau appartient à l'ancien continent, quoique les missionnaires et les voyageurs parlent du rossignol du Canada, de celui de la Louisiane, de celui des Antilles, etc. Il chante moins bien au nord de l'Amérique qu'en Asie et en Europe.

Le rossignol des murailles a un plumage d'un cendré bleuâtre en dessus, d'un roux brillant en dessous avec la gorge très-noire, le front et les sourcils blancs, la queue presque rouge ; son chant doux et mélancolique ressemble à celui du rossignol proprement dit.

LA FAUVETTE.

Les hôtes ailés que le printemps ramène dans nos bois, les fauvettes sont les plus nombreux comme les plus aimables. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets ; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi, les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, les animent par les mouvements et les accents de leur tendre gaieté.

La nature, qui leur a donné tant de grâces, semble avoir oublié



de parer leur plumage. Il est obscur et terne. Excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

Le nid de la fauvette est fait d'herbes sèches, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans. C'est dans le nid de la fauvette babillarde que le coucou dépose le plus souvent son œuf.

On connaît : la fauvette à tête noire, excellente chanteuse ; la babillarde, la grisette, etc.

Presque toutes les fauvettes quittent nos pays en automne.

LE BEC-FIGUE.

Le bec-figue, qu'on range généralement parmi les gobe-mouches, a le plumage mêlé de gris, de brun, de blanchâtre et de noirâtre ; une tache blanche, qui coupe l'aile en travers, est le trait le plus apparent de ses couleurs obscures. Il arrive en troupes dans nos provinces du Midi, et surtout en Provence, où on les voit sans cesse sur les figuiers, becquetant les fruits les plus mûrs : de là son nom de *bec-figue*. Rien n'est plus délicat que sa chair, sorte d'extrait des fruits dont il se nourrit. On en prend un grand nombre dans le mois de septembre.

LE ROUGE-GORGE.

Le rouge-gorge est reconnaissable à son plumage d'un gris brun-olivâtre en dessus, blanc en dessous avec la gorge, la poitrine et le front d'un roux ardent. Il passe tout l'été dans nos bois, et ne vient à l'entour des habitations qu'à son départ en automne et à son retour au printemps. Il place son nid près de terre, sur les racines des jeunes arbres, ou sur des herbes assez fortes pour le soutenir : il le construit de mousse entremêlée de crins et de feuilles de chêne, avec un lit de plumes au-dedans. On trouve ordinairement dans le nid du rouge-gorge cinq et jusqu'à sept œufs de couleur brune. Pendant tout le temps des nichées, le mâle fait retentir les bois d'un chant léger et tendre ; c'est un ramage suave et délié. Il poursuit alors avec vivacité tous les oiseaux de son espèce, et les éloigne de son nid : jamais le même buisson ne logea deux paires de ces oiseaux aussi fidèles qu'amoureux.

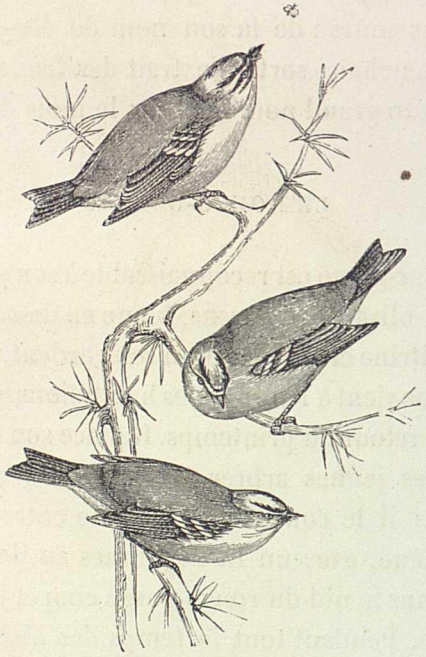
Souvent il reste pendant l'hiver dans nos campagnes, et alors il ne craint pas d'entrer, comme chez un ami, dans la chaumière du

paysan pour manger les miettes de sa table. Il n'est pas d'oiseau plus matinal que lui, et nous le trouvons toujours le premier éveillé.

LE ROITELET, LA LAVANDIÈRE ET LA BERGERONNETTE.

Le roitelet est reconnaissable à son très-petit corps, à sa tête ornée de plumes longues, effilées, d'un jaune vif brillant, à son dos nuancé de jaune olivâtre, à ses ailes et à sa queue brune. Il vit d'insectes ; on le trouve dans toute l'Europe, en Asie et en Amérique.

La femelle pond six ou sept œufs, gros comme des pois, dans



un petit nid fait en boule creuse, tissu solidement de mousse et de toile d'araignée, garni en dedans du duvet le plus doux.

La lavandière n'est guère plus grosse que la mésange commune; mais sa longue queue a trois pouces et demi de longueur : l'oiseau l'épanouit et l'étale en volant; il s'appuie sur cette longue et large

rame qui lui sert pour se balancer, pour pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans l'air.

Ces oiseaux courent légèrement à petits pas très-prestes sur la grève des rivages ; on les voit voltiger sur les écluses des moulins, et se poser sur les pierres ; ils viennent, pour ainsi dire, battre la lessive avec les laveuses, ce qui a fait donner à cet oiseau le nom de lavandière.

Le plumage de la lavandière est composé de grandes taches blanches et noires, jetées par masses.

Son cri vif et redoublé est *guî guît, guî guî guît*. On le trouve dans toute l'Europe.

La bergeronnette est connue par l'espèce d'affection qu'elle

marque pour les troupeaux, par sa manière de voltiger au milieu du bétail paissant, par son air de familiarité avec les bergers qu'elle accompagne sans défiance et sans danger. Elle vit de mouches et de poissons. La bergeronnette, librement amie de l'homme, meurt en cage.

L'ALOUETTE.

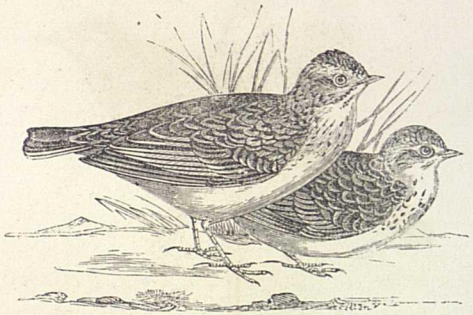
L'alouette est reconnaissable à son plumage d'un gris roussâtre, à son chant joyeux qu'elle continue en volant très-haut. Plus elle s'élève, plus elle force la voix, et souvent elle la force à tel point, que, quoiqu'elle se soutienne au haut des airs et à perte de vue, on l'entend encore dis-

tinctement. Au reste, l'alouette chante rarement à terre, où néanmoins elle se tient toujours lorsqu'elle ne vole point.

Les vers, les chenilles, les œufs de fourmis et même les sauterelles sont la nourriture la plus ordinaire des jeunes alouettes : lorsqu'elles sont adultes, elles vivent principalement de matières végétales.

On les apprivoise assez facilement : elles deviennent même familières jusqu'à venir manger sur la table et se poser sur la main ; mais elles ne peuvent se tenir sur le doigt, à cause de la conformation de l'ongle postérieur, trop long et trop droit pour pouvoir l'embrasser.

Elles sont susceptibles d'apprendre à chanter et d'orner leur ramage naturel de tous les agréments que notre mélodie artifi-



cielle peut y ajouter. L'automne elles descendent dans la plaine, se réunissent par troupes nombreuses, et deviennent alors très-grasses, parce que, dans cette saison, étant presque toujours à terre, elles mangent, pour ainsi dire, continuellement.

Leur manière de voler est de s'élever presque perpendiculairement et par reprises, et de se soutenir à une grande hauteur.

On trouve cet oiseau dans presque tous les pays habités des deux continents, et jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

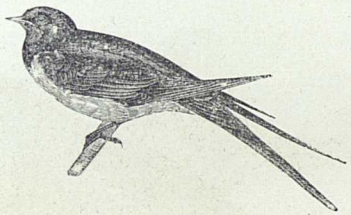
Les chasses au miroir et aux gluaux détruisent beaucoup d'alouettes, les oiseaux voraces en font aussi leur proie la plus ordinaire ; cependant, malgré cette immense destruction, l'espèce paraît toujours fort nombreuse ; ce qui prouve sa grande fécondité.

L'HIRONDELLE DE CHEMINÉE, LA SALANGANE, LE MARTINET ET L'ENGOULEVENT.

L'HIRONDELLE de cheminée ou hirondelle domestique, niche dans nos cheminées et jusque dans l'intérieur de nos maisons, surtout de celles où il y a peu de mouvement et de bruit : jamais elle ne s'établit volontairement loin de l'homme.

L'hirondelle de cheminée est la première qui paraisse dans nos climats : c'est ordinairement peu après l'équinoxe du printemps.

Ces oiseaux innocents ne peuvent se résoudre à fuir l'homme, lors même qu'il leur fait une guerre si terrible et si ridicule.



Les hirondelles nous délivrent du fléau des cousins, des charançons et de plusieurs autres insectes destructeurs.

Les mêmes hirondelles reviennent toujours aux mêmes endroits ; elles construisent chaque année un nouveau nid, et l'établissent au-dessus de celui de l'année précédente, si le local le permet. On en a trouvé dans des tuyaux de cheminée, qui étaient ainsi construits par étages.

L'hirondelle fait deux pontes par an ; lorsque les petits sont éclos, le père et la mère leur portent sans cesse à manger, puis lorsqu'ils ont atteint la force nécessaire pour voler, rien n'est plus intéressant que de les voir donner aux jeunes les premières leçons, les amusant de la voix, leur présentant d'un peu loin la nourriture, s'éloignant encore à mesure qu'ils s'avancent, et les poussant doucement, et non sans quelque inquiétude, hors du nid.

Les hirondelles arrivent dans nos pays à la fin de mars; on a calculé qu'elles faisaient quatre-vingts et même cent kilomètres à l'heure.

La salangane se trouve en Chine et dans les îles de l'océan Indien; elle fait son nid avec une matière gélatineuse qu'elle tire d'herbes marines, et ce nid est un manger très-délicat et très-recherché surtout des Chinois.

Le martinet diffère surtout de l'hirondelle par la longueur de ses ailes. Il habite principalement les tours et les clochers élevés. Il a la gorge d'un blanc cendré et tout le dessus du corps, ainsi que les ailes, d'un noir sombre ou changeant au vert. Il arrive dans nos pays après l'hirondelle. Comme elle il vit d'insectes.

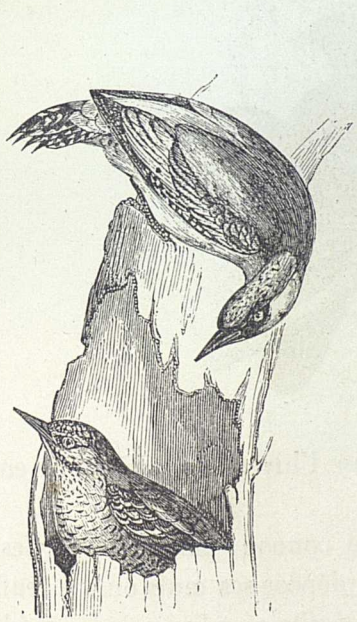
L'engoulevent a beaucoup de rapports avec l'hirondelle par ses pieds courts, son petit bec, le choix de sa nourriture et la manière de la prendre. Il avale, il engoule pour ainsi parler, tous les insectes qu'il rencontre en volant. Son bec garni de soies à sa base, s'ouvre d'une manière démesurée et donne à sa tête quelque ressemblance avec celle du crapaud; son plumage offre un mélange de gris roussâtre et de noir; des plumes couvrent ses jambes. Il fréquente surtout les parcs de chèvres et de moutons où il trouve beaucoup d'insectes. La femelle ne construit pas de nid et pond ses deux ou trois œufs rembrunis au pied d'un arbre ou dans quelque trou en terre.

LES PICS.

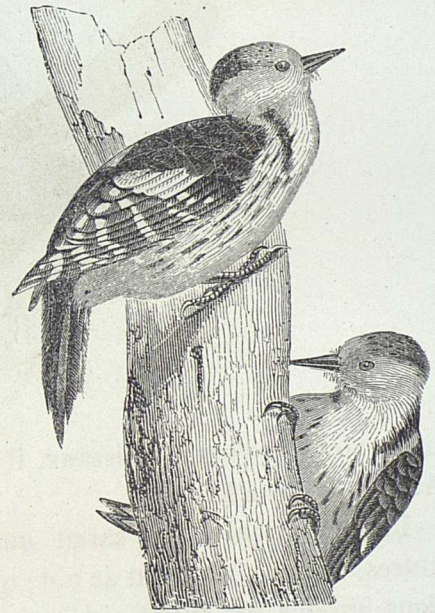
Les pics ressemblent beaucoup aux grimpereaux; ils sont caractérisés par un bec long, extrêmement fort, par une longue langue ornée d'épines, recourbée en arrière et constamment imbibée d'une salive gluante.

LE PIC VERT OU PIVERT, LE COUCOU ET LE TOUCAN.

Le pic-vert a le dessus de la tête rouge, et le reste du plumage d'un vert olive en dessus, d'un blanc jaunâtre à la gorge, d'un vert pâle à la poitrine et jaune au croupion. Il arrive au printemps, et fait retentir les forêts des cris aigus et durs, *tiacacan*, *tiacacan*, que l'on entend de loin, et qu'il jette surtout en volant par élans et par bonds.



Pic vert.



Pic rouge.

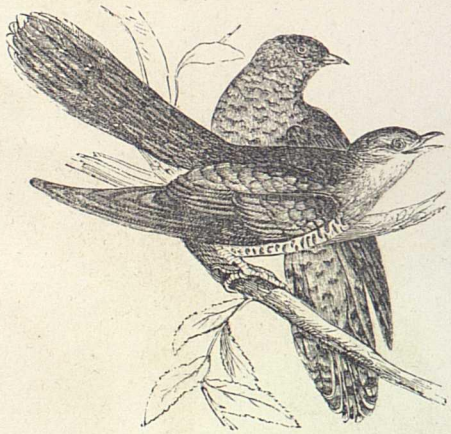
Le pic vert se tient à terre plus souvent que les autres pics, surtout près des fourmilières, parce qu'il se nourrit de fourmis.

Dans tous les autres temps, il grimpe contre les arbres, qu'il

attaque et qu'il frappe à coups de bec redoublés : travaillant avec la plus grande activité, il dépouille souvent les arbres secs de toute leur écorce.

Pour faire leur nid, le mâle et la femelle travaillent incessamment et tour à tour à percer la partie vive d'un arbre vermoulu, jusqu'à ce qu'ils rencontrent le centre carié; ils le vident, le creusent, et rendent quelquefois leur trou si oblique et si profond que la lumière du jour ne peut y arriver. Ils y nourrissent leurs petits à l'aveugle. La ponte est ordinairement de cinq œufs, qui sont verdâtres, avec de petites taches noires.

Le coucou a un plumage qui varie du blanc jaunâtre au verdâtre avec des taches olivâtres ou cendrées. Il se nourrit surtout



d'insectes ou d'œufs d'oiseaux, il passe l'hiver en Afrique ou en Asie, et l'été en Europe.

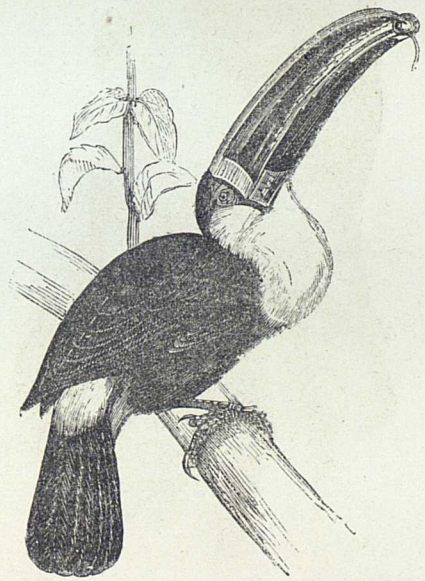
Dans l'antiquité, on savait que le coucou pond comme les autres, mais ne fait point de nid; qu'il dépose ses œufs ou son œuf dans les nids des autres oiseaux, plus petits ou plus grands; qu'il mange souvent les œufs qu'il y trouve; qu'il laisse à l'étrangère le soin de couver, nourrir, élever sa progéniture; on savait que le plumage de ces oiseaux change beaucoup lorsqu'ils arrivent à l'âge adulte; on savait enfin que les coucous commencent à paraître et à se faire entendre dès les premiers jours du printemps; qu'ils ont l'aile faible en arrivant, et qu'ils se taisent pendant la canicule; et

l'on disait que certaine espèce faisait sa ponte dans des trous de rochers escarpés. Voilà les principaux faits de l'histoire du coucou, sur lequel on a débité tant de fables absurdes.

L'habitude bien constatée qu'il a de pondre dans le nid d'autrui est la principale singularité de son histoire.

Une autre singularité, c'est qu'il ne pond qu'un œuf, du moins qu'un seul dans chaque nid, sa mue est plus tardive et plus complète que celle de la plupart des oiseaux.

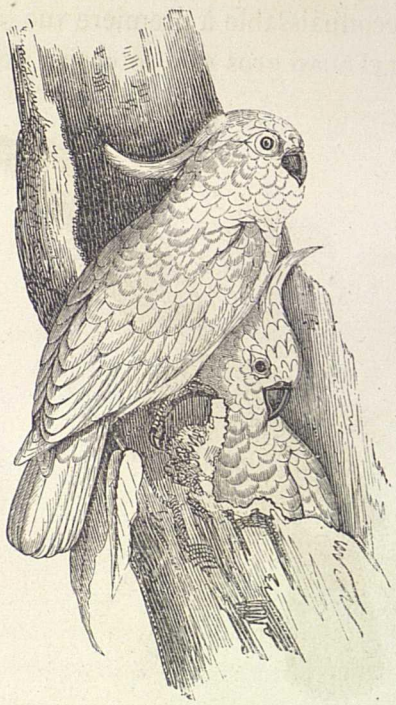
Le toucan est reconnaissable à première vue, à son bec énorme presque aussi long et aussi gros que le corps, dentelé sur le bord,



courbé vers le bout; à sa langue étroite garnie de barbes rangées comme celles d'une plume, etc. Il va en petites troupes, et vole lourdement. Il vit de fruits, d'insectes, d'œufs et de petits oiseaux; son plumage est noir ou vert avec des couleurs blanches, rouges ou jaunes. Il se trouve surtout dans l'Amérique méridionale. On l'apprivoise aisément en le prenant jeune; en domesticité, il mange de tout ce qu'on lui donne.

LES KAKATOËS (PERROQUETS A QUEUE COURTE).

Les plus grands perroquets de l'ancien continent sont les kakatoës ; ils paraissent être naturels aux climats de l'Asie méridionale et ne se trouvent point en Amérique. Leur nom vient de la ressemblance de ce mot avec leur cri. On les distingue aisément des autres perroquets par leur plumage



blanc et par leur bec plus crochu et plus arrondi, et particulièrement par une huppe de longues plumes dont leur tête est ornée, et qu'ils élèvent et abaissent à volonté.

Ces perroquets kakatoës apprennent difficilement à parler ; mais on en est dédommagé par la facilité de leur éducation. On les apprivoise tous aisément. Ils ont dans tous leurs mouvements une douceur et une grâce qui ajoutent à leur beauté.

On distingue le kakatoës à huppe jaune, celui à huppe blanche, celui à huppe rouge, et le noir.

LE JACO, OU PERROQUET CENDRÉ.

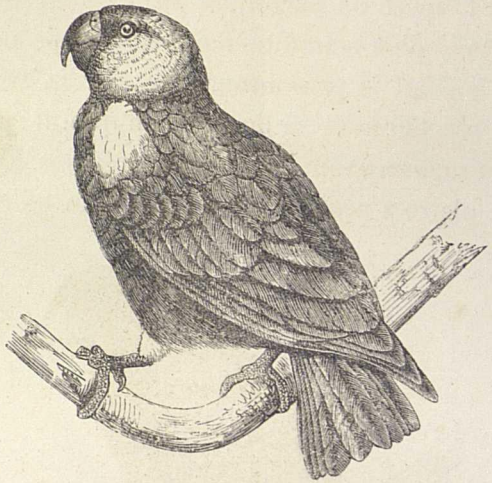
C'est l'espèce du perroquet proprement dit que l'on apporte le plus communément en Europe aujourd'hui, et qui s'y fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert sans en avoir les cris désagréables. Le mot de *jaco*, qu'il paraît se plaire à prononcer, est le nom qu'ordinairement

on lui donne. Tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise blanchissant au ventre ; une queue d'un rouge de vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré, et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais ; le bec est noir ; les pieds sont gris ; l'iris de l'œil est couleur d'or. La longueur totale de l'oiseau est de trente centimètres.

La plupart de ces perroquets nous sont apportés de la Guinée. On leur apprend fort aisément à parler, et ils semblent imiter de préférence la voix des enfants.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de

l'homme, il paraît encore en avoir le désir : il le manifeste par son attention à écouter et par l'effort qu'il fait pour répéter. Souvent



on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avait pas pris la peine de lui apprendre.

Le jaco apprend aussi à contrefaire certains gestes et certains mouvements. Il vit de toute espèce de nourriture.

LES PERRUCHES A COURTE QUEUE.

Il y a une grande quantité de ces perruches dans l'Asie méridionale et en Afrique ; elles sont toutes différentes des perruches de l'Amérique. Elles ont de même quelques habitudes naturelles aussi différentes que le sont les climats; quelques-unes, par exemple, dorment la tête en bas et les pieds en haut, accrochées à une petite branche d'arbre, ce que ne font pas les perruches d'Amérique. En général tous les perroquets du Nouveau-Monde font leurs nids dans des creux d'arbres, et spécialement dans les trous abandonnés par les pics. Dans l'ancien continent, au contraire, différentes espèces de perroquets suspendent leurs nids tissus de joncs et de racines, en les attachant à la pointe des rameaux flexibles.

La perruche à tête rouge, originaire de Guinée, est très-estimée à cause de son beau plumage et de sa familiarité; mais elle n'apprend pas à parler. Elle pond quelquefois en cage. En Guinée elle cause beaucoup de dommages aux grains de la campagne.

LES ARAS (PERROQUETS A QUEUE LONGUE).

De tous les perroquets, l'ara est le plus grand et le plus magnifiquement paré; le pourpre, l'or et l'azur brillent sur son plumage. Il a l'œil assuré, la contenance ferme, la démarche grave, et même l'air désagréablement dédaigneux, comme s'il sentait son prix et connaissait trop sa beauté;

néanmoins son naturel paisible le rend aisément familier et même susceptible de quelque attachement.

Tous les aras sont naturels aux climats du Nouveau-Monde situés

entre les deux tropiques ; mais aucun ne se trouve en Afrique ni dans les grandes Indes.

Nous connaissons quatre espèces d'aras, savoir : le rouge, le bleu, le vert et le noir.

Les caractères qui distinguent les aras des autres perroquets du Nouveau-Monde sont la grandeur et la grosseur du corps ; la longueur de la queue, et la peau nue et d'un blanc sale qui couvre les deux côtés de la tête. C'est cette même peau nue, au milieu de laquelle sont situés les yeux, qui donne à ces oiseaux une physionomie désagréable : leur voix l'est aussi, et n'est qu'un cri qui semble articuler *ara* d'un ton rauque, grasseyant et si fort, qu'il offense l'oreille.

On appelle perroquets amazones tous ceux qui ont du rouge sur l'aile ; ils viennent originairement du pays des Amazones ; les criks n'ont pas de rouge sur l'aile et viennent de la Guyane.

GALLINACÉS.

On nomme *gallinacés* un ordre d'oiseaux dont le bec est moins long que la tête, dont les ailes sont proportionnellement courtes et concaves. Les gallinacés se nourrissent de grains ; ils aiment à vivre en société et s'apprivoisent facilement.

LE PIGEON, LE RAMIER ET LA TOURTERELLE.

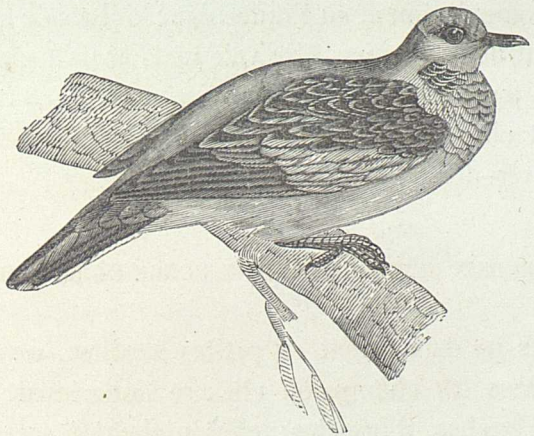
Le biset ou pigeon sauvage est la tige primitive de tous les autres pigeons : communément il est de la même grandeur et de la même forme, mais d'une couleur plus bise que le pigeon domestique ; c'est de cette couleur que lui vient son nom.

Le biset ou pigeon sauvage, et l'œnas ou le pigeon déserteur, qui retourne à l'état de sauvage, se perchent, et par cette habitude se distinguent du pigeon de muraille, qui déserte aussi nos colombiers, mais qui semble craindre de retourner dans les bois, et ne se perche jamais sur les arbres. Après ces trois pigeons vient le pigeon de nos

colombiers, qui retient encore de son premier instinct l'habitude de voler en troupe. Les pigeons de colombier produisent souvent trois fois l'année, et les pigeons de volière dix et douze fois, au lieu que le biset ne produit qu'une ou deux fois tout au plus. Ils pondent, à deux jours de distance, presque toujours deux œufs, et n'élèvent presque jamais que deux petits.

Le ramier est reconnaissable à son plumage généralement d'un cendré plus ou moins bleuâtre avec des reflets d'un vert doré changeant en bleu et en rose sur les côtés et le dessous du cou ; d'un roux vineux à la poitrine ; d'un brun plus ou moins foncé aux ailes et à la queue. Le ramier niche sur les branches des arbres ; on le trouve dans toute l'Europe, quoiqu'il préfère les pays chauds et les pays tempérés. Le ramier est très-abondant en France pendant l'automne. Il a un roucoulement plus fort que celui des pigeons. Il se nourrit de fruits sauvages.

La tourterelle se distingue du pigeon à sa taille plus petite, à son plumage presque toujours couleur café tendre, avec un collier de couleur plus foncée, à son chant triste et plaintif qui se fait en-



tendre dans les endroits les plus sombres et les plus retirés des bois. Elle s'apprivoise facilement et peut s'élever en cage. Elle arrive dans notre climat fort tard au printemps et le quitte dès la fin du mois d'août ; pendant ce court espace, elles nichent, pondent et élèvent leurs petits au point de pouvoir les emmener avec elles.

LE TÉTRAS OU GRAND COQ DE BRUYÈRE ET LA GÉLINOTTE.

On reconnaît le tétras à son bec court, à ses sourcils nus garnis de peaux rouges, et son plumage noirâtre et ardoisé. Il est de la taille du paon. Le mâle relève les plumes de sa tête en aigrette et fait la roue avec sa queue. Il vit de fruits, de baies, de jeunes pousses, d'insectes et de vers; on ne le voit guère que le matin et le soir, parce qu'il se tient caché dans le jour. Son naturel farouche et solitaire empêche de pouvoir l'apprivoiser. Il habite les montagnes des pays froids mais boisés : dans les Alpes, dans les Pyrénées, en Auvergne, en Savoie, en Suisse. La femelle du tétras pond ordinairement cinq ou six œufs, quelquefois neuf, et elle les couve seule, après les avoir déposés sur la mousse dans un lieu sec.

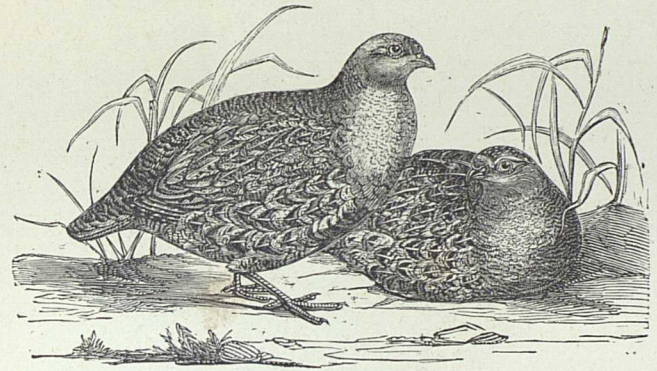
La gélinotte, de la grosseur d'une perdrix rouge, se reconnaît à un grand espace noir entouré d'une bande blanche qu'elle porte sous la gorge, à une tache rouge au-dessous des yeux, et au mélange de blanc, de noir et de roux qui recouvre le reste du corps. On la trouve assez communément en France dans les bois de bouleaux, de pins et surtout de coudriers. Elle vole mal, mais court bien. Elle fait son nid à terre et pond douze à seize œufs d'un roux clair et parsemé de taches plus foncées. Elle se nourrit comme le faisan; sa chair est très-délicate.

LA PERDRIX GRISE, LA PERDRIX ROUGE ET LA CAILLE.

Les perdrix vivent en petites familles, ou *compagnies*, dans les champs où elles se nourrissent de graines, d'herbes, d'insectes; elles nichent à terre, dans les sillons et y pondent douze à vingt œufs que la femelle couve seule. Elles sont craintives, défiantes et ne peuvent pas être réduites en domesticité. Leur chant aigu et désagréable imite le bruit d'une scie; leur vol est saccadé et bruyant. Elles font rarement de grands voyages, mais passent toujours d'un canton dans un autre. On les

trouve dans toutes les contrées méridionales et dans les contrées tempérées.

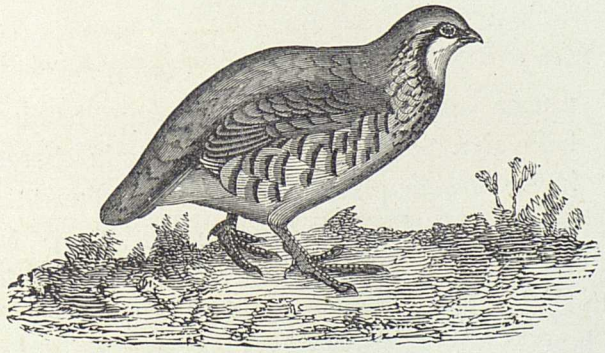
La perdrix grise se distingue par le roux clair du dessus de la tête et par le croissant roux-marron du ventre. On prétend qu'elle



ne quitte jamais ses œufs sans les couvrir de feuilles. Elle vit sept ans environ. Les perdreaux gris ont les pieds jaunes en naissant, blanchâtres plus tard, puis bruns, puis tout à fait noirs à trois ou quatre ans.

Ils sont faciles à élever dans les parcs et se nourrissent comme les poulets avec de la mie de pain, des œufs durs, etc.

La perdrix rouge est reconnaissable à ses pieds, à son bec et à ses yeux rouges, aux parties supérieures de son corps d'un brun rougeâtre, à sa gorge et à son cou blancs. Elle ne se trouve pas

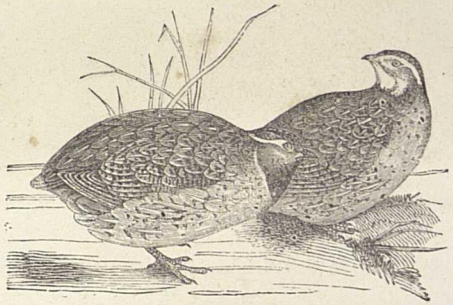


UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real BIBLIOTECA

dans les pays froids de l'Europe. Elle vole pesamment et avec effort; elle perche sur les arbres et se terre quelquefois; elle est

moins sociable que la grise et exige des soins infinis pour s'accoutumer à la captivité, elle meurt même d'ennui, si on ne la lâche pas quand sa tête se garnit de plumes.

La caille a beaucoup de rapports avec la perdrix; son plumage est varié de gris et de roux, est obscur en-dessus et blanchâtre à la gorge et au ventre. Elle court avec agilité et vole rarement. Elle a environ deux décimètres de long. Elle est d'un naturel



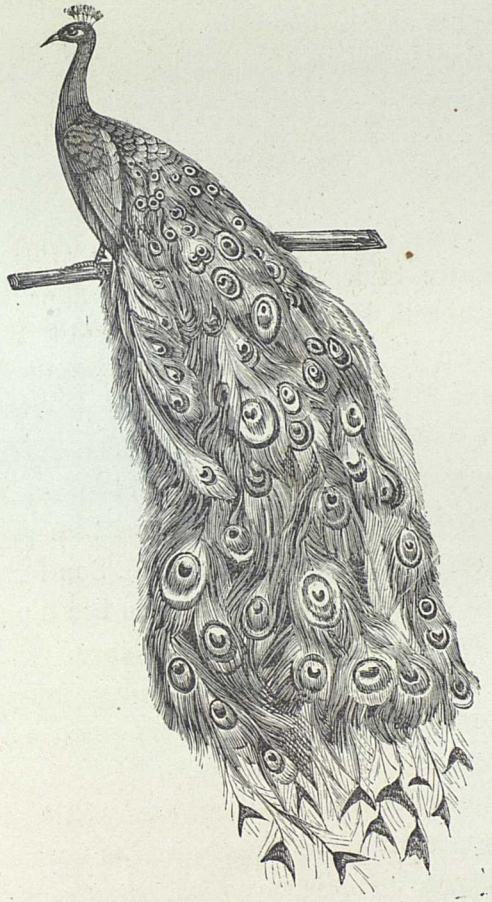
querelleur. Elle se rapproche constamment des contrées septentrionales pendant l'été et des méridionales pendant l'hiver. Elle arrive en France au commencement de mai. Elle vit de blé, de millet, de toutes sortes de graines et d'insectes. La femelle pond quinze ou seize œufs bruns et jaunes; les cailleteaux courent presque en sortant de la coque.

LE PAON ET LA LYRE.

Le paon est reconnaissable à sa superbe queue et à la belle aigrette qui orne sa tête sans la charger; à son incomparable plumage qui semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillants des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel. Si l'empire appartenait à la beauté et non à la force, le paon serait, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point, sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion; elle a réuni sur le plumage du paon

toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence. Dans l'état sauvage, le plumage du paon est plus éclatant encore que dans l'état domestique.

La femelle du paon n'a pas la parure du mâle; elle fait chaque



année une seule ponte de huit à douze œufs qu'elle couve pendant vingt-sept à trente jours. Les petits s'appellent *paonneaux*.

On connaît deux races distinctes de paons : le paon blanc et le paon panaché ou à aigrette en forme d'épis. Le paon se nourrit de graines de toutes sortes, et vit environ vingt-cinq ans. Il fut introduit d'Asie en Europe sous Alexandre le Grand.

Avec les plumes du paon qui tombent tous les ans, au mois de juillet, on fait des éventails et des parures.

La lyre ou le mercure porte-lyre est une espèce de faisan de la Nouvelle-Hollande, à plumage d'un brun grisâtre. On le connaît encore fort peu en Europe. Le mâle se fait surtout remarquer par sa queue qui, dressée, étalée, imite assez la forme d'une lyre : les plumes externes déterminent les contours de la lyre, tandis que celles du milieu en figurent les cordes.

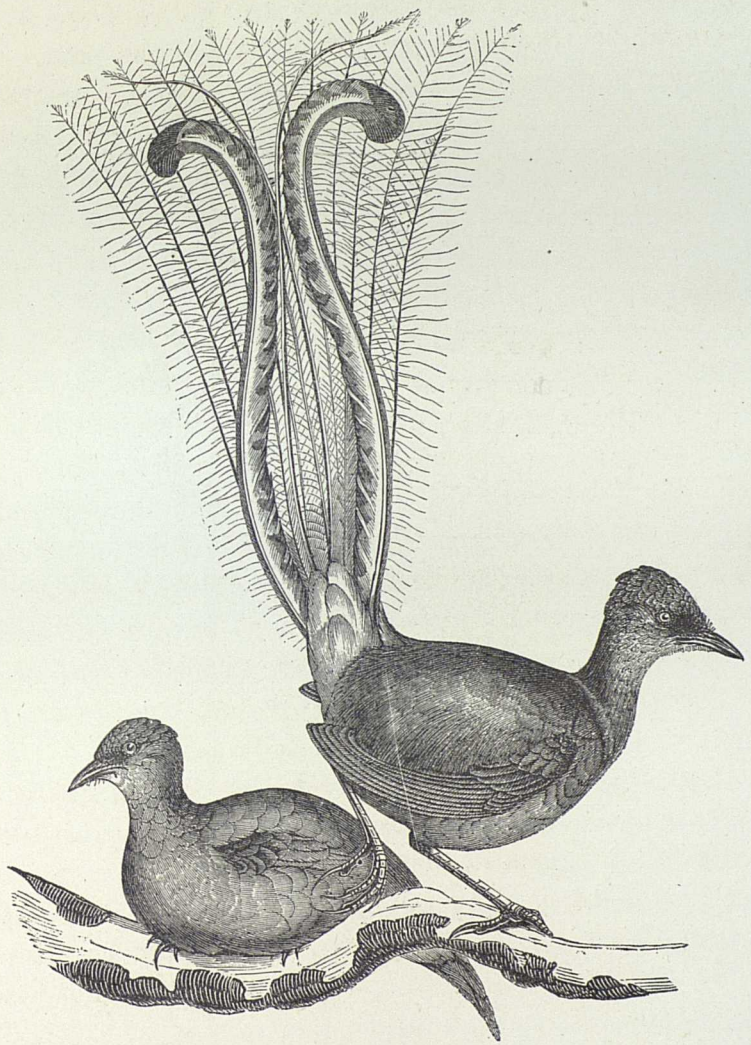
LE COQ ET LA POULE.

Le coq est un oiseau pesant, dont la démarche est grave et lente, et qui, ayant les ailes fort courtes, ne vole que rarement. Il chante indifféremment la nuit et le jour, et son chant est fort différent de celui de sa femelle. Il gratte la terre pour chercher sa nourriture; il avale autant de petits cailloux que de grains et n'en digère que mieux; il boit en prenant de l'eau dans son bec et levant la tête à chaque fois pour l'avaler. Il dort le plus souvent un pied en l'air et en cachant sa tête sous l'aile du même côté. Son front est orné d'une crête rouge et charnue, et le dessous du bec d'une double membrane de même couleur et de même nature.

Un bon coq est celui qui a du feu dans les yeux, de la fierté dans la démarche, de la liberté dans les mouvements, et toutes les proportions qui annoncent la force.

On doit choisir les poules qui ont l'œil éveillé, la crête flottante et rouge, et qui n'ont point d'éperons. Les bonnes fermières donnent la préférence aux poules noires, comme étant plus fécondes que les blanches.

Le coq a beaucoup de soin et même d'inquiétude et de souci pour ses poules : il ne les perd guère de vue; il les conduit, les défend, les menace, va chercher celles qui s'écartent, les ramène, et ne se livre au plaisir de manger que lorsqu'il les voit toutes manger autour de lui. A juger par les différentes inflexions de sa voix et par les différentes expressions de sa mine, on



La Lyre.

ne peut guère douter qu'il ne leur parle différents langages.

Les poules pondent pendant toute l'année, excepté pendant la mue, qui dure ordinairement six semaines ou deux mois, sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver : cette mue n'est autre chose que la chute des vieilles plumes.

Dès que les poussins sont éclos, leur mère en est sans cesse occupée et ne cherche de la nourriture que pour eux ; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle recèle et s'en prive en leur faveur : elle les appelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve encore une seconde fois. Elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide devient intrépide par tendresse ; elle s'élance au-devant de la serre menaçante, et, par ses cris redoublés, par ses battements d'ailes et son audace, elle impose souvent à l'oiseau carnassier.

Le coq et les poules paraissent être originaires de l'Asie, et surtout de la Perse. On compte beaucoup de variétés de poules.

LE FAISAN ORDINAIRE, LE FAISAN DORÉ ET LE NAPAUL.

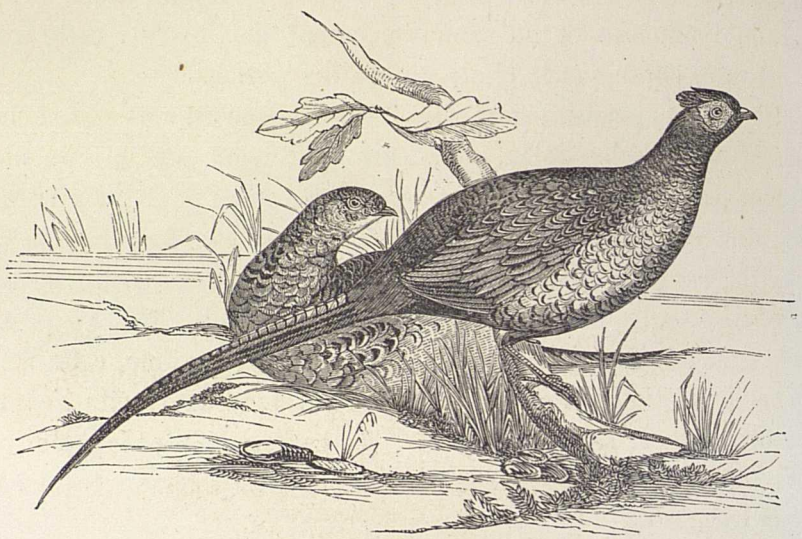
De la grosseur d'un coq ordinaire le faisan a un plumage lustré qui offre les couleurs les plus brillantes, surtout chez le mâle. Les tiges des plumes du cou font l'effet d'autant de lames d'or. Il vient de l'Asie, et vit six à sept ans. La femelle s'appelle poule-faisane ou faisande. Leur chair légère, nourrissante et délicate se sert sur les meilleures tables.

La faisane fait son nid à elle seule avec de la paille et des feuilles ; elle pond jusqu'à trente à cinquante œufs d'un gris verdâtre. Les petits faisans sont très-difficiles à élever.

Le faisan doré est plus petit que le faisan ordinaire. On l'appelle faisan tricolore à cause du rouge, du jaune doré et du bleu qui dominent dans son plumage. Il vient de Chine.

Le napaul ou faisan cornu, est ainsi appelé parce qu'il a sur la

tête deux cornes de couleur bleue, de forme cylindrique et d'une substance analogue à de la chair calleuse. Le sommet de la tête



est rouge; le reste du corps présente un mélange de rougeâtre, de blanc et de noir.

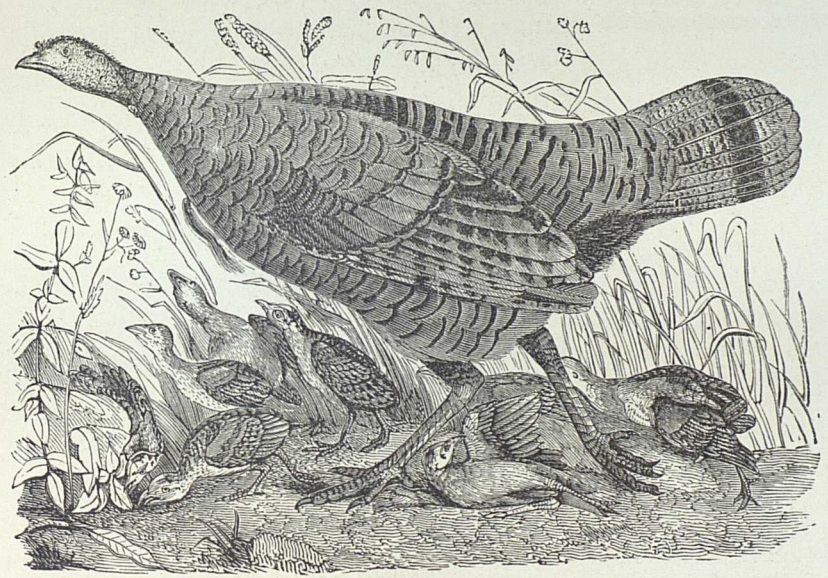
LE DINDON ET LE HOCCO.

Si le coq ordinaire est l'oiseau le plus utile de la basse-cour, le dindon domestique est le plus remarquable par la grandeur de sa taille et par la forme de sa tête, qui est fort petite à proportion du corps; elle est presque entièrement dénuée de plumes, et seulement recouverte, ainsi qu'une partie du cou, d'une peau bleuâtre, chargée de mamelons rouges et blanchâtres, avec quelques petits poils noirs clair-semés. De la base du bec descend sur le cou une espèce de barbillon charnu, rouge et flottant; du bec supérieur s'élève une caroncule charnue, de forme conique et sillonnée par des rides transversales assez profondes. Si quelque objet étranger se présente inopinément, cet oiseau, qui n'a rien dans son port ordinaire que d'humble et de simple, se rengorge tout à coup avec fierté; sa

tête et son cou se gonflent; la caroncule conique se déploie et s'allonge en se colorant d'un rouge plus vif; en même temps les plumes du cou et du dos se hérissent, et la queue se relève en éventail, tandis que les ailes s'abaissent jusqu'à terre.

Il y a des dindons de divers couleurs, on en trouve de blanc, de gris uniforme, d'autres mélangés de blanc et noir ou de blanc et jaune roussâtre.

La poule d'Inde diffère du coq, non-seulement en ce qu'elle



n'a pas d'éperons aux pieds, ni de bouquet de crins dans la partie inférieure du cou, mais encore parce qu'elle est plus petite, et ne peut pas faire la roue. Elle n'est pas aussi féconde que la poule ordinaire; il faut lui donner de temps en temps du chènevis, de l'avoine, du sarrasin, pour l'exciter à pondre; et avec cela elle ne fait guère qu'une seule ponte par an, d'environ quinze œufs.

Le temps venu où ces œufs doivent éclore, les dindonneaux percent avec leur bec la coquille de l'œuf qui les renferme; mais cette coquille est quelquefois si dure, qu'ils périraient si on ne les aidait à la briser; le froid, la pluie et même la rosée les morfondent; le grand soleil les tue presque subitement.

L'instinct des jeunes dindonneaux est d'aimer à prendre leur nourriture dans la main : on juge qu'ils ont besoin d'en prendre lorsqu'on les entend *piauler*.

La poule d'Inde montre pour ses petits une affection égale à celle de la poule pour ses poussins.

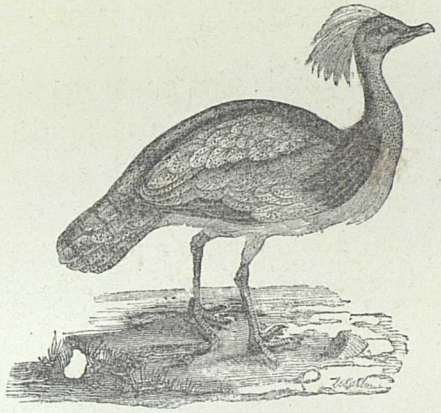
Les dindons sont originaires de l'Amérique et des îles adjacentes.

Le hocco tient tout à la fois du faisan et du dindon. Il a pour caractère distinctif une huppe noire et quelquefois noire et blanche, composée de plumes à étoiles, frisées au sommet. La couleur dominante du plumage est le noir mêlé de vert et de marron foncé. Il vit en société dans les forêts et perche sur les arbres les plus élevés. Il vole pesamment. Sa chair, quoique sèche, est un manger exquis.

LA PINTADE ET LES OUTARDES.

Encore appelée poule d'*Afrique* ou poule *peinte*, la pintade a le plumage ardoisé et couvert de taches blanches arrondies; sa tête est nue et surmontée d'une crête calleuse et garnie de barbillons charnus qui tombent jusqu'au bas des joues. Sa queue est courte et pendante, son dos arrondi, sa taille trapue, ses pattes dépourvues d'éperons. Connue dès l'antiquité, elle disparut d'Europe dans le moyen âge, et fut de nouveau rapportée d'Afrique par les Portugais vers le milieu du quinzième siècle. Elle vit en domesticité dans nos basses-cours où elle se signale comme oiseau criard, turbulent, vif et querelleur. Elle se fait craindre des dindons mêmes. Elle pond et couve à peu près comme la poule commune. Les pintadeaux de basse-cour sont d'un fort bon goût.

L'outarde barbue a près d'un mètre de long du bout du bec à l'extrémité de la queue ; elle pèse près de dix kilogrammes (vingt livres) ; on l'appelle *tarda* ou *bute* à cause de la pesanteur de sa marche, et barbue parce qu'elle porte à la base du bec un faisceau de longues plumes effilées d'un cendré clair. Les parties supérieures de son corps sont d'un roux jaunâtre, rayé de noir et les parties inférieures blanches. Elle montre toujours un naturel sauvage qui la rend très-difficile à apprivoiser. On la trouve assez



communément en France, dans les plaines découvertes où elle va en troupes, et se nourrit d'herbes, de graines, de semences et d'insectes. Sa pusillanimité est telle que, pour peu qu'on la blesse, elle meurt plutôt de la peur que de ses blessures.

La petite outarde, ou outarde compois, ressemble à l'outarde barbue, mais n'est longue que d'un demi-mètre. La chair des jeunes a un goût excellent.

BRACHYPTÈRES.

On nomme *brachyptères* les oiseaux qui sont incapables de voler à cause de leurs ailes excessivement courtes, et pour ainsi dire rudimentaires, mais qui, en compensation, courent avec une vitesse extraordinaire.

L'AUTRUCHE ET LE TOUYOU.

La race de l'autruche est très-ancienne, elle a su se conserver pendant une longue suite de siècles, et toujours dans la même terre, sans altération comme sans mésalliance.

L'autruche passe pour être le plus grand des oiseaux; mais elle est privée, par sa grandeur même, de la principale prérogative des oiseaux, la puissance de voler. Le poids moyen d'une autruche vivante et médiocrement grasse est de trente-sept à quarante kilogrammes. Cet oiseau, à vrai dire, n'a point d'ailes, puisque les plumes qui sortent de ses ailerons sont toutes effilées, décomposées,

et leurs barbes sont de longues soies détachées les unes des autres, qui ne peuvent faire corps ensemble pour frapper l'air avec avantage. Celles de la queue sont aussi de la même structure, et ne peuvent par conséquent opposer à l'air une résistance convenable. L'autruche est attachée à la terre comme par une double chaîne, son excessive pesanteur et la conformation de ses ailes. Comme les

UNIVERSIDAD DE GRANADA
Hospital Real
BIBLIOTECA

Autruches du Sénégal.

elle a sur la plus grande partie du corps du poil des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que fort ainsi que ses cuisses, qui sont très-grosses, très- et où réside sa principale force; ses grands pieds charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de avec les pieds du chameau; ses ailes, armées de deux pi- semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre. Sa supérieure est mobile et bordée de longs cils; la forme yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec oiseaux.

de la ponte des autruches dépend du climat où elles c'est toujours aux environs du solstice d'été; la tem- climat influe aussi beaucoup sur leur manière de cou- la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs de sable, où la seule chaleur du soleil les fait éclore; couvent-elles pendant la nuit.

sont très-durs, très-pesants et très-gros.

que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état même de courir et de chercher leur nourriture; que, dans la zone torride, où elles trouvent le degré de qui leur convient et la nourriture qui leur est propre, elles données de leur mère, dont les soins leur sont inutiles; pays moins chauds, la mère veille à ses petits.

autruches sont d'un gris cendré la première année et partout; mais ce sont de fausses plumes qui tom- d'elles-mêmes pour ne plus revenir sur les parties qui ailes; comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les dessous des ailes. Elles sont remplacées sur le reste du plumes alternativement blanches et noires, et quel- grises par le mélange de ces deux couleurs fondues en- plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et et ce sont les plus recherchées.

bien des gens encore qui croient que l'autruche digère le

Autruches du Sénégal.

quadrupèdes, elle a sur la plus grande partie du corps du poil plutôt que des plumes; sa tête et ses flancs n'ont même que fort peu de poils, ainsi que ses cuisses, qui sont très-grosses, très-musculeuses et où réside sa principale force; ses grands pieds nerveux et charnus, qui n'ont que deux doigts, ont beaucoup de rapport avec les pieds du chameau; ses ailes, armées de deux piquants semblables à ceux du porc-épic, sont moins des ailes que des espèces de bras, qui lui ont été donnés pour se défendre. Sa paupière supérieure est mobile et bordée de longs cils; la forme totale de ses yeux a plus de rapport avec les yeux humains qu'avec ceux des oiseaux.

Le temps de la ponte des autruches dépend du climat qu'elles habitent, mais c'est toujours aux environs du solstice d'été; la température du climat influe aussi beaucoup sur leur manière de couver; dans la zone torride, elles se contentent de déposer leurs œufs sur un amas de sable, où la seule chaleur du soleil les fait éclore; à peine les couvent-elles pendant la nuit.

Ses œufs sont très-durs, très-pesants et très-gros.

Aussitôt que les jeunes autruches sont écloses, elles sont en état de marcher, et même de courir et de chercher leur nourriture; en sorte que, dans la zone torride, où elles trouvent le degré de chaleur qui leur convient et la nourriture qui leur est propre, elles sont abandonnées de leur mère, dont les soins leur sont inutiles; mais dans les pays moins chauds, la mère veille à ses petits.

Les jeunes autruches sont d'un gris cendré la première année et ont des plumes partout; mais ce sont de fausses plumes qui tombent bientôt d'elles-mêmes pour ne plus revenir sur les parties qui doivent être nues, comme la tête, le haut du cou, les cuisses, les flancs et le dessous des ailes. Elles sont remplacées sur le reste du corps par des plumes alternativement blanches et noires, et quelquefois grises par le mélange de ces deux couleurs fondues ensemble; les plus longues de toutes sont à l'extrémité de la queue et des ailes, et ce sont les plus recherchées.

Il y a bien des gens encore qui croient que l'autruche digère le fer.

Ces animaux vivent principalement de matières végétales; mais ils avalent fort souvent du fer, du cuivre, des pierres, du bois et tout ce qui se présente.

L'autruche est un oiseau propre et particulier à l'Afrique et à la partie de l'Asie qui confine à ce continent. Ces régions, qui sont le pays natal du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant et de plusieurs autres grands animaux, devaient être aussi la patrie de l'autruche, qui est l'éléphant des oiseaux.

Les autruches habitent en effet, par préférence, les lieux les plus solitaires et les plus arides, où il ne pleut presque jamais, et cela confirme ce que disent les Arabes, qu'elles ne boivent point. Elles se réunissent dans ces déserts en troupes nombreuses, qui de loin ressemblent à des escadrons de cavalerie, et ont jeté l'alarme dans plus d'une caravane. Leur vie doit être un peu dure dans ces solitudes vastes et stériles; mais elles y trouvent la liberté.

Les Abyssins écorchent les autruches et vendent leurs peaux aux marchands d'Alexandrie; le cuir en est très-épais. Les longues plumes blanches de la queue et des ailes ont été recherchées dans tous les temps. On sait quelle prodigieuse consommation il s'en fait en Europe.

Les autruches ne sont pas aussi sauvages qu'on se l'imaginerait; elles s'apprivoisent facilement, surtout lorsqu'elles sont jeunes. On fait plus que de les apprivoiser, on en a dompté quelques-unes au point de les monter comme on monte un cheval.

Le touyou, qu'on nomme aussi autruche d'Occident, habite l'Amérique. Sans être aussi gros que l'autruche, c'est le plus gros oiseau du Nouveau-Monde. Son plumage est gris sur le dos et blanc sur le ventre; il a trois doigts à chaque pied.

Lorsque les jeunes touyous viennent de naître, ils sont familiers et suivent la première personne qu'ils rencontrent; mais en vieillissant ils acquièrent de l'expérience et deviennent sauvages. Il paraît qu'en général leur chair est un assez bon manger, excepté cependant celle des vieux, qui est dure et de mauvais goût. On pourrait perfectionner cette viande en élevant des troupeaux de jeunes touyous.

LE CASOAR ET LE DRONTE.

Le casoar a beaucoup de rapports avec l'autruche par sa haute taille; son corps massif couvert de plumes noirâtres, lâches, semblables à des poils; une sorte de casque osseux haut de huit centimètres, brun et jaune, surmonte sa tête fort petite; au-devant du cou, de chaque côté, on voit poindre une chair rouge. Les plumes du croupion sont tombantes et remplacent la queue.

L'allure de cet oiseau est bizarre : il semble ruer en marchant. Il habite la partie orientale de l'Asie.

Le dronte ou cygne à capuchon est gros comme une oie, massif, incapable de voler, et porte sur la tête une espèce de capuchon; un cercle blanc entoure ses gros yeux noirs. Il a des ailes, mais trop courtes et trop faibles; il a une queue, mais disproportionnée et mal placée. On le prendrait pour une tortue qui se serait affublée de la dépouille d'un oiseau. Le gris domine dans son plumage, mais il est plus foncé sur toute la partie supérieure et au bas des jambes, et plus clair en dessous. Il semble particulier aux îles Maurice et Bourbon, où sa race a beaucoup diminué.

OISEAUX AQUATIQUES.

On appelle Oiseaux aquatiques ceux qui réunissent à la possession de l'air et de la terre la faculté de nager sur les flots avec autant d'aisance et plus de sécurité qu'ils ne volent dans leur élément naturel. Leur corps est arqué et bombé comme la carène d'un vaisseau; leur cou, relevé sur une poitrine saillante, en représente assez bien la proue; leur queue leur sert de gouvernail; leurs pieds larges et palmés font l'office de véritables rames.

A côté des navigateurs à pieds palmés, la nature a placé les oi-

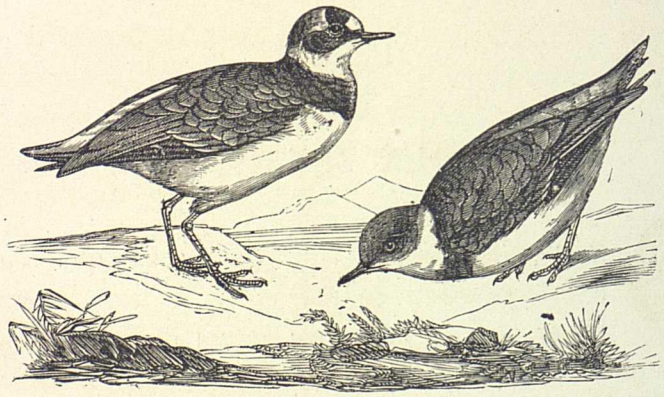
seaux de rivage à pieds divisés; nous compterons donc deux grandes familles d'oiseaux aquatiques : les *échassiers* et les *palmipèdes*.

ÉCHASSIERS.

On appelle Échassiers les oiseaux remarquables par leurs longues jambes dégarnies de plumes; ils ont la queue courte et volent en étendant leurs jambes en arrière comme pour servir de contre-poids à leur long cou.

LE GRAND PLUVIER. LE VANNEAU.

Oiseaux migrateurs, les pluviers sont ainsi appelés parce qu'ils viennent dans nos contrées à la saison des pluies. Ils arrivent du nord à l'automne et nous quittent au printemps. Ils se nourrissent d'insectes aquatiques et de vers. On reconnaît le grand pluvier à son bec plus long que la tête, à ses pieds longs, grêles, au renflement de ses genoux, à ses ailes médiocres et aiguës. C'est un oiseau très-timide, nocturne, dont la marche très-rapide lui a fait donner le nom d'*arpenteur*. Son plumage,



d'un fond gris blanc et gris roussâtre, présente des mouchetures brunes et noirâtres assez distinctes au cou et à la poitrine, et plus confuses sur le dos et sur les ailes. La femelle ne pond que deux ou trois œufs sur la terre nue, entre des pierres.

Le vanneau est ainsi nommé parce qu'il fait en volant le bruit d'un *van* qu'on agite. On reconnaît cet oiseau à son bec court, grêle, droit, comprimé, renflé à son extrémité, à ses jambes minces, à son aigrette et à ses jolies couleurs, qui lui valurent chez les anciens le nom de *paon sauvage*. Ses fortes ailes lui permettent de s'élever très-haut en l'air. Posé à terre, il s'élance, bondit et parcourt le terrain par petits vols coupés. Il arrive dans nos prairies après le dégel, et se nourrit de vers qu'il sait faire sortir de terre avec une merveilleuse adresse. La femelle pond trois ou quatre œufs oblongs, d'un vert sombre et tachetés de noir; elle les dépose dans les marais sur les petites buttes ou mottes de terre au-dessus du niveau du terrain. Les vanneaux ne se tiennent guère plus de vingt-quatre heures dans le même canton; car l'ayant épuisé de vers en un jour, le lendemain, la troupe, qui se compose de cinq ou six cents individus, est forcée de se transporter ailleurs. Le plumage du vanneau est d'un fond noir à reflets métalliques rouges, verts, dorés, etc.

LES COMBATTANTS OU PAONS DE MER ET LE BÉCASSEAU.

Ces oiseaux nous imitent : non-seulement ils se livrent entre eux des combats seul à seul, des assauts corps à corps, mais ils combattent aussi en troupes réglées, ordonnées, et marchant l'une contre l'autre. Ces phalanges ne sont composées que de mâles, qu'on prétend être, dans cette espèce, beaucoup plus nombreux que les femelles; celles-ci attendent à part la fin de la bataille, et restent le prix de la victoire.

Chaque printemps, ces oiseaux arrivent par grandes bandes sur les côtes de Hollande, de Flandre et d'Angleterre, et, dans tous ces pays, on croit qu'ils viennent des contrées plus au nord. On ne sait pas où ces oiseaux se retirent pour passer l'hiver.

Les femelles sont ordinairement plus petites que les mâles, et se ressemblent par le plumage, qui est blanc, mélangé de brun sur le manteau; mais les mâles sont au printemps si différents les uns des autres, qu'on les prendrait chacun pour un oiseau d'espèce parti-

culière. Ils diffèrent ou par la taille, ou par les couleurs, ou par la forme et le volume de ce gros collier semblable à une crinière épaisse de plumes enflées qu'ils portent autour du cou.

L'esclavage ne peut rien diminuer de leur humeur guerrière. La crinière des mâles est non-seulement pour eux un parure de guerre, mais une sorte d'armure à plumes longues, fortes et serrées; ils les hérissent d'une manière menaçante lorsqu'ils s'attaquent, et c'est surtout par les couleurs de cette livrée de combat qu'ils diffèrent entre eux; elle est rousse dans les uns, grise dans les autres, blanche dans quelques-uns, et enfin d'un violet-roux coupé de taches rousses. Les combattants marchent par troupes comme les hérons.

Le bécasseau, gros comme la bécassine commune, présente sur le dos une couleur d'un cendré roussâtre avec de petites gouttes blanchâtres au bord des plumes; la tête et le cou sont d'un cendré plus doux; la poitrine et le croupion, de couleur blanche; les plumes de l'aile noirâtres et tachetées de blanc. On le trouve au bord des eaux vives; sa voix douce, modulée, exprime la langueur et la tristesse. Pendant les deux tiers de l'année il habite les côtes de la basse Picardie.

LA FOULQUE ET LA POULE D'EAU.

La foulque se reconnaît à son front chauve garni d'une large plaque cornée, à ses pieds grêles et presque nus. Le plumage se compose d'un duvet épais recouvert d'une plume fine et serrée; il est d'un noir plombé plein et profond sur la tête et le cou, avec un trait blanc au haut de l'aile. Elle égale en grandeur notre poule ordinaire et vit d'insectes aquatiques, de petits poissons, de sangsues et de graines. Sa chair noire, qui sent un peu le marais, se mange en maigre.

Les foulques, comme plusieurs autres oiseaux d'eau, voient très-bien dans l'obscurité, et même les plus vieilles ne cherchent leur nourriture que pendant la nuit. Elles restent retirées dans les joncs pendant la plus grande partie du jour; et lorsqu'on les inquiète dans leur retraite, elles s'y cachent, et s'enfoncent même

dans la vase plutôt que de s'envoler. Dans l'arrière-saison, quand ces oiseaux, après avoir quitté les petits étangs, se sont réunis sur les grands, l'on en fait des chasses dans lesquelles on en tue plusieurs centaines.

Ces oiseaux paresseux ont plusieurs ennemis : le busard mange leurs œufs et enlève leurs petits, et c'est à cette destruction qu'on doit attribuer le peu de population dans cette espèce, qui par elle-même est très-féconde, car la foulque pond dix-huit à vingt œufs d'un blanc sale et presque aussi gros que ceux de la poule; et quand la première couvée est perdue, souvent la mère en fait une seconde de dix à douze œufs. Elle établit son nid dans des endroits noyés et couverts de roseaux secs. Elle couve pendant vingt-deux ou vingt-trois jours; et dès que les petits sont éclos, ils sautent hors du nid et n'y reviennent plus. La mère ne les réchauffe pas sous ses ailes; ils couchent sous les joncs à l'entour d'elle. Elle les conduit à l'eau, où, dès leur naissance, ils nagent et plongent très-bien. Ils sont couverts dans ce premier âge d'un duvet noir enfumé et paraissent très-laids.

La poule d'eau, qui ressemble beaucoup à la foulque, a le plumage d'un brun foncé en dessus, d'un gris d'ardoise en dessous, avec du blanc aux cuisses, au ventre et au bord de l'aile; elle habite le bord de nos rivières et de nos étangs. Son nid, posé tout au bord de l'eau, est construit d'un assez gros amas de débris de roseaux et de joncs entrelacés; la mère quitte son nid tous les soirs, et couvre ses œufs auparavant avec des brins de joncs et d'herbes : dès que les petits sont éclos, ils courent comme ceux du râle, et suivent de même leur mère, qui les mène à l'eau.

Les poules d'eau quittent en octobre les pays froids et les montagnes, et passent tout l'hiver dans nos provinces tempérées, où on les trouve près des sources et sur les eaux vives qui ne gèlent pas. Ainsi la poule d'eau n'est pas précisément un oiseau de passage, puisque tous ses voyages paraissent se borner des montagnes à la plaine et de la plaine aux montagnes.

Elles se trouvent en Angleterre, en Écosse, en Prusse, en Suisse, en Allemagne et dans la plupart de nos provinces de France.

LA POULE SULTANE OU PORPHYRION.

Originaire d'Afrique, la poule sultane se reconnaît à son plumage d'un bleu de turquoise très-pur sur les joues, sur la gorge, sur le devant et les côtés du cou; d'un bleu indigo très-foncé sur le cou, aux cuisses et au ventre; d'un bleu indigo éclatant sur la poitrine, au dos, aux ailes et à la queue; son bec est rouge ainsi que la plaque du front, et ses pieds offrent une couleur de chair rougeâtre. Ses mœurs ressemblent à celles de la poule d'eau. Elle se montre très-douce, très-innocente, et en même temps timide, fugitive, aimante, cherchant la solitude et les lieux écartés, se cachant tant qu'elle peut pour manger. Lorsqu'on l'approche, elle a un cri d'effroi, d'une voix d'abord assez faible, ensuite plus aiguë, et qui se termine par deux ou trois coups d'un son sourd et intérieur. Souvent elle trempe ses aliments à plusieurs fois dans l'eau et elle mange en morcelant.

LES COURLIS.

Le courlis a le cou et les pieds longs, les jambes en partie nues, et les doigts engagés vers leur jonction par une portion de membrane. Il est à peu près de la grosseur d'un chapon : son envergure est de plus d'un mètre. Tout son plumage est un mélange de gris blanc, à l'exception du ventre et du croupion, qui sont entièrement blancs.

Les noms français de cet oiseau, *courlis*, *curlis*, *turlis*, sont des noms imitatifs de sa voix; il est aussi remarquable par son bec arqué en forme de faux et très-long relativement à la grandeur de son corps. Ce bec est faible, d'une substance tendre, et ne paraît propre qu'à tirer les vers de la terre molle.

Le courlis court très-vite et vole par troupes. Il est de passage en France et s'arrête à peine dans nos provinces intérieures, mais il séjourne dans nos contrées montueuses. Il se nourrit de vers, d'insectes, de petits coquillages. Quoique sa chair sente le marais, elle est très-estimée.

L'IBIS.

L'ibis était l'oiseau sacré des anciens Égyptiens, qui adoraient en lui le fléau des serpents et des autres reptiles. On doit placer l'ibis entre la cigogne et le courlis; car il tient de près à ces deux genres d'oiseaux; il a le bec fort arqué, et la jambe haute comme la grue. On en distingue deux espèces : la première a le plumage tout noir; la seconde, plus commune, est toute blanche, à l'exception des plumes de l'aile et de la queue, qui sont très-noires.

Cet oiseau ne se trouve qu'en Égypte, dont il était devenu l'emblème.

D'après le respect populaire pour cet oiseau fameux, il n'est pas étonnant que son histoire ait été chargée de fables : on a dit que les ibis engendraient par le bec; que le basilic naissait d'un œuf d'ibis, formé dans cet oiseau, des venins de tous les serpents qu'il dévore; que le crocodile et les serpents touchés d'une plume d'ibis demeuraient immobiles, etc.

L'ibis fait la plus cruelle guerre non-seulement aux serpents, mais à tous les reptiles. Il fait son nid dans les feuilles piquantes des palmiers pour le mettre à l'abri de l'assaut des chats, ses ennemis. On croit que leur ponte est de quatre œufs.

LA GRUE ET L'OISEAU ROYAL.

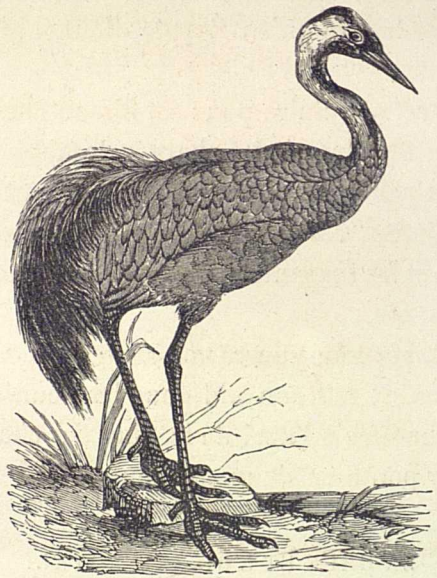
De tous les oiseaux voyageurs, c'est la grue qui entreprend et exécute les courses les plus lointaines et les plus hardies. Originaire du Nord, elle visite les régions tempérées et s'avance dans celles du Midi. En automne, elle vient s'abattre sur nos plaines marécageuses; puis elle se hâte de passer dans des climats plus méridionaux.

Les grues portent leur vol très-haut, et se mettent en ordre pour voyager; elles forment un triangle, comme pour fendre l'air plus aisément. Quand le vent se renforce et menace de les rompre, elles se resserrent en cercle. Leur passage se fait le plus souvent

dans la nuit; mais leur voix éclatante avertit de leur marche.

Les cris des grues dans le jour indiquent la pluie; les clameurs plus bruyantes et comme tumultueuses annoncent la tempête; si le matin ou le soir on les voit s'élever et voler paisiblement en troupe, c'est un indice de sérénité. La grue a, comme tous les grands oiseaux, quelque peine à prendre son essor.

A terre, les grues rassemblées établissent une garde pendant la nuit. La troupe dort la tête cachée sous l'aile; mais le chef veille la tête haute, et, si quelque objet le frappe, il en avertit par un cri.



C'est en effet dans les terres du nord, autour des marais, que la plupart vont poser leur nid. Elles ne pondent que deux œufs : les petits sont à peine élevés qu'arrive le temps du départ, et leurs premières forces sont employées à suivre et accompagner leurs père et mère dans leurs voyages.

On prend la grue au lacet; on en a vu de privées, et qui, nourries dans l'état domestique, ont reçu quelque éducation ; elle peut vivre quarante à cinquante ans.

Quoique la grue soit granivore, elle préfère néanmoins les insectes, les vers et les petits reptiles.

Le port de la grue est droit, et sa figure est élancée. Tout le champ de son plumage est d'un beau cendré clair, ondé, excepté les pointes des ailes et la coiffure de la tête; les grandes pennes de l'aile sont noires. Le bec est droit et pointu, d'un verdâtre blanchissant à la pointe. Le devant des yeux, le front et le crâne sont couverts d'une peau rouge, chargée de poils noirs assez rares pour la laisser voir comme à nu.

Il se trouve parfois des grues blanches.

La grue couronnée ou oiseau royal doit son second nom à la belle aigrette roussâtre qui orne le sommet de sa tête; cette espèce de grue a le corps noir, les ailes blanches, les joues variées de rouge et de blanc. Elle s'acclimate en Europe et y vit en domesticité quoiqu'elle soit originaire d'Afrique. A l'état sauvage, elle vit paisible; elle n'a pas d'armes pour offenser et n'a même de sauvegarde que dans la hauteur de sa taille, la rapidité de sa course et la vitesse de son vol élevé, puissant et soutenu. Elle vit de poissons, d'insectes et de graines.

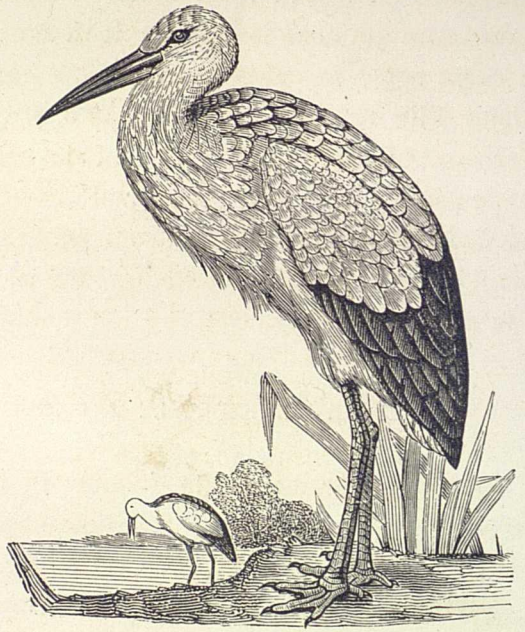
LA CIGOGNE, LE JABIRU ET LE MARABOUT.

La cigogne proprement dite, longue d'un mètre à un mètre vingt centimètres, a le plumage d'un fond blanc, avec les pennes des ailes noires, le bec et les pieds rouges. Ses mouvements sont lents et mesurés; elle n'a d'autre cri que le clapotement qui résulte du choc des mandibules de son bec l'une contre l'autre et qu'elle ne fait guère entendre que quand elle est effrayée. Elle vit le long des rivières et se nourrit surtout de poissons, de reptiles, d'oiseaux et d'insectes. Elle établit son nid au sommet des arbres ou sur le haut des maisons.

Quoique ses ailes soient courtes, elle a le vol puissant et soutenu ; elle porte en volant la tête raide en avant, et les pattes étendues en arrière comme pour lui servir de gouvernail; elle s'élève fort haut, et fait de très-longs voyages, même dans les saisons orageuses. On voit les cigognes arriver en Allemagne vers le 8 ou le 10 de

mai ; elles devancent ce temps dans nos provinces. Les cigognes reviennent constamment aux mêmes lieux ; et si leur nid est détruit, elles le reconstruisent de nouveau avec des brins de bois et d'herbe.

Tous les ans, à la fin de l'été, elles quittent les contrées du nord pour aller s'abattre en Afrique, particulièrement sur les bords du Nil. Il est curieux de les voir assemblées pour leur départ : on les entend clapoter fréquemment ; il se fait un grand mouvement dans



la troupe ; dès que le vent du nord souffle, elles s'élèvent toutes ensemble, et, dans quelques instants, se perdent au haut des airs.

Les cigognes se privent aisément et supportent la rigueur de nos hivers. On a vanté, avec raison, dans ces oiseaux la pratique des vertus morales et surtout la tempérance et la piété filiale et paternelle.

Le jabiru ressemble beaucoup à la cigogne. On le reconnaît à sa haute taille, à son bec comprimé, à son cou et à sa tête tantôt nus, tantôt emplumés. — Le jabiru du Sénégal a le bec rouge à la pointe, des excroissances charnues à la base et le milieu nu ; des

jambes vertes à articulations rares ; le plumage blanc, la tête et le cou noirs.

Le marabou se distingue de la cigogne par sa tête non emplumée, mais parsemée de poils sur une peau rouge et calleuse. Il habite le Sénégal et l'Inde.

LE HÉRON COMMUN, LE BUTOR ET L'AIGRETTE.

Cet oiseau est caractérisé par son bec long, conique et robuste, par ses longues jambes dégarnies de plumes, par ses pieds grêles armés d'ongles aigus, par son plumage généralement d'un cendré bleuâtre, blanc au front et au sommet de la tête, blanc tacheté de noir au cou, gris et noir sur les ailes. Une huppe noire très-flexible se voit derrière la tête. Le héron atteint environ un mètre de longueur, de l'extrémité du bec au bout de la queue. Il fait son nid au haut des grands arbres avec des bûchettes, des herbes sèches, des joncs et des plumes. Ses quatre ou cinq œufs sont d'un blanc verdâtre pâle et uniforme. Les espèces de hérons sont nombreuses et variées ; la nôtre se retrouve dans tous les pays.

Triste et solitaire, hors le temps des nichées, il ne paraît connaître aucun plaisir. Dans les plus mauvais temps, il se tient isolé, découvert, posé sur un pieu ou sur une pierre, au bord d'un ruisseau. Ses longues jambes ne sont que des échasses inutiles à la course : il se tient debout et en repos absolu pendant la plus grande partie du jour ; et ce repos lui sert de sommeil, car il prend quelque essor pendant la nuit : on l'entend alors crier en l'air à toute heure et dans toutes les saisons ; sa voix est un son unique, sec et aigre, qu'on pourrait comparer au cri de l'oie.

Au moyen de ses longues jambes, il peut entrer dans l'eau de plus d'un pied sans se mouiller, et là, guetter au passage une grenouille ou un poisson. Il lui faut souvent subir de longs jeûnes et quelquefois périr d'inanition.

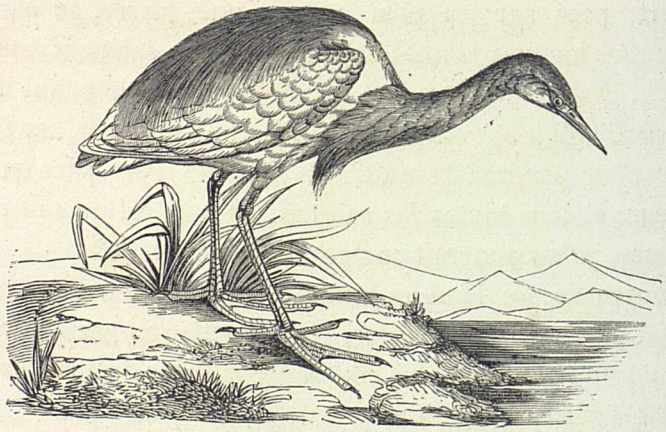
Le butor est caractérisé par son bec long, pointu, tranchant et fendu jusque sous ses yeux jaunâtres ; par sa tête petite et sur-

montée d'une aigrette; par ses jambes nues, d'un jaune verdâtre; par son plumage fauve, marqué de petites taches brunes disposées en zigzag et formant des lignes variées. Il vit de grenouilles et de poissons. On le trouve en Europe, en Amérique et en Asie.

Malgré l'espèce d'insulte attachée à son nom, il est moins stupide que le héron; mais il est encore plus sauvage; on ne le voit presque jamais. Il n'habite que les marais : il y mène une vie solitaire et paisible, couvert par les roseaux, défendu sous leur abri du vent et de la pluie; également caché pour le chasseur qu'il craint et pour la proie qu'il guette, il reste des jours entiers dans le même lieu, et semble mettre toute sa sûreté dans la retraite et l'inaction.

On le prendrait dans son vol pour un héron, si de moment en moment il ne faisait entendre une voix toute différente, plus retentissante et plus grave, *cob*, *cob;* et ce cri, quoique désagréable, ne l'est pas autant que la voix effrayante qui lui a mérité le nom de butor; c'est une espèce de mugissement *hi rhond,* qu'il répète cinq ou six fois de suite au printemps, et qu'on entend d'une demi-lieue.

L'aigrette est un oiseau ainsi nommé à cause du faisceau de



plumes effilées et droites qui ornent son dos. La *grande aigrette*

a les plumes du bas du dos longues et fines; la petite aigrette a ces mêmes plumes moins longues. Les mœurs et les habitudes de

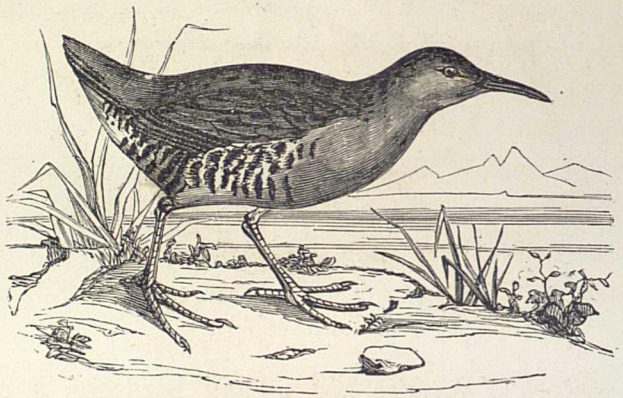
ces deux espèces d'aigrettes ressemblent beaucoup à celles du héron.

LE RALE DE TERRE OU ROI DES CAILLES ET LE RALE D'EAU.

Le râle de terre ou de genêt, encore appelé Roi des cailles, parce que son arrivée annonce celle de ces oiseaux, se reconnaît à son corps et à son bec comprimé, à sa queue courte, à ses doigts allongés et séparés, à son vol faible, à sa course rapide, à son plumage d'un brun fauve, tacheté de noirâtre en dessus et gris roussâtre en dessous. Il vient dans nos pays au commencement de mai et vit solitaire dans les broussailles, dans les joncs, dans les hautes herbes humides, mangeant des graines, surtout celles du trèfle, du genêt, etc.; des insectes, des limaçons, des vermisseaux, etc. Il ne pond guère que huit ou dix œufs rougeâtres dans un nid fait négligemment, avec un peu d'herbe sèche ou de mousse et posé d'ordinaire dans une petite fosse de gazon. Les petits suivent leur mère en courant dès qu'ils sont éclos.

Le râle d'eau a le bec rouge et plus long que la tête, tandis que le râle de genêt l'a plus court; son plumage, d'un roux brun, montre des nuances blanchâtres et grises. On le voit souvent cou-

rir le long des eaux stagnantes, dans les joncs et sur les larges feuilles de nénuphar. Il traverse les eaux à la nage et même à la course. Ses mœurs ressemblent à celles du roi des cailles.



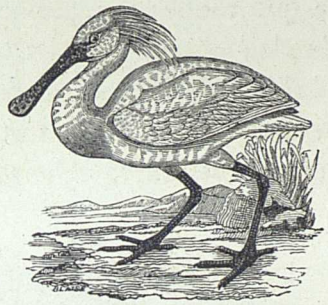
La marouette est un petit râle tacheté.

L'HUITRIER OU PIE DE MER ET LA SPATULE.

De la grandeur de notre corneille, l'Huitrier a le plumage varié de blanc et de noir ; le bec robuste, comprimé sur les côtés comme un coin à fendre, très-convenable, par conséquent, pour détacher les coquillages; les jambes nues, ses doigts au nombre de trois à chaque pied et réunis par une membrane. Il vit d'huîtres, de patelles et de vers marins qu'il ramasse dans les sables du rivage. Il est rare sur les côtes de France.

Il ne fait point de nid; il dépose ses œufs, qui sont grisâtres et tachés de noir, sur le sable nu, hors de la portée des eaux, sans aucune préparation préliminaire. Le nombre des œufs est ordinairement de quatre ou cinq, et le temps de l'incubation est de vingt ou vingt et un jours; la femelle ne les couve point assidûment. Les petits, au sortir de l'œuf, sont couverts d'un duvet noirâtre : ils se traînent dès les premiers jours, et commencent à courir peu de temps après.

La spatule ou palette, doit son nom à la forme extraordinaire de son bec, qui, aplati dans toute sa longueur, s'élargit vers l'extrémité en manière de spatule, et se termine en deux plaques arrondies, trois fois aussi larges que le corps du bec même. S'il est anormal en effet par sa forme, il l'est encore par sa substance qui n'est pas ferme, mais flexible comme du cuir.



La spatule a les jambes très-élevées, les ailes médiocres, la queue courte. Elle vit dans les marais boisés, en troupes ou par couples, et se nourrit de poissons, de mollusques et d'insectes. Elle est remarquable par le blanc répandu sur tout son corps, par son large peluchon d'un jaune roussâtre à la poitrine, par la huppe qu'elle a sur la tête. Elle habite l'Europe et surtout la Hollande.

LA BÉCASSE ET LA BÉCASSINE.

Les bécasses passent l'été dans les Pyrénées et dans les Alpes, et descendent en France aux premières neiges. Elles arrivent de nuit toujours une à une ou deux ensemble mais jamais en troupes. Elles s'abattent dans les grandes haies, les taillis et les futaies; elles quittent ces endroits fourrés à l'entrée de la nuit, pour se répandre dans les clairières, en suivant les sentiers.

La bécasse bat des ailes avec bruit en partant; son vol, quoique rapide, n'est ni élevé ni longtemps soutenu, elle s'abat avec tant de promptitude qu'elle semble tomber comme une masse aban-

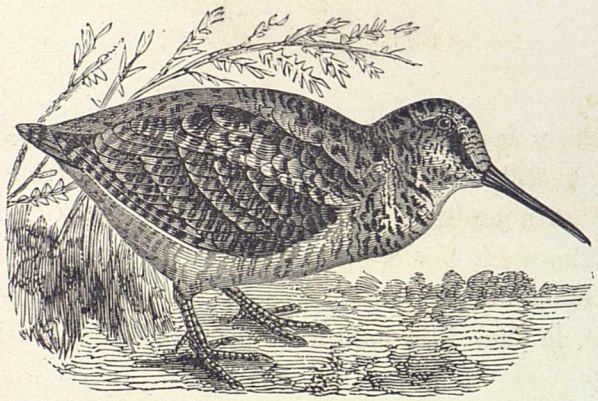
UNIVERSIDAD DE GRANADA Hospital Real

donnée à toute sa pesanteur. Peu d'instants après sa chute, elle court avec vitesse.

La bécasse ne touche pas aux fruits ni aux graines; la forme de son bec étroit, très-long et tendre à la pointe, lui interdirait seule cette sorte d'aliment : elle ne se nourrit que de vers, et fouille dans la terre avec son bec pour les trouver.

C'est de la longueur de son bec que cet oiseau a pris son nom. Sa tête est plus carrée que ronde; son plumage est remarquable par les beaux effets de clair-obscur que des teintes hachées, fondues, lavées de gris, de bistre et de terre d'ombre y produisent.

Le corps de la bécasse est en tout temps fort charnu et très-gras sur la fin de l'automne; c'est alors, et pendant la plus grande



partie de l'hiver, qu'elle est un mets recherché, quoique sa chair soit noire et ne soit pas fort tendre; on la fait cuire sans ôter les entrailles, qui, broyées avec ce qu'elles contiennent, font le meilleur assaisonnement de ce gibier.

On trouve la bécasse dans toutes les contrées des deux continents.

Elle est longue d'environ trente-quatre à trente-six centimètres. Elle fait son nid par terre avec des feuilles, des herbes sèches et des brins de bois; on trouve dedans quatre ou cinq œufs roussâtres et noirâtres un peu plus gros que ceux des pigeons.

La bécassine ressemble beaucoup à la bécasse sous bien des

rapports extérieurs, mais elle est plus petite et ses mœurs diffèrent. Elle n'habite pas les montagnes; elle se tient dans les endroits marécageux et s'élève si haut en volant, qu'on l'entend encore quand on l'a perdue de vue. Elle est plus difficile à chasser que la bécasse; en France, elle paraît au printemps et à l'automne, et s'absente pendant l'été.

La bécassine pique continuellement la terre sans qu'on puisse bien dire ce qu'elle mange.

La bécassine est ordinairement fort grasse, et sa graisse, d'une saveur fine, n'a rien du dégoût des graisses ordinaires; on la cuit comme la bécasse, sans la vider.

On la rencontre dans toutes les parties du monde.

LES BARGES ET LES CHEVALIERS.

Tout en ayant une taille plus élancée et les jambes plus hautes, les barges ressemblent beaucoup aux bécasses. Elles passent sur nos côtes, et en particulier, sur celles de Normandie, dans le mois de septembre; puis s'abattent dans les marais salésoù elles vivent en troupes dans les roseaux, toujours tristes, timides, glapissantes.

Le plumage de la barge commune est d'un gris uniforme, à l'exception du front et de la gorge, dont la couleur est roussâtre; le ventre et le croupion sont blancs; les grandes pennes de l'aile sont noirâtres au dehors, blanchâtres en dedans; le bec est noir à la pointe et rougeâtre dans sa longueur.

Les chevaliers, de la grosseur du pluvier, sont reconnaissables à leur bec un peu grêle, presque rond, à leurs ailes médiocres, à leur plumage ordinairement nuancé de blanc et de roussâtre, avec toutes les plumes frangées de ces deux couleurs, et noirâtres dans le milieu. Comme les barges, ils vivent dans les prairies humides et dans les endroits marécageux; mais ils fréquentent aussi les bords des étangs et des rivières, entrant dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux. Sur les rivages, ils courent avec vitesse. Les vermis-

seaux sont leur pâture ordinaire; en temps de sécheresse, ils se rabattent sur les insectes de terre, et prennent des scarabées, des mouches, etc.

LE FLAMMANT OU PHÉNICOPTÈRE.

D'une longueur d'un mètre à un mètre cinquante, le flammant, originaire d'Afrique, doit son nom à son aile couleur de flamme, et au reste de son plumage d'un rouge clair ou d'un rose pâle; son bec d'une forme extraordinaire, épais et carré en dessous comme une large cuiller; ses jambes d'une excessive hauteur; son cou long et grêle; son corps plus haut monté, quoique plus petit que celui de la cigogne, offrent une figure bizarre et pourtant distinguée. Il se nourrit de coquillages, d'œufs de poissons et d'insectes qu'il cherche dans la vase; il ne boit que de l'eau salée. Il voyage par troupes; pendant qu'il pêche, la tête plongée dans l'eau, un autre est en vedette, la tête haute, et si quelque chose l'inquiète, il jette un cri bruyant semblable au son d'une trompette. Cet oiseau s'apprivoise facilement, mais il craint les grands froids et ne vit pas longtemps en domesticité.

On voit des flammants en Espagne, en Italie et même sur nos côtes de Languedoc et de Provence. Sa chair, malgré un petit goût de marais, est estimée pour sa délicatesse et comparée à celle de la perdrix. Le flammant tient le milieu entre la grande tribu des oiseaux de rivage et celle tout aussi grande des oiseaux navigateurs, desquels il se rapproche par ses pieds à demi palmés.

PALMIPÈDES.

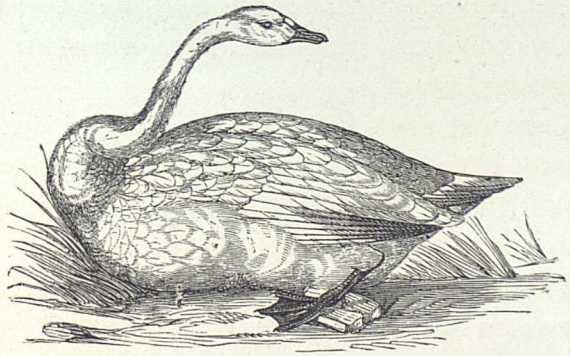
On appelle Palmipèdes les oiseaux qui ont les doigts palmés, c'est-à-dire réunis par une membrane tout en restant distincts et formant ainsi une sorte de main ouverte. Leurs pieds sont implantés à l'arrière du corps, ce qui leur donne beaucoup de facilité pour nager, et leur plumage lustré, ferme, imbibé d'un suc huileux, reste imperméable à l'eau.

LE CYGNE.

Le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix; la grandeur, la majesté, la douceur : roi paisible des oiseaux d'eau, il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre. Au reste, il n'a que ce fier ennemi; tous les oiseaux de guerre le respectent, et il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques.

Les grâces de sa figure, la beauté de sa forme, répondent dans le cygne à la douceur de son naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire.

A sa noble aisance, à la facilité, à la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnaître comme le plus beau modèle que



la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire; son large estomac en représente la carène; son corps, penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Le cygne nage si vite, qu'un homme, marchant rapidement au

rivage, a grande peine à le suivre; libre sur nos eaux, et surtout sauvage, il a le vol très-haut et très-puissant.

Le cygne, supérieur en tout à l'oie, qui ne vit guère que d'herbages et de graines, ruse sans cesse pour attraper et saisir du poisson; il prend mille attitudes différentes pour le succès de sa pêche, et tire tout l'avantage possible de son adresse et de sa grande force.

Les cygnes sauvages volent en grandes troupes, et de même les cygnes domestiques marchent et nagent attroupés; leur instinct social est en tout très-fortement marqué. Le cygne a de plus l'avantage de jouir jusqu'à un âge extrêmement avancé de sa belle et douce existence; on porte la durée de sa vie jusqu'à trois cents ans.

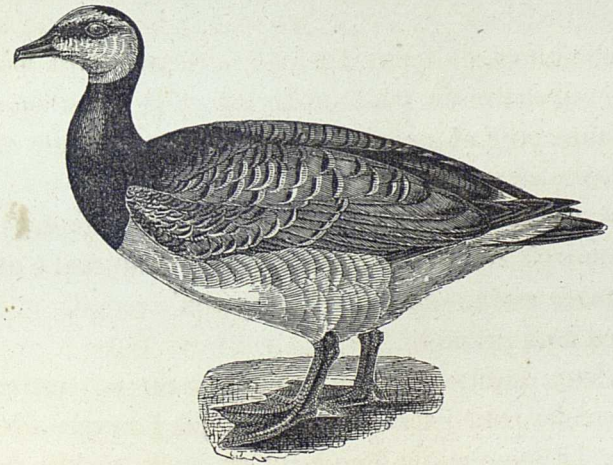
La femelle du cygne couve pendant six semaines au moins. Elle commence à pondre au mois de février. Elle met, comme l'oie, un jour d'intervalle entre la ponte de chaque œuf. Elle en produit de cinq à huit, blancs et oblongs, qui ont la coque épaisse et sont d'une grosseur très-considérable. Le nid est placé tantôt sur un lit d'herbes sèches au rivage, tantôt sur un tas de roseaux entassés et même flottants sur l'eau.

Les petits naissent assez laids et couverts d'un duvet gris ou jaunâtre; leurs plumes ne poussent que quelques semaines après. Le cygne est originaire des climats du nord. Le cygne domestique a le plumage d'une grande blancheur et le bec rouge, tandis que le cygne sauvage a le bec jaune plutôt que rouge et la tache de ses joues est jaune au lieu d'être noire. Il est plus petit que le premier; son chant passe pour être moins désagréable. Les anciens croyaient que le cygne près de mourir faisait entendre un chant très-mélodieux.

L'OIE.

Elle se distingue du cygne à son corps moins gros, à son col plus court et plus roide, à ses pieds plus élevés, moins écartés et plus portés en avant; elle se distingue du canard par son bec plus court que la tête, plus étroit en avant qu'en arrière, plus haut que large à sa base. Le mâle s'appelle

jars. La femelle fait son nid à terre et y pond de six à huit œufs qu'elle couve pendant plus d'un mois. L'oison marche et pourvoit à sa nourriture dès qu'il est sorti de sa coquille. L'oie a la vue et l'ouïe excellentes; l'histoire des oies du Capitole prouve sa vigilance. Elle ne mérite point sa réputation de stupidité et, surtout à l'état sauvage pendant ses migrations, elle a recours à des combinaisons qui prouvent un instinct supérieur : les oies sauvages voyagent par troupes sur deux longues lignes formant un angle aigu : le mâle qui conduit se tient au sommet de l'angle et va se placer à



l'extrémité de l'une des lignes lorsqu'il est fatigué; elles deviennent la plupart des ruses des chasseurs et font échouer leurs plus habiles stratagèmes.

On élève des oies dans toute la France; on les engraisse spécialement pour leur foie à Strasbourg et à Toulouse pour faire des pâtés bien connus; elles aiment surtout le trèfle, la chicorée et la laitue. La peau garnie de son duvet est une fourrure estimée; les grosses plumes de l'aile servent pour écrire. Les oies sauvages diffèrent peu de nos oies domestiques; elles partent du nord et arrivent en France vers la fin d'octobre.

L'*oie rieuse*, grise et noire, est ainsi nommée à cause de son cri qui a quelque ressemblance avec le rire de l'homme.

LE CRAVANT ET L'EIDER.

Présentant un gris brun ou noirâtre assez conforme sur tout le plumage, le cravant a la tête haute et toutes les proportions et la taille de l'oie avec le bec un peu plus large. Son cri peut s'exprimer par *ouan*, *ouan*. Il vit en domesticité, mais sans quitter son naturel timide et sauvage. Il n'était guère connu sur nos côtes de Picardie avant 1740, année pendant laquelle le vent du nord en amena une quantité prodigieuse.

L'eider, qui ressemble beaucoup au canard en général, a pour caractère distinctif un long bec échancré à sa base par un angle que forment les plumes du front. Le mâle est blanchâtre, mais il a le ventre et la queue noirs. La femelle est grise, émaillée de brun. L'un et l'autre portent sous le ventre le duvet si estimé et dont on fait un commerce important.

Ce duvet, connu sous le nom d'*édredon*, est si élastique et si léger, que deux ou trois livres, en le pressant et le réduisant à une pelote à tenir dans la main, vont se dilater jusqu'à remplir et renfler le couvre-pied d'un grand lit.

Le meilleur duvet, que l'on nomme *duvet vif*, est celui que l'eider s'arrache pour garnir son nid, et que l'on recueille dans ce nid même. La femelle pond cinq ou six œufs, qu'elle renouvelle plusieurs fois lorsqu'on les lui ravit.

L'eider habite les mers glaciales et vit de poissons, de coquillages, de plantes marines et d'insectes qu'il prend en plongeant très-profondément dans la mer.

LE CANARD.

On divise l'espèce du canard en deux grandes races distinctes : les canards sauvages et les canards domestiques.

C'est vers le 15 octobre que paraissent en France les premiers canards : leurs bandes, d'abord petites, sont suivies, en novembre, par d'autres plus nombreuses. On reconnaît ces oiseaux, dans leur

vol élevé, aux lignes inclinées et aux triangles réguliers que leur troupe trace par sa disposition dans l'air; et, lorsqu'ils sont tous arrivés des régions du nord, on les voit continuellement voler et se porter d'un étang, d'une rivière à une autre; c'est alors qu'on les chasse à l'affût, au filet, et même à l'hameçon.

De toutes nos provinces, la Picardie est celle où l'éducation des canards domestiques est la mieux soignée, et où la chasse des sau-

vages est la plus fructueuse, au point même d'être pour le pays l'objet d'un revenu assez considérable.

Les allures des canards sauvages sont plus de nuit que de jour; ils paissent, voyagent, arrivent et partent principalement le soir et même la nuit : la plupart de ceux que l'on voit en plein jour ont été forcés de prendre essor par les chasseurs ou par les oiseaux de proie.

Tant que la saison ne devient pas rigoureuse, les insectes aquatiques, les petits poissons, les grenouilles, les graines du jonc, la lentille d'eau, etc., fournissent abondamment à la pâture des canards; mais, vers la fin de décembre, si les grandes pièces d'eau stagnante sont glacées, ils se portent sur les rivières encore coulantes. Lorsque la gelée continue pendant huit ou dix jours, ils disparaissent pour ne revenir qu'aux dégels, dans le mois de février; puis ils retournent, au commencement du printemps, dans les régions du nord, où ils nichent et passent l'été.

La cane sauvage, comme les autres oiseaux aquatiques, place de préférence sa nichée près des eaux. On trouve ordinairement dans chaque nid dix à quinze et quelquefois jusqu'à dix-huit œufs; ils sont d'un blanc verdâtre, et le moyeu est rouge. Chaque fois que la

femelle quitte ses œufs, elle les enveloppe dans le duvet qu'elle s'est arraché pour en garnir son nid. Jamais elle ne s'y rend au vol; mais lorsqu'une fois elle est tapie sur ses œufs, l'approche même d'un homme ne les lui fait pas quitter.

Tous les petits naissent dans la même journée, et dès le lendemain la mère descend du nid et les appelle à l'eau. Timides ou frileux, ils hésitent, et même quelques-uns se retirent; néanmoins le plus hardi s'élance après la mère, et bientôt les autres le suivent. Une fois sortis du nid, ils n'y rentrent plus.

Les jeunes canards acquièrent en six mois leur grandeur et toutes leurs couleurs : le mâle se distingue par une petite boucle de plumes relevée sur le croupion ; il a de plus la tête lustrée d'un riche vert d'émeraude, et l'aile ornée d'un brillant miroir; le demi-collier blanc au milieu du cou, le beau brun pourpré de la poitrine et les couleurs des autres parties du corps sont assortis, nuancés, et font en tout un beau plumage, qui est assez connu.

Dans la famille entière des canards, les mâles sont parés des plus belles couleurs, tandis que les femelles n'ont presque toutes que des robes unies, brunes, grises ou couleur de terre.

Il y a une foule de variétés dans cette espèce.

LE CANARD SIFFLEUR OU VINGEON, LE TADORNE ET LA MACREUSE.

Le canard siffleur doit son nom à sa voix claire, sifflante, assez semblable au son aigu d'un fifre. Son plumage est d'un beau roux sur le col ; blanc et liséré de petits zigzags sur le dos; blanc et d'un vert bronzé sur les ailes; blanc au ventre. Il vole et nage toujours par bandes; il vit de graines de

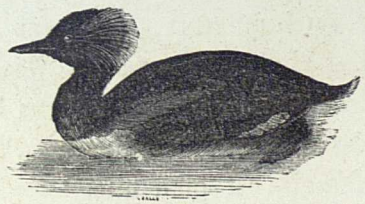
jonc, d'insectes, de crustacés, de grenouilles et de vermisseaux. On le trouve en Amérique comme en Europe.

Le tadorne a le duvet aussi fin et aussi doux que celui de l'eider ; il ne diffère du canard que par son bec qui est plus relevé, et par les couleurs de son plumage, qui sont plus vives, plus belles, et qui, vues de loin, ont le plus grand éclat. Ce beau plumage est coupé par grandes masses de trois couleurs, le blanc, le noir et le jaune cannelle. La tête et le cou, jusqu'à la moitié de sa longueur, sont d'un noir lustré de vert ; le bas du cou est entouré d'un collier blanc.

Le duvet de ces oiseaux est très-fin et très-doux; les pieds et leurs membranes sont de couleur de chair. Le bec est rouge; mais l'onglet de ce bec et les narines sont noirs.

Il paraît que les tadornes se trouvent dans les climats froids comme dans les pays tempérés, et qu'ils se sont portés jusqu'aux terres australes.

Le printemps nous amène les tadornes, mais toujours en petit



nombre. Dès qu'ils sont arrivés, ils se répandent dans les plaines de sable dont les terres voisines de la mer sont ici couvertes; on voit chaque couple errer dans les garennes qui y sont répandues, et y chercher un logement parmi ceux des lapins.

Les lapins cèdent la place à ces nouveaux hôtes, et n'y rentrent plus.

Les tadornes ne font aucun nid dans ces trous : la femelle pond ses premiers œufs sur le sable nu ; et lorsqu'elle est à la fin de sa ponte, qui est de dix à quatorze, elle les enveloppe d'un duvet blanc fort épais dont elle se dépouille.

Le tadorne vit de vers de mer, de frai de poisson et de petits coquillages.

La macreuse est un peu effilée, aussi grosse que le canard proprement dit et a le plumage noir. Elle pond et niche sur les côtes de Suède et de Norwége, et vient dans nos climats, de décembre en avril. On prétendait autrefois que les macreuses naissaient d'un coquillage ou d'un arbre.

On ne voit aucune macreuse voler ailleurs qu'au-dessus de la mer, leur vol est bas et mou et de peu d'étendue ; elles ne s'élèvent presque pas, et souvent leurs pieds trempent dans l'eau en volant.

LES SARCELLES ET LE HARLE.

La figure de la sarcelle commune est celle d'un petit canard, et sa grosseur celle d'une perdrix. Le plumage du mâle, avec des couleurs moins brillantes que celui du canard, n'en est pas moins riche en reflets agréables. Le devant du corps présente un beau plastron tissu de noir sur gris. Les côtés du cou et les joues, jusque sous les yeux, sont ouvragés de petits traits de blanc, sur un fond roux. Le dessus de la tête est noir, ainsi que la gorge. Des plumes longues et taillées en pointe couvrent les épaules et retombent sur l'aile en rubans blancs et noirs; les couvertures qui tapissent les ailes sont ornées d'un petit miroir vert.

La parure de la femelle est bien plus simple; vêtue partout de gris et de gris brun, à peine remarque-t-on quelques ombres d'ondes ou de festons sur sa robe.

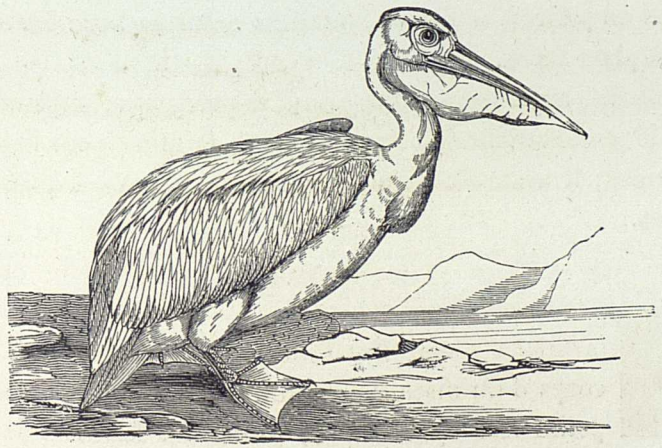
La sarcelle ordinaire, connue sous le nom de *racanette* ou *mercanette*, est longue de trente à quarante centimètres et ne reste en France qu'au printemps et en automne; la sarcelle d'hiver, moins grande que la précédente, habite nos pays pendant toute l'année.

Le harle commun ou grand harle est plus gros que le canard. Il a le corps large, aplati, d'un noir verdâtre en dessus, avec des plumes courtes relevées en houppes; d'un blanc nuancé de rose et de jaunâtre en dessous; la queue grise. La femelle porte sur la tête une huppe longue et effilée. Le harle habite dans les deux continents et vient en hiver sur nos côtes ; il se nourrit à peu près des mêmes aliments que les canards et les sarcelles.

LE PÉLICAN.

On a représenté sous la figure du pélican la tendresse paternelle se déchirant le sein pour nourrir de son sang sa famille languissante ; mais cette fable ne devait pas s'appliquer au pélican, qui vit dans l'abondance et qui a une grande poche dans laquelle il porte en réserve le produit de sa pêche.

Le pélican égale ou même surpasse le cygne en grandeur, ses jambes sont très-basses, tandis que ses ailes sont tellement étendues, que l'envergure en est d'environ quatre mètres. Il se soutient donc très-aisément et très-longtemps dans l'air : il s'y balance avec légèreté, et ne change de place que pour tomber à plomb sur sa proie. C'est de cette manière que les pélicans pêchent lorsqu'ils



sont seuls; mais en troupes ils savent varier leurs manœuvres et agir de concert.

Cet oiseau doit être un excellent nageur, car il est parfaitement *palmipède;* ses pieds sont rouges ou jaunes, suivant l'âge. Il paraît aussi que c'est avec l'âge qu'il prend cette belle teinte de couleur rose tendre et comme transparente, qui semble donner à son plumage le lustre d'un vernis.

Les plumes du cou ne sont qu'un duvet court ; celles de la nuque forment une espèce de petite huppe. Les couleurs du bec sont du jaune et du rouge pâle sur un fond gris : il est aplati en dessus comme une large lame relevée d'une arête sur sa longueur, et se terminant par une pointe en croc ; la poche membraneuse qui pend au-dessous comme un sac en forme de nasse, peut contenir plus de vingt pintes de liquide ; elle est si large et si longue, qu'on y fait entrer le bras jusqu'au coude.

Ce gros oiseau paraît susceptible de quelque éducation, et même d'une certaine gaieté, malgré sa pesanteur ; il n'a rien de farouche et s'habitue volontiers avec l'homme.

En général, ces oiseaux paraissent appartenir spécialement aux climats plutôt chauds que froids. On les trouve dans l'Asie Mineure, dans la Grèce, etc. Les rives du Nil en hiver, et celles du Strymon en été, vues du haut des collines, paraissent blanches par le grand nombre de pélicans qui les couvrent.

Le nid du pélican se trouve communément au bord des eaux ; il le pose à plate terre.

Cet oiseau, aussi vorace que grand déprédateur, engloutit dans une seule pêche autant de poisson qu'il en faudrait pour le repas de six hommes ; il avale aisément un poisson de trois à quatre kilogrammes.

L'ANHINGA.

L'anhinga nous offre l'image d'un reptile enté sur le corps d'un oiseau ; son cou long et grêle à l'excès, sa petite tête cylindrique, roulée en fuseau, de même venue avec le cou et effilée en un long bec aigu, ressemblent à la figure et même au mouvement d'une couleuvre, soit par la manière dont cet oiseau étend brusquement son cou en partant de dessus les arbres, soit par la façon dont il le replie et le lance dans l'eau pour darder le poisson, dont il fait sa nourriture principale. Il a le cou plus long que la tête, la queue grande et large. Il habite les contrées les plus chaudes de l'Amérique et fait son nid sur les arbres. Il marche difficilement ; il nage et vole très-bien.

LE PAILLE-EN-QUEUE OU L'OISEAU DU TROPIQUE.

Cet oiseau volant sans cesse sous ce ciel enflammé, sans s'écarter des deux limites extrêmes de la route du grand astre, annonce aux navigateurs leur prochain passage sous ces lignes célestes ; de là son nom d'*oiseau du tropique*.

Indépendamment d'un vol puissant et très-rapide, ces oiseaux ont, pour fournir ces longues traites, la faculté de se reposer sur l'eau et d'y trouver un point d'appui au moyen de leurs larges pieds entièrement palmés, et dont les doigts sont engagés par une membrane comme ceux des cormorans.

La grosseur de cet oiseau est à peu près celle d'un pigeon commun. Le beau blanc de son plumage suffirait pour le faire remarquer ; mais son caractère le plus frappant est un double long brin, qui ne paraît que comme une paille implantée à sa queue, ce qui lui a fait donner le nom de *paille-en-queue*. Ce double long brin est composé de deux filets chacun, formés d'un côté de plume presque nue et seulement garnie de petites barbes très-courtes.

LA FRÉGATE.

La frégate, de la grosseur d'une poule, mais avec des ailes démesurément longues, a la tête blanche avec le plumage du corps noir tacheté de blanc. La femelle ne pond qu'un ou deux œufs d'un blanc de chair tacheté de rouge.

Le meilleur voilier, le plus rapide de nos vaisseaux, la frégate, a donné son nom à l'oiseau qui vole avec le plus de vitesse sur les mers. Balancé sur des ailes d'une prodigieuse longueur, se soutenant sans mouvement sensible, cet oiseau semble nager paisiblement dans l'air tranquille, pour attendre l'instant de fondre sur sa proie avec la rapidité d'un trait ; et lorsque les airs sont agités par la tempête, légère comme le vent, la frégate s'élève jusqu'aux nues et va chercher le calme en s'élançant au-dessus des

orages. Elle voyage en tout sens, en hauteur comme en étendue; elle se porte au large à plusieurs centaines de lieues et fournit tout d'un vol ces traites immenses.

Ce n'est qu'entre les tropiques ou un peu au delà que l'on rencontre la frégate dans les mers des deux mondes. Elle exerce sur les oiseaux de la zone torride une espèce d'empire; elle en force plusieurs, particulièrement les fous, à lui servir comme de pourvoyeurs; les frappant d'un coup d'aile ou les pinçant de son bec crochu, elle leur fait dégorger le poisson qu'ils avaient avalé et s'en saisit avant qu'il soit tombé.

LE CORMORAN, LE NIGAUD OU PETIT CORMORAN, LES FOUS.

Aussi bon plongeur que nageur et grand destructeur de poisson, le cormoran est un assez grand oiseau à pieds palmés. Il est à peu près de la grandeur de l'oie; mais sa taille est allongée par une grande queue, composée de quatorze

plumes roides, qui sont, ainsi que presque tout le plumage, d'un noir lustré de vert.

Le cormoran est d'une telle adresse à pêcher et d'une si grande voracité que, quand il se jette sur un étang, il y fait seul plus de dégâts qu'une troupe entière d'autres oiseaux pêcheurs.

Dans quelques pays, comme à la Chine et autrefois en Angleterre, on a su mettre à profit le talent du cormoran pour la pêche et en faire pour ainsi dire un pêcheur domestique.

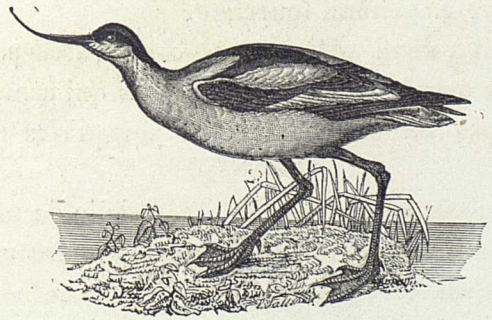
Les cormorans du Kamtschatka passent la nuit rassemblés par troupes sur les saillies des rochers escarpés, d'où ils tombent souvent à terre pendant leur sommeil, et deviennent alors la proie des renards qui sont toujours à l'affût.

Le petit cormoran a reçu le nom de *nigaud* à cause de sa stupidité; il se laisse abattre à coups de bâton et même prendre sans opposer de résistance. On le trouve en Afrique, au Brésil et dans les régions polaires.

Les *fous* doivent leur nom à une stupidité aussi grande que celle du cormoran nigaud dont nous venons de parler. L'espèce la plus commune est le fou blanc au bec comprimé, pointu, dentelé et presque droit. Il se laisse approcher et tuer à volonté. On le trouve en Europe et en Amérique.

L'AVOCETTE ET LES HIRONDELLES DE MER.

Les oiseaux à pieds palmés ont presque tous les jambes courtes; l'avocette les a très-longues. Un caractère encore plus frappant par sa singularité chez cet oiseau, c'est le renversement du bec : sa courbure, tournée en haut, pré-

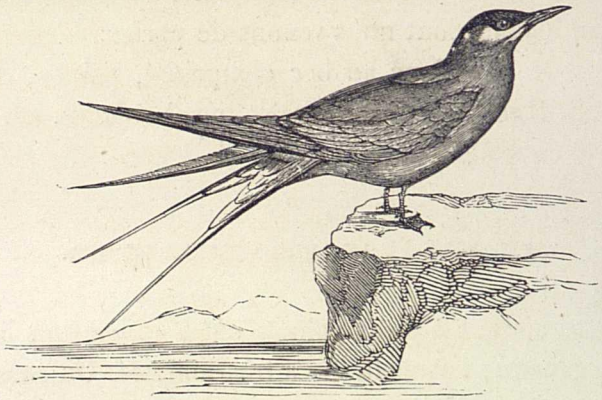


sente un arc de cercle relevé, dont le cercle est au-dessus de la tête. Ce bec est d'une substance tendre et presque membraneuse à sa

pointe; il est mince, faible, grêle, comprimé horizontalement, incapable d'aucune défense et d'aucun effort.

Il est difficile d'imaginer comment cet oiseau se nourrit à l'aide d'un instrument avec lequel il ne peut ni becqueter, ni saisir, mais tout au plus sonder le limon le plus mou; aussi se borne-t-il à chercher dans l'écume des flots le frai des poissons, qui paraît être le principal fond de sa nourriture.

Cet oiseau, qui n'est qu'un peu plus gros que le vanneau, a les jambes très-hautes, le cou long et la tête arrondie. Son plumage est d'un blanc de neige sur tout le devant du corps et coupé de noir sur le dos, la queue est blanche, le bec noir, et les pieds sont bleus.



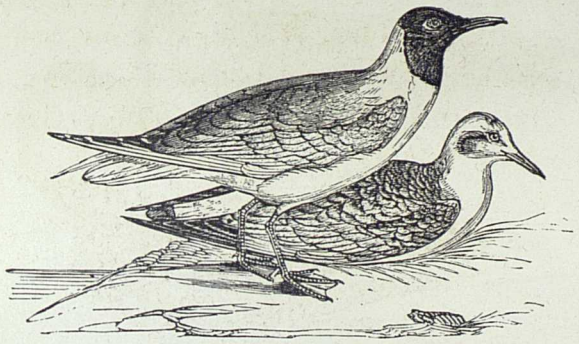
L'hirondelle de mer ou sterne ressemble beaucoup aux mouettes; elle a le bec effilé, tranchant, pointu, des ailes très-longues échancrées, une queue en général fourchue.

Ses pieds sont à demi palmés, très-courts, très-petits, presque inutiles pour la marche; les ongles pointus qui arment les doigts ne paraissent pas lui être nécessaires puisqu'elle saisit sa proie avec le bec.

La grande puissance du vol de l'hirondelle de mer en fait un oiseau aérien, mais elle se présente comme un oiseau d'eau par ses autres attributs, car indépendamment de la membrane échancrée qu'elle porte entre les doigts, elle a une petite portion de la jambe dénuée de plumes, et le corps revêtu d'un duvet fourni et très-serré. La plus commune sur nos côtes est la Saint-Pierre-Garin,

d'un cendré bleuâtre en dessus et blanc en dessous, la calotte noire de sa tête, son bec et ses pieds rouges, en font un bel oiseau.

Cette hirondelle pêcheuse, hardie et adroite, se précipite dans la mer sur le poisson qu'elle guette, et après avoir plongé, se relève, et souvent remonte en un instant à la même hauteur où elle était en l'air, elle digère le poisson, presque aussi promptement qu'elle le prend, car il se fond en peu de temps dans son estomac; la partie qui touche le fond du sac se dissout la première, et toute sa force digestive est si grande qu'elle peut aisément prendre un second repas une heure ou deux après le premier. Ses œufs sont fort gros et de couleur différente, bruns, gris, verdâtres; elle les dépose dans un petit creux, sur le sable nu, à l'abri du vent du nord; si l'on approche de sa nichée, elle se précipite du haut de l'air et arrive à l'homme en jetant de grands cris redoublés, d'inquiétude et de colère.

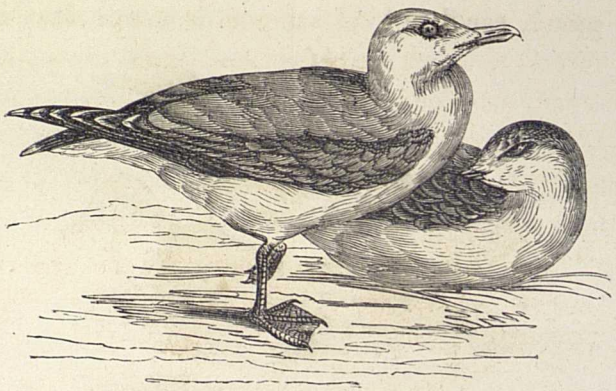


Ces hirondelles fréquentent les côtes de nos mers, les bois et les rivières, et elles en partent aux approches de l'hiver.

LES GOELANDS ET LES MOUETTES. LE LABBE OU STERCORAIRE.

Tous ces oiseaux, goëlands et mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la mer; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface ou qui sont rejetés sur les rivages. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles et ne s'acharnent que sur les corps morts.

Les goëlands et les mouettes ont également le bec tranchant, allongé, aplati par les côtés, avec la pointe renforcée ou recourbée en croc. Leur tête est grosse; ils la portent mal et presque entre les épaules, soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vite sur les rivages et volent encore mieux au-dessus des



flots. Ils sont fournis d'un duvet fort épais, qui est d'une couleur bleuâtre, surtout à l'estomac; mais ils n'acquièrent complétement leurs couleurs, c'est-à-dire le beau blanc sur le corps et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau, qu'après avoir passé par plusieurs mues, et dans leur troisième année. Ces oiseaux se tiennent en troupes sur les rivages de la mer; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises qu'ils font retentir de leurs cris importuns; en général, il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes, et l'on en rencontre en mer jusqu'à quatre cents kilomètres de distance.

Les goëlands et les mouettes viennent du Nord et font, en suivant les navires, des traversées de trois mille kilomètres sans se reposer; ils se nourrissent de cadavres soit d'hommes, soit de poissons. Ils déposent leurs œufs en très-grand nombre dans les rochers.

Le labbe doit son nom à son cri *lab lab!* Il a un bec cylindrique muni d'un onglet; il est brun avec un miroir blanc sur l'aile; il exerce un empire tyrannique sur les mouettes, les goëlands et les fous, qu'il poursuit à coups de bec pour leur faire dégorger leur

proie et la leur enlever. On le trouve communément l'hiver sur nos côtes. A le voir, on dirait une petite mouette.

LES PÉTRELS OU OISEAUX DE TEMPÊTES.

Pourvus de longues ailes, munis de pieds palmés, les pétrels ajoutent à l'aisance et à la légèreté du vol, la facilité de nager, la singulière faculté de courir et de marcher sur l'eau, en effleurant les ondes par le mouvement d'un transport rapide, dans lequel le corps est horizontalement soutenu et balancé par les ailes; les pieds frappent alternativement et précipitamment la surface de l'eau.

Les espèces de pétrels sont nombreuses. Ils ont tous les ailes grandes et fortes; cependant ils ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et communément ils rasent l'eau dans leur vol.

Pour faire leurs nichées, ils se cachent dans des trous sous les rochers au bord de la mer. Ils font entendre du fond de ces trous leur voix désagréable, que l'on prendrait le plus souvent pour le coassement d'un reptile. Leur ponte n'est pas nombreuse. Ils nourrissent et engraissent leurs petits en leur dégorgeant dans le bec la substance, à demi digérée et déjà réduite en huile, des poissons dont ils font leur principale nourriture. Quand on les attaque, la peur ou l'espoir de se défendre leur fait rendre l'huile dont ils ont l'estomac rempli : ils la lancent au visage et aux yeux du chasseur.

L'ALBATROS.

Sans même en excepter le cygne, l'albatros est le plus gros des oiseaux d'eau; il n'habite que les mers australes.

Sa très-forte corpulence lui a fait donner le nom de *mouton du Cap*. Le fond de son plumage est d'un blanc gris, brun sur le manteau, avec de petites hachures noires au dos et sur les ailes : une partie des grandes pennes de l'aile et l'extrémité de la queue sont noires. La tête est grosse et de forme arrondie; son bec crochu est très-grand et très-fort : il est composé de plusieurs pièces qui semblent articulées et jointes par des sutures, avec un croc

surajouté et le bout de la partie inférieure ouvert en gouttière et comme tronqué.

Malgré cette force de corps et ces armes, l'albatros n'attaque pas même les grands poissons, et ne vit guère que de petits animaux marins, et surtout de poissons mous et de zoophytes mucilagineux, qui flottent en quantité sur les mers australes.

Ces oiseaux effleurent en volant la surface de la mer, et ne prennent un vol plus élevé que dans le gros temps et par la force du vent.

LE GRÈBE.

Le grèbe est bien connu par ces beaux manchons d'un blanc argenté qui ont, avec la moelleuse épaisseur du duvet, le ressort de la plume et le lustre de la soie. Son plumage, sans apprêt, et en particulier celui de la poitrine, est en effet un beau duvet très-serré, très-ferme, bien peigné, et dont les brins lustrés se couchent et se joignent de manière à ne former qu'une surface glacée, luisante et aussi impénétrable au froid de l'air qu'à l'humidité de l'eau. Ce vêtement à toute épreuve est nécessaire au grèbe, qui, dans les plus rigoureux hivers, se tient constamment sur les eaux comme nos plongeons.

Les grèbes se trouvent dans les deux continents et fréquentent la mer et les eaux douces. Ils vivent de poissons, de mollusques, d'algues et d'insectes. On connaît surtout le grèbe huppé, type du genre et long de quarante-cinq à cinquante centimètres. Il a les plumes de la tête allongées et partagées en arrière en deux faisceaux qui représentent deux espèces de cornes rousses et noires à la pointe ; sa face est d'un blanc roussâtre ; son corps est brun noir en dessus, blanc argenté en dessous ; l'iris des yeux et les pieds sont rougeâtres. Il habite la France et niche dans les roseaux.

LES PLONGEONS.

On donne le nom de plongeons aux oiseaux qui ont l'habitude de plonger jusqu'au fond de l'eau en poursuivant leur proie ; ils

diffèrent des autres oiseaux aquatiques en ce qu'ils ont le bec droit, pointu, et les doigts entièrement palmés.

LE GRAND PLONGEON ET LE GUILLEMOT.

Le plongeon est presque de la grandeur et de la taille de l'oie. Il est connu sur les lacs de Suisse. Il ne prend son essor que sur l'eau : mais dans cet élément ses mouvements sont aussi faciles et aussi légers que vifs et rapides ; il plonge à de très-grandes profondeurs, et nage entre deux eaux à cent pas de distance sans reparaître pour respirer. Il en est de même des autres plongeons ; ils parcourent librement et en tous sens les espaces dans l'eau : ils y trouvent leur subsistance, leur abri, leur asile ; car, si l'oiseau de proie ou le chasseur paraît, le plongeon se dérobe en s'enfonçant sous l'eau. Il pose son nid au milieu des joncs.

Le guillemot, dont le nom vient d'un mot anglais qui signifie oiseau stupide, est long de quarante-cinq centimètres ; il a la tête, le bec, le cou, la gorge et le croupion noirs, le reste blanc ; les pieds courts à huit doigts réunis par une membrane. Cet oiseau est fort gracieux sur l'eau ; il est lourd et gêné à terre ; il vit d'insectes et de coquillages. On le trouve dans les mers antarctiques des deux hémisphères ; il vient du nord dans nos pays pendant l'hiver.

LE MACAREUX.

Deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre par le tranchant peuvent représenter le bec du macareux. La pointe de ce bec est rouge et cannelée transversalement par trois ou quatre petits sillons, tandis que l'espace près de la tête est lisse et teint de bleu. La mandibule supérieure est bordée d'une substance membraneuse comme chez le perroquet.

Le macareux a des ailes qui méritent à peine ce nom, et, dans ses petits vols courts et rasants, il s'aide du mouvement rapide de ses pieds avec lesquels il ne fait qu'effleurer la surface de l'eau. Le

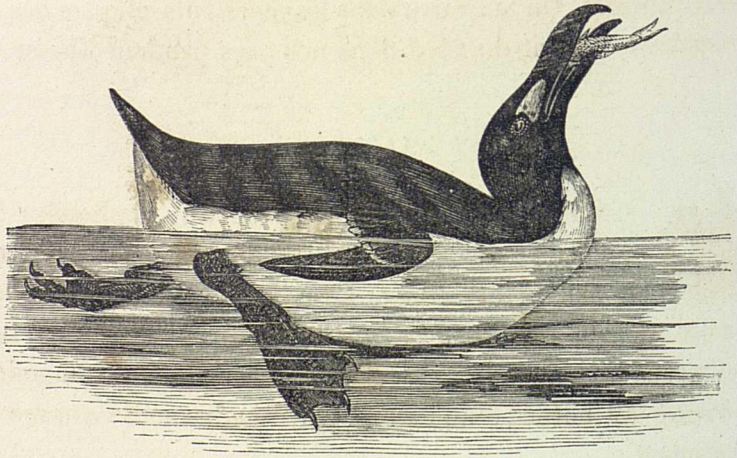
plumage de tout le corps est plutôt un duvet qu'une véritable plume. Quant à ses couleurs, qu'on se figure un oiseau habillé d'une robe blanche avec un froc ou manteau noir et un capuchon de cette même couleur, et l'on aura le portrait du macareux. Il vit de langoustes, de chevrettes, d'étoiles et d'araignées de mer, de divers petits poissons et coquillages, qu'il saisit en plongeant dans l'eau, sous laquelle il se retire volontiers, et qui lui sert d'abri dans le danger ; on prétend même qu'il entraîne le corbeau, son ennemi, sous l'eau.

On trouve les macareux dans les mers du Nord, en société avec les pingouins.

Ils ne construisent pas de nids et pondent leurs œufs pointus dans les trous des rochers.

LES PINGOUINS ET LES MANCHOTS OU OISEAUX SANS AILES.

Les pingouins et les manchots paraissent tenir le milieu entre les oiseaux et les poissons. En effet, ils ont, au lieu d'ailes, de petits ailerons que l'on dirait couverts d'écailles plutôt que de plumes, et qui leur servent de nageoires,

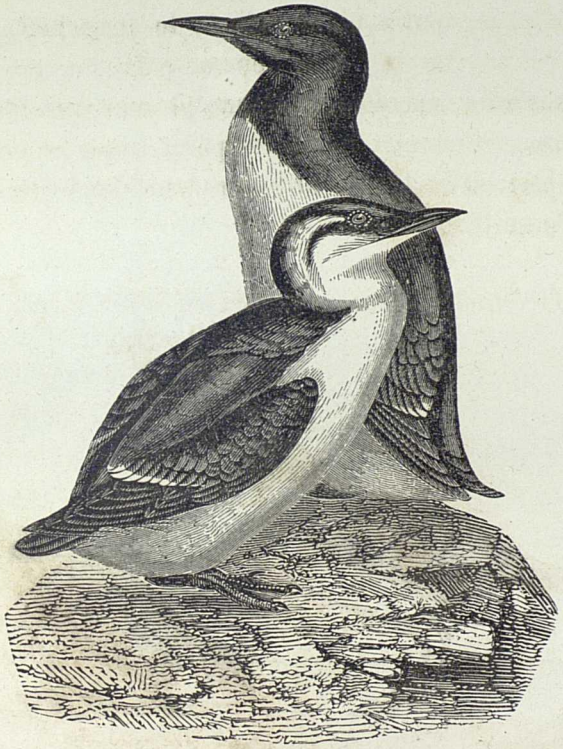


avec un gros corps uni et cylindrique, à l'arrière duquel sont attachées deux larges rames, plutôt que deux pieds.

A terre leur marche est lourde et lente : pour avancer et se soutenir sur leurs pieds courts et posés tout à l'arrière du ventre, il faut qu'ils se tiennent debout, leur gros corps redressé en ligne perpendiculaire avec le cou et la tête.

Mais autant ils sont pesants et gauches à terre, autant ils sont lestes et prestes dans l'eau, où ils restent longtemps plongés.

Quoique la ponte des manchots ne soit que de deux ou trois



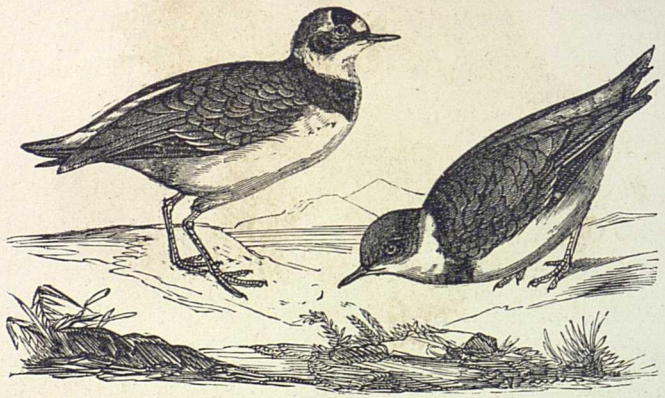
œufs au plus, ou même d'un seul, cependant, comme ils ne sont jamais troublés sur les terres inhabitées où ils se rassemblent, les espèces de ces demi-oiseaux ne laissent pas d'être fort nombreuses.

Pour nicher, ils se creusent des trous ou des terriers sur une plage de sable : le terrain en est partout si criblé, que souvent en marchant on y enfonce jusqu'aux genoux ; et si le manchot se trouve dans son trou, il se venge du passant en le saisissant aux jambes, qu'il pince bien serré.

Les manchots se rencontrent non-seulement dans toutes les plages australes, mais on les voit aussi dans l'océan Atlantique, à de moins hautes latitudes.

Le pingouin commun est à peu près de la taille du canard ; il se montre quelquefois sur nos côtes en hiver et peut voler, mais sans s'élever ; le grand pingouin est incapable de voler.

Le grand manchot, de la grosseur d'une oie, a le dos de couleur bleu ardoisé et le ventre blanc satiné; le manchot-gorfou a des plumes dorées sur la tête. Il ne dépasse guère, en grosseur, notre canard domestique, ses ailes sont sans plumes, pendantes comme des manches; ces oiseaux ne volent point, mais se promènent en petites troupes; on les trouve ordinairement dans l'île de Pinguin, au cap de Bonne-Espérance.



TROISIÈME PARTIE

REPTILES ET POISSONS.

LES TORTUES.

Parmi les reptiles on distingue d'abord les tortues, dont le corps est enfermé dans une sorte de cuirasse osseuse qui ne laisse d'ouvertures que pour la tête, les quatre pattes et la queue; on nomme *carapace* l'écaille du dos, et *plastron* celle du ventre. Les tortues de terre ou tortues proprement dites, se reconnaissent à leurs pieds propres à la marche et non à la nage.

Parmi les tortues de terre, nous citerons la *grecque*. On la rencontre dans les bois et sur les terres élevées. La tortue grecque peut passer pour un des plus lents des quadrupèdes ovipares; elle emploie beaucoup de temps pour parcourir le plus petit espace ; mais si elle ne s'avance que lentement, les mouvements des diverses parties de son corps sont quelquefois assez agiles.

On les trouve principalement en Grèce où elles sont très-communes et dans quelques contrées tempérées de l'Europe.

Les tortues grecques ressemblent, à beaucoup d'égards, aux tortues d'eau douce; leur taille varie beaucoup, suivant leur âge et les pays qu'elles habitent. Il paraît que celles qui vivent sur les montagnes sont plus grandes que les tortues de plaine.

La couverture supérieure de la grecque est très-bombée, et c'est

ce qui fait que, lorsqu'elle est renversée sur le dos, elle peut reprendre sa première situation et ne pas rester en proie à ses ennemis, comme les tortues franches.

Le fardeau que la grecque supporte est une preuve de la force dont elle jouit; cette force est d'ailleurs confirmée par la grande facilité avec laquelle elle brise dans sa gueule des corps très-durs. Ses mâchoires sont mues par des muscles si vivaces que l'on a remarqué, dans une petite tortue dont la tête avait été coupée une demi-heure auparavant, qu'elles claquaient encore avec un bruit assez sensible.

La tortue grecque se nourrit d'herbes, de fruits, et même de vers, de limaçons et d'insectes. Ses mœurs sont assez douces; elle est aussi paisible que sa démarche est lente.

Parmi les tortues d'eau douce, nous citerons la *bourbeuse;* c'est une de celles que l'on rencontre le plus souvent au milieu des eaux douces. Elle est beaucoup plus petite que les tortues de mer, dont nous parlerons ci-après.

La couleur générale de sa peau tire un peu sur le noir, ainsi que celle de la carapace. Les doigts sont très-distincts l'un de l'autre, mais réunis par une membrane; il y en a cinq aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière; la queue est à peu près longue comme la moitié de la couverture supérieure : au lieu de la replier sous sa carapace, ainsi que la plupart des tortues de terre, la bourbeuse la tient étendue lorsqu'elle marche, et l'on croirait avoir devant les yeux un lézard dont le corps serait caché sous un bouclier plus ou moins étendu. Ainsi que les autres tortues, elle fait entendre quelquefois un sifflement entrecoupé.

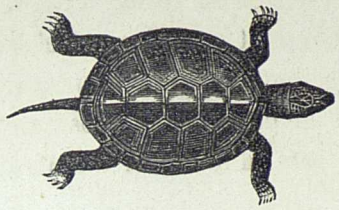
On la trouve non-seulement dans les climats tempérés et chauds de l'Europe, mais encore en Asie, dans les grandes Indes, etc. On la rencontre à des latitudes beaucoup plus élevées que les tortues de mer.

Elle se nourrit de limaçons, de vers et de toutes sortes de petits insectes; pour cette raison, elle est fort utile dans les jardins.

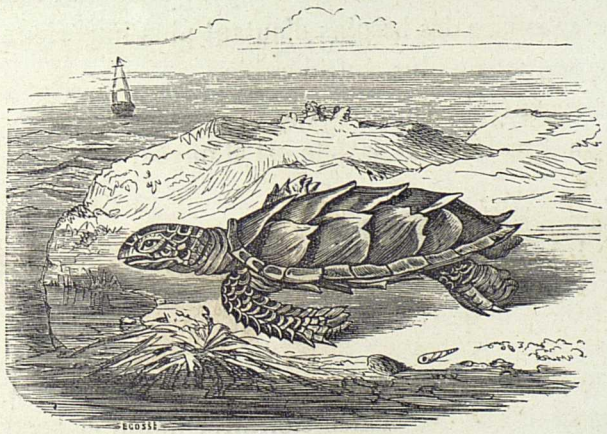
L'*émyde*, appelée aussi *tortue des marais*, se distingue par une carapace plus ou moins déprimée et ses pieds flexibles et propres à

la natation. On les prend à l'hameçon comme des poissons. On les trouve dans tous les pays du monde, excepté en Australie.

Finissons en parlant de la *tortue de mer* ou *tortue franche*. On la reconnaît à sa carapace glacée de verdâtre et plus ou moins marbrée, aux plaques hexagonales (à six côtés) de son dos. Elle atteint jusqu'à deux mètres de long sur un mètre et demi de large. Elle habite surtout les côtes des îles et des continents situés sous la zone



torride, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde. Les bas-fonds qui bordent ces îles et ces continents sont revêtus d'une grande quantité d'algues et d'autres plantes que la mer couvre de ses ondes. C'est sur ces espèces de prairies que l'on voit les tortues



franches se promener paisiblement, se nourrissant de l'herbe de ces pâturages. Elles sont en grand nombre et forment des troupeaux marins qui ne le cèdent en rien à nos meilleurs moutons, car leur

chair joint à un goût exquis une vertu des plus actives et des plus salutaires.

Elles pondent en avril sur le rivage de la mer, où elles cachent leurs œufs dans le sable, laissant au soleil le soin de les faire éclore.

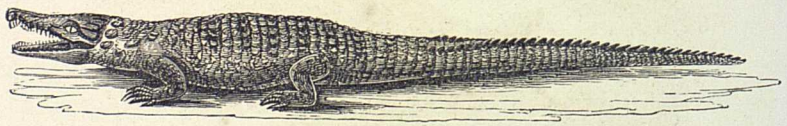
LES LÉZARDS.

Les lézards sont reconnaissables à l'espèce de bouche formée par le prolongement des os du crâne, à leurs deux pans de pattes, à leur queue généralement assez longue et flexible, très-cassante, mais qui repousse facilement. Leur nourriture se compose, pour les grosses espèces, de poissons et d'ossements de quadrupèdes; pour les petites, de vers, d'insectes, d'œufs d'oiseaux et de fruits.

LE CROCODILE.

Incapable de désirs très-ardents, il ne ressent pas la férocité. S'il se nourrit de proie, s'il dévore les autres animaux, s'il attaque même quelquefois l'homme, ce n'est pas, comme le fait le tigre, pour assouvir un appétit cruel, pour obéir à une soif de sang que rien ne peut étancher, mais uniquement pour satisfaire des besoins d'autant plus impérieux, qu'il doit entretenir une masse plus considérable.

La forme générale du crocodile est assez semblable, en grand, à celle des autres lézards; sa tête est allongée, aplatie et fortement



ridée, le museau gros et un peu arrondi : au-dessus est un espace rond, rempli d'une substance noirâtre, molle et spongieuse, où sont placées les ouvertures des narines; la gueule s'ouvre jusqu'au delà des oreilles; les mâchoires ont plusieurs pieds de longueur.

Les dents sont quelquefois au nombre de trente-six dans la mâchoire supérieure et de trente dans la mâchoire inférieure. Elles

sont fortes, un peu creuses, pointues, inégales en longueur, et un peu courbées en arrière; leur disposition est telle que, quand la gueule est fermée, elles passent les unes entre les autres.

La mâchoire inférieure est la seule mobile dans le crocodile, ainsi que dans les autres quadrupèdes.

Le crocodile n'a point de lèvres : aussi, lorsqu'il marche ou qu'il nage avec le plus de tranquillité, montre-t-il ses dents, comme par furie.

La queue est très-longue; elle est, à son origine, aussi grosse que le corps, dont elle paraît une prolongation : sa forme aplatie, et assez semblable à celle d'un aviron, donne au crocodile une grande facilité pour se gouverner dans l'eau et frapper cet élément de manière à y nager avec vitesse. Indépendamment de ce secours, les doigts des pieds de derrière sont réunis par des membranes dont il peut se servir comme d'espèces de nageoires.

La nature a pourvu à la sûreté des crocodiles en les revêtant d'une armure presque impénétrable. Tout leur corps est couvert d'écailles, excepté le sommet de la tête, où la peau est collée immédiatement sur l'os.

La femelle pond deux ou trois fois par an une vingtaine d'œufs qu'elle enfonce dans le sable, laissant au soleil le soin de les faire éclore, à moins que, comme cela arrive heureusement très-souvent, les ichneumons ne les détruisent par centaines.

Leur chair n'est pas bonne à manger; ils vivent surtout de poisson et peuvent atteindre à plus de dix mètres de longueur.

Les caïmans ou alligators, originaires des grands fleuves de l'Amérique, ont le museau large et obtus, les dents très-inégales, les pieds à demi palmés; ils atteignent à quatre ou cinq mètres de longueur. Leurs mœurs sont les mêmes que celles des autres crocodiles. Les gaviales ont le museau étroit, allongé, surmonté d'une protubérance particulière. Ils atteignent à cinq ou six mètres de long et se trouvent surtout dans le Gange (Asie).

L'IGUANE.

On reconnaît l'iguane au goître ou poche énorme qu'il a sous le cou, et à la rangée d'écailles pointues placées comme une crête sur le dos et la queue. Le dessus de son corps varie, à sa volonté, du bleu au vert et au jaunâtre. Il atteint jusqu'à un mètre et demi en longueur; sa chair est estimée. On le trouve surtout au Brésil, à la Martinique et à Saint-Domingue.

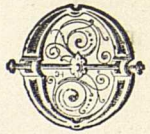
La femelle de l'iguane est ordinairement plus petite que le mâle : ses couleurs sont plus agréables, ses proportions plus sveltes; son regard est plus doux, et ses écailles présentent souvent l'éclat d'un très-beau vert.

C'est environ deux mois après la fin de l'hiver que les iguanes femelles descendent des montagnes ou sortent des bois, pour aller déposer leurs œufs sur le sable du bord de la mer. Ces œufs sont presque toujours en nombre impair, depuis treize jusqu'à vingt-cinq. Ils ne sont pas plus gros, mais plus longs que ceux du pigeon; la coque en est blanche et souple. Ils donnent, disent la plupart des voyageurs, un excellent goût à toutes les sauces, et valent mieux que ceux de la poule.

Si l'on a de la peine à le tirer à coups de fusil, il est très-facile de le faire périr en lui enfonçant un poinçon, ou seulement un tuyau de paille dans les naseaux; quelques gouttes de sang s'échappent à l'instant même et l'animal expire.

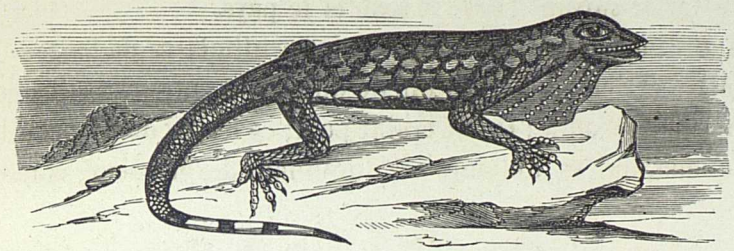
On peut garder un iguane en vie pendant plusieurs jours sans lui donner aucune nourriture; la contrainte semble d'abord le révolter : il est fier, il paraît méchant; mais bientôt il s'apprivoise.

LE BASILIC.



On a fait autrefois bien des contes merveilleux et ridicules sur cet animal, pourtant bien inoffensif. On le représentait tantôt comme un affreux serpent à huit pattes, tantôt comme un dragon dont le regard seul suffisait pour donner la mort.

C'est un lézard voisin des iguanes, et reconnaissable à une sorte de capuchon en forme de couronne qu'il a sur la tête. Il vit sur les arbres comme presque tous les lézards, qui, ayant les doigts divisés, peuvent y grimper avec facilité et en saisir aisément les branches. Non-seulement il peut y courir assez vite, mais, remplissant d'air son espèce de capuchon, déployant sa crête, augmen-



tant son volume, et devenant par là plus léger, il saute et voltige, pour ainsi dire, avec agilité de branche en branche. Son séjour n'est cependant pas borné au milieu des bois : il va à l'eau sans peine, et, lorsqu'il veut nager, il enfle également son capuchon et étend ses membranes.

On trouve surtout le basilic dans l'Amérique méridionale.

LE LÉZARD GRIS.

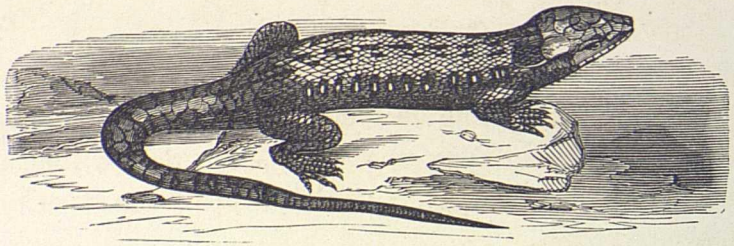
Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans notre pays, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares; mais sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte, qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole.

Tout est délicat et doux à la vue dans ce petit lézard. La couleur grise que présente le dessus de son corps est variée par un grand nombre de taches blanchâtres, et par trois bandes presque noires qui parcourent la longueur du dos; celle du milieu est plus étroite

que les deux autres. Son ventre est peint de vert changeant en bleu; il n'est aucune de ses écailles dont le reflet ne soit agréable; et, pour ajouter à cette simple mais riante parure, le dessous du cou est garni d'un collier composé d'écailles, ordinairement au nombre de sept, un peu plus grandes que les voisines, et qui réunissent l'éclat et la couleur de l'or. Au reste, dans ce lézard comme dans tous les autres, les teintes et la distribution des couleurs sont sujettes à varier suivant l'âge, le sexe et le pays.

Il a ordinairement quatorze à seize centimètres de long et un centimètre et demi de large : quelle différence entre ce petit ainmal et l'énorme crocodile! On ne craint point ce lézard doux et paisible.

Sa queue, qui va toujours en diminuant de grosseur, et qui se



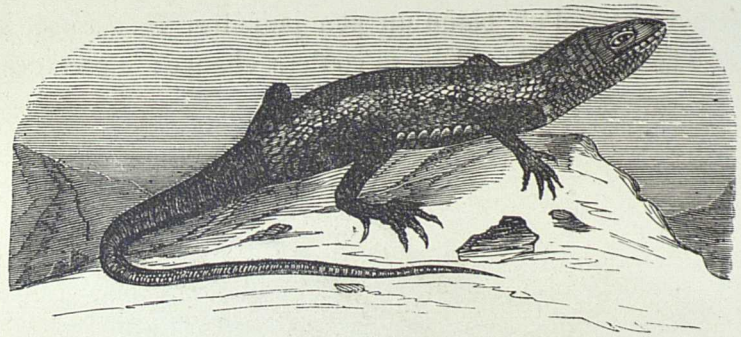
termine en pointe, est à peu près deux fois aussi longue que le corps : elle est tachetée de blanc et d'un noir peu foncé, et les petites écailles qui la couvrent forment des anneaux assez sensibles, souvent au nombre de quatre-vingts. Lorsqu'elle a été brisée par quelque accident, elle repousse quelquefois, et, suivant qu'elle a été divisée en plus ou moins de parties, elle est remplacée par deux et même quelquefois par trois queues plus ou moins parfaites.

La femelle ne couve pas ses œufs, qui sont presque ronds et n'ont pas quelquefois plus d'un centimètre de diamètre; mais, comme ils sont pondus dans le temps où la température commence à être très-douce, ils éclosent par la seule chaleur de l'atmosphère.

On dit qu'il est très-sensible à la musique.

LE LÉZARD VERT.

Le lézard vert, qui atteint quelquefois jusqu'à quarante centimètres de long, est remarquable par sa belle couleur verte, ponctuée de taches noires. Il se bat courageusement contre les serpents. Comme le lézard gris, il se nourrit



d'insectes et même d'œufs de petits oiseaux. En Afrique, on le mange comme un mets délicat. Il habite les pays chauds et les pays tempérés.

LE CAMÉLÉON.

Cet animal, qui ressemble assez à un gros lézard, est reconnaissable à sa peau chagrinée, à son corps comprimé, dentelé en dessus, à sa queue prenante et recourbée en dessous, à son cou goîtreux et à sa longue langue. Il atteint jusqu'à cinquante centimètres de long. On le trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il vit d'insectes et peut rester des mois entiers sans manger. Il pond neuf à douze œufs assez semblables à ceux des tortues.

Soit que le caméléon grimpe le long des arbres, soit que, caché sous les feuilles, il y attende paisiblement les insectes dont il se nourrit, soit enfin qu'il marche sur la terre, il paraît toujours assez laid ; il n'offre, pour plaire à la vue, ni proportions agréables, ni

taille svelte, ni mouvements rapides ; mais il attire l'attention par la mobilité de ses couleurs.

Ces diverses teintes changent avec autant de fréquence que de rapidité ; elles paraissent d'ailleurs dépendre du climat, de l'âge ou du sexe. Il paraît cependant qu'en général ce lézard est d'un gris plus ou moins foncé ou plus ou moins livide.

Lorsqu'il est à l'ombre et en repos depuis quelque temps, les petits grains de sa peau sont quelquefois d'un rouge pâle ; le dessous de ses pattes est d'un blanc un peu jaunâtre. Mais lorsqu'il est exposé à la lumière du soleil, sa couleur change ; la partie de son

corps qui est éclairée devient souvent d'un gris plus brun ; et la partie sur laquelle les rayons du soleil ne tombent point directement offre des couleurs plus éclatantes et des taches qui paraissent isabelles. Dans les intervalles des taches, les grains offrent du gris mêlé de verdâtre et de bleu, et le fond de la peau est rougeâtre. D'autres fois le caméléon est d'un beau vert tacheté de jaune ; lorsqu'on le touche, il paraît souvent couvert tout d'un coup de taches noirâtres assez grandes, mêlées d'un peu de vert ; lorsqu'on l'enveloppe dans un linge ou dans une étoffe de quelque couleur qu'elle soit, il devient de la couleur de cette étoffe.

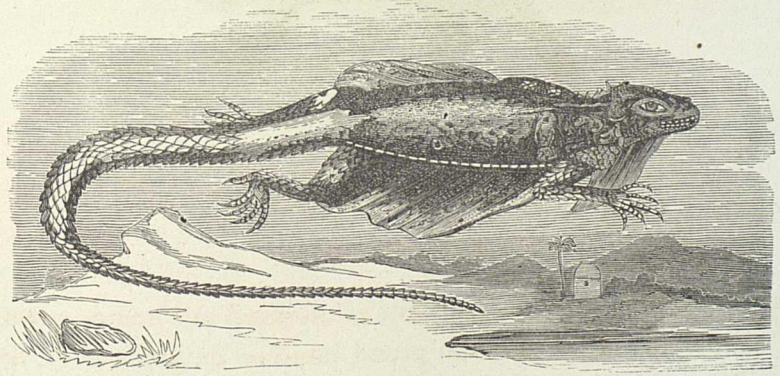
On prend le caméléon pour l'emblème de l'homme qui change sans cesse d'opinions.

LE SEPS.

Le seps ressemble beaucoup à l'orvet, dont nous parlerons plus loin ; il est remarquable par son corps allongé et écailleux ; par ses quatre petits pieds très-minces et si courts, qu'il paraît n'en pas avoir ; sa couleur est d'un gris d'acier avec quatre raies longitudinales brunes. Il atteint de quinze à quarante centimètres ; il vit d'herbes et d'insectes. Il est commun dans le midi de la France et en Italie ; on en regarde à tort la morsure comme venimeuse.

LE DRAGON.

Malgré toutes les fables qu'on a débitées sur lui, le dragon est un animal aussi petit que faible, c'est un lézard innocent et tranquille, un des moins armés de tous les quadrupèdes ovipares, et qui, par une conformation particulière, a la facilité de se transporter avec agilité, et de voltiger de branche en branche dans les forêts qu'il habite ; les espèces



d'ailes dont il a été pourvu, son corps de lézard, et tous ses rapports avec les serpents, lui ont fait donner le nom de dragon par les naturalistes.

Ces ailes sont composées de six espèces de rayons cartilagineux

situés horizontalement de chaque côté de l'épine du dos, et auprès des jambes de devant.

Il a de plus trois espèces de poches allongées et pointues sous sa gorge; il peut les enfler à volonté pour augmenter son volume, se rendre plus léger et voler plus facilement.

Il vit de mouches, de fourmis et d'autres insectes. On le trouve en Asie, en Afrique et en Amérique.

LA SALAMANDRE TERRESTRE.

La salamandre a donné lieu aux contes les plus merveilleux; on a dit qu'elle pouvait passer au milieu des flammes sans en ressentir la moindre atteinte. La vérité est que l'humeur blanchâtre qui sort des pores de sa peau la préserve pendant quelque temps de l'ardeur du feu. Elle atteint de quinze à vingt centimètres au plus. Elle a quatre doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière. Sa peau n'est revêtue

d'aucune écaille sensible, mais elle est garnie d'une grande quantité de mamelons, et percée d'un grand nombre de petits trous, dont plusieurs sont très-sensibles à la vue simple, et par lesquels découle une sorte de lait qui se répand ordinairement de manière à former un vernis transparent au-dessus de la peau naturellement sèche.

La couleur de ce lézard est très-foncée; elle prend une teinte

bleuâtre sur le ventre, et présente des taches jaunes assez grandes, irrégulières, et qui s'étendent sur tout le corps, même sur les pieds et sur les paupières. Au reste, la couleur des salamandres terrestres doit être sujette à varier, et il paraît qu'on en trouve dans les bois humides d'Allemagne qui sont toutes noires par-dessus et jaunes par-dessous.

La salamandre terrestre n'a point de côtes, ainsi que les grenouilles, auxquelles elle ressemble d'ailleurs par la forme générale de la partie antérieure du corps. Lorsqu'on la touche, elle se couvre promptement de cette espèce d'enduit dont nous avons parlé, et elle peut également faire passer très-rapidement sa peau de cet état humide à celui de sécheresse.

La salamandre à queue plate ressemble beaucoup à la précédente; elle n'en diffère guère que par sa queue aplatie, d'où lui vient son nom. Elle paraît mieux vivre dans l'eau que sur terre.

Elle n'est point vivipare comme celle de terre. Elle pond, dans le mois d'avril ou de mai, des œufs qui, dans certaines variétés, sont ordinairement au nombre de vingt, forment deux cordons, et sont joints ensemble par une matière visqueuse, dont ils sont également revêtus lorsqu'ils sont détachés les uns des autres. Lorsqu'ils sont pondus, ils tombent au fond de l'eau.

LES BATRACIENS.

LA GRENOUILLE COMMUNE, LA RAINETTE.

Le museau de la grenouille commune se termine en pointe; ses yeux sont gros, brillants et entourés d'un cercle couleur d'or; elle a les oreilles placées derrière les yeux et recouvertes par une membrane, les narines vers le sommet du museau; sa bouche est grande et sans dents; et son corps, rétréci par derrière, présente sur le dos des tubercules et des aspérités.

Le dessus du corps est d'un vert plus ou moins foncé, le dessous est blanc. Ces deux couleurs, qui s'accordent très-bien et forment

un assortiment élégant, sont relevées par trois raies jaunes qui s'étendent le long du dos. A ces couleurs jaune, verte et blanche, se mêlent des taches noires sur la partie inférieure du ventre.

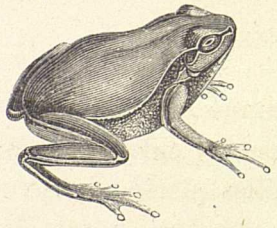
Les grenouilles communes ont quatre doigts aux pieds de devant, comme la plupart des salamandres ; les doigts des pieds de derrière sont au nombre de cinq, et réunis par une membrane.

La grenouille est un des quadrupèdes ovipares les mieux partagés par les sens extérieurs. Ses yeux sont gros et saillants ; sa peau molle est sans cesse abreuvée et maintenue dans sa souplesse par une humeur visqueuse qui suinte au travers de ses pores : elle a la vue très-bonne et le toucher délicat ; et malgré que ses oreilles soient recouvertes par une membrane, elle n'en a pas moins l'ouïe fine.

Elle abandonne ses œufs, disposés en chapelet, à la surface des eaux ; les petits en sortent au bout de quelques jours, et on les appelle *têtards ;* ils mettent deux ou trois mois à arriver à l'état de grenouilles parfaites.

On distingue la *rousse* à la tache noire qu'elle a entre les deux yeux et les pattes de devant ; la *mugissante*, originaire de Virginie, ainsi appelée à cause de son cri qui ressemble au mugissement d'un taureau.

La *rainette* se distingue de la grenouille proprement dite par les pelotes ou sortes de disques élargis, visqueux, au moyen desquels elle se fixe solidement sur les arbres, sur les feuilles et sur les corps les plus lisses. Elle se tient dans les parcs, dans les jardins et le long des pièces d'eau. Elle peut servir de baromètre si on la tient dans un bocal où on a mis une petite échelle. Elle se plonge dans l'eau à l'approche de la pluie et monte au contraire en haut de l'échelle quand il doit faire beau temps.



LES CRAPAUDS.

On distingue le crapaud de la grenouille par son corps trapu, ramassé et couvert de verrues, par ses doigts courts, plats et inégaux ; il n'a point de dents, ses paupières sont gonflées, et ses yeux, assez gros et saillants, révoltent par la colère qui paraît souvent les animer.

Non-seulement il ne peut point marcher, mais il ne saute qu'à une très-petite hauteur : lorsqu'il se sent pressé, il lance contre ceux qui le poursuivent les sucs fétides dont il est imbu ; il fait jaillir une liqueur limpide qui, dans certaines circonstances, est plus ou moins nuisible. Il transpire de tout son corps une humeur laiteuse, et il découle de sa bouche une bave qui peut infecter les

herbes et les fruits sur lesquels il passe, de manière à incommoder ceux qui en mangent sans les laver. Cette bave et cette humeur laiteuse peuvent être un venin plus ou moins actif, suivant la température, la saison et la nourriture des crapauds.

Le crapaud habite ordinairement dans les fossés, surtout dans ceux où une eau fétide croupit depuis longtemps ; on le trouve dans les fumiers, dans les caves, dans les antres profonds et dans les forêts.

Les têtards du crapaud se développent de la même manière que ceux de la grenouille.

Le *pustuleux* est remarquable par ses doigts garnis de pustules et de tubercules épineux.

Le *pipa* est un des plus gros crapauds de l'Amérique du Sud.

LES SERPENTS.

Pour signes distinctifs des reptiles appelés serpents, nous citerons le corps très-allongé, cylindrique, sans pieds, se mouvant au moyen de replis plus ou moins grands.

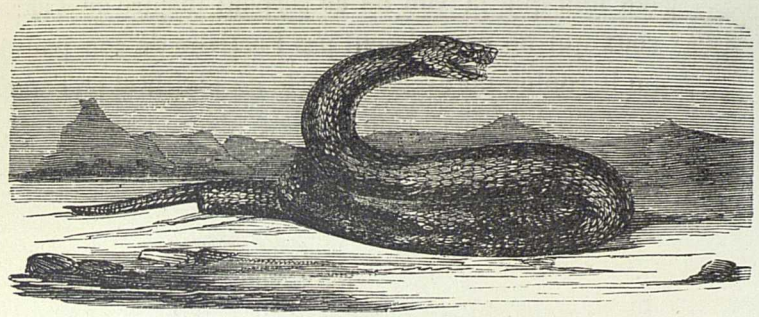
Les espèces des serpents sont en grand nombre; on en compte plus de cent quarante. Quelques-unes parviennent à une taille très-considérable; elles ont plus de trente pieds, et souvent même plus de quarante pieds de longueur (plus de treize mètres). Toutes sont couvertes d'écailles ou de tubercules écailleux, qu'elles lient les uns avec les autres, comme les lézards et les poissons; mais ces écailles varient beaucoup par leur forme et par leur grandeur.

LA VIPÈRE.

Ainsi nommée d'un mot latin (*vipera*, dérivé de *vivipara*, parce qu'elle met bas des petits vivants), la vipère est caractérisée principalement par ses crochets isolés, mobiles, aigus, contenant du venin dans l'intérieur, et placés au-dessous de la mâchoire supérieure. Elle atteint de cinquante à soixante-dix centimètres de longueur; elle est brune et roussâtre, quelquefois d'un gris cendré, avec une raie noire sur le dos et des taches de même couleur aux flancs; sa tête triangulaire est plus large que le corps.

Quelque subtil que soit le poison de la vipère, il paraît qu'il n'a point d'effet sur les animaux qui n'ont pas de sang; il paraît aussi qu'il ne peut pas donner la mort aux vipères elles-mêmes, et, à l'égard des animaux à sang chaud, la morsure de la vipère leur est d'autant moins funeste que leur grosseur est plus considérable, de telle sorte qu'on peut présumer qu'il n'est pas toujours mortel pour l'homme ni pour les grands quadrupèdes ou oiseaux. L'expérience

a prouvé aussi qu'il est d'autant plus dangereux qu'il a été distilié en plus grande quantité dans les plaies par des morsures répétées. Le poison de la vipère est donc funeste en raison de sa quantité, de la chaleur du sang et de la petitesse de l'animal qui est mordu.



Si l'on vient à être mordu par une vipère, il faut laver immédiatement la plaie avec de l'eau salée; on applique ensuite des ventouses et l'on cautérise avec le nitrate d'argent.

La vipère se trouve surtout dans les pays de l'Europe méridionale et tempérée.

On distingue la vipère noire, la vipère d'Égypte, etc.

L'ASPIC.

Plusieurs naturalistes ont écrit et ont cru que ce serpent n'est pas venimeux; nous croyons, avec Linné, que ses crochets renferment un poison dangereux. L'aspic est brun ou roussâtre et porte sur le dos une double rangée de taches noires transversales formant une bande en zigzag. On le trouve en France, surtout dans nos provinces du nord.

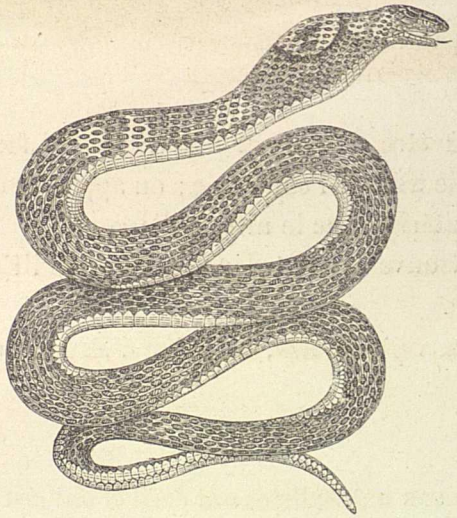
LE CÉRASTE.

De l'espèce vipère, ce serpent, commun en Égypte, a pour caractère distinctif deux petites cornes qui s'élèvent au-dessus de ses yeux, au milieu des écailles qui forment la partie supérieure de l'orbite. Il a pour ennemis les aigles

et les oiseaux de proie. On le trouve en Égypte. Sa couleur présente un mélange de jaunâtre, de gris et de noir.

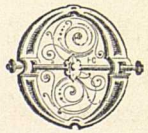
LE SERPENT A LUNETTES OU NAJA.

Bien loin que la vue de ce serpent inspire de l'effroi à ceux qui ne connaissent pas l'activité de son pouvoir, on le contemple avec une sorte de plaisir et on l'admire à cause de ses belles écailles. Une raie est placée sur son cou, se repliant en avant et se terminant par deux crochets. Ces crochets



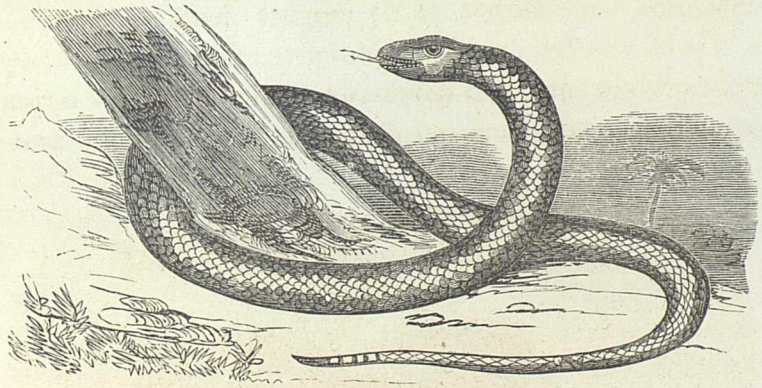
colorés ressemblent imparfaitement à deux yeux, et la ligne recourbée ressemble assez à des lunettes; de là vient le nom de ce reptile féroce, dont la morsure est mortelle. Il atteint à plus d'un mètre de longueur; on le trouve surtout aux Indes orientales.

LA COULEUVRE VERTE ET JAUNE OU COULEUVRE COMMUNE.



On trouve très-communément ce serpent en France, et surtout dans nos provinces du midi. Il est aussi innocent que la vipère est dangereuse : paré de couleurs plus vives que ce reptile funeste, doué d'une grandeur plus considérable, plus svelte dans ses proportions, plus agile dans ses mouvements, plus doux dans ses habitudes, n'ayant aucun venin à répandre, il devrait être vu avec autant de plaisir que la vipère avec effroi. Il n'a pas, comme les vipères, des dents crochues et mobiles; il ne vient pas au jour tout formé, et ce n'est que quelque temps après la ponte que les petits éclosent. Malgré toutes ces dissemblances qui le distinguent des vipères, le grand nombre de rapports extérieurs qui l'en rapprochent ont fait croire pendant longtemps qu'il était venimeux.

Cependant cet animal, aussi doux qu'agréable à la vue, peut être aisément distingué de tous les autres serpents, et particulièrement



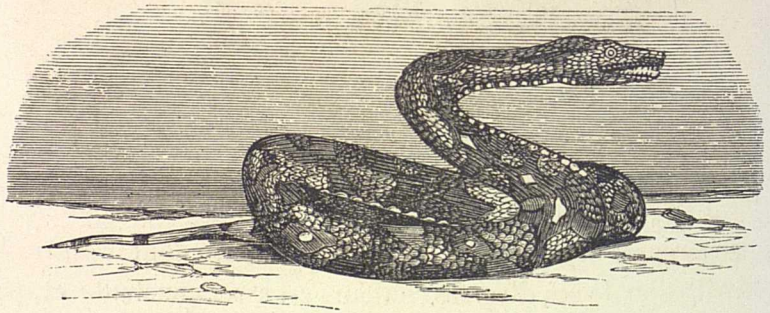
des dangereuses vipères, par les belles couleurs dont il est revêtu. La distribution de ces diverses couleurs est assez constante, et, pour commencer par celles de la tête, dont le dessus est un peu aplati, les yeux sont bordés d'écailles jaunes et presque couleur d'or, qui ajoutent à leur vivacité. Le dessus du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue, est noir, ou d'une couleur verdâtre très-foncée, sur laquelle on voit s'étendre, d'un bout à l'autre, un grand nombre de raies composées de petites taches jaunâtres de diverses figures, les unes allongées, les autres en losange, etc., et un peu plus grandes vers les côtés que vers le milieu du dos. Elle atteint jusqu'à deux mètres de long, et vit surtout de grenouilles, de crapauds, de poissons, d'insectes, de vers, et même d'oiseaux.

La *couleuvre à collier*, variété de la précédente, est d'un gris d'ardoise, avec une bande blanche ou jaunâtre bordée de noir sur le cou. La *couleuvre des dames* est noire et blanche.

LE BOA OU DEVIN.

Répandu en Asie, en Afrique et en Amérique, le boa est un de ces serpents non venimeux, mais redoutables par leur grande taille et leur force musculaire. Il atteint jusqu'à dix mètres de longueur et devient gros comme le corps d'un homme. Brun sur le dos, jaune sur les flancs, il est blanc et noir sous le ventre; une tête large et élevée au sommet, des yeux saillants, une large gueule, et de longues dents, annoncent sa force. Il peut, en effet, écraser les plus gros animaux dans les replis multipliés de son corps. On le regarde comme le roi des serpents.

Lorsqu'il aperçoit un ennemi dangereux, ce n'est point avec ses



dents qu'il commence un combat qui serait alors trop désavantageux pour lui; mais il se précipite avec tant de rapidité sur sa malheureuse victime, l'enveloppe dans ses contours, la serre avec tant de force, fait craquer ses os avec tant de violence que, ne pouvant ni s'échapper, ni user de ses armes, et réduite à pousser de vains mais d'affreux hurlements, elle est bientôt étouffée sous les efforts multipliés du monstrueux reptile.

Si le volume de l'animal expiré est trop considérable pour que le boa puisse l'avaler, malgré la grande ouverture de sa gueule, la facilité qu'il a de l'agrandir, ainsi que l'extension dont presque tout

son corps est susceptible, il continue de presser sa proie mise à mort; il en écrase les parties les plus compactes; et, lorsqu'il ne peut point les briser avec facilité, il l'entraîne en se roulant avec elle auprès d'un gros arbre, dont il entoure le tronc de ses replis; il place sa proie entre l'arbre et son corps; il les environne l'un et l'autre dans ses nœuds vigoureux, et, se servant de la tige noueuse comme d'une sorte de levier, il parvient à comprimer en tous sens et à moudre le corps de l'animal qu'il a tué.

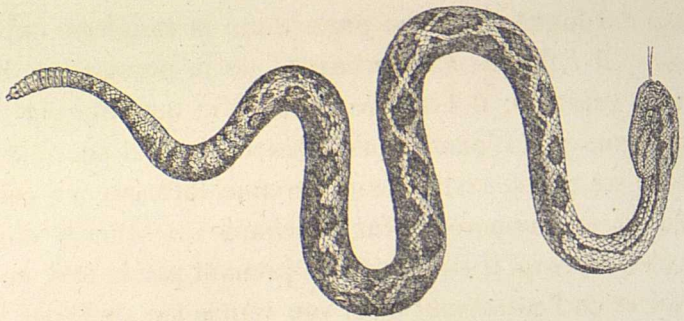
Lorsqu'il a donné ainsi à sa proie toute la souplesse qui lui est nécessaire, il l'allonge en continuant de la presser, et diminue d'autant sa grosseur; il l'imbibe de sa salive ou d'une sorte d'humeur analogue qu'il répand en abondance; il pétrit pour ainsi dire, à l'aide de ses replis, cette masse devenue informe, ce corps qui n'est plus qu'un composé confus de chairs ramollies et d'os concassés; c'est alors qu'il l'avale, en la prenant par la tête, en l'attirant à lui et en l'entraînant dans son ventre par de fortes aspirations plusieurs fois répétées. Mais, malgré cette préparation, sa proie est quelquefois si volumineuse qu'il ne peut l'engloutir qu'à demi : il faut qu'il ait digéré au moins en partie la portion qu'il a déjà fait entrer dans son corps, pour pouvoir y faire pénétrer l'autre, et l'on a souvent vu le serpent boa, la gueule horriblement ouverte et remplie d'une proie à demi dévorée, étendu à terre et dans une sorte d'inertie qui accompagne presque toujours sa digestion. C'est alors qu'on l'attaque et qu'on le tue sans peine.

LE SERPENT A SONNETTE OU BOIQUIRA.

Un voyageur égaré au milieu des solitudes brûlantes de l'Afrique, accablé sous la chaleur du midi, entendant de loin le rugissement du tigre en fureur qui cherche une proie, ne sachant comment éviter sa dent meurtrière, ne doit pas éprouver un frémissement plus grand que ceux qui, parcourant les immenses forêts des contrées chaudes et humides du Nouveau-Monde, séduits par la beauté des feuillages et des fleurs, entraînés comme par une espèce d'enchantement au milieu de ces retraites

riantes, mais perfides, sentent tout à coup l'odeur fétide qu'exhale le boiquira, reconnaissent le bruit de la sonnette qui termine sa queue et le voient prêt à s'élancer sur eux.

Il atteint jusqu'à deux mètres de longueur; sa queue est terminée par des écailles cornées, mobiles les unes sur les autres, et qui, quand l'animal s'agite, produisent un bruit assez semblable à celui de plusieurs sonnettes. La tête, grosse et trapue, offre un museau



court; sa gueule dangereuse laisse couler un venin si violent qu'à peine inoculé par la morsure il suffit pour faire mourir l'homme et les animaux de grande taille. L'eau-de-vie et le prénanthe passent pour d'excellents antidotes contre ce venin.

La couleur de son dos est d'un gris mêlé de jaunâtre, et sur ce fond on voit s'étendre une rangée longitudinale de taches noires bordées de blanc. Il ne pond que quelques œufs, mais il vit très-vieux.

Les sauvages de l'Amérique, quand ils trouvent ce serpent engourdi après s'être repu, fixent un bâton fourchu par-dessus son cou dans la terre et lui présentent un morceau de cuir à mordre, ce que le serpent ne manque pas de faire. Ils retirent ensuite le morceau de cuir avec violence en sorte que les crochets envenimés sont arrachés. Alors ils lui coupent la tête, le dépouillent et le font cuire. Sa chair est, dit-on, excellente.

L'ORVET.

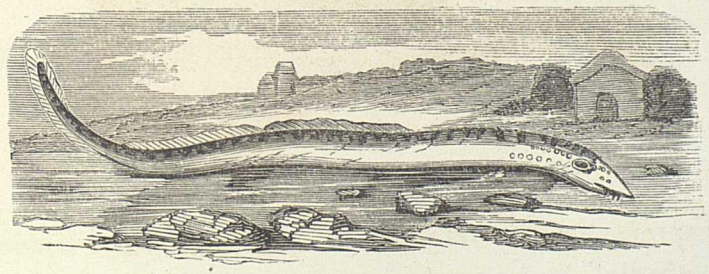
Nous trouvons ce reptile inoffensif dans toute l'Europe, dans l'Afrique et dans l'Asie. Il atteint quarante à cinquante centimètres; sa couleur varie du blanc argenté au brun foncé ou grisâtre. Il se nourrit de vers, de scarabées, de grenouilles, de petits rats et même de crapauds, qu'il avale le plus souvent sans les mâcher. Malgré son avidité, il peut rester un grand nombre de jours sans manger.

POISSONS.

Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des habitants des eaux. La rougeur plus ou moins vive de leur sang empêche de les confondre avec les vers, les insectes et tous les animaux à sang blanc. Ils ont un organe respiratoire particulier appelé *bronchies*, très-différent des poumons.

LA LAMPROIE.

Assez semblable par la forme aux sangsues et par la taille aux plus grosses anguilles, la lamproie se distingue par sept ouvertures rangées de chaque côté du corps les unes au-dessus des autres, et par la faculté qu'elle a de s'attacher



aux corps étrangers par la bouche. La grande lamproie peut atteindre à un mètre de longueur; elle est marbrée de brun sur un

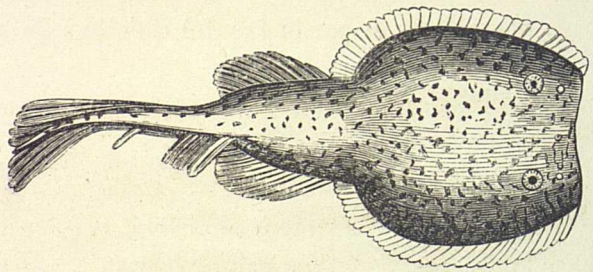
fond jaunâtre. On la trouve communément dans la Méditerranée. Elle pond des œufs en grand nombre; elle se nourrit de vers marins, de poissons et de chair morte.

LA RAIE BATIS.

On reconnaît la raie à son corps large, aplati horizontalement en forme de disque, à ses nageoires pectorales très-larges, charnues, amples, à sa queue longue et mince et à sa large bouche armée de petites dents. Elle n'habite que l'eau salée et se nourrit de petits poissons et de crustacés. Sa couleur offre le mélange d'un gris cendré orné de taches noirâtres, irrégulières et sinueuses et d'une teinte plus ou moins faible, les unes petites, les autres grandes. On a trouvé des raies qui pesaient plus de cent kilogrammes (deux cents livres). Leur chair blanche passe avec raison pour un mets très-délicat. Elles habitent la mer Méditerranée.

LA TORPILLE.

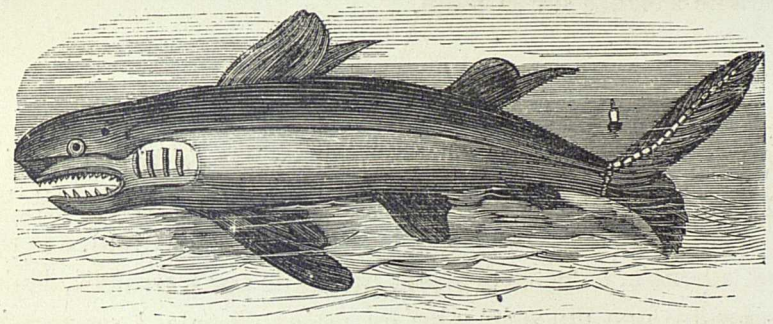
Elle appartient au genre raie et se distingue par son corps presque circulaire, et surtout par un appareil électrique fort singulier, formé de petits tubes membraneux remplis de mucosité. C'est grâce à cet appareil que la torpille



peut imprimer une forte et subite commotion aux corps vivants qui s'approchent d'elle, les paralyser et souvent les frapper de mort. La torpille commune, qui habite la Méditérannée, de couleur rousse, noire et blanche, est longue d'environ soixante centimètres.

LE REQUIN.

Le *requin* est reconnaissable à sa tête aplatie de haut en bas, à son museau saillant et arrondi, à sa bouche très-fendue, hérissée de dents triangulaires, pointues et dentelées sur les bords. Son corps, qui atteint jusqu'à huit ou neuf mètres et même plus, a la forme d'un cône très-allongé et est terminé par une nageoire fourchue. Fort et vorace, il dévaste toutes les



mers. Sa chair, dure et coriace, est difficile à digérer; cependant les nègres de Guinée s'en nourrissent; les Irlandais l'emploient en guise de lard ou la font bouillir pour en tirer l'huile.

LA SCIE.

On reconnaît ce poisson à son long museau déprimé en forme de bec, garni de chaque côté de fortes épines osseuses, tranchantes, aiguës, implantées comme des dents de scie : de là lui est venu son nom; son corps est allongé, aplati et sans écailles, ses nageoires sont larges. On trouve la scie dans toutes les mers; elle atteint jusqu'à cinq mètres de longueur et fait la guerre aux plus gros poissons et aux plus gros cétacés, même à la baleine.

LA BAUDROIE.

Brune par-dessus, blanche par-dessous avec des bandes noires aux nageoires, la baudroie est caractérisée surtout par la grande quantité d'éminences, de nageoires et de prolongements qu'elle présente, ainsi que par sa grosse tête; sa gueule énorme, presque entièrement semblable à celle d'une grenouille, est garnie de dents longues, crochues et aiguës.

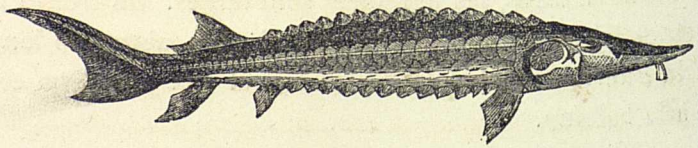
On la trouve au fond de la vase et dans les saillies des rochers d'où elle s'élance sur sa proie.

LA CHIMÈRE ARCTIQUE.

La chimère, encore appelée *singe de la mer* et *roi des harengs*, est reconnaissable à son corps comprimé, long de deux ou trois pieds (un mètre environ), à sa peau lisse, argentée, tachetée de brun, percée de pores arrondis, destinés à répandre une mucosité plus ou moins gluante, à ses nageoires très-grandes, un peu en forme de faux, très-dures et dentelées. Elle se nourrit de crabes, de mollusques et d'animaux à coquilles, et préfère les harengs aux autres poissons. La chimère arctique vit au milieu de l'océan Septentrional; la chimère antarctique vit dans les mers du pôle sud.

L'ESTURGEON.

Quelques esturgeons parviennent à une longueur de plus de huit mètres; leur corps est garni de plaques osseuses arrondies, placées en rangées longitudinales.



Ils sont faibles et inoffensifs; ils vivent de vers, de mollusques, de

maquereaux, de harengs et de morues. Chaque femelle de l'*esturgeon commun* porte plus d'un million d'œufs, pesant ensemble environ cent kilogrammes; on en fait le *caviar*.

LE TRIODON, LA MOLE OU LUNE DE MER.

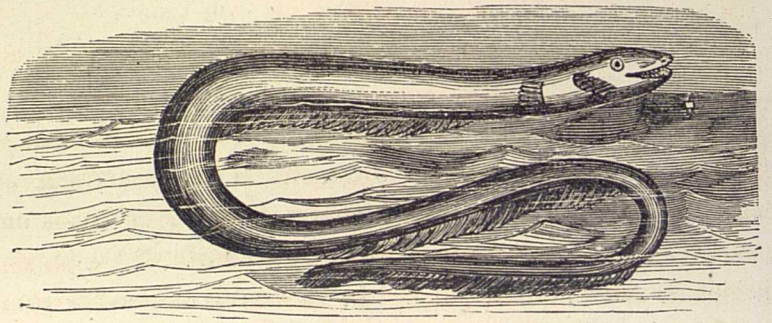
Pour caractères particuliers de ces poissons, on peut citer leurs mâchoires garnies d'une couche d'ivoire provenant de la soudure des dents; leur corps comprimé, avec un dos tranchant et une queue courte. Il y a plusieurs individus de cette famille qui ont la faculté de se gonfler comme un ballon en introduisant une grande quantité d'air dans leur es-

tomac qui occupe toute la largeur du ventre; ils flottent alors renversés sur le dos. Ils se nourrissent de mollusques et de crustacés. La *môle*, qui s'appelle aussi *lune de mer*, à cause de la forme orbiculaire de son corps, habite la Méditerranée; elle pèse quelquefois jusqu'à deux cent cinquante kilogrammes.

LE GYMNOTE ÉLECTRIQUE.

On reconnaît le gymnote à son dos totalement privé de nageoires, et à celle qui s'étend sous la plus grande partie de son corps cylindrique et serpentiforme, long d'environ un mètre. Des trous dont sa peau est percée, sort une liqueur visqueuse. Comme la torpille, il engourdit, même à dis-

tance, les poissons, les autres animaux et l'homme. L'organe où réside l'électricité se compose de lames membraneuses unies for-



tement entre elles, remplies d'une matière gélatineuse et s'étendant sous la queue. Il offre un mélange de gris et de noir. On le trouve surtout auprès de Surinam.

L'ANGUILLE ET LE CONGRE.

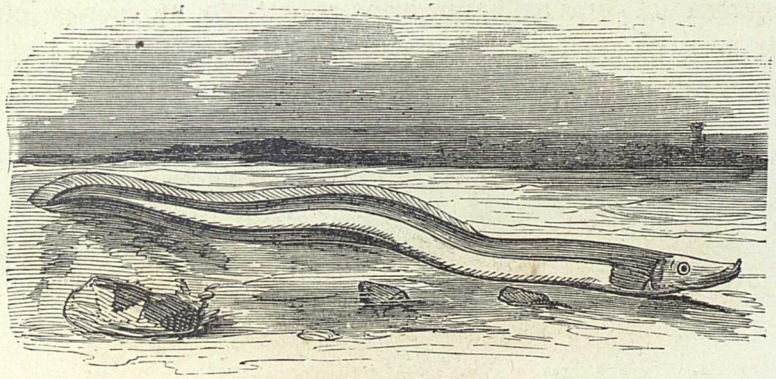
De loin, l'*anguille* ressemble assez au serpent; elle a, comme lui, le corps allongé et cylindrique. Sa tête est mince, son museau un peu pointu, et sa mâchoire inférieure est plus avancée que la supérieure.

L'ouverture de chaque narine est placée au bout d'un très-petit tube qui s'élève au-dessus de la partie supérieure de la tête; et une prolongation des téguments les plus extérieurs s'étend en forme de membrane au-dessus des yeux, et les couvre d'un voile demi-transparent comme celui que nous avons observé sur les yeux des gymnotes, des ophisures et des aptéronotes.

Les lèvres sont garnies d'un grand nombre de petits orifices par lesquels se répand une liqueur onctueuse ; une rangée de petites ouvertures analogues compose, de chaque côté de l'animal, la ligne qu'on a nommée *latérale*, et c'est ainsi que l'anguille est perpétuellement arrosée de cette substance qui la rend si visqueuse. Sa peau est, sur tous les points de son corps, enduite de cette humeur gluante qui la fait paraître comme vernie. Elle est pénétrée de

cette sorte d'huile qui rend ses mouvements très-souples. L'on voit ainsi pourquoi elle glisse si facilement au milieu des mains inexpérimentées qui, la serrant avec trop de force, augmentent le jeu de ses muscles, facilitent ses efforts, et, ne pouvant la saisir par aucune aspérité, la sentent couler et s'échapper comme un fluide.

Les couleurs que l'anguille présente sont toujours agréables, mais elles varient assez fréquemment, et il paraît que leurs nuances dépendent beaucoup de l'âge de l'animal et de la qualité de l'eau dans laquelle il vit. Lorsque cette eau est limoneuse, le dessus du corps de la murène que nous décrivons est d'un beau



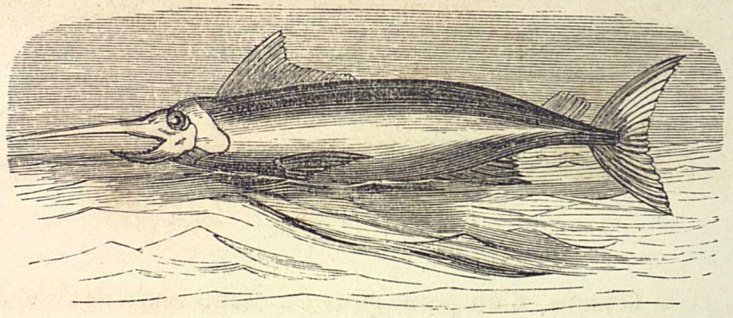
noir, et le dessous, d'un jaune plus ou moins clair. Mais si l'eau est pure et limpide, si elle coule sur un fond de sable, les teintes qu'offre l'anguille sont plus vives et plus riantes : sa partie supérieure est d'un vert nuancé, quelquefois même rayé d'un brun qui le fait ressortir; et le blanc de lait, ou la couleur de l'argent, brille sur la partie inférieure du poisson. D'ailleurs la nageoire de l'anus est communément lisérée de blanc, et celle du dos de rouge. Le blanc, le rouge et le vert, ces couleurs que la nature sait marier avec tant de grâce et fondre les unes dans les autres par des nuances si douces, composent donc l'une des parures élégantes de l'anguille, et celle qu'elle déploie lorsqu'elle passe sa vie au milieu d'une eau claire, vive et pure.

Elle a ordinairement quarante à cinquante centimètres de long, et abonde dans toutes les eaux douces de l'Europe.

Le *congre* ou *anguille de mer* dépasse quelquefois deux mètres de longueur; son corps offre un mélange de bleu et de noir; il vit de petits poissons et de mollusques.

L'ESPADON.

Au premier aspect, l'espadon nous rappelle le requin. Analogue aux précédents, il tient parmi les osseux une place semblable à celle que les squales occupent parmi les cartilagineux; il a comme eux une grande taille, des muscles vigoureux, un corps agile, une arme redoutable, un courage intrépide, tous les attributs de la puissance; et cependant tels sont les résultats de la différence de ses armes avec celles du requin et des



autres squales, qu'abusant bien moins de son pouvoir, il ne porte pas sans cesse autour de lui le carnage et la dévastation.

Lorsqu'il mesure ses forces contre les grands habitants des eaux, ce sont plutôt des ennemis dangereux pour lui qu'il repousse, que des victimes qu'il poursuit. Il se contente souvent, pour sa nourriture, d'algues et d'autres plantes marines; et bien loin d'attaquer et de chercher à dévorer les animaux de son espèce, il se plaît avec eux.

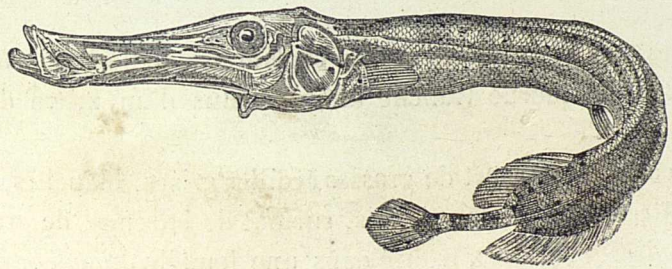
Son museau se prolonge en une lame plate, tranchante des deux côtés et terminée par une pointe aiguë, égalant en longueur le tiers

de celle de l'animal qui atteint jusqu'à sept mètres. Il combat les gros poissons et les jeunes cétacés. Sa chair est délicate; on le pêche au harpon, comme la baleine; il se trouve surtout dans l'océan Atlantique et dans la Méditerranée.

On peut mettre à côté de l'espadon, le *loup de mer*, féroce et vorace, armé de dents redoutables, et grand destructeur de poissons; il atteint à cinq mètres de longueur. On le trouve principalement dans les mers du nord. Sa couleur est un mélange de noir cendré et de blanc.

L'HIPPOCAMPE.

Ce poisson ainsi nommé de deux mots grecs, qui signifient *encolure de cheval*, est remarquable par son tronc comprimé, bien plus élevé que la queue et long de



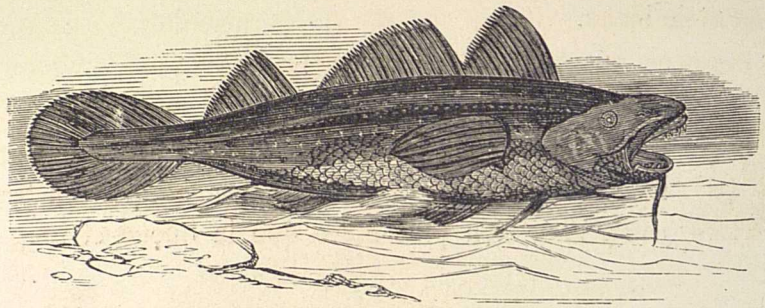
trente centimètres environ; il se trouve dans nos mers, mais son espèce est peu répandue. Il se nourrit de vers et de poissons.

LA MORUE.

Comme tous les poissons de son genre, la morue a la tête comprimée; les yeux, placés sur les côtés, sont très-gros et fort peu rapprochés l'un de l'autre; ils sont voilés par une membrane transparente; et cette dernière conformation donne à l'animal la faculté de nager à la surface des mers septentrionales, au milieu des montagnes de glace, auprès des rivages couverts de neige congelée et resplendissante, sans être ébloui par la grande

quantité de lumière réfléchie sur ces plages boréales : mais hors de ces régions voisines du cercle polaire, la morue doit voir avec plus de difficulté que la plupart des poissons, dont les yeux ne sont pas ainsi recouverts par une pellicule diaphane; et de là est venue l'expression d'*yeux de morue* dont on s'est servi pour désigner de grands yeux à fleur de tête, et cependant mauvais.

La morue se distingue des genres voisins par ses trois nageoires



dentelées, ses deux ovales et son barbillon attaché à la mâchoire inférieure. La morue franche atteint à plus d'un mètre de longueur.

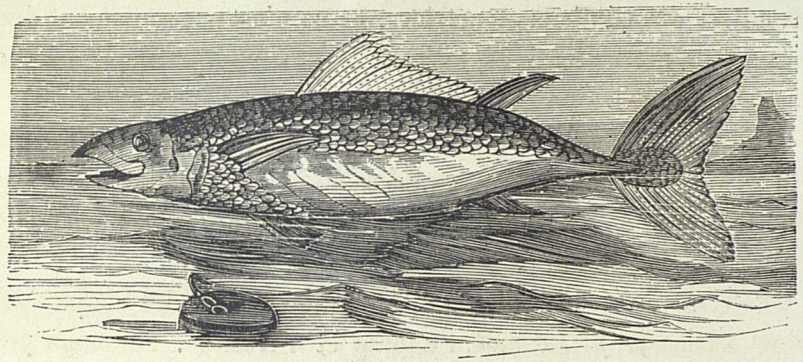
Son corps est couvert de grosses écailles grises, blanches, dorées et jaunâtres. Elle vit de poissons, surtout de harengs, de crustacés et de mollusques. On a trouvé dans une femelle de morue jusqu'à quatre millions d'œufs. La morue franche est commune dans toutes les mers de l'Europe septentrionale et de l'Amérique. On la pêche en février et en mai; on la sale, on la fait sécher et on la conserve.

LE MERLAN, LE THON ET LA BONITE.

Voisin des morues, dont il diffère par l'absence des barbillons, le *merlan* est caractérisé par son corps peu allongé, couvert d'écailles molles, à peine visibles, de couleur argentée et d'un vert noirâtre et grisâtre. Sa chair est tendre, légère, facile à digérer, mais peu nourrissante ; on le pêche toute l'année; celui qu'on prend d'octobre en février a un goût plus fin et plus délicat. Il vit en troupes fort près du rivage, et

atteint une longueur de trente à quarante-cinq centimètres. Il se nourrit de vers, de mollusques, de jeunes poissons et de crabes.

Le *thon commun*, qui vit dans toutes les mers, où il se nourrit de maquereaux, de harengs et de sardines, a le corps aplati, plus gros au milieu qu'aux extrémités, la tête petite, émoussée, l'œil gros, la bouche large et garnie de dents pointues, les écailles très-petites et faciles à détacher ; il présente un mélange de vert bleuâtre, de blanc et de gris. Il a ordinairement deux ou trois mètres de long



et peut peser jusqu'à cinq cents kilogrammes. Il a pour ennemi, dit-on, un petit animal assez semblable à une araignée ou à un scorpion, qui le pique et le trouble au point de le forcer à sauter sur le rivage.

On pêche le thon surtout à Marseille et à Nice, en mai et en juin; on le sale ensuite; frais ou salé, il est toujours d'un goût délicat et savoureux. On le fait aussi mariner dans l'huile et le sel.

Il faut ranger dans la même famille que le précédent, la *bonite*, au corps épais et musculeux, aux couleurs bleue, noirâtre, argentée, dorée. Elle vit de plantes marines et d'animaux à coquille. Elle est commune dans les environs de la zone torride, et a quelquefois plus de soixante centimètres de long.

LE MAQUEREAU.

Au sein même de l'océan polaire, les maquereaux vivent en troupes nombreuses. Les diverses cohortes que forment leurs réunions renferment dans ces mers arctiques d'autant plus d'individus, que, moins grands que les thons et d'autres poissons de leur genre, et doués par conséquent d'une force moins considérable, ils sont moins excités à se livrer les uns aux autres des combats meurtriers. Et ce n'est pas seulement dans ces mers hyperboréennes que leurs légions comprennent des milliers d'individus.

On les trouve également et même plus nombreuses dans presque toutes les mers chaudes ou tempérées des quatre parties du monde, dans le Grand Océan, auprès du pôle antarctique, dans l'Atlantique et dans la Méditerranée.

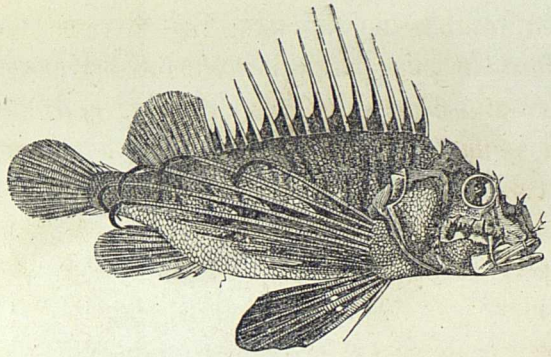
On dit que, vers le printemps, la grande armée des maquereaux côtoie l'Islande, le Jutland, l'Écosse et l'Irlande. Parvenue près de cette dernière île, elle se divise en deux colonnes : l'une passe devant l'Espagne et le Portugal ; l'autre va dans la Baltique. Ils remontent au pôle vers l'hiver.

Le maquereau n'a que des écailles imperceptibles ; son corps est rond et allongé en forme de fuseau ; il présente un mélange de bleu, de vert irisé, de noir et de blanc argenté. On le pêche en mai et en juin, et on le mange frais ou salé.

LE RÉMORA ET LA SCORPÈNE HORRIBLE.

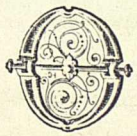
Poisson noirâtre, visqueux et mou, long de huit décimètres, le *rémora* est reconnaissable à sa tête surmontée d'un disque aplati, composé de lames épineuses et dentelées, par lesquelles il se fixe aux vaisseaux dont on disait qu'il arrêtait la marche, aux rochers, aux cétacés et aux poissons d'une grande taille, et surtout au requin.

La *scorpène horrible*, appelée encore *diable de mer*, a jusqu'à soixante centimètres de long ; on la reconnaît à son corps oblong, à son dos un peu convexe, à son ventre renflé et à sa tête grosse,



épineuse, dénuée d'écailles et armée de dents. Sa chair est délicate ; sa laideur lui a valu son nom. On la trouve communément dans la Méditerranée.

LE ROUGET ET LE SURMULET.



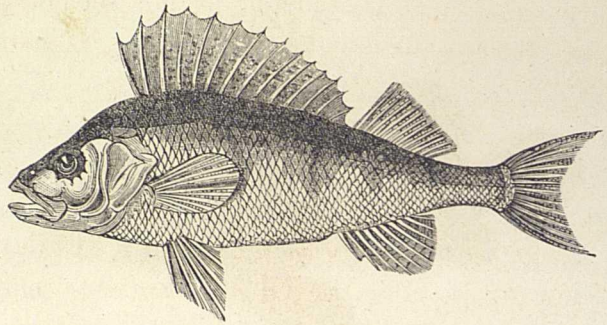
On pêche ces deux poissons dans l'Océan et dans la Méditerranée. Le rouget est remarquable par sa brillante couleur d'un rouge éclatant, mêlé d'argent et d'or. Il vit de crustacés ; il ne dépasse guère en longueur deux ou trois décimètres. Les anciens payaient ce poisson des prix énormes, tant pour sa beauté que pour sa chair ferme et délicate.

On distingue le surmulet du rouget à ses raies dorées et longitudinales, partant de la tête et allant jusqu'à l'extrémité de la queue ; il varie dans sa longueur depuis deux jusqu'à cinq décimètres.

LA PERCHE COMMUNE.

Dans la nombreuse famille des percoïdes, la perche commune se reconnaît aux bandes transversales de son dos, à la couleur rouge de ses nageoires inférieures,

à ses mâchoires garnies de dents pointues ; on la trouve dans presque toutes les eaux douces d'Europe, elle a jusqu'à quarante centimètres de long, et pèse alors environ deux kilogrammes. Ses œufs



égalent la grosseur des graines de pavot ; on en a trouvé neuf cent quatre-vingt-douze mille dans une perche qui ne pesait qu'un demi-kilogramme. Elle vit de proie et mange les poissons, les grenouilles, les salamandres et les petites couleuvres. Sa peau fait de bonne colle.

LA DORADE, LA LIMANDE, LA SOLE ET LA PLIE.

Si plusieurs poissons présentent un vêtement plus varié que la *dorade*, aucun n'a reçu de parure plus élégante ; elle est à reflets d'argent et d'azur, relevés de noir et de brun, avec un croissant d'or au-dessus de chaque œil. La dorade vit dans les eaux douces et salées, ainsi que dans les éléments les plus divers ; elle pèse jusqu'à dix kilogrammes, et a de trente à quarante centimètres de longueur. Elle vit d'insectes, de vers, de petits poissons, etc. On peut l'élever dans des bocaux de verre.

La *limande*, qui ressemble beaucoup à la sole, en diffère par sa tête plus pointue et son corps moins long ; elle vit d'insectes, de vers marins, de petits crabes, et se trouve dans toutes les mers de l'Europe. On la sert très-communément sur nos tables.

La *sole* a la chair plus tendre et plus délicate que la limande ; elle

se garde plusieurs jours sans se corrompre ; on l'a surnommée *perdrix de mer*.

La *plie*, poisson plat, a les deux yeux du même côté de la tête, et le corps couvert d'écailles molles ; elle est commune sur toutes les côtes de France ; elle pèse quelquefois jusqu'à sept ou huit kilogrammes. Sa couleur offre un mélange de blanc bleuâtre et rougeâtre.

LE TURBOT, LE CARRELET ET LE GLANIS.

A la grandeur, le *turbot* réunit un goût exquis ; on l'a nommé *faisan de mer ;* il se trouve dans celle du Nord et dans la Méditerranée, surtout à l'embouchure des fleuves. Sa forme générale se rapproche d'un losange ; la mâchoire inférieure, plus avancée que la supérieure, est garnie, comme cette dernière, de plusieurs rangées de petites dents. Les nageoires sont jaunâtres, avec des taches et des points bruns ; le côté gauche présente des marbrures de brun et de jaune ; le côté droit, qui est l'inférieur, est blanc et tacheté de brun. Le grand turbot atteint parfois jusqu'à cinq mètres de circonférence et pèse quelquefois quinze kilogrammes ; il se nourrit de poissons, de vers, de petits crustacés.

Juvénal, satirique latin, raconte que l'empereur Domitien réunit le sénat pour savoir comment on devait accommoder un énorme turbot destiné à sa table.

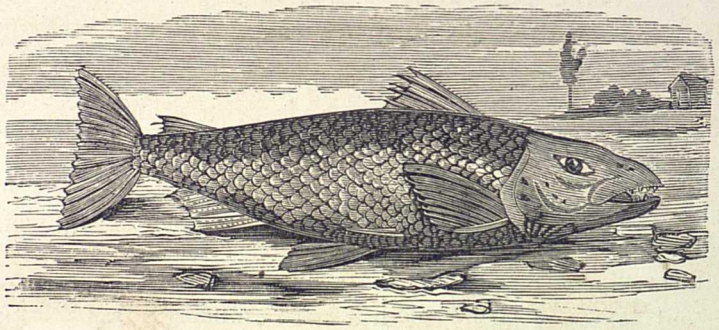
Le *carrelet* est très-commun dans l'Océan et la Méditerranée ; on le reconnaît aux six ou sept tubercules formant une ligne sur le côté droit de la tête, et aux taches aurores sur couleur brune. Sa chair est fort délicate ; on le vend communément sur les marchés de Paris.

Le *glanis*, un des plus grands habitants des fleuves et des lacs, a été surnommé *baleine d'eau douce ;* les glanis du Volga, longs de quatre et même de cinq mètres, pèsent jusqu'à quatre cents kilogrammes. On reconnaît le glanis à sa grosse tête aplatie, à sa couleur verte mêlée de noir, à ses nageoires d'un jaune bleuâtre.

Ses longs barbillons, auxquels il donne des mouvements semblables à ceux des vers, attirent les animaux imprudents, qu'il engloutit ensuite.

LE SAUMON, LA TRUITE ET LA TRUITE SAUMONÉE.

Le *saumon* se plaît dans presque toutes les mers, dans celles qui se rapprochent le plus du pôle, et dans celles qui sont les plus voisines de l'équateur. On le trouve sur les côtes occidentales de l'Europe, dans la Grande-Bretagne, auprès de tous les rivages de la Baltique, particulièrement dans le golfe de Riga, au Spitzberg, au Groënland, dans le nord de l'Amérique, dans l'Amérique méridionale. Il préfère partout le voi-



sinage des grands fleuves et des rivières, dont les eaux douces et rapides lui servent d'habitation pendant une très-grande partie de l'année.

Il tient le milieu entre les poissons de mer et ceux de rivière. S'il croît dans la mer, il naît dans l'eau douce; et si, pendant l'hiver, il se réfugie dans l'Océan, il passe la belle saison dans les fleuves. Il en recherche les eaux les plus pures. Il parcourt avec facilité toute la longueur des plus grands fleuves; il parvient jusqu'en Suisse par le Rhin, jusqu'en Bohême par l'Elbe, etc.

Son corps, se rapprochant plus ou moins de la forme d'un fuseau, est arrondi vers le ventre, écailleux et tacheté, avec le dos

noir, les flancs bleuâtres et le ventre argenté. Sa chair, d'un goût exquis, est pourtant difficile à digérer. On les sèche, on les sale et on les fume.

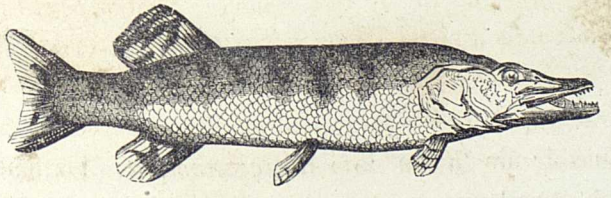
Il a huit ou neuf décimètres de long et pèse jusqu'à dix ou douze kilogrammes.

La *truite* est tout à la fois un des plus beaux poissons et un mets exquis. Ses écailles sont brillantes de reflets d'or, d'argent, mêlés de vert, de violet, de pourpre et de bleu. On la trouve dans presque toutes les contrées du globe. Elle atteint à trois ou quatre décimètres de longueur et peut peser depuis un hectogramme jusqu'à six kilogrammes.

La *truite saumonée* se rapproche beaucoup du saumon et de la truite par sa forme, sa couleur et ses habitudes; elle pèse jusqu'à cinq kilogrammes.

LE BROCHET ET L'EXOCET VOLANT.

On a surnommé le brochet *requin des eaux douces;* il y règne en tyran dévastateur, comme le requin au milieu des mers. S'il a moins de puissance, il ne rencontre pas des rivaux aussi redoutables; si son empire est moins étendu, il a moins d'espace à parcourir pour assouvir sa voracité; si sa proie est moins variée, elle est souvent plus abondante, et il n'est point obligé, comme le requin, de traverser d'immenses profon-

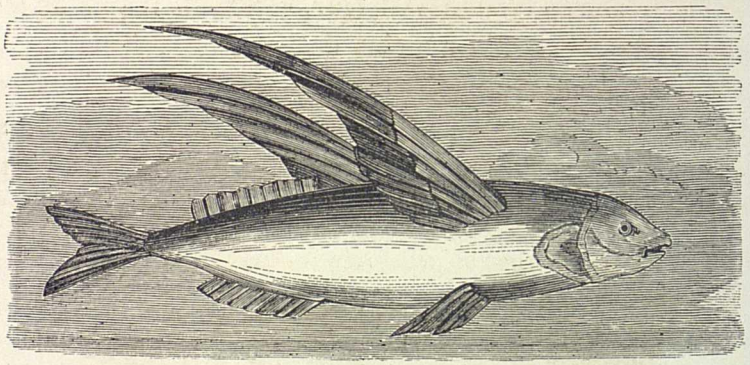


deurs pour l'arracher à ses asiles. Insatiable dans ses appétits, il ravage avec une promptitude effrayante les rivières et les étangs. Féroce sans discernement, il n'épargne pas son espèce; il dévore ses propres petits. Goulu sans choix, il déchire et avale avec une sorte de fureur les restes mêmes des cadavres putréfiés. Cet animal

de sang est d'ailleurs un de ceux auxquels la nature a accordé le plus d'années : c'est pendant des siècles qu'il effraie, agite, poursuit, détruit et consomme les faibles habitants des eaux douces qu'il infeste; et comme si, malgré son insatiable cruauté, il devait avoir reçu tous les dons, il a été doué non-seulement d'une grande force, d'un grand volume, d'armes nombreuses, mais encore de formes déliées, de proportions agréables et de couleurs variées et riches.

L'ouverture de sa bouche s'étend jusqu'à ses yeux. On a compté sur le palais sept cents dents de différentes grandeurs, et disposées sur plusieurs rangs longitudinaux, indépendamment de celles qui entourent le gosier. On trouve ce poisson très-communément en Europe et dans l'Amérique du Nord; il atteint deux mètres de long et pèse jusqu'à quinze kilogrammes. Il est noirâtre en dessus, blanchâtre en dessous, avec des taches jaunes et grises.

L'*exocet volant* est remarquable par sa tête aplatie en dessus, ses écailles dures, mal attachées au corps, ses nageoires pectorales



propres au vol; de là son nom d'*exocet volant*. Il atteint à vingt centimètres et se trouve surtout dans l'hémisphère boréal. Il offre un mélange de reflets azurés et argentés avec une teinte bleue.

LE HARENG, LA SARDINE, L'ALOSE ET L'ANCHOIS.

On a cru pendant longtemps que les harengs se retiraient périodiquement dans les régions du cercle polaire, qu'ils y cherchaient annuellement sous les glaces des mers hyperboréennes un asile contre leurs ennemis, un abri contre les rigueurs de l'hiver; que, n'y trouvant pas une nourriture proportionnée à leur nombre prodigieux, ils envoyaient, au commencement de chaque printemps, des colonies nombreuses vers des rivages plus méridionaux de l'Europe ou de l'Amérique. On a tracé la route de ces légions errantes; on a cru voir ces immenses tribus se diviser en deux troupes, dont les innombrables détachements couvraient au loin la surface des mers ou en traversaient les couches supérieures. L'une de ces grandes colonnes se pressait autour des côtes de l'Islande et, se répandant au-dessus du fameux banc de Terre-Neuve, allait remplir les golfes et les baies du continent américain; l'autre, suivant les directions orientales, descendait le long de la Norwége, pénétrait dans la Baltique ou, faisant le tour des Orcades, s'avançait entre l'Écosse et l'Irlande, cinglait vers le midi de cette dernière île, s'étendait à l'orient de la Grande-Bretagne, jusqu'aux rivages de la Prusse, de la Hollande et de la France.

Il faudrait des observations plus certaines pour confirmer cette assertion, qui pourtant est généralement adoptée.

Le hareng vivant est vert glauque sur le dos, blanc sur les côtés et sur le ventre, avec un brillant reflet métallique; le vert se change en bleu après sa mort. On le pêche sur nos côtes depuis la mi-octobre jusqu'à la fin de décembre.

On prépare les harengs de différentes manières, dont les détails varient un peu, suivant les contrées où on les emploie, et dont les résultats sont plus ou moins agréables au goût et avantageux au commerce, selon la nature des préparations, ainsi que selon les soins, l'attention et l'expérience des préparateurs. On sale en pleine mer les harengs qu'on trouve les plus gras et qu'on croit les plus

succulents. On les nomme *harengs nouveaux* ou *harengs verts*, lorsqu'ils sont le produit de la pêche du printemps ou de l'été, et *harengs pecs* ou *pekels*, lorsqu'ils ont été pris pendant l'automne ou l'hiver; le hareng saur est salé et fumé.

La sardine a la tête pointue, assez grosse, souvent dorée, le front noirâtre, les yeux gros, les opercules ciselés et argentés; les écailles tendres, larges et faciles à détacher, le ventre terminé par une carène longitudinale, aiguë, tranchante et recourbée; elle a quinze ou seize centimètres de longueur, les nageoires petites et grises, les côtés argentins, et le dos bleuâtre.

On la trouve non-seulement dans l'océan Atlantique boréal et dans la Baltique, mais encore dans la Méditerranée, et particulièrement aux environs de la Sardaigne, dont elle tire son nom. Elle se tient dans les endroits profonds; mais pendant l'automne elle s'approche des côtes pour frayer.

Les individus de cette espèce s'avancent alors vers les rivages en troupes si nombreuses que la pêche en est très-abondante. On les mange frais, salés, ou fumés.

L'alose commune ne diffère du hareng que par l'échancrure qu'elle a au milieu de la mâchoire supérieure, par sa taille plus grande, qui atteint un mètre, par l'absence de dents et par une tache noire placée derrière les ouïes. La chair de l'alose, surtout de l'alose femelle, est très-délicate.

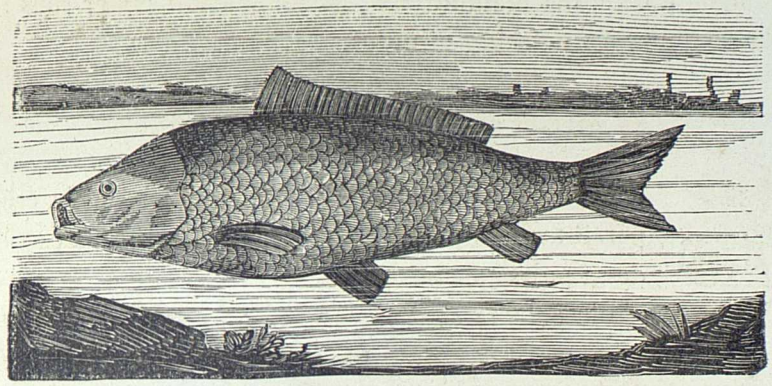
L'anchois se distingue du hareng par une taille plus petite et une bouche plus large, de forme conique. On le pêche surtout pendant le printemps et l'été.

LA CARPE, LE BARBEAU ET LA MURÈNE-HÉLÈNE.

Les carpes se plaisent dans les étangs, dans les lacs, dans les rivières qui coulent doucement. Il y a même dans les qualités des eaux des différences qui échappent le plus souvent aux observateurs les plus attentifs, et qui sont si sensibles pour ces poissons, qu'ils abondent quelquefois dans une

partie d'un lac ou d'un fleuve, et sont très-rares dans une autre partie peu éloignée de la première.

Les carpes se nourrissent de frai de poisson et de débris de substances végétales ou animales. Elles vivent très-longtemps et



peuvent atteindre jusqu'à un mètre de longueur. La grande multiplication des carpes pourrait étonner, vu les nombreux ennemis qui leur font la guerre, et parmi lesquels se trouve le brochet, si on ne songeait à l'immense quantité d'œufs qu'elles renferment; on a calculé qu'une seule carpe de quarante-cinq centimètres de longueur en contenait deux cent soixante-deux mille.

Assez semblable à la carpe, par sa forme, le barbeau est caractérisé par ses barbillons ou filaments placés à la mâchoire supérieure. Il est long de trente à quarante centimètres.

La murène-hélène est caractérisée par l'absence totale de nageoires et par ses dents aiguës; elle atteint plus d'un mètre de longueur; sa couleur est brune sur un fond jaunâtre.

Les Romains poussaient la barbarie jusqu'à nourrir les murènes de leurs viviers avec les corps de leurs esclaves. La murène est commune dans la Méditerranée.

CÉTACÉS.

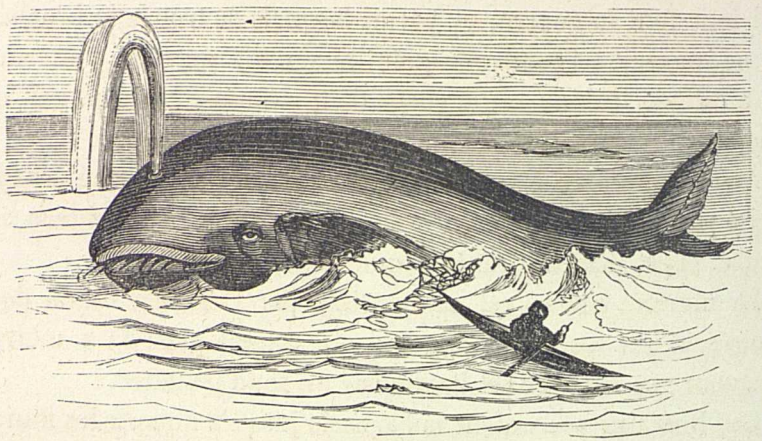
Les cétacés sont des animaux marins ayant la forme et les habitudes extérieures des poissons, et une organisation intérieure analogue à celle des mammifères; ils ne peuvent rester sous l'eau plus de douze à vingt-cinq minutes.

LA BALEINE FRANCHE ET LES BALEINOPTÈRES.

La baleine a pour empire l'Océan; Dieu, en la créant, paraît avoir voulu donner un des plus beaux exemples de sa puissance merveilleuse.

Les dents de la baleine sont remplacés par des fanons ou lames cornées, minces, effilées, fibreuses, au nombre de huit à neuf cents et n'occupant que la mâchoire supérieure.

La baleine atteint une longueur de vingt à vingt-cinq mètres sur



une circonférence de dix à treize mètres et pèse jusqu'à cent mille kilogrammes. Chaque fois qu'elle ouvre sa tête énorme, égale au tiers de son corps, elle avale une grande quantité d'eau qui se précipite à travers ses fanons et sort à travers ses évents (sortes de narines), après avoir laissé à l'ouverture du gosier des poissons et des mollusques de petite taille et des plantes marines. Ses yeux, relativement fort petits, sont de la grosseur de ceux du bœuf; elle n'a que deux membres antérieurs, courts et dilatés; sous sa peau mollasse et d'un brun noirâtre, s'étend une couche épaisse de tissu lardacé, dont on tire jusqu'à soixante et quatre-vingts quintaux d'huile.

La pêche de la baleine occupe beaucoup de navires, elle est d'ailleurs fort profitable par l'énorme quantité d'huile qu'elle produit.

Cette pêche a principalement lieu dans les mers du nord. Les navires baleiniers ont des barques légères, montées par plusieurs matelots, dont l'un est chargé de harponner la baleine. Dès que l'animal se sent atteint, il s'enfonce dans la mer avec une prodigieuse rapidité, entraînant le câble qui tient au harpon. Un des matelots jette de l'eau sur le bord du bateau, afin que le frottement du câble ne l'échauffe pas au point de l'enflammer; un autre veille à ce que ce câble se déroule promptement; sans cela, le bateau serait entraîné au fond des eaux. La baleine remonte bientôt pour respirer; le harponneur, muni de lances, lui porte de nouvelles atteintes, jusqu'à ce qu'affaiblie par la perte de son sang, on puisse en approcher sans danger. On dirige ensuite son cadavre flottant vers le navire; là il est attaché le long de son flanc; alors des matelots, munis de chaussures garnies de crampons de fer, montent sur son dos et coupent des carrés de graisse qu'on hisse sur le pont; puis on arrache les fanons, enfin on abandonne la carcasse aux flots.

Cette pêche n'est point sans périls : bien des fois la baleine blessée renverse ou brise d'un coup de queue le canot qui porte ses ennemis.

C'est au Groënland, au Spitzberg, dans la baie de Baffin, etc., que se rendent tous les ans les baleiniers; on poursuit maintenant les baleines dans l'hémisphère austral, comme dans l'hémisphère boréal.

La baleine ne produit qu'un seul baleineau, qu'elle nourrit de son lait; son affection pour lui est très-grande; en voici une preuve.

Une baleine et son petit étaient entrés dans un bras de mer où,

par l'effet du reflux, ils se trouvèrent bientôt renfermés. Les gens du pays, qui du rivage avaient remarqué cela, s'approchèrent des deux cétacés au moyen de leurs embarcations, et leurs firent plusieurs blessures, en sorte que la mer fut bientôt teinte de leur sang. Après avoir, à plusieurs reprises, essayé vainement d'échapper, la mère parvint enfin à franchir les bas-fonds et se trouva en sûreté dans la pleine mer : mais son petit n'avait pu la suivre. Elle ne put voir tranquillement le danger auquel il était exposé, et voulant partager son sort, si elle ne pouvait le sauver, elle s'élança de nouveau dans les bas-fonds. Heureusement l'heure de la marée arriva, et ils parvinrent à s'échapper, non sans avoir reçu un grand nombre de blessures.

On a calculé qu'une baleine franche peut peser cent cinquante mille kilogrammes. Sa masse est égale à celle de cent éléphants. Le choc d'une baleine contre un vaisseau est égal à celui de soixante boulets de quarante-huit.

Il faut ranger à côté de la baleine les baleinoptères, qui diffèrent de la baleine franche par une nageoire dorsale et des plis transversaux au cou.

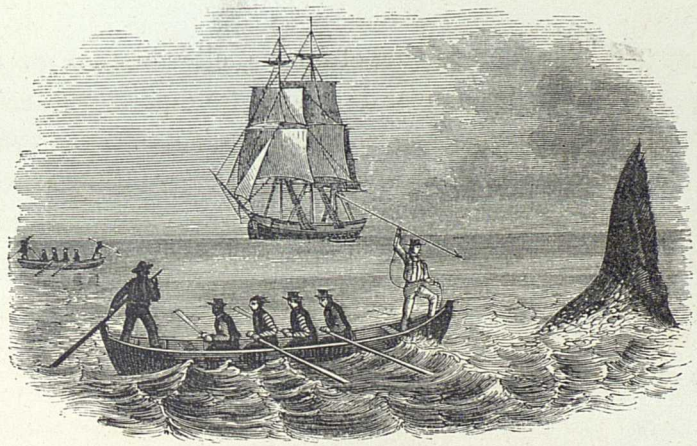
Le gibbar habite dans l'océan Glacial arctique, particulièrement auprès du Groënland. Il peut égaler la baleine franche par sa longueur, mais jamais par sa grosseur. Il mange des poissons assez grands, surtout ceux qui vivent en troupes très-nombreuses. Il préfère les gades, les salmones, les clupées, et principalement les maquereaux et les harengs.

Il les atteint, les agite, les trouble, et les engloutit d'autant plus aisément que, plus mince et plus délié que la baleine franche, il est plus agile et nage avec une rapidité plus grande. Il lance aussi avec une plus grande violence et élève à une plus grande hauteur l'eau qu'il rejette par ses évents, et qui, retombant de plus haut, est entendue de plus loin.

Ces mouvements plus fréquents, plus prompts, plus animés, paraissent influer sur ses affections habituelles, en rendant ses sensations plus variées, plus nombreuses et plus vives. Il semble que, dans cette espèce, la femelle chérit davantage son petit, le soigne

plus attentivement, le soutient plus constamment avec ses bras, le protége pour ainsi dire, et contre ses ennemis et contre les flots, avec plus de sollicitude, le défend avec plus de courage.

Il est plus dangereux d'attaquer le gibbar que la baleine franche; il s'irrite davantage, les coups qu'il donne alors avec ses nageoires et sa queue sont terribles. Avant que les pêcheurs, redoutant la masse du plus grand des cétacés osassent affronter la baleine franche, ils s'attachaient à la pêche du gibbar : mais l'expérience leur apprit qu'il était plus difficile de poursuivre et plus hasardeux de harponner ce cétacé que la baleine. Un auteur rapporte que des matelots d'une chaloupe pêcheuse, ayant lancé leur harpon sur un



gibbar, l'animal, fuyant avec une vélocité extrême, les surprit, les troubla, les effraya au point de les empêcher de songer à couper la corde fatale qui attachait la nacelle au harpon, et les entraîna sous un vaste banc de glaçons entassés. Le gibbar a le lard peu épais, la chair peu abondante; cependant au Groënland, on fait servir à plusieurs usages domestiques ses nageoires, sa peau, ses tendons et ses os.

Le baleinoptère jubarte se trouve surtout, comme supplément de la précédente, dans les mers du Groënland et atteint ordinairement à dix-sept ou dix-huit mètres de long. Ce qu'il faut remarquer principalement dans ce cétacé, c'est que, depuis le dessous de la gorge jusque vers l'extrémité du corps, la peau présente de longs

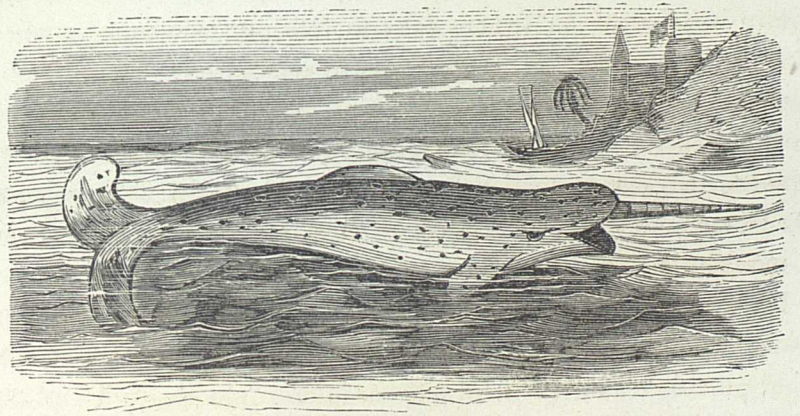
plis longitudinaux qui, le plus souvent, se réunissent deux à deux vers leurs extrémités, et lui donnent la facilité de dilater cette enveloppe profondément sillonnée. Le dessus de ces longs sillons est marbré de noir et de blanc ; mais les intervalles qui les séparent sont d'un beau rouge, qui contraste d'une manière très-vive et très-agréable à la vue, avec le noir de l'extrémité des fanons et avec le blanc éclatant du dessous de la gueule, lorsque l'animal gonfle sa peau, que les plis s'effacent et que les intervalles de ces plis se relèvent et paraissent. On a écrit que la jubarte tendait cette peau, ordinairement lâche et plissée, dans le moment où, saisissant les animaux dont elle veut se nourrir, elle ouvre une large gueule et avale une grande quantité d'eau en même temps qu'elle engloutit ses victimes.

Vive et pétulante, gaie même, et folâtre, elle aime à se jouer avec les flots. Impatiente de changer de place, elle diparaît souvent sous les ondes et s'enfonce à des profondeurs d'autant plus considérables, qu'en plongeant elle baisse sa tête et relève la nageoire de sa queue au point de se précipiter en quelque sorte dans une situation verticale. Naturellement douce et familière, elle devient furieuse si elle craint pour son petit. Elle se jette contre la chaloupe qui le poursuit, la renverse, et emporte dans un de ses bras la jeune jubarte qui lui est si chère.

LES NARVALS ET LES CACHALOTS.

On appelle vulgairement le narval *licorne de mer;* il ressemble au marsouin; mais ce qui le distingue surtout, c'est une dent droite, sillonnée en spirale, souvent longue de plus de trois mètres et placée à l'extrémité de sa mâchoire supérieure; elle fournit un ivoire estimé. La longueur totale de l'animal varie de cinq à six mètres; sa peau brillante, lisse et sans écailles, offre un mélange de couleur fauve avec des taches noirâtres. Il vit de poissons et de mollusques; son huile passe pour être préférable à celle de la baleine.

Les narvals nagent avec une si grande vitesse, que le plus souvent ils échappent à toute poursuite, et voilà pourquoi il est si rare de prendre un individu de cette espèce, quoiqu'elle soit assez nombreuse. On ne les voit ordinairement s'avancer avec un peu de lenteur que lorsqu'ils forment une grande troupe ; dans presque tous les autres moments, leur vélocité est d'autant plus effrayante qu'elle anime une plus grande masse. Non-seulement avec leurs dents, ils font des blessures mortelles, mais ils atteignent leurs ennemis d'assez loin pour n'avoir point à redouter ses armes ; ils font pénétrer l'extrémité de leur défense jusqu'au cœur de leurs ennemis, pendant que leur tête en est encore éloignée de trois ou quatre mètres. Ils redoublent leurs coups ; ils percent, déchirent, arrachent la vie ;



toujours hors de portée, toujours préservés eux-mêmes de toute atteinte, toujours garantis par la distance. D'ailleurs, au lieu d'être réduits à frapper leurs victimes, il en est qu'ils écartent, soulèvent, enlèvent, lancent avec leurs dents comme le bœuf avec ses cornes, le cerf avec ses bois, l'éléphant avec ses défenses.

Mais ordinairement, au lieu d'assouvir sa rage et sa vengeance, au lieu de défendre sa vie contre les requins et les divers tyrans des mers, le narval, ne cédant qu'au besoin de la faim, ne cherche qu'une proie facile ; il aime, parmi les mollusques, ceux qu'on a nommés planorbes, et parmi les poissons, il préfère les pleuronectes ; les cadavres des habitants des mers lui conviennent, il les recherche comme aliments, et le mot *narwhal* vient, dit-on, du

mot *whal*, qui veut dire *baleine*, et de *nar*, qui, dans plusieurs langues du nord, signifie *cadavre*.

On retire des narvals une huile qu'on a préférée à celle de la baleine franche. Les Groënlandais aiment beaucoup la chair de ce cétacé qu'ils font sécher en l'exposant à la fumée.

On emploie la défense ou l'ivoire du narval aux mêmes usages que l'ivoire de l'éléphant, et même avec plus d'avantage, parce que, plus dur et plus compacte, il reçoit un plus beau poli et ne jaunit pas aussi promptement. Les Groënlandais en font des flèches pour leur chasse et des pieux pour leurs cabanes.

Le cachalot est égal par ses dimensions à la baleine, il en diffère par ses dents coniques ou cylindriques qui garnissent sa mâchoire inférieure; on trouve dans sa tête une substance particulière, sorte d'huile qui se fige par le refroidissement, et connue dans le commerce sous le nom impropre de *blanc de baleine;* on trouve dans ses intestins l'ambre gris. Les cachalots se rencontrent dans toutes les mers, surtout dans l'Océan équatorial, où ils voyagent par troupes de deux où trois cents individus; ils sont très-voraces et mangent les baleineaux et les requins eux-mêmes.

Le cachalot femelle montre pour ses petits une affection plus grande encore que dans presque toutes les autres espèces de cétacés. C'est peut-être à un cachalot macrocéphale femelle qu'il faut rapporter le fait suivant que l'on trouve dans la relation de Fr. Pyrard. Cet auteur raconte que, dans la mer du Brésil, un grand cétacé, voyant son petit pris par des pêcheurs, se jeta avec une telle furie contre leur barque, qu'il la renversa et précipita dans la mer son petit, qui par là fut délivré, et les pêcheurs qui ne se sauvèrent qu'avec peine.

Ce sentiment de la mère pour le jeune cétacé auquel elle a donné le jour, se retrouve entre tous les individus de cette espèce, et nous explique ce que nous lisons dans la relation du capitaine Colnett. Il raconte que lorsqu'on attaque une troupe de macrocéphales, ceux qui sont déjà pris sont bien moins à craindre pour les pêcheurs que leurs compagnons encore libres, lesquels, au lieu de s'enfuir, vont, avec audace, couper les cordes qui retiennent les

prisonniers, repousser ou tuer leurs vainqueurs, et leur rendre la liberté.

Les cachalots résistent plus longtemps que beaucoup d'autres cétacés, aux blessures que leur font la lance et le harpon des pêcheurs. On ne leur arrache que difficilement la vie, et on assure qu'on a vu de ces cachalots respirer encore, quoique privés de parties considérables de leur corps que le fer avait décomposées au point de les faire tomber en putréfaction.

La peau, le lard, la chair, les intestins et les tendons du cachalot macrocéphale sont employés, dans plusieurs contrées septentrionales, aux mêmes usages que ceux des narvals vulgaires. Sa langue y est recherchée comme un très-bon mets. Son huile, suivant plusieurs auteurs, donne une flamme claire sans exhaler de mauvaise odeur, et l'on peut faire une colle excellente avec les fibres de ces muscles.

Le cachalot-trumpo est remarquable par son énorme tête, qui peut surpasser la moitié de la longueur totale du cétacé. On le trouve surtout auprès des Bermudes et dans la mer de la Nouvelle-Angleterre. On a cru que, tout égal d'ailleurs, le trumpo était plus agile, plus audacieux et plus redoutable que les autres cachalots; il paraît qu'il a plus de confiance dans la force de ses mâchoires que dans la vitesse de sa queue, car lorsqu'il est attaqué, il se retourne et se défend avec sa gueule.

La pêche du physétère est accompagnée de beaucoup de dangers. Elle présente d'ailleurs des difficultés particulières : sa peau est trop peu épaisse et sa graisse ramollit trop sa chair pour que le harpon soit facilement retenu.

Il habite dans les mers voisines des pôles. On a comparé la nageoire qui s'élève sur son dos à un mât de navire, tant elle est longue et droite. Indépendamment de cette nageoire, on voit encore sur son dos trois bosses, dont la première a souvent un pied et demi de hauteur, la seconde et la troisième sont beaucoup moins élevées.

Les physétères vont par troupes très-nombreuses. Le plus grand et le plus fort de ces cétacés réunis leur donne, pour ainsi dire,

l'exemple de l'audace ou de la prudence, de l'attaque ou de la retraite. Il paraît, d'après les relations des marins, être comme le conducteur de la légion ; il lui donne, par un cri terrible, dont la surface de la mer prolonge au loin le frémissement, le signal de la victoire ou d'une fuite précipitée.

Les physétères sont difficiles à harponner, et leur graisse fournit très-peu d'huile.

LE DELPHINOPTÈRE BÉLUGA.

Le cétacé, encore appelé *baleine blanche*, n'atteint guère qu'à une longueur de six ou sept mètres. Il se nourrit de soles et de morues qu'il poursuit avec ardeur et avale avec avidité; et comme son gosier est très-étroit, il court souvent le danger d'être suffoqué par une proie trop volumineuse et trop abondante.

Ces aliments substantiels et copieux donnent à sa chair une teinte vermeille et rougeâtre. Le jeune béluga ne quitte sa mère que très-tard. Parvenu à la lumière, il nage à ses côtés, plonge avec elle, revient avec elle respirer l'air de l'atmosphère, suit tous ses mouvements, imite toutes ses actions.

Le béluga ressemble beaucoup à la baleine par les formes extérieures; on le trouve dans les mers glaciales.

LES PHYSALES.

De tous les grands animaux, le physale cylindrique est celui dont les formes ont le plus de cette régularité que la géométrie imprime aux productions de l'art, et qui, vu de loin, ressemble peut-être le moins à un être animé. La forme cylindrique qu'il présente dans la plus grande partie de sa longueur, le ferait prendre pour un immense tronc d'arbre, si on connaissait un arbre assez gros pour lui être comparé, ou pour une de ces tours antiques que des commotions violentes ont précipitées dans la mer dont elles bordaient le rivage, si on ne le voyait pas flotter sur la surface de l'Océan.

On rencontre les physales dans l'océan Glacial arctique et dans la partie boréale de l'océan Atlantique septentrional.

LE MICROPS.

Le microps, rangé généralement parmi les physétères, est un des plus grands, des plus cruels et des plus dangereux habitants de la mer. Réunissant à des armes redoutables les deux éléments de la force, la masse et la vitesse, avide de carnage, ennemi audacieux, combattant intrépide, quelle plage de l'Océan n'ensanglante-t-il pas? Il poursuit les baleines dans leurs retraites les plus secrètes, attaque, déchire et perce de ses dents aiguës et les baleineaux et les femelles qui n'ont pas donné le jour à leurs petits. Si les baleines veulent s'échapper, il leur ferme le passage, s'oppose à leur fuite, les presse sur les bas-fonds et les serre contre les roches.

Le microps a la tête si démesurée, que sa longueur égale la moitié de tout son corps lorsqu'on lui a coupé la nageoire de la queue; son œil est aussi petit que celui du gade églefin, poisson long d'un mètre : c'est la petitesse de cet organe qui a fait donner à ce cétacé le nom de microps, qui signifie *petit-œil*.

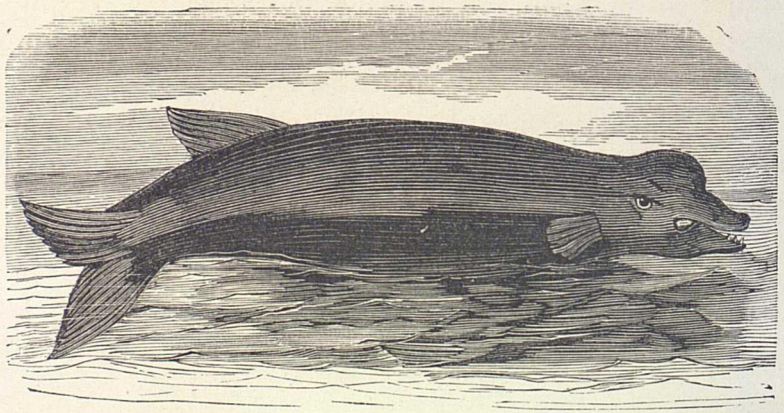
LES DAUPHINS.

Le dauphin est loin d'approcher, par sa taille, de la baleine ou du cachalot, car il n'a que deux mètres de longueur. Sa mâchoire est garnie de dents nombreuses, et il n'a qu'un seul évent. Sa chair, ainsi que celle de la baleine, est dure et indigeste. Il n'est point d'animal sur lequel on ait répandu plus de fables. On a prétendu, par exemple, que les dauphins étaient sensibles à la musique et qu'ils recueillaient les naufragés.

Lorsque les dauphins nagent en troupes nombreuses, ils présentent souvent une sorte d'ordre : ils forment des rangs réguliers; ils s'avancent quelquefois sur une ligne, comme disposés en ordre de bataille ; et si quelqu'un d'eux l'emporte sur les autres par sa

force et son audace, il précède ses compagnons, parce qu'il nage avec moins de précaution et plus de vitesse ; il paraît comme leur chef et leur conducteur, et fréquemment il en reçoit le nom des pêcheurs ou des autres marins.

Pline raconte qu'en Barbarie, auprès de la ville d'Hippone-Zaryte, un dauphin s'avançait sans crainte vers le rivage, venait recevoir sa nourriture de la main de celui qui voulait la lui donner, s'approchait de ceux qui se baignaient, se livrant autour d'eux à divers mouvements d'une gaieté très-vive, souffrait qu'ils montassent sur son dos, se laissait même diriger avec docilité, et obéissait avec autant de célérité que de précision. Quelque exagération qu'il y ait dans ces faits, et quand même on ne devrait supposer,



dans le penchant qui entraîne souvent les dauphins autour des vaisseaux, que le désir d'apaiser une faim quelquefois très-pressante, on ne peut pas douter qu'ils ne se rassemblent autour des bâtiments et qu'avec les signes de la confiance et d'une sorte de satisfaction, ils ne s'agitent, se courbent, se replient, s'élancent au-dessus de l'eau, pirouettent, retombent, bondissent et s'élancent de nouveau pour pirouetter, tomber, bondir et s'élancer encore.

Les dauphins se nourrissent de substances animales ; ils recherchent particulièrement les poissons ; ils préfèrent les morues et les muges ; ils poursuivent leur proie jusque auprès des filets des pêcheurs et, à cause de cette sorte de familiarité hardie, ils ont été

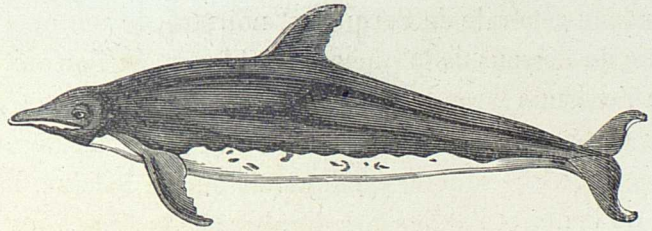
considérés comme les auxiliaires de ces marins dont ils ne voulaient cependant qu'enlever ou partager le butin.

On les trouve dans toutes les mers ; aucun climat ne leur est contraire.

Les dauphins n'ayant pas besoin d'eau pour respirer et ne pouvant même respirer que dans l'air, il n'est point surprenant qu'on puisse les conserver très-longtemps hors de l'eau sans leur faire perdre la vie.

LES MARSOUINS.

Le marsouin est plus petit que le dauphin. C'est, de tous les cétacés, celui qu'on a le plus souvent occasion de voir, car il vit sur nos côtes et remonte même dans nos fleuves. On en a vu un dans la Seine ; il traversa tout Paris et alla se faire prendre au delà du pont d'Austerlitz. Lorsque les



Marsouin sauteur.

marins voient les marsouins jouer en grand nombre à la surface de la mer, ils disent que c'est un signe de tempête.

On trouve les marsouins dans la Baltique, près des côtes du Groënland et du Labrador, dans le golfe de Saint-Laurent, dans presque tout l'océan Atlantique et dans le grand Océan. Les anciens les ont vus dans la mer Noire, mais rarement dans la Méditerranée. Ces cétacés paraissent plus fréquemment en hiver qu'en été dans certains parages, et dans d'autres, au contraire, ils se montrent pendant l'été plus que pendant l'hiver.

Leurs courses et leurs jeux ne sont pas toujours paisibles. Plusieurs des tyrans de l'Océan sont assez forts pour troubler leur tranquillité. Ils ont d'ailleurs pour ennemis les pêcheurs, des coups

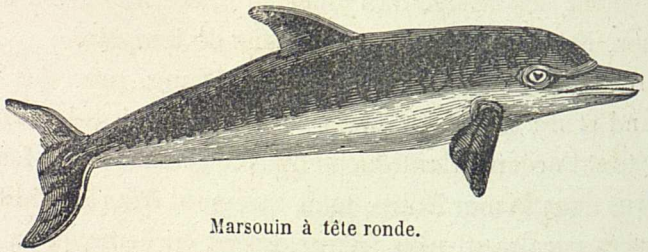
desquels ils ne peuvent se préserver, malgré la promptitude avec laquelle ils disparaissent sous l'eau pour éviter les traits, les harpons ou les balles.

Les Hollandais, les Danois et la plupart des marins de l'Europe ne recherchent les marsouins que pour leur huile ; mais les Lapons et les Groënlandais se nourrissent de leur chair qu'ils font bouillir ou rôtir après l'avoir laissée se corrompre en partie et perdre sa dureté ; ils en mangent aussi les entrailles, la graisse et même la peau. D'autres salent et font fumer la chair du marsouin.

Le dauphin, ou marsouin orque, a une grande puissance ; il exerce un empire redoutable sur plusieurs habitants de l'Océan. Sa longueur est souvent de plus de huit mètres, et quelquefois de plus de dix ; sa circonférence, dans l'endroit le plus gros de son corps, peut aller jusqu'à cinq mètres.

On trouve l'orque dans l'océan Atlantique, et on l'a vue, auprès du pôle boréal, dans le détroit de Davis.

La couleur générale de l'orque est noirâtre, le ventre et une petite partie du dessous de la queue sont blancs, et l'on voit souvent derrière l'œil une grande tache blanche. L'orque se nourrit de poissons et dévore les phoques. Elle est même si hardie, si vorace et si féroce, qu'elle se jette quelquefois sur la baleine, la déchire à coups de dents, et l'oblige à se dérober par la fuite à ses attaques meurtrières.



Marsouin à tête ronde.

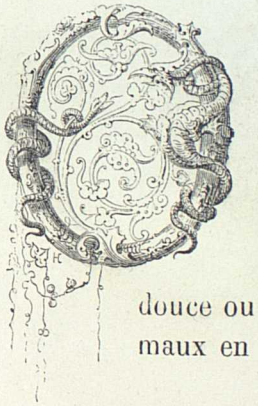
Nous citerons encore le marsouin à tête ronde, le plus grand de tous les marsouins ; il atteint quelquefois à huit mètres de longueur.

QUATRIÈME PARTIE

MOLLUSQUES — CRUSTACÉS — INSECTES

ARACHNIDES — VERS — ZOOPHYTES OU ANIMAUX-PLANTES.

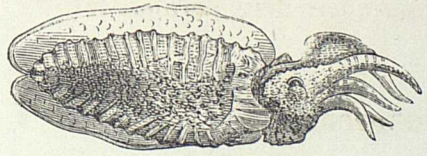
MOLLUSQUES.



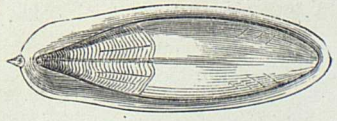
On nomme mollusques des animaux au corps constamment mou, sans squelette intérieur ou extérieur, enveloppés d'une peau, et le plus souvent d'une coquille à une ou plusieurs pièces ; ils sont terrestres ou aquatiques ; ceux-ci habitent l'eau douce ou l'eau salée. On divise cette classe d'animaux en six ordres :

1° LES CÉPHALOPODES.

Les *céphalopodes* ont les pieds attachés soit sur la tête, soit autour de la bouche, en sorte qu'ils se traînent le corps en



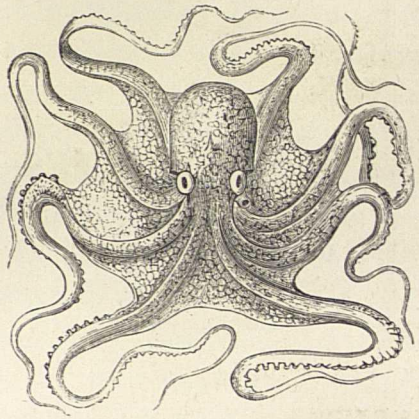
Seiche.



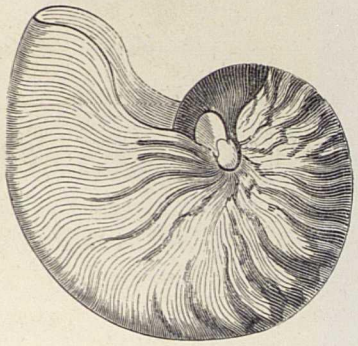
Os de seiche.

haut et la tête en bas. Tous les céphalopodes sont marins et vivent

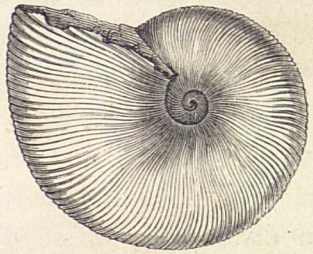
de poissons et de petits crustacés; parmi les principaux, on connaît : les *poulpes*, les *calmars*, les *seiches*, les *argonautes*, les



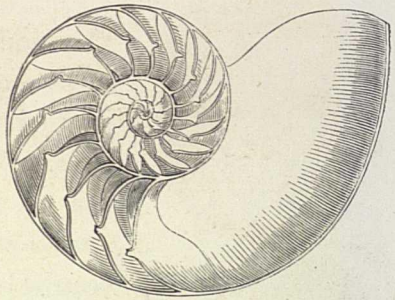
Poulpe.



Nautile.



Ammonite.



Nautile.

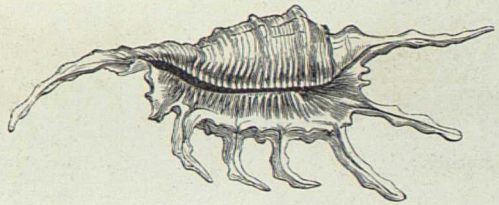
Spirule.

nautiles, les *ammonites*, les *bélemnites* (ces deux derniers fossiles), la *spirule*, etc.

2° LES PTÉROPODES.

Les *ptéropodes* ont pour organes du mouvement, des nageoires placées comme des ailes de chaque côté de la bouche. Ils

sont petits, privés d'ordinaire de coquilles ou n'en ayant que de très-frêles. Ils flottent dans la mer, sans jamais se fixer; les baleines les



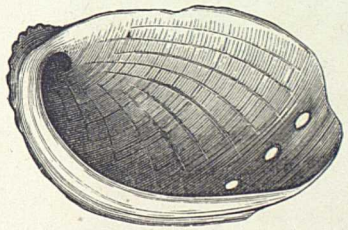
Ptérocère ou araignée de mer.

avalent par millions. Parmi les principaux ptéropodes, nous citerons : les *ptérocères* et les *cymbalies*.

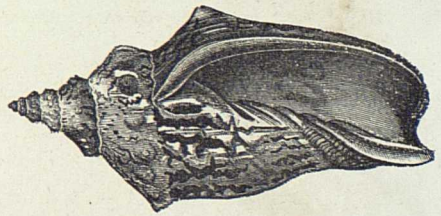
3° LES GASTÉROPODES.

Les *gastéropodes* se meuvent en rampant sur un prolongement du disque de leur ventre appelé leur pied; parmi les principaux, il y a : les *pectinibranches*, les *hétéropodes*, etc.

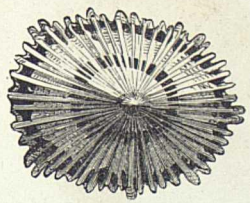
Comme individus, nous citerons : l'*oreille de mer* ou *ormier*, le



Oreille de mer.



Volute, robe turque.



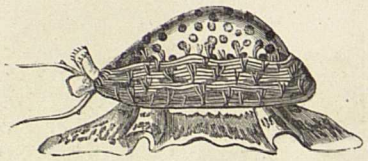
Patelle.

Colombelle.

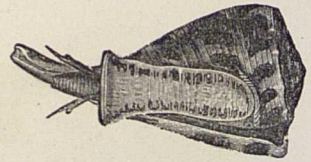
Volute.

lépas ou *patelle*, les *cornets* ou *volutes*, le *murex* ou *rocher*, les

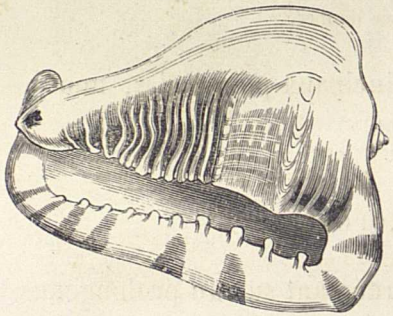
buccins, les *pourpres*, les *porcelaines*, les *cônes*, les *casques*, le *dau-*



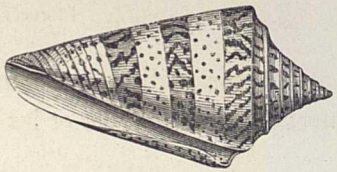
Porcelaine tigre.



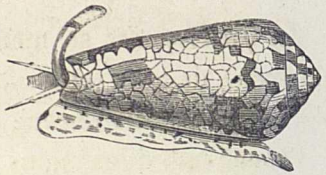
Cône hébraïque.



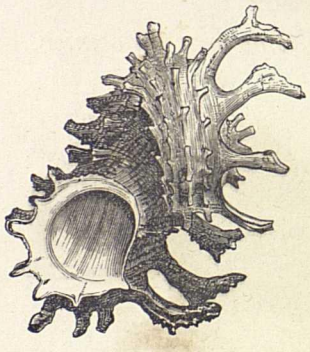
Casque.



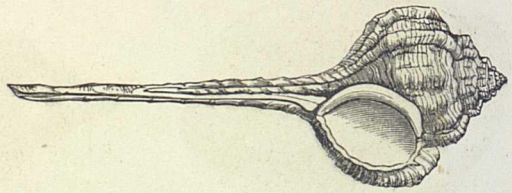
Cône de Delessert.



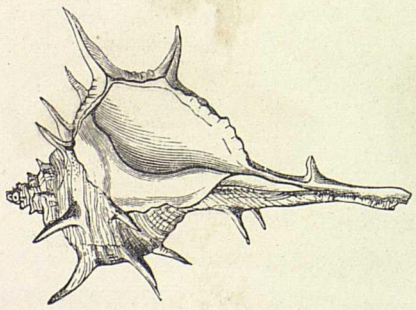
Cône.



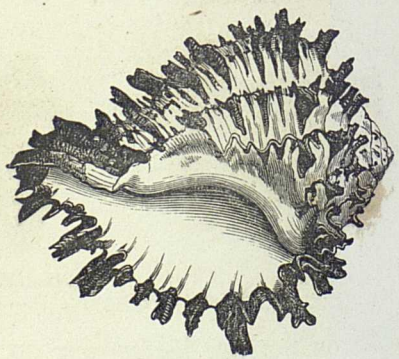
Dauphinule.



Rocher, tête de bécasse.



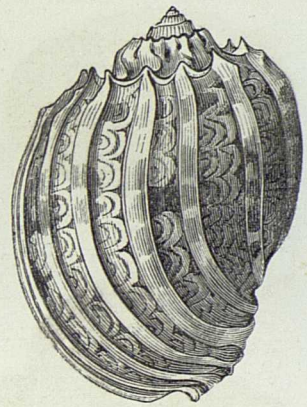
Rocher pourpre.



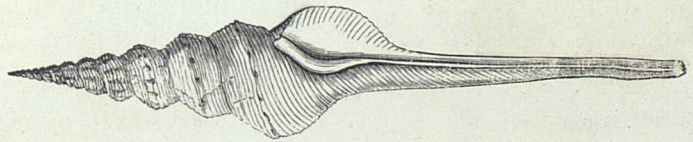
Rocher.

phinule, le *limaçon* ou *escargot*, le *fuseau*, la *harpe*, les *nérites*, les

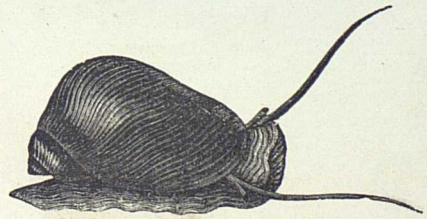
Escargot pondant ses œufs.



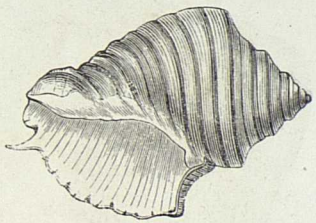
Harpe.



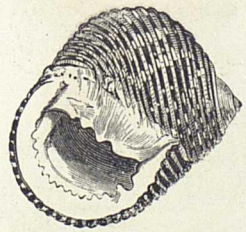
Fuseau.



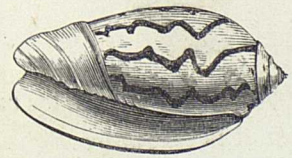
Néritine.



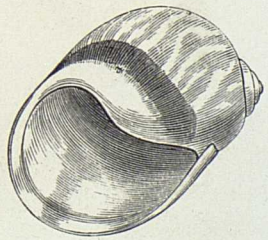
Licorne.



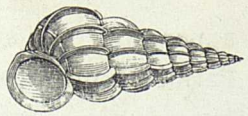
Nérite.



Olive.



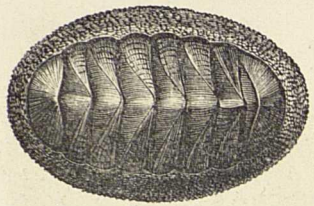
Natice.



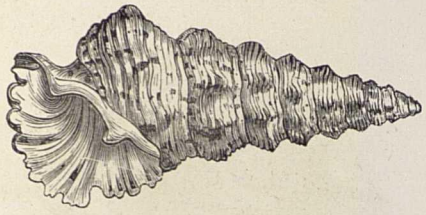
Scalaire.

Vis.

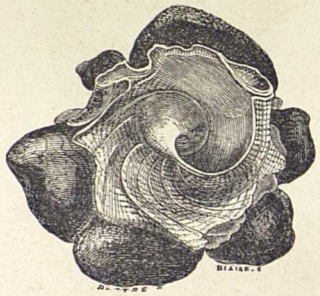
néritines, les *natices*, les *olives*, les *oscabrions*, les *pyrules* ou *trom-*



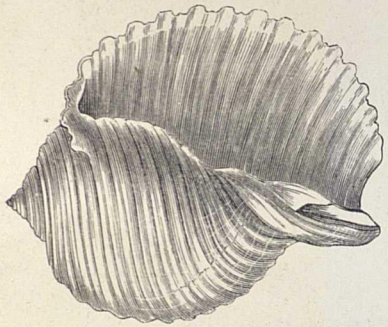
Oscabrion.



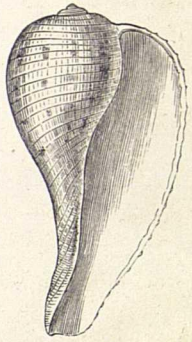
Cérithe.



Troque, la maçonne.

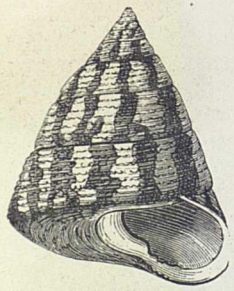


Tonne.



Pyrule.

Siliquaire.



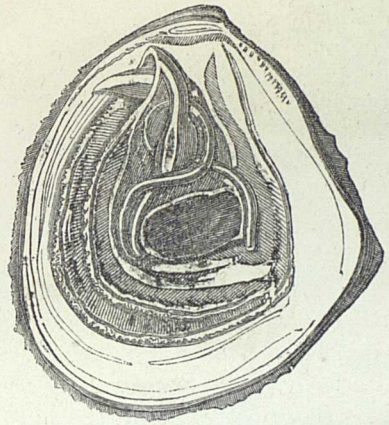
Turbo.

pettes, les *scalaires*, les *tonnes*, les *troques*, les *vis*, le *turbo*, la *cérithe*, la *colombelle*, les *licornes* et la *siliquaire*.

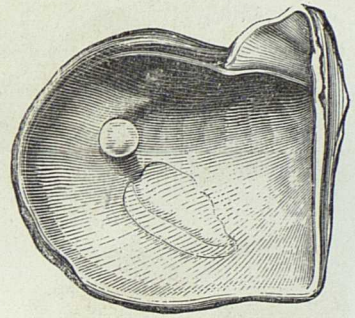
4° LES ACÉPHALES.

Les *acéphales* sont des animaux sans tête apparente, mais avec une bouche cachée dans les plis de la peau. Parmi les principaux individus de cet ordre nous citerons : l'*huître ordinaire*, l'*huître*

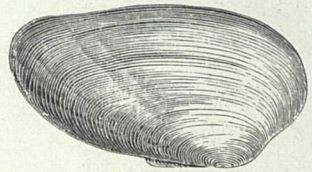
perlière ou *mère-perle ;* les *moules de mer* et *d'eau douce*, les *peignes*



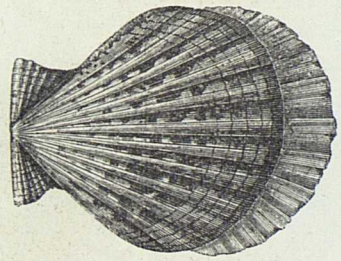
Huître.



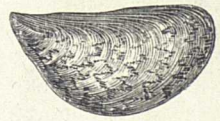
Mère-perle.



Moule.

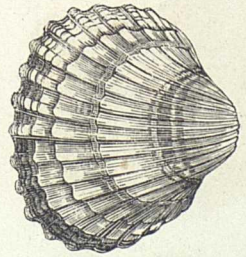


Peigne.

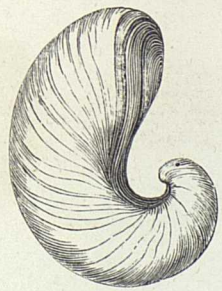


Moule.

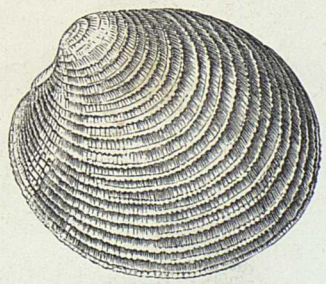
Telline.



Bucarde.



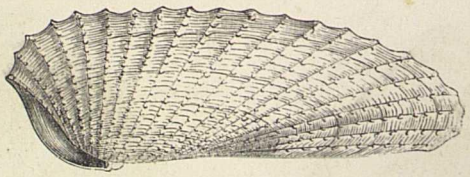
Gryphée.



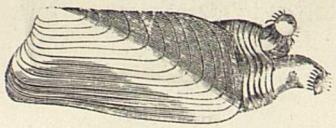
Vénus.

les *pétoncles*, qu'on connaît sous le nom de *coquilles Saint-Jacques*

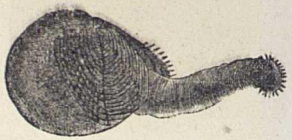
ou *coquilles de pèlerin*, les *bucardes* ou *cœurs de bœuf*, les *vénus* et les



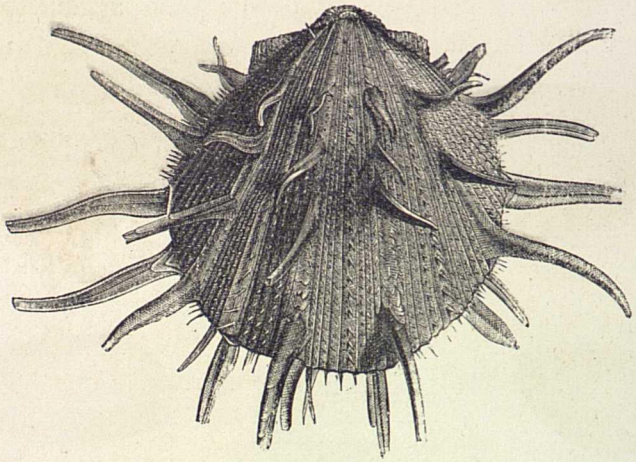
Pholade.



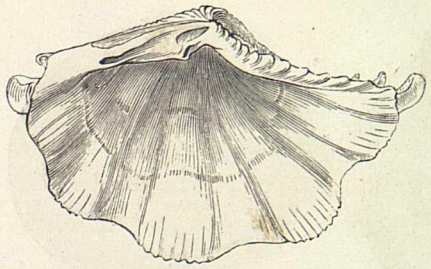
Saxicave.



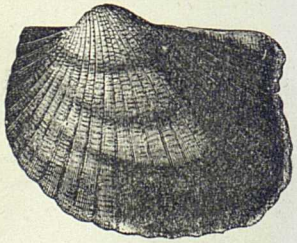
Pholade.



Spondyle royal.



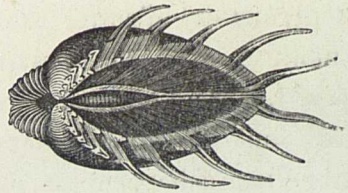
Tridacne.



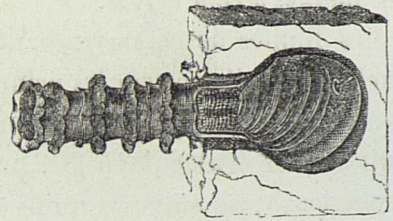
Arche.

cythérées, les *pholades*, les *solens* ou *manches de couteau*, les *gry-*

phées, les *saxicaves* ou *perce-pierre*, les *spondyles*, le *bénitier* ou



Cythérée.

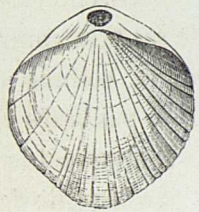


Clavagelle.

tridacne, les *arches*, les *clavagelles*.

5° LES BRACHIOPODES.

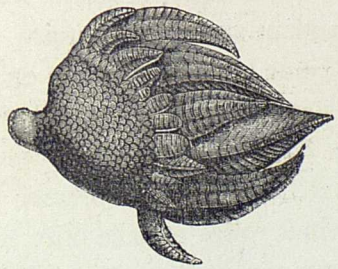
Les *brachiopodes* sont des mollusques à coquilles bivalves, munis de deux bras charnus, garnis de nombreux filaments qu'ils peuvent étendre et retirer à volonté; la bouche est entre les bases des attaches des bras. Ils se fixent au rocher au moyen d'une sorte de pédoncule fibreux (petit pied) ou par une de leurs valves; on les trouve rarement à l'état vivant, à cause des grandes profondeurs où ils se tiennent; mais il y en a beaucoup d'espèces à l'état fossile. Parmi les genres principaux, nous citerons : les *térébratules* et les *lingules*.



Térébratule.

6° LES CIRRHOPODES.

Les *cirrhopodes* sont caractérisés par des appendices fort longs,



Gland ou balane.

cornés, ayant la forme de vrilles et appelés *cirrhes*. Parmi les prin-

cipaux cirrhopodes, nous citerons : les *balanes* ou *glands de mer* et les *anatifes à cinq valves*.

Les limites de cet ouvrage ne nous permettent d'entrer dans quelques détails que sur les principaux mollusques cités dans les six ordres précédents. Revenons sur nos pas. Les poulpes, avec leurs huit grands tentacules à peu près égaux, sont doués d'une force prodigieuse ; les animaux qu'ils enlacent ne leur échappent pas ; on assure même qu'ils peuvent faire périr un nageur en le serrant et en appliquant sur sa peau cent cinquante ou deux cents ventouses. Le poulpe commun a de seize à vingt centimètres de diamètre, et ses bras sont une fois aussi longs que son corps. Son ensemble figure assez bien un entonnoir renversé, dans le fond duquel se trouve la bouche, semblable par la forme à un bec de perroquet.

L'argonaute, qui habite une coquille mince, blanche, à demi transparente, ayant la forme d'une nacelle, se sert, dit-on, de six de ses bras comme de rames, et des deux autres, élargis aux extrémités, comme de voiles ; ainsi il peut naviguer. Cette assertion n'est pas basée sur des faits positifs.

L'argonaute se trouve assez communément dans la Méditérannée.

La coquille de l'ammonite, qui est divisée en spirale, n'est encore connue qu'à l'état fossile ; l'intérieur présente de brillantes couleurs. On l'appelle vulgairement *corne d'Ammon*.

La sèche ou seiche a cinq paires de bras, avec lesquels elle saisit sa proie ; sa peau menue et muqueuse forme sur le dos un sac sans ouverture intérieure, renfermant une coquille nommée *os de sèche* ou *biscuit de mer*. Quand on l'attaque, la seiche trouble et colore l'eau autour d'elle en répandant une liqueur noire, contenue dans une vessie placée près du cœur (de cette liqueur on fait la sépia).

Quelques naturalistes, à la suite de Pline, n'ont pas craint d'affirmer, mais bien à faux, qu'il existait une espèce particulière de poulpe (le kraken), capable d'embrasser avec ses pattes un vaisseau voguant à pleines voiles et de le faire sombrer. On connaît l'histoire de ce fameux poulpe des côtes d'Espagne, à tête grosse comme un tonneau, à pattes longues de dix mètres et grosses comme la jambe d'un cheval ; il sortait de la mer, disait-on, pour aller manger les poissons dans les réservoirs d'eau douce, malgré les murs et les palissades. Il fallut vingt ou trente hommes et des meutes de chiens vigoureux pour le prendre et le tuer.

Le limaçon (ou hélice) à coquille globuleuse, vit d'herbes, et de feuilles d'arbres. On en mange plusieurs espèces. Le *limaçon des vignes* (*vigneronne*), à l'approche de l'hiver, s'enferme dans sa coquille, dont il bouche l'entrée au moyen d'une membrane calcaire. La bouche du limaçon mérite d'être examinée avec soin ; elle est munie d'une dent unique, en forme de croissant, au bord intérieur mince et tranchant, avec laquelle l'animal entame, taille, coupe et morcelle des feuilles, même dures et cornues. Le célèbre Spallanzani assure que si l'on coupe la tête d'un limaçon au-dessus ou au-dessous du cerveau, et si l'on a soin de mettre ce tronçon de corps dans un lieu convenable, sous le rapport des aliments, une nouvelle tête entière, avec ses organes distincts, reparaît au bout de deux ans environ, et ne diffère de la première que par son épiderme plus fin et plus lisse.

L'huître vit et meurt là où elle est née ; c'est à la mer de lui apporter sa nourriture, qui se compose de frai de poisson et de débris de toutes sortes, suspendus dans ses eaux. Il lui faut huit ans pour parvenir à la taille de celles qu'on vend sur nos marchés. Les plus estimées sont celles de la Manche. L'huître de la Méditerranée est appelée *pied de cheval*.

On pêche ce mollusque du mois de septembre au mois d'avril ; c'est dans les mois qui ont des *r* dans leur nom que les huîtres sont les meilleures. On les élève aussi dans des réservoirs particuliers ou parcs.

La plupart des marchés d'Europe sont approvisionnés d'huîtres venant des côtes de la Manche, entre Saint-Malo et le mont Saint-Michel, où on les pêche pendant toute l'année, excepté en été, avec la drague, sorte de râteau de fer placé à l'ouverture d'un large filet ou d'une poche en cuir. On les met ensuite en réserve dans un parc, à l'abri du vent, sur un fond de galets ; on doit éviter, si ce fond se découvre trop souvent aux basses marées, d'y laisser entrer une grande quantité de pluie qui est mortelle pour

les huîtres. Il y a de ces parcs en plusieurs endroits de nos côtes : à Dieppe, à Étretat, à Courseul, à Saint-Vast.

Les huîtres les plus estimées des amateurs sont les *vertes*, ainsi appelées à cause de la couleur verdâtre qu'on leur fait prendre dans les parcs par des procédés particuliers.

L'huître à perle se pêche surtout autour de l'île de Bahreïn, au Japon, et sur les côtes de l'Arabie Heureuse.

Tout le monde connaît les moules. Ces mollusques se servent d'une sorte de pied ou pédoncule pour ramper. On en trouve dans les eaux douces comme dans les eaux salées.

Il faut s'abstenir d'en manger pendant les mois de mai à septembre; on croit que ce qui les rend dangereuses à cette époque, c'est le frai des étoiles de mer dont elles se nourrissent. On doit toujours les assaisonner avec du vinaigre et du poivre.

Les balanes ou glands de mer s'attachent souvent au corps des baleines et des cachalots, et les avertissent, dit-on, au moment où le pêcheur s'apprête à les harponner.

CRUSTACÉS.

Comme les poissons, les crustacés respirent par des branchies; ils sont couverts d'une *croûte calcaire* qui leur a fait donner leur nom; ils ont les yeux multiples; leur bouche présente quelquefois jusqu'à six paires de mâchoires; on les trouve dans toutes les mers, dans les eaux douces, dans les creux d'arbres ou de rochers. Leur chair peu nutritive ne se digère pas facilement. Parmi les principaux crustacés nous citerons :

LE HOMARD.

Le homard se distingue par sa caparace unie, par un rostre (l'extrémité de la bouche) petit, armé de chaque côté de trois ou quatre épines; par ses branchies qui ressemblent à des bras au nombre de vingt environ de chaque côté; par ses pattes très-grosses, de forme ovale, comprimées, inégales, terminées par de fortes pinces; par ses antennes rougeâtres, son corps d'un brun verdâtre; il devient tout rouge quand il est cuit. On le trouve communément dans l'Océan et dans la Méditerranée, près des côtes, au milieu des rochers à une assez faible profondeur; il atteint environ cinquante centimètres de longueur.

LA LANGOUSTE.

La langouste, qu'on confond souvent avec le homard, a les antennes fort longues et hérissées de poils ou de piquants et point de pinces; cinq lames natatoires disposées en éventail terminent son abdomen; elle atteint à la même taille que le précédent et peut peser jusqu'à cinq ou six kilogrammes (dix ou douze livres), sa cuirasse demi-cylindrique offre un mélange de brun verdâtre, de rouge foncé et de bleu jaunâtre. On la rencontre communément sur les côtes de France et d'Algérie; comme le homard, elle ne vit pas dans l'eau douce.

L'ÉCREVISSE.

Ce crustacé a les six pattes de devant terminées chacune par une pince à deux doigts; les deux premières, très-grosses et très-fortes, ont la propriété, comme les antennes, de repousser si on les lui arrache; on remarque six anneaux très-convexes à sa queue. Elle passe du brun verdâtre au rouge par la cuisson; cependant on a vu des écrevisses vivantes naturellement rouges. Elle habite les eaux douces; chaque année elle change de test, on trouve alors sur elle, du côté de l'estomac, des concrétions pierreuses employées autrefois comme remèdes. Elle se nourrit de poissons, de larves d'insectes, de chair en putréfaction; sa chair est bonne à manger, et on sert les écrevisses *en buissons* sur nos tables.

LA CREVETTE.

Les crevettes ressemblent assez à de petites écrevisses; on les distingue à leur corps allongé, à leur tête petite et arrondie, à leur quatorze pieds dont les quatre de devant sont armés d'une main large, comprimée et à crochet;

les autres pieds ferment par un doigt simple et un peu recourbé; à l'abdomen on voit de longs filets très-mobiles placés au-dessous de la queue. On les trouve dans l'eau salée et même dans l'eau douce où elles mangent des insectes, des végétaux, des débris d'animaux, etc. On estime surtout celles d'Angleterre et des côtes de Normandie.

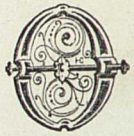
LES CRABES.

Les crabes ont le corps couvert d'une cuirasse calcaire plus large que longue, tantôt dentelée comme une scie, tantôt assez profondément découpée; les yeux rapprochés et fixés chacun à l'extrémité d'un pédoncule; leurs pattes de devant sont fortes et terminées par des pinces quelquefois très-grosses; leur queue appliquée sous le ventre se voit à peine. D'un aspect désagréable et bizarre, marchant ordinairement de côté, ils habitent en grand nombre les côtes de l'Océan et se nourrissent d'animaux marins morts ou vivants; on connaît surtout le *crabe vulgaire*, le *tourteau* ou *poupart*, le *gélasime* ou *crabe appelant*, ainsi nommé parce qu'il a l'habitude de tenir une de ses pattes toujours élevée en avant de son corps, comme s'il faisait le geste d'appeler; les *cancres*, etc.

LE CLOPORTE.

Tout le monde connaît cet animal de forme ovale, qui fuit la lumière et vit dans les endroits humides, surtout sous les vieilles poutres et sous les pierres; il se nourrit de matières végétales et animales en décomposition. Le *cloporte armadille* ou *cloporte des boutiques* est gris.

INSECTES PROPREMENT DITS.



On a donné le nom d'insectes à de petits animaux dépourvus de squelette intérieur et dont le corps, dur extérieurement, est divisé en trois parties, la *tête*, le *corselet* et l'*abdomen*. Leur bouche est formée de deux lèvres entre lesquelles se meuvent horizontalement quatre mâchoires dont les plus petites s'appellent *mandibules*. Ils ont des yeux simples ou composés et à facettes; ils portent d'ordinaire six pattes à leur corselet; et sur leur abdomen se trouvent, en côté, des *stigmates* ou ouvertures des trachées par lesquelles ils respirent.

Ils subissent durant leur vie diverses métamorphoses curieuses au nombre de trois, pour la plupart d'entre eux.

1° Ils sont *larves* ou *chenilles*; 2° *nymphes* ou *chrysalides*; 3° *insectes parfaits*.

On les a divisés en huit ordres, d'après des caractères distinctifs tirés de leurs ailes.

1er ORDRE : COLÉOPTÈRES.

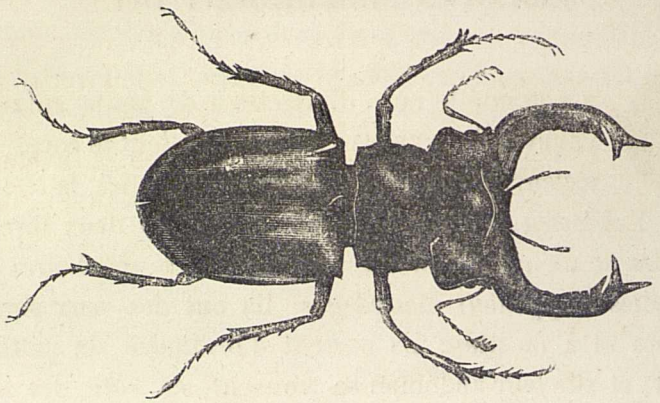
C'est ainsi qu'on appelle des insectes caractérisés par quatre ailes dont les supérieures dites *élytres*, dures et coriaces, cachent les inférieures qui sont membraneuses. Leurs antennes, de forme variable, ont ordinairement onze articles (onze divisions ou anneaux). Leur tête est jointe immédiatement au corselet, formé lui-même de deux parties, l'une antérieure au *prothorax*, l'autre postérieure et triangulaire, l'*écusson*.

Parlons des principaux insectes de cet ordre :

LUCANES OU CERFS-VOLANTS.

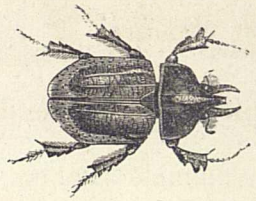
Les lucanes sont surtout remarquables par leurs deux cornes longues et mobiles, leurs quatre antennes et leur trompe avec laquelle ils pompent le suc des chênes. Les Hottentots adorent ces

insectes et leur immolent des bœufs ; l'homme qu'ils touchent seu-



Cerf-volant.

lement du bout de leurs ailes est regardé par eux comme sacré et



Lamellicorne.

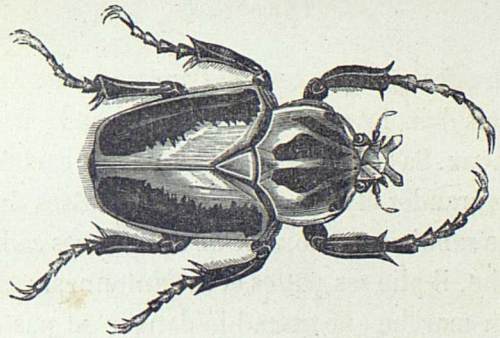
presque divin. Les larves de cerfs-volants se trouvent dans les bois pourris. Elles ressemblent à un ver mou, assez gros, dont le corps courbé en arc est composé de treize anneaux distincts ; leur bouche est armée de deux mâchoires cornées très-dures et très-fortes, par le moyen desquelles ces larves rongent et réduisent le bois en une espèce de tan ; devenues plus grosses, elles construisent dans la substance même du bois une cellule ou coque ; après quoi elles se changent en nymphes et ne sortent de leur habitation que sous la forme d'insectes parfaits. Elles ne vivent pas longtemps dans ce dernier état. Nous rangeons le *lamellicorne* à côté des lucanes.

SCARABÉES.

On reconnaît les scarabées à leur corps ovoïde ou convexe, à leur tête à chaperon muni d'une corne ; à leurs antennes courtes à six

divisions ; à leurs grandes élytres ; à leurs jambes fortes ; à leur couleur noire ou brune ; les femelles n'ont point de cornes. Les principaux sont : le *scarabée nasicorne,* le *scarabée hercule,* l'*actéon*. En Égypte le scarabée était l'emblème de la force et du courage guerrier.

Le *scarabée typhée,* entièrement noir et luisant, a la tête étroite, avancée ; le corselet à trois cornes dont deux latérales, longues, droites, dirigées en avant, et la troisième sur le milieu de la partie



Scarabée géant.

antérieure. Il se trouve dans toute l'Europe et surtout en France aux environs de Paris. Il se cache dans les bouses de vache et dans les fientes d'autres animaux.

GÉOTRUPES.

Ces insectes ont beaucoup d'analogie avec les scarabées proprement dits. Parmi les principales espèces, nous nommerons : le géotrupe printanier, plus petit que le hanneton brun, d'un purpurin foncé ; le géotrupe des fumiers, présentant des couleurs mêlées de bleuâtre en dessous, et de verdâtre en dessus. La larve de ces insectes ressemble à celle du hanneton, quoique plus petite. Elle subit ses métamorphoses dans la terre où elle s'enfonce.

HEXODONS.

Ces insectes doivent leur nom aux six dents cornées, très-apparentes, qu'ils ont à leurs mâchoires ; ils se nourrissent de feuilles d'arbres et d'arbrisseaux ; l'espèce la plus commune se trouve à Madagascar ; c'est l'hexodon reticulé à corps ovale, convexe en dessus, presque aplati en dessous et à antennes noires et feuilletées.

THROSQUE.

Le throsque offre quelque ressemblance avec les scarabées ; on ne le trouve jamais dans les excréments d'animaux ; il habite les endroits sablonneux. Sa tête, petite et mince, est cachée et portée par le corselet ; de grandes élytres recouvrent les côtes de l'abdomen.

Le throsque sabuleux se nourrit de substances cadavéreuses ; dès qu'on le touche, il plie ses pattes et ses antennes, reste immobile et ne se remet en marche que quand le danger est passé.

ANTHRÈNES.

Ce sont de jolis insectes colorés en dessus de charmantes couleurs et noirs en dessous ; on les trouve dans les fleurs dont ils sucent avidement la liqueur mielleuse contenue dans le calice ; ils rongent aussi les cuirs, les peaux d'animaux empaillés, etc.

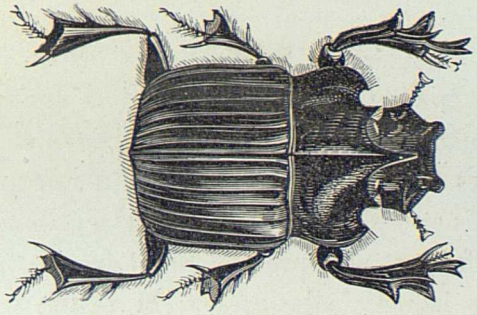
Leurs cornes sont surtout remarquables par des aigrettes de longs poils qu'elles redressent avec colère, comme les porcs-épics leurs piquants, quand on les inquiète.

BOUSIERS.

Linné a rangé les bousiers parmi les scarabées ; ils vivent dans le fumier et les excréments d'animaux dont ils se nourrissent ; dans nos contrées, ils ne dépassent guère huit à dix centimètres de long et sont noirs ou bruns, avec un beau reflet métallique vert ; leur

tête présente des cornes ou de petites éminences assez analogues

Bousier.



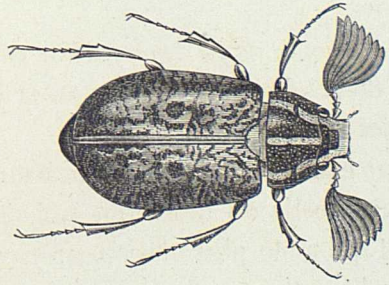
Bousier d'Égypte.

aux cornes. Parmi les principaux sont : le *bousier commun* et le *bousier d'Égypte*.

HANNETONS.

On reconnaît le hanneton à sa tête courte, à ses yeux arrondis, à ses antennes divisées en articles, dont les sept derniers chez les mâles et les six derniers chez les femelles forment autant de feuillets. On voit paraître les hannetons vers la fin du mois d'avril. La femelle pond en terre vingt à trente œufs jaunâtres, d'où

Hanneton.



Hanneton foulon.

naissent des larves, appelées en France *vers blancs*, qui mettent plusieurs années à arriver à l'état d'insectes parfaits. Les principales espèces de hannetons sont : le *hanneton ordinaire* et le *hanneton foulon*.

De tous les insectes malfaisants, il en est bien peu qui le soient autant que les hannetons. Depuis leur naissance jusqu'à leur mort, ces insectes se nourrissent de substances végétales et nous font un tort considérable. Dans l'état de larves, ils rongent pendant deux, trois ou quatre années consécutives les racines tendres des plantes annuelles, celles des plantes vivaces et des arbrisseaux, et même celles des arbres les plus durs. En Europe, et dans tous les climats froids et tempérés, ces larves cessent leurs dégâts pendant l'hiver, s'enfoncent plus profondément dans la terre, se forment une loge dans laquelle elles passent la mauvaise saison sans prendre de nourriture et dans une sorte d'engourdissement.

Devenus insectes parfaits, les hannetons abandonnent la terre et ne se nourrissent plus de racines, mais ils attaquent alors les feuilles des arbres et des plantes. Il y a des années où les espèces qui se trouvent aux environs de Paris sont si multipliées, qu'elles dépouillent dans peu de temps tous les arbres d'un champ et d'une forêt.

Les hannetons vulgaires rongent indistinctement toutes les racines dans leur premier état ; ils attaquent et détruisent les feuilles de presque tous les arbres dans leur état de perfection.

Une espèce de hannetons, commune dans les départements méridionaux de la France, ronge les bourgeons et les feuilles tendres des pins.

Le *hanneton de la vigne,* ainsi nommé parce qu'il dépouille la vigne de ses feuilles, attaque aussi le saule, le peuplier et la plupart des arbres fruitiers.

Pour connaître l'histoire des hannetons en général, il suffira de connaître celle du hanneton vulgaire, plus commun, plus nuisible, et qui a été plus observé que les autres.

Les hannetons vulgaires passent la plus grande partie de la journée immobiles et engourdis, attachés aux branches et aux feuilles des arbres ; ils prennent rarement leur essor quand le temps est chaud et sec ; mais, après le coucher du soleil, pressés par le besoin de se nourrir, ils volent en bourdonnant d'un arbre à l'autre. Leur vol est lourd, pesant, inconsidéré ; ils heurtent tous

les objets qu'ils rencontrent. On les voit souvent s'abattre du coup, et se relever avec assez de vitesse pour reprendre leur vol, à moins que le choc n'ait été trop rude ou qu'ils ne se trouvent renversés sur le dos.

La durée de la vie des hannetons est très-courte dans leur dernier état. Chaque individu vit à peine une semaine et l'espèce ne se montre guère que durant un mois.

Les larves qui naissent des œufs du hanneton sont molles, d'un blanc sale, un peu jaunâtre. Elles ont six pattes courtes, écailleuses, une tête grosse, deux antennes composées de cinq pièces et neuf stigmates de chaque côté (trois faisant l'office de poumons). Elles n'ont point encore d'yeux, du moins ceux qu'elles auront un jour sont cachés sous les enveloppes dont la larve doit se débarrasser peu à peu. Leur corps est composé de treize anneaux assez apparents. Elles naissent chaque année, au commencement du printemps.

Les dégâts que causent les larves des hannetons ont engagé plusieurs personnes à chercher les moyens de les détruire. On a proposé de répandre de la suie autour du pied des jeunes arbres et d'y remuer souvent la terre ; de jeter, dans un champ, de la tourbe, de la houille, de la chaux même, etc., pour faire périr les vers blancs.

On a encore proposé, pour conserver des plantes précieuses, de livrer à la voracité des vers blancs des mets plus délicats pour eux et de moindre valeur pour les cultivateurs ; tels que le fraisier, la laitue et toutes les plantes chicoracées.

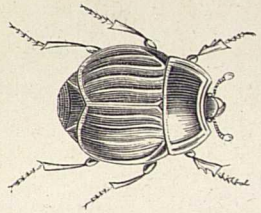
D'autres ont conseillé d'enfumer les arbres sur lesquels se trouvent les hannetons ; mais tous ces moyens sont ou inutiles ou insuffisants ; le meilleur serait de faire plusieurs années de suite une chasse générale à ces insectes et de les détruire sous leur dernière forme. Ce moyen se rapporte à celui qui a été déjà mis en pratique et qui consiste à faire donner, au printemps, un labour profond à la terre et à faire suivre la charrue par des enfants pour ramasser dans des paniers les larves que le soc découvre. On peut encore abandonner ce soin aux coqs d'Inde, aux poules, etc., aux oiseaux

nocturnes. Les rats, les belettes, les blaireaux, les cochons et les sangliers en font aussi périr un grand nombre.

On croit communément que les gelées et les pluies froides du printemps font périr les hannetons avant qu'ils soient sortis de terre.

HISTER OU ESCARBOT.

L'hister est reconnaissable à ses antennes terminées par trois



Hister.

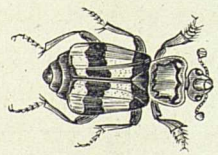
articles globuleux, à ses pattes aplaties, triangulaires, à son corps carré peu ou point renflé, à ses élytres plates, carrées et dures. Il vit dans les fumiers, les charognes et les vieux arbres.

BOUCLIERS.

Ces insectes sont ainsi nommés à cause de leurs élytres arrondies, convexes et relevées sur les bords et qui rappellent assez bien la forme d'un bouclier; ils ne vivent que d'excréments et de corps putréfiés. Ils ont les antennes de plus en plus grosses en avançant vers leurs extrémités.

NÉCROPHORES.

Les nécrophores ou *fossoyeurs* ont les antennes aussi longues que la tête et terminées par quatre articles, le corps noir, les pieds

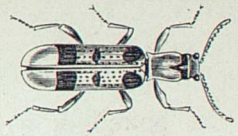


Nécrophore.

roussâtres. Ils vivent sur les cadavres en putréfaction.

CLAIRON.

Le clairon, au corps cylindrique, à la tête et au corselet plus étroit que l'abdomen, aux antennes longues, plus grosses aux extrémités, vit sur les troncs d'arbre ou sur les fleurs; il dépose



Clairon.

quelquefois ses larves très-carnassières dans les ruches des abeilles. Il est commun aux environs de Paris.

IPS.

On reconnaît ces insectes à leurs antennes plus longues que la tête et insérées au-dessous des yeux, à leur tête longue et ovale, et à leurs élytres longues comme l'abdomen. Leurs larves se trouvent dans le bois mort et dans les champignons, qu'elles réduisent promptement en poussière.

TÉLÉPHORE.

Le téléphore ressemble beaucoup à la cantharide. Il court très-vite et vole avec facilité; il vit de substances végétales et animales. Sa larve, d'un noir mat et velouté, s'enfonce dans la terre humide et se nourrit de vers et quelquefois de larves de son espèce. Un naturaliste raconte qu'en 1791, après un grand froid, suivi d'un dégel général, accompagné de neige, on remarqua un nombre si prodigieux de larves de téléphores qu'elles suffirent pour couvrir les prairies et un lac.

VRILLETTES.

Ces insectes, comme les throsques, retirant leurs pattes et leurs antennes, restent immobiles et comme morts dès qu'on les touche.

Ils percent le bois de trous parfaitement ronds comme ceux que ferait une vrille. C'est dans ces trous que leurs larves blanches, à six pieds, se métamorphosent et se cachent dans des fils de soie pour y prendre la forme de chrysalide.

Il y a une vrillette qu'on appelle *horloge de la mort*, à cause du bruit lent et monotone qu'elle fait entendre au milieu de la nuit, pendant qu'elle exécute son travail destructeur.

NITIDULES.

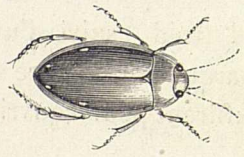
Ces insectes diffèrent des boucliers par leurs antennes à onze articles insérées au-dessus des yeux. Ils sont d'un noir plus ou moins foncé. On les trouve sous les écorces pourries des vieux arbres, dans les charognes, sur les cadavres desséchés, sur les fleurs, etc.

PTINES.

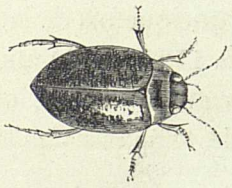
Le ptine à bandes et le ptine larron, de couleur brune mêlée de brun et de blanc, au corselet chargé d'aspérités, se trouvent dans le foin, dans les tas de feuilles sèches. Leurs cornes sont couvertes d'anneaux de poils alternativement blanchâtres et bruns. L'hiver, loin de les engourdir, leur donne une très-grande vigueur.

DYTIQUE.

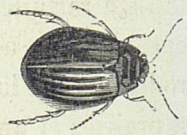
Le dytique a pour caractères : des antennes filiformes de onze articles diminuant graduellement jusqu'à leur extrémité ; une bouche munie de six palpes ; un corps bombé ; il vit dans l'eau ; il est



Dityque.



Hydatique.

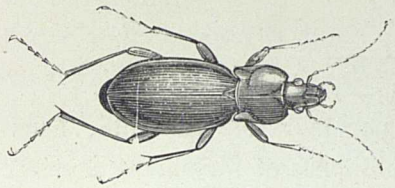


Colymbète.

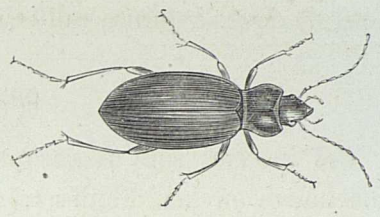
très-féroce et se nourrit d'autres insectes. Il dépasse en grosseur le hanneton commun. On range à côté du dytique l'hydatique et le dytique-colymbète.

CARABES.

Ces insectes ont pour caractères distinctifs : le labre supérieur (lèvre supérieure) partagé en deux ; la dent de l'échancrure du labre inférieur entière, et point d'ailes propres au vol ; ils sont plus utiles

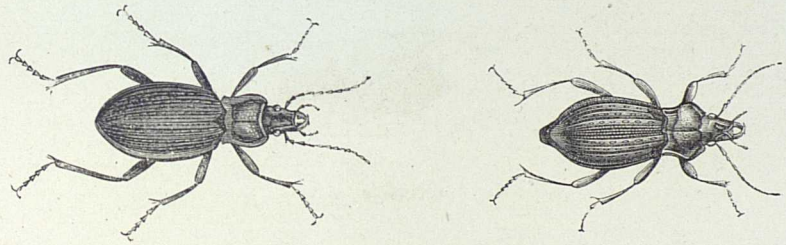


Carabe sycophante.



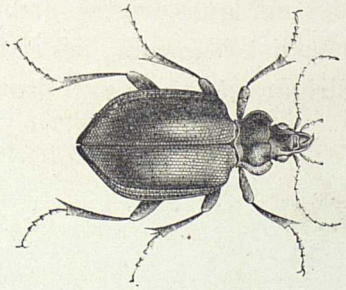
Carabe bombardier.

que nuisibles, parce que, pour la plupart, ils vivent de chenilles et d'insectes. Quelques-uns offrent de fort belles couleurs. On les trouve d'ordinaire sous les pierres, et leurs larves sont deposées

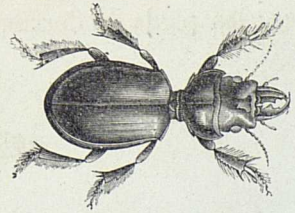


Carabes ferrugineux.

dans la terre et dans le bois pourri ; ils répandent une odeur pénétrante, analogue à celle du tabac. On connaît surtout : le *carabe*



Calosum.



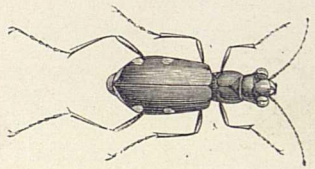
Scarite.

sycophante, grand mangeur de chenilles ; le *carabe bombardier*, ainsi

nommé, parce que, dès qu'on le touche, il jette par l'anus une fumée d'un bleu clair qui s'échappe avec un bruit semblable à la détonation d'une petite arme à feu ; enfin, le *carabe ferrugineux*, qui passait pour anti-odontalgique (bon contre le mal de dents). Nous joindrons aux carabes le *calosum* d'un noir violet, long de douze à quinze millimètres, et la *scarite*.

CICINDÈLES.

Ces insectes sont remarquables par leur tête saillante, leurs mâchoires ou mandibules très-développées et fortement dentées, leurs yeux très-gros. On les trouve dans les endroits sablonneux, où ils vivent de chasse. Il faut ranger à côté des cicindèles, les *manticores* et les *colliures*. La cicindèle commune a les antennes noires,

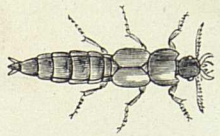


Cicindèle.

la tête et le corselet verts, avec quelques taches cuivreuses, les élytres lisses, unies et vertes, marquées de six points blancs.

STAPHYLIN.

Le staphylin a pour caractères : des antennes droites, grenues (à grains) ; des pulpes (pièces de la bouche) filiformes ; des élytres courtes ; les pieds de derrière cylindriques. Les uns sont lisses et

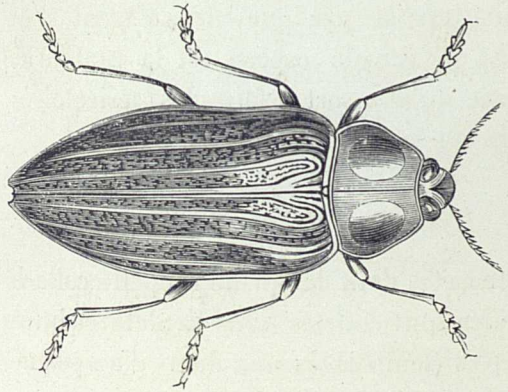


Staphylin.

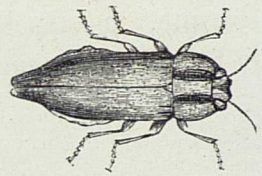
brillants ; les autres, couverts de poils et velus comme les bourdons ; ils se trouvent, pour la plupart, sur les charognes, les excréments et le fumier.

BUPRESTES.

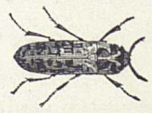
Le nom de ces insectes vient de deux mots grecs qui signifient *enfle-bœuf*, parce qu'on croyait qu'ils faisaient enfler et crever les bœufs lorsque ceux-ci les avalent avec l'herbe sans les voir. On connaît plus de cent cinquante espèces de buprestes, étrangères pour la plupart, et toutes remarquables par leurs belles couleurs métalliques. Nous citerons : le *bupreste géant ;* le *bupreste-rubis*, à tête d'un



Bupreste géant.

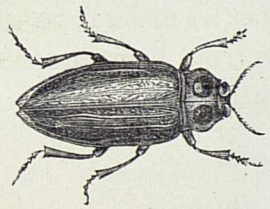


Bupreste-rubis.



Bupreste allongé.

Petit bupreste.



Bupreste commun.

vert doré, au corps rouge et noir (commun en France) ; le *bupreste allongé* et le *bupreste commun*.

TAUPINS OU ÉLATERS.

Ils sont surtout remarquables par leur facilité à sauter à de grandes hauteurs. On les trouve sur les fleurs et les plantes. Une partie cornée et pointue, placée sous le corselet, et qui s'enfonce

et se relève subitement dans une cavité correspondante, permet à l'insecte placé sur le dos de sauter perpendiculairement et de retomber sur ses pattes.

LAMPYRES OU VERS LUISANTS.

Les lampyres sont remarquables par leur corps mou et allongé, leur corselet à demi circulaire, et surtout par leur propriété de jeter une lueur phosphorescente. La femelle n'a point d'ailes.

CANTHARIDES.

Les cantharides sont remarquables par leur corps élégant, d'un beau vert à reflet doré. La principale espèce est la cantharide vésicante, ainsi appelée parce qu'elle sert à faire les vésicatoires. On la trouve communément sur le frêne, le lilas et le troëne.

PRIONES.

Ce sont de très-grands insectes dont la forme rappelle celle du cerf-volant; leurs mandibules sont courtes, sans dentelures internes; leurs antennes pectinées (semblables aux dents d'un peigne) chez les mâles et en scie chez les femelles; leur corselet épineux; ils n'ont point de couleurs brillantes; on les trouve surtout sur les chênes.

CAPRICORNES.

Ils ont pour caractère principal la forme de leurs antennes fort longues, rejetées en arrière, et dont les articles bien distincts vont en diminuant insensiblement jusqu'à l'extrémité. Les uns sont bleus; les autres d'un noir velouté, rouges ou verts; quelques-uns exhalent une odeur de rose (le capricorne musqué).

LEPTURES.

On trouve les leptures sur le tronc des arbres et sur les fleurs; leurs larves vivent dans le bois pourri. Parmi les cinquante espèces

de leptures, il en est plusieurs qui habitent nos climats, entre autres : la lepture à quatre macules (petites taches). Son corps allongé, noir, légèrement velouté est recouvert d'élytres de couleur livide avec deux taches noires sur chacune; ses antennes en scie occupent le devant des yeux.

A Cayenne on rencontre une lepture entièrement noire dont les deux pattes postérieures sont longues deux fois comme le corps et le bout des jambes ainsi que les tarses, garnis de houppes de poils soyeux.

STÉNOCORES.

L'insecte appelé *sténocore du saule* se rencontre fréquemment dans les environs de Paris sur les ormes, dans l'écorce desquels il dépose ses œufs, il a les antennes déliées et allongées, les élytres d'un bleu violet, le reste du corps de même couleur ou d'un rouge plus ou moins vif.

Les larves des sténocores sont nues, blanches avec quelques teintes noirâtres à la partie antérieure du corps; leur dos est cannelé; elles ont trois paires de pattes.

Arrivés à l'état parfait, les sténocores préfèrent aux fleurs les troncs d'arbre où ils se promènent en marchant vivement, par mouvements brusques et saccadés tournant la tête à gauche et à droite comme pour voir ce qui se passe autour d'eux. Par un temps froid, ils demeurent immobiles; mais alors même si l'on cherche à les saisir, ils se cramponnent à l'écorce d'arbre et résistent. Leur vol est lourd et pesant.

NÉCYDALE MAJEURE.

On reconnaît cet insecte à ses antennes très-déliées, plus courtes que le corps, à ses courtes élytres et à ses cuisses renflées vers leur extrémité; on ne sait rien de ses métamorphoses.

La nécydale majeure, commune dans presque toute l'Europe, longue de quelques centimètres, est noire et très-allongée; ses antennes sont d'un roux jaunâtre; les élytres sont courtes et pointillées;

les ailes, ordinairement découvertes, ont la longueur du ventre avec quelques plis à leur extrémité et plusieurs raies jaunâtres; les pattes postérieures sont beaucoup plus longues que celles de devant.

CALLIDIES.

Les callidies ont le corps allongé, les antennes fines et longues, le corselet arrondi. On les trouve sur les troncs à moitié pourris des vieux arbres ; d'autres se nourrissent du nectar des fleurs ; d'autres enfin cherchent leur vie dans nos maisons; elles font usage de leurs ailes et volent d'une manière assez soutenue en faisant entendre un bruit particulier occasionné par le frottement de leur corselet.

Les femelles percent le bois avec une tarière qui sort de l'extrémité de leur ventre, ensuite elles pondent leurs œufs et les déposent dans l'ouverture qu'elles ont ainsi faite ; leurs larves molles et allongées sont composées de treize anneaux ; leurs fortes mâchoires leur servent à ronger le bois qu'elles coupent par de nombreux sillons ; en avançant elles remplissent les vides qu'elles laissent derrière elles avec leurs excréments qui ne sont autre chose que la poussière même du bois.

Les larves se transforment au bout de deux ans en chrysalides courtes et ramassées qui montrent leurs élytres à travers les enveloppes. On peut facilement élever ses larves dans la farine.

CASSIDE.

Cet insecte doit son nom (emprunté du grec) à son corselet qui s'allonge antérieurement de manière à couvrir comme d'un casque la tête de la casside; on la trouve fréquemment dans les chardons. Elle pond ses œufs sur l'écorce de l'aune et des fèves. Ses larves sont aplaties, larges et courtes ; leur queue, terminée par deux fourches, se recourbe au-dessus du corps ; c'est à la base de ces fourches, que se trouve l'anus ; les excréments que rend l'insecte restent soutenus sur cet appendice, s'y amassent et forment une sorte de parasol qui met son corps à l'abri.

La chrysalide de la casside, d'un vert pâle, entourée d'épines, ressemble un peu à un écusson armorial surmonté d'une couronne.

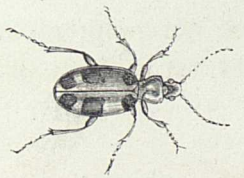
MÉLOÉS.

Parmi les méloés nous citerons le méloé proscarabée à corps mollasse, d'un noir violet, à tête grosse et pointillée, n'ayant point d'ailes. Il marche lourdement ; lorsqu'on l'écrase, il rend par toutes les articulations de son corps une liqueur grasse et onctueuse, d'une odeur assez agréable et qui, dit-on, est bonne pour guérir les plaies.

La femelle méloé dépose ses œufs dans la terre où ils éclosent au bout d'un mois ; les larves, d'un jaune d'ocre, ont six pattes et deux antennes terminées par un poil ; elles tuent et mangent de tout petits insectes.

CRIOCÈRE.

Elle a pour caractères : les tarses (parties postérieures du pied) munis de crochets, le corps allongé et brillant des couleurs les plus belles et les plus variées ; mais les larves sont courtes, molles,



Criocère.

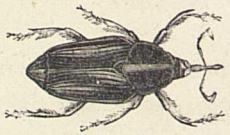
laides, et traînent après elles une sorte de fourreau ou de poche sale et déchirée. Les criocères se trouvent d'ordinaire sur les fleurs.

CHARANÇONS.

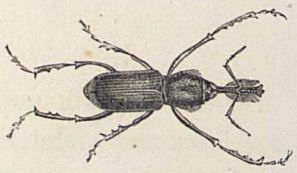
Ils ont pour principal caractère une tête terminée par une trompe qui porte des antennes ; leur nombre et leur petitesse rendent impuissants les moyens de les détruire ; ils mangent nos blés et nos fruits ; leurs dégâts sont effrayants. Le froid les engourdit

sans les faire périr, et ils peuvent supporter une chaleur de 70° Réaumur. Ils établissent leurs larves dans l'épaisseur des feuilles.

Charançon.



Curculis.



Charançon à trompe velue.

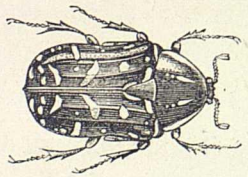
Nous citerons seulement : le *charançon commun,* de couleur brunâtre; le *charançon à trompe* velue, et le *curculis*.

COCCINELLES.

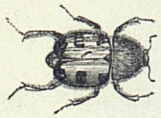
Ces insectes, encore appelés *bêtes à bon Dieu*, offrent un corps de forme ronde, petit, convexe en dessus, plat en dessous; tantôt ils sont rouges, tantôt jaunes, ou noirs avec des points disséminés. Ils tuent les pucerons et les mangent.

CÉTOINES.

Cette tribu nombreuse, qui comprend un grand nombre d'espèces analogues aux scarabées, est remarquable par ses belles couleurs



Cétoine dorée.



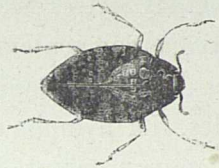
Cétoine jaune.

métalliques et variées, et des formes généralement lourdes et massives. Elles volent en gardant leurs élytres fermées. On les trouve surtout sur les roses et d'autres fleurs dont elles sucent avidement le suc, à la manière des abeilles. La *cétoine dorée*, commune dans nos jardins, est d'un beau vert-émeraude; nous citerons encore la *cétoine jaune*.

CHRYSOMÈLES.

Les chrysomèles ont pour caractères distinctifs : une tête engagée dans le prothorax, des palpes à quatre articles, dont le dernier est plus court et glandiforme (en forme de gland); des antennes à onze articles; des élytres globuleuses et enveloppant entièrement

Chrysomèle variée.



Chrysomèle tortue.

le corps. Elles brillent des couleurs les plus belles, mais elles se tiennent cependant dans les lieux obscurs et redoutent la lumière du jour. Nous citerons la chrysomèle variée et la chrysomèle tortue.

2e ORDRE : ORTHOPTÈRES.

Pour caractères particuliers de ces insectes, nous indiquerons : quatre ailes dont les deux supérieures sont courtes et demi-coriaces, en forme d'élytres, et les inférieures, membraneuses, veinées et plissées en droite ligne; des antennes composées ordinairement de plus de onze articles; la bouche organisée pour la mastication; le corps mou et allongé. Nous ne pouvons parler que des principaux insectes de cet ordre.

PERCE-OREILLE.

Il est remarquable par les petites pinces qui terminent son abdomen; il vit dans les lieux humides et se nourrit de fruits et de fleurs. Il est faux qu'il puisse percer les oreilles.

BLATTES.

Ces insectes, au corps mou et hideux à la vue, fuient la lumière et ne sortent que pendant la nuit; les mâles seuls peuvent voler.

Les blattes ont deux ailes membraneuses, pliées longitudinalement et cachées sous deux étuis presque coriaces; deux antennes longues composées d'un grand nombre d'articles. Elles sont très-faciles à reconnaître par leurs pattes, qui ne sont propres qu'à la course, par leurs antennes placées au-dessous des yeux et leur corselet large et bordé.

Les ailes et les élytres manquent à la femelle de la blatte des cuisines; on aperçoit seulement un moignon d'élytre.

Les larves des blattes ne diffèrent de l'insecte parfait que par le défaut d'ailes. La nymphe n'en diffère non plus que parce qu'on lui voit le commencement des ailes et des élytres qui croissent et se développent peu à peu. Celle-ci d'ailleurs montre la même agilité et fait usage des mêmes aliments que la larve et l'insecte parfait.

Les blattes sont fort agiles ; elles font plus ordinairement usage de leurs pattes que de leurs ailes, quoique quelques-unes volen très-bien. La plupart fuient la lumière, comme nous l'avons dit plus haut, de là leur nom ancien de *lucifuges* (insectes qui fuient la clarté) : quelques espèces vivent toujours dans nos maisons, où elles sont très-incommodes, mangent et rongent tout ce qu'elles trouvent, mais principalement le pain, la farine, le cuir, le sucre, le fromage et différentes provisions.

Elles se cachent pendant le jour dans les trous et les fentes des murs, derrière les tapisseries, dans les angles des armoires, etc. Elles sortent pendant la nuit et se répandent partout, mais la clarté d'une lampe suffit pour les écarter et les faire fuir.

On dit que la racine du nénuphar, cuite avec le lait, tue les blattes et les grillons, et que la vapeur du charbon de terre leur est aussi très-funeste.

La femelle pond un ou deux œufs très-gros, presque de la grandeur de la moitié de son ventre. Dès que la larve est éclose, elle court et vit avec les insectes parfaits. On dit que la blatte des cuisines garde son œuf attaché extérieurement à elle pendant plusieurs jours.

SAUTERELLE.

La grande sauterelle verte est connue de tout le monde. Son corps d'un beau vert, laisse voir sur le dos une ligne brune et deux lignes pâles sous le ventre. Sa tête, placée verticalement, a quelque ressemblance avec celle du cheval.

Elle rumine, car elle a deux estomacs. La femelle pond ses œufs vers la fin de l'été dans les fentes de la terre ou dans le sable; après quoi elle meurt; le mâle ne lui survit pas longtemps.

Ses œufs, de couleur blanchâtre, gros à peu près comme un grain d'anis, enveloppés dans une sorte de membrane filamenteuse, restent en terre jusqu'au printemps ; alors sortent des larves grosses comme des puces et qui passent en quelques jours du blanc gris au noirâtre et au roussâtre. Au bout de vingt-cinq ou vingt-six jours la nymphe sauterelle, qui déjà saute, cherche à se débarrasser de l'enveloppe qui la retient ; elle est condamnée au jeûne, s'attache à quelque chardon ou à quelque épine, se gonfle, fait crever sa peau au-dessous du cou et sort par cette déchirure.

Les sauterelles ne volent guère par un temps obscur et froid ; mais elles franchissent d'assez grandes distances dans l'air par un beau soleil d'été. Elles se nourrissent d'herbes, de fruits, et même, dit-on, de miel.

On connaît la *sauterelle porte-selle*, de couleur cendré-brun mêlée de vert et ainsi nommée à cause de son corselet qui ressemble assez à une selle ; la *sauterelle contre les verrues*, ainsi nommée parce que, suivant Linné, en mordant les verrues elle y répand une liqueur caustique qui les fait sécher; la femelle de cette espèce porte à l'extrémité du corps une tarière grisâtre recourbée en cimeterre.

GRILLON.

Le grillon des champs est brun avec des antennes minces et déliées, une grosse tête ronde et luisante, des yeux jaunes et proéminents. La femelle est armée à l'extrémité du corps d'une sorte de

dard aussi long que son ventre et qui lui sert à déposer et à enfouir ses œufs en terre. Le grillon vit de fourmis et d'autres insectes.

Le grillon domestique est d'un brun cendré mêlé de bleuâtre; il se trouve fréquemment dans nos villes, il se cache dans les cheminées, dans les fours. Il chante toujours, excepté quand le froid est trop vif. Le grillon passe pour porter bonheur à la maison qu'il habite.

3e ORDRE : NÉVROPTÈRES.

Nous indiquerons comme caractères des insectes de cet ordre : quatre ailes nues, transparentes, à nervures, ordinairement de même grandeur; une bouche organisée pour la mastication, des formes élégantes, de belles couleurs. Nous nommerons les principaux insectes névroptères.

TAUPE-GRILLON OU COURTILIÈRE.

La courtilière est de la longueur du doigt et d'un gris sombre. Sa tête, assez petite, allongée, est garnie de deux antennes très-déliées et de quatre antennules; elle a trois yeux d'un brillant noirâtre et durs, et trois petits yeux lisses, tous rangés sur une ligne transversale. Le corselet ressemble à une cuirasse; les élytres ne dépassent pas le milieu du ventre et sont croisées l'une sur l'autre; les ailes, plus longues que l'abdomen, finissent en pointe; le ventre est mou et se termine par deux appendices; des espèces de griffes, assez semblables à des soies de sanglier, garnissent les pattes antérieures très-grosses et aplaties.

On trouve la courtilière dans les lieux humides où elle passe la plus grande partie de sa vie, surtout dans les couches des jardins; elle voyage la nuit en marchant lentement ou en sautant comme les sauterelles. Elle mange le blé, l'orge, l'avoine, dont elle fait des provisions pour l'hiver. Elle peut, sans mourir, supporter un jeûne de plusieurs jours; ce qu'il y a de plus remarquable dans

l'organisation intérieure de cet insecte, c'est qu'on y voit plusieurs estomacs comme dans les ruminants.

On nomme la courtilière *taupe-grillon*, parce que, après avoir creusé la terre, elle forme de petits monceaux de terre comme la taupe. On dit que, si les porcs avalent un de ces insectes vivants, ils périssent aussitôt : la taupe-grillon leur pique et déchire les intestins avec les pinces dont sa tête est armée.

Pour nid, la courtilière choisit une motte de terre assez solide, qu'elle creuse et où elle dépose ses cent ou cent cinquante œufs, qui éclosent au mois de mai. Pour les détruire, on les arrose avec de l'essence de térébenthine ou de l'huile de noix.

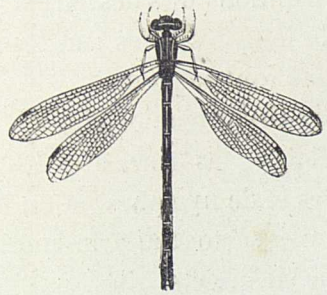
ACHÈTES.

Les achètes diffèrent des sauterelles par leurs antennules comprimées et la particularité que présente leur lèvre inférieure, laquelle est reçue dans une cavité que forme la poitrine. En France, nous avons deux espèces d'achètes : l'achète-criquet à capuchon, et l'achète-criquet à corselet allongé.

On trouve les achètes dans les bois, dans les champs, et quelquefois sur les murs.

LIBELLULES OU DEMOISELLES.

Les libellules ont les ailes ouvertes et étendues comme les feuillets d'un livre; le corps mince et allongé. Elles subissent les trois



métamorphoses dont nous avons parlé plus haut. La libellule commune atteint à huit centimètres de long.

Si les épithètes de belles et même de jolies peuvent être données à des mouches, dit Réaumur, c'est à celles-ci; leurs quatre ailes n'ont point à nous offrir, à la vérité, des couleurs aussi variées que celles qui ornent les ailes de divers papillons; les leurs sont extrêmement transparentes et paraissent de gaz; regardées en certains sens, on leur découvre du luisant avec des éclats d'or ou d'argent.

C'est sur la tête, le corselet de beaucoup d'espèces différentes, que brillent les couleurs qui les parent. On ne trouve nulle part un plus beau bleu tendre que celui qui orne le corps de quelques-unes; le corps de quelques autres est tantôt jaune, tantôt rouge, tantôt vert d'émeraude.

Les libellules se rendent dans nos jardins, parcourent les campagnes; elles volent volontiers le long des haies, des ruisseaux, des petites rivières et des étangs. Quoique par la gentillesse de leur figure, par un air de propreté et de netteté, elles soient dignes du nom qu'elles portent, on le leur eût peut-être refusé si leurs inclinations meurtrières eussent été mieux connues; loin d'avoir la douceur en partage, loin de n'aimer à se nourrir que du suc des fleurs et des fruits, elles sont des guerrières plus féroces que les amazones; elles ne se tiennent dans les airs que pour fondre sur les insectes ailés qu'elles peuvent y découvrir; elles croquent à belles dents ceux dont elles se saisissent; elles ne sont pas difficiles sur le choix de l'espèce; j'en ai vu se rendre maîtresses de petites mouches à deux ailes, des grosses mouches bleues, de la viande, de plusieurs papillons diurnes. C'est leur inclination vorace qui les conduit le long des haies sur lesquelles beaucoup de mouches et de papillons vont se poser.

Toutes les libellules tirent leur origine de l'eau. C'est dans les ruisseaux, dans les étangs, les marais et les lacs, qu'elles vivent sous la forme de larves et de nymphes, et on les y trouve pendant toute la belle saison, mais surtout au printemps; c'est alors qu'elles doivent se transformer en insectes ailés.

Les larves et les nymphes marchent au fond de l'eau et sur les plantes aquatiques; elles se tiennent souvent dans la boue, mais savent nager.

Les larves des libellules changent plusieurs fois de peau avant de parvenir à leur dernier état. Quand elles ont à muer, et elles en ont besoin autant de fois que leur vieille peau est devenue trop étroite, elles se fixent, au moyen des crochets des tarses, indifféremment à des plantes aquatiques ou à quelque autre objet convenable. Ensuite, il se fait une fente à la peau tout le long du dessus du derrière de la tête, du corselet, de la poitrine, entre les étuis des ailes et les deux premiers anneaux du ventre. La larve, en gonflant le corps, peut faire cette crevasse à la peau, et c'est par l'ouverture de cette fente qu'elle tire peu à peu et par degrés tout le corps avec tous ses membres; on les voit glisser hors de la fente, et cela est opéré comme dans les autres insectes qui muent, par le gonflement, l'allongement et la contraction alternative des parties du corps, et en particulier des anneaux du ventre.

La dépouille que la libellule vient de quitter est si complète qu'il n'y manque pas une seule de toutes les parties extérieures; cette peau conserve même la figure qu'elle avait sur le corps de l'insecte, elle reste tendue et gonflée, et sans qu'aucune de ses parties soit dérangée. A voir cette peau dans l'eau, on la prendrait aisément, au premier coup d'œil, pour la larve même. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que les trachées qui sont au dedans du corps changent aussi en même temps d'enveloppe; les dépouilles de celles qui avaient été enfermées dans la poitrine sont alors entraînées hors de la fente du dos; on les voit sur la peau en forme de filets très-blancs.

La plupart des nymphes doivent vivre dix à onze mois sous l'eau avant que d'être en état de se transformer en demoiselles. Les transformations de certaines espèces n'arrivent que dans certains mois : ce n'est qu'en mai et en juin qu'on voit des demoiselles jaunes et à corps court quitter leur état de poissons.

Souvent les nymphes qu'on trouve sur les bords des ruisseaux, à quelques centimètres de l'eau, y rentrent après avoir respiré l'air; mais celles qui ont fait un plus grand chemin, quelques décimètres, par exemple, celles surtout qui déjà se sont cramponnées sur des tiges ou des branches des plantes, quittent résolûment le fourreau qui les retient encore prisonnières.

THERMITES.

Les thermites ou thermès, encore appelés *fourmis blanches*, ont été regardés avec raison, par Linné, comme le plus grand fléau des deux Indes. En effet, ils causent d'effroyables dommages en dévorant et perçant les maisons de bois, les meubles, les étoffes, les ustensiles et les marchandises de toutes sortes; ils vivent en société dans des nids souterrains. Ils font des émigrations régulières. « Ils ont, dit Sperrmann, des communautés composées chacune d'un mâle, d'une femelle et de travailleurs ou soldats. Dès le commencement de la saison des pluies ils sortent de leurs demeures et se répandent en bandes innombrables dans les airs; ils ne gardent leurs ailes que quelques heures; tombés à terre ils se voient poursuivis par les oiseaux, les fourmis, les reptiles, les insectes, les nègres même, qui en font une sorte de pâtisserie en les grillant comme des grains de café. La femelle pond par minute environ soixante œufs, qui sont immédiatement portés par les travailleurs dans des logements séparés, appelés nourriceries; les petits, à peine éclos, sont pourvus abondamment de tout ce qui leur faut, jusqu'à ce qu'ils puissent prendre part aux travaux de la société.

« Le nid du thermès ressemble entièrement à une petite montagne conique, haute de dix à douze pieds, recouverte de gazon; l'intérieur est divisé en un grand nombre de petits appartements, destinés les uns au mâle, les autres à la femelle, les autres enfin au magasin de gommes, etc. La chambre de la reine est au milieu de l'édifice, à peu près de niveau avec la surface de la terre, par conséquent à la base du cône; puis débordent de tous côtés des cellules séparées par des galeries qui se croisent en tous sens et qui descendent sous terre jusqu'à trois ou quatre pieds et plus larges que le calibre d'un gros canon.

« Il y a cinq espèces principales de thermès: le thermès fatal ou belliqueux, l'atroce, le destructeur, le mordant et le thermès des arbres. »

MYRMÉLÉONS.

Les myrméléons sont surtout remarquables à l'état de larves ou *fourmis-lions*. Ces larves ont six pattes et douze yeux; elles sont d'un blanc jaunâtre, avec huit raies noires; elles n'ont point d'anus, l'excrétion des aliments s'opère par la transpiration; elles ont, à la place d'une bouche, deux cornes dentées, mobiles, écailleuses. Quoiqu'elles ne marchent qu'à reculons, elles prennent les insectes les plus agiles en les ensevelissant tout vivants dans un trou en forme d'entonnoir, qu'elles se creusent dans le sable. Pour faire cette sorte de piége dans de bonnes proportions, elles en déterminent d'abord l'enceinte par une ligne circulaire, puis elles creusent avec lenteur et précaution, chargent sur leur dos les grains de sable ou de gravier, et les transportent aussi loin qu'il est nécessaire.

On croit que les myrméléons peuvent vivre des mois entiers sans manger.

L'insecte, arrivé à l'état parfait, est de couleur grise; il a le corselet marqué d'une ligne jaune, l'abdomen composé de huit anneaux; les ailes d'un tiers plus longues que l'abdomen, transparentes, marquées de taches brunes.

ÉPHÉMÈRES.

Les éphémères sont ainsi nommées à cause de la courte durée de leur vie : elles naissent après le coucher du soleil et meurent à son lever; d'autres ne jouissent que d'une heure ou deux d'existence. On reconnaît ces insectes à leur tête grosse, à leurs yeux saillants, à leurs quatre ailes minces, transparentes, placées comme celles des papillons; dix anneaux forment le corps, et du dernier sortent deux ou trois filets très-minces, très-longs, avec lesquels ces insectes se soutiennent sur l'eau. On les voit en grand nombre sur les marais, sur les ruisseaux, vers le milieu du mois d'août, où elles ne tardent pas à tomber mortes comme des flocons de neige; les pêcheurs s'en servent comme d'excellentes amorces pour prendre le poisson. Les femelles pondent chacune jusqu'à sept ou huit cents

œufs, qui restent pendant trois ans au fond de l'eau pour éclore et subir leurs métamorphoses.

Il faut encore ranger dans les névroptères : les ponorbes, les friganes, etc.

4e ORDRE : HYMÉNOPTÈRES.

Cet ordre contient des insectes qui se rapprochent beaucoup des névroptères ; pour caractères, nous citerons : leurs ailes membraneuses, à nervures longitudinales, leur abdomen armé, chez les femelles, d'une tarière ou d'un aiguillon.

Il faut ranger parmi les hyménoptères : les *abeilles*, la *guêpe*, le *frelon*, l'*andrène*, la *fourmi*, etc.

LES ABEILLES DOMESTIQUES.

Les abeilles domestiques forment trois classes d'individus distinctes : les mâles, les femelles et les ouvrières ; ces dernières sont chargées de tous les travaux tant intérieurs qu'extérieurs ; elles récoltent de quoi faire le miel et la cire pour construire les nids et nourrir les petits ; elles se trouvent ordinairement au nombre de quinze ou seize mille dans une ruche où il n'y a qu'une seule femelle, et de deux à huit cents mâles.

Les femelles se reconnaissent à leur abdomen assez long proportionnellement ; les ouvrières sont plus petites que les mâles et les femelles.

Chacun des gâteaux d'une ruche, placés parallèlement, est composé de cellules à six côtés, appliquées les unes auprès des autres, les unes contenant le miel, les autres les œufs, et plus tard, les œufs devenus larves à la base des gâteaux ; à l'entrée de leur demeure, les abeilles font une sorte de maçonnerie avec une substance particulière appelée propolis, qui provient des bourgeons du peuplier et de quelques autres arbres.

Les larves éclosent au bout de trois jours ; elles sont de couleur

blanche, sans pattes, et roulées en cercle. Les abeilles ouvrières montrent pour elles la plus grande tendresse, le plus grand dévouement.

Dès qu'une reine naît, elle cherche instinctivement à tuer toutes les autres reines prêtes à sortir de leurs cellules, pour lui disputer l'autorité suprême. « On les voit, dit Huber, se jeter sur les cellules royales et percer les reines de coups d'aiguillon. Cependant, si celles-ci parviennent à sortir, une lutte terrible s'engage : les rivales s'élancent l'une contre l'autre et se prennent par les antennes avec leurs mâchoires ; la tête, le corselet, le ventre de l'une sont opposés à la tête, au corselet, au ventre de l'autre ; elles n'ont qu'à replier l'extrémité postérieure de leur corps pour se percer réciproquement et se tuer. Mais la nature n'a pas voulu que leurs duels fissent périr les deux combattantes : on dirait qu'elle a ordonné aux reines qui se trouvent dans la position que je viens de décrire de se séparer à l'instant même : dès qu'elles sentent que leurs aiguillons vont se croiser, elles se dégagent l'une de l'autre, et s'enfuient.

« Quelques minutes après s'être séparées, leur crainte cesse ; elles recommencent à se chercher ; elles se voient et s'élancent l'une contre l'autre. Elles se saisissent comme la première fois et se mettent dans la même position, puis se dégagent et s'enfuient encore. Les abeilles ouvrières sont fort agitées pendant ce temps-là, et leur tumulte paraît s'accroître lorsque les adversaires se séparent. Je les vis deux fois de suite arrêter les reines dans leur fuite, les saisir par les jambes et les retenir prisonnières plus d'une minute. Enfin, dans une troisième attaque, la plus forte ou la plus acharnée des deux reines court sur sa rivale au moment où celle-ci ne la voit pas venir ; elle la saisit de ses mandibules à la naissance de l'aile, monte sur son corps, ramène l'extrémité de son ventre sur les derniers anneaux de son ennemie et la perce ; elle lâche alors l'aile et retire son dard ; la reine vaincue tombe, se traîne languissamment, perd vite ses forces et expire bientôt après. »

Après ces combats, il en vient d'autres tout aussi redoutables : le massacre des faux bourdons. Des sentinelles, placées aux en-

trées de la ruche, repoussent tous les faux bourdons qui se trouvent dehors pendant que les ouvrières tuent ceux du dedans, même les larves et les nymphes de bourdons enfermées encore dans les cellules.

Il meurt beaucoup d'abeilles tous les ans, les unes de mort naturelle, les autres victimes des oiseaux, des mulots, des guêpes, des teignes, des araignées et des mites.

On trouve dans Huber tout ce qui a été écrit de plus intéressant sur les abeilles.

LES GUÊPES.

On reconnaît ces insectes à leur corps lisse, à leur ventre qui ne tient au corselet que par un filet très-fin, à leur couleur mêlée de jaune et de noir combinés par raies, à leur bouche évasée assez semblable aux fleurs qu'on appelle en botanique *fleurs en gueules*.

Les guêpes vivent en société ; nous signalerons deux ou trois espèces principales.

La guêpe commune, de la grosseur d'une abeille, a les antennes noires, les mandibules jaunes, le reste du corps noir et jaune. Elle vit dans des demeures souterraines. On l'appelle *guêpe domestique* parce que c'est elle qui envahit audacieusement nos maisons et qui va jusque sur nos tables manger nos fruits. Le guêpier, creusé ordinairement à un pied et demi de profondeur, a pour entrée un trou assez étroit ; puis l'on voit une galerie qui conduit par de nombreux détours au centre même de l'habitation ; on trouve là une boule plus ou moins régulière enveloppée de plusieurs couches de papier séparées les unes des autres et formant un assemblage de petites voûtes. Le guêpier a jusqu'à douze ou quinze étages au milieu desquels sont des colonnades. Les cellules ne servent qu'à contenir les larves. Quelque nombreuse que soit la population d'un guêpier, elle n'appartient généralement qu'à une seule mère qui fait sa ponte au printemps.

Les guêpes ne font aucune provision ; elles vivent au jour le jour, de vol et de rapine ; non-seulement elles dévorent les viandes et les fruits, mais elles tuent les abeilles et les mouches, surtout

ces grosses mouches bleues si communes en été dans les boutiques des bouchers.

La guêpe de Cayenne, appelée *guêpe cartonnière*, attache à une branche d'arbre son guêpier, qui est fait d'une sorte de carton très-solide. Il ressemble assez à une cloche allongée fermée en bas par un couvercle, n'ayant qu'une ouverture très-étroite. Des galeries de même matière et de même forme sont disposées à l'intérieur, étage par étage, et percées parallèlement chacune d'un trou qui permet aux guêpes de circuler librement dans leur demeure.

La guêpe aérienne forme son nid avec des feuilles d'une sorte de carton qui ressemble à une grosse rose au moment de son épanouissement ; un vernis particulier en recouvre la surface et l'empêche d'être pénétré par la pluie.

La guêpe aérienne est la plus petite de toutes celles qui vivent en société.

FOURMIS.

Les fourmis, si vantées par leur travail et leur économie, vivent en société dans des domiciles appelés *fourmilières*. On connaît en France deux espèces de fourmis : la grosse fourmi des bois et la petite fourmi des jardins. Chaque fourmilière contient : des fourmis mâles, faciles à distinguer par la petitesse de leur corps et la grosseur de leurs yeux ; des fourmis femelles, grosses, grandes, armées d'un aiguillon à l'anus ; les mâles et les femelles ont des ailes ; les ouvrières, armées pareillement d'un aiguillon, n'ont pas d'ailes. Les mâles sont peu sédentaires, les ouvrières et les femelles sont toujours au logis, excepté pendant le temps des provisions.

On trouve d'ordinaire les fourmilières dans les terrains secs, au pied des vieux arbres ou sur des murs éboulés, toujours exposées au soleil levant. L'entrée est voûtée et soutenue par des écorces d'arbre ou des morceaux de bois très-menus.

Les fourmis vivent de fruits, de graines, d'insectes morts, de charognes, de sucre, etc. ; si l'on leur jette un lézard, un crapaud, un oiseau ou un rat, elles le dissèquent mieux que ne pourrait le faire le plus habile naturaliste. Elles ne gardent point de nourriture en ré-

serve, comme on l'avait pensé d'abord ; elles mangent sur-le-champ le butin apporté dans leur habitation et rejettent leurs restes dehors.

Les larves des fourmis sont blanches et oblongues ; les ouvrières en ont le plus grand soin et les apportent régulièrement à l'entrée de leur souterrain pendant les beaux jours d'été, pour les exposer aux rayons du soleil. Ces larves, privées de pattes, se transforment en nymphes blanches, molles et presque fluides.

Après la naissance des larves, les mâles et la plus grande partie des femelles périssent, et, l'hiver venu, on ne trouve guère dans les fourmilières que les ouvrières engourdies et entassées sans mouvement les unes sur les autres ; elles ne sortiront de leur léthargie qu'au printemps.

Parmi les fourmis étrangères, nous citerons : les *fourmis visitatrices* de Surinam, qui délivrent l'homme des rats, des araignées et d'autres insectes incommodes et nuisibles ; — les *grosses fourmis* d'Amérique, qui, en une seule nuit, dégarnissent des arbres entiers de leurs feuilles, dont elles nourrissent leurs larves ; elles habitent à sept ou huit pieds de profondeur sous la terre ; — les *fourmis mineuses*, communes aux Indes orientales ; elles ne marchent presque jamais à découvert, mais dans des galeries souterraines, qu'elles se creusent elles-mêmes, malgré les obstacles de toutes sortes ; pour exécuter leur travail, elles se partagent en deux bandes : les unes apportent les parcelles de terre destinées à garnir la voûte, les autres fournissent la matière visqueuse qui sert de ciment ; — les *fourmis saccharivores* d'Amérique, redoutées surtout des planteurs ; elles peuvent détruire en une nuit des centaines de cannes à sucre, qu'elles rongent par la racine et par les feuilles ; elles attaquent la volaille, les bestiaux, les enfants au berceau ; les rivières, les torrents des montagnes ne les arrêtent pas dans leur marche ; les premières de la troupe s'attachent à un morceau de bois, forment une chaîne, se cramponnent aux deux rives et servent ainsi de pont sur lequel toutes les autres passent sans danger.

Voici quelques passages empruntés à Huber sur les mœurs des fourmis fuligineuses.

« Qu'on se représente l'intérieur d'un arbre entièrement sculpté,

des étages sans nombre, plus ou moins horizontaux, dont les planchers et les plafonds, à cinq ou six lignes de distance les uns des autres, sont aussi minces que des cartes à jouer, supportés tantôt par des cloisons verticales, formant une infinité de cases, tantôt par une multitude de petites colonnes qui laissent voir entre elles la profondeur d'un étage presque entier ; le tout d'un bois noirâtre et enfumé, et l'on aura une idée assez juste de l'habitation des fourmis fuligineuses.

« La plupart des cloisons verticales qui divisent chaque étage en compartiments sont parallèles ; elles suivent le sens des couches ligneuses, toujours concentriques, ce qui donne un air de régularité à l'ouvrage. Les planchers, pris dans leur ensemble, sont horizontaux : les petites colonnes sont d'une à deux lignes d'épaisseur, plus ou moins arrondies, d'une hauteur égale à l'élévation de l'étage qu'elles supportent, plus larges au haut et au bas que dans le milieu, un peu aplaties à leur extrémité et rangées en lignes, parce qu'elles ont été taillées dans des cloisons parallèles.

« Quels nombreux appartements, quelle multitude de loges, de salles, de corridors, ces insectes ne se procurent-ils pas par leur seule industrie, et quel travail une si grande entreprise n'a-t-elle pas dû leur coûter ! Ici, ce sont des galeries horizontales, cachées en grande partie par leurs parois, qui suivent les couches ligneuses dans leur forme circulaire ; ces galeries parallèles, séparées par des cloisons très-minces, n'ont de communication que par quelques trous ovales pratiqués de distance en distance. Là, des parois percées de toutes parts sont transformées en colonnades qui soutiennent les étages et laissent une communication parfaitement libre dans toute leur étendue ; le parquet creusé en forme de sillons inégaux sert à retenir les larves des fourmis.

« Les étages creusés dans de grosses racines offrent plus d'irrégularités que ceux qui sont pratiqués dans le tronc même de l'arbre ; on y trouve encore des étages horizontaux et de nombreuses cloisons ; mais, si l'ouvrage est moins régulier, il gagne du côté de la délicatesse, car les fourmis profitent alors de la dureté de la matière, pour donner à leur bâtiment une extrême légèreté. Elles

savent aussi recueillir les débris de bois qu'elles ont détachés, les unir ensemble à l'aide d'une bave visqueuse, et s'en servir pour calfeutrer les fentes et les ouvertures inutiles. »

« Un soir, continue le même naturaliste, je vis à mes pieds une légion d'assez grosses fourmis rousses qui, après de longs circuits dans la prairie, arrivèrent près d'un nid de fourmis noires-cendrées, dont le dôme s'élevait au milieu du gazon. Quelques fourmis de cette espèce se trouvaient à la porte de leur habitation. Dès qu'elles découvrirent l'armée qui s'approchait, elles s'élancèrent sur celles qui se trouvaient à la tête de la cohorte ; l'alarme se répandit au même instant dans l'intérieur du nid, et leurs compagnes sortirent en foule de tous les souterrains. Les fourmis rousses, dont le gros de l'armée n'était qu'à deux pas, se hâtèrent d'arriver au pied de la fourmilière : toute la troupe se précipita à la fois et culbuta les noires-cendrées, qui, après un combat très-court, mais très-vif, se retirèrent dans leur habitation : les fourmis rousses gravirent les flancs du monticule, s'attroupèrent sur le sommet et s'introduisirent en grand nombre dans les premières avenues; d'autres groupes de ces insectes travaillèrent avec leurs mandibules à pratiquer une ouverture vers la partie latérale de la fourmilière : cette entreprise leur réussit, et le reste de l'armée pénétra par la brèche dans la cité assiégée. Elles n'y firent pas un long séjour : trois ou quatre minutes après, les fourmis rousses sortirent à la hâte par les mêmes issues, tenant chacune à la bouche une larve ou une nymphe de la fourmilière envahie. Elles reprirent exactement la route par où elles étaient venues, et se mirent avec ordre à la suite les unes des autres. Près de la fourmilière qui avait souffert cet assaut, on voyait un petit nombre d'ouvrières noires-cendrées, perchées sur des brins d'herbe, tenant à leur bouche quelques larves qu'elles avaient sauvées du pillage et qu'elles rapportèrent à leur habitation.

« Je suivis les fourmis rousses chargées d'un ample butin d'œufs, de larves et de nymphes, et j'arrivai avant elles à leur demeure; mais quelle fut ma surprise, en voyant à la surface un grand nombre de fourmis noires-cendrées ! Je soulevai la couche extérieure

de l'édifice; il en sortit encore davantage, et je commençais à croire que c'était aussi une de ces fourmilières pillées par les fourmis rousses, lorsque je vis arriver à la porte du nid la légion de celles-ci, chargées des trophées de la victoire. Son retour ne causa aucune alarme aux noires-cendrées ; les fourmis rousses descendirent avec leur proie dans les souterrains, les noires-cendrées ne parurent pas s'y opposer ; j'en vis même plusieurs s'approcher sans crainte de ces fourmis guerrières, prendre quelques-uns de leurs fardeaux et les emporter dans le nid.

« Cette singulière découverte piqua vivement ma curiosité; pour connaître les relations de ces deux espèces de fourmis, j'ouvris une de leurs fourmilières, et j'y trouvai un grand nombre de fourmis rousses au milieu des noires-cendrées, et je commençai à acquérir quelques notions sur leurs rapports mutuels. Les noires-cendrées s'occupèrent tout de suite à rétablir les avenues de la fourmilière mixte, et emportèrent dans les souterrains les larves et les nymphes que j'avais mises à découvert. Les rousses, au contraire, passèrent indifférentes sur les larves sans les relever, et ne se mêlèrent pas un instant aux travaux des noires-cendrées.

« Mais bientôt la scène change tout à coup. Plusieurs fourmis rousses quittent la fourmilière, s'approchent de toutes celles qu'elles voient venir et les touchent avec leurs antennes pour leur donner le signal du départ. Une colonne s'organise, s'avance en ligne droite et traverse la prairie; elle s'avance avec rapidité, et cependant on n'y remarque aucun chef : toutes les fourmis se trouvent tour à tour les premières; dans leur ardeur, elles semblent chercher à se devancer. Arrivées à plus de vingt pieds de leur habitation, elles s'arrêtent, se dispersent et tâtent le terrain avec leurs antennes, comme des chiens flairant le gibier; elles découvrent bientôt une fourmilière souterraine. Les noires-cendrées sont restées au fond de leur demeure; les fourmis rousses, ne trouvant aucune opposition, pénètrent dans une galerie ouverte; toute l'armée entre successivement dans le nid, s'empare des nymphes et sort par plusieurs issues; aussitôt elles prennent la route de la fourmilière mixte, courant à la file avec rapidité ; les dernières

qui sortent de la fourmilière assiégée sont poursuivies par quelques-uns des habitants, qui cherchent à leur dérober leur proie; mais il est rare qu'ils y parviennent.

« Suivons encore la troupe pillarde. Elle retourne à l'assaut de la fourmilière qu'elle a déjà dévastée; ses habitants ont eu le temps de se rassurer et de placer de fortes gardes à chaque porte. Les rousses, en petit nombre d'abord, fuient lorsqu'elles voient les noires-cendrées en défense; elles retournent vers leur troupe, s'avancent et reculent à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elles se sentent en force; alors elles se jettent en masse sur une des galeries, chassant, mettant en déroute les noires-cendrées; toute l'armée est introduite dans la cité souterraine et enlève une grande quantité de larves qu'elle emporte à la hâte; mais on ne voit jamais les rousses emmener d'insectes parfaits, c'est aux larves seules qu'elles en veulent. A leur retour à la fourmilière mixte, les larves reçoivent encore le meilleur accueil : les noires-cendrées ont serré la première récolte; chacune des rousses pose derechef sa nymphe à l'entrée de l'habitation, ou la remet immédiatement à quelque noire-cendrée, et celle-ci s'empresse de la porter dans l'intérieur du nid. »

LES TENTHRÈDES OU MOUCHES A SCIE.

Ces insectes, que l'on trouve communément sur le rosier, le saule, le pin, le poirier, le pêcher, etc., sont en général petits, tantôt jaunes, tantôt noirs, tantôt verdâtres, tantôt de la couleur des abeilles. C'est avec la scie placée à la partie postérieure de leur corps que les femelles percent, au printemps, les fleurs des arbres à peine écloses, et placent un œuf au centre. La fleur trouée, blessée, reçoit peu de suc nourricier, et tombe avant de devenir fruit parfait.

C'est surtout au printemps qu'on peut observer les travaux des tenthrèdes; les unes déposent leurs œufs un à un dans des trous séparés, les autres les mettent par paires ou en longs chapelets dans des entailles longues et étroites.

LA CLAVELLAIRE.

La clavellaire la plus commune est jaune; elle a le corps gros et allongé; on voit à l'extrémité du corps de la femelle une tarière comme chez les femelles tenthrèdes; la larve, de couleur verte, a une raie noire sur le dos.

L'ORYSSE UNICOLORE ET L'UROCÈRE GÉANT.

C'est un insecte tout noir, à ailes transparentes; la femelle porte à la partie postérieure de son corps une longue tarière; on le trouve au printemps surtout sur le hêtre, le chêne et le sapin.

L'*urocère géant* a la tête brune en dessus et jaune sur les côtés; le corselet et l'abdomen présentent deux teintes à peu près semblables; les pattes sont jaunes; des nervures couleur de rouille traversent ses ailes transparentes.

LE CHALCIS NAIN.

On reconnaît le chalcis fort commun aux environs de Paris, en été, à ses antennes noires aussi longues que sa tête aplatie; à son corselet chagriné que terminent postérieurement deux pointes courtes. L'abdomen, d'un noir luisant, est ovale; la première paire de pattes est jaune avec des taches noires au milieu; la seconde paire de pattes est noire, renflée et dentée aux cuisses.

LES ICHNEUMONS.

Les ichneumons ont deux antennes assez longues, composées d'un grand nombre d'articulations; la bouche munie de mandibules et d'une trompe très-courte, quatre côtes membraneuses veinées, inégales; l'abdomen est terminé dans les femelles par un aiguillon plus ou moins long, partagé en trois.

Les naturalistes ont donné aux insectes de ce genre le nom d'*ichneumons, mouches ichneumons, guêpes ichneumons,* parce qu'ils approchent de la guêpe et font à plusieurs autres insectes une

guerre semblable à celle que l'ichneumon des anciens faisait au crocodile. L'ichneumon que nous devons faire connaître est encore plus dangereux.

L'ichneumon que les anciens ont décrit sous la forme d'un petit quadrupède à peu près de la grosseur d'un rat, sautait dans la gueule du crocodile tandis qu'il dormait au soleil, la gueule ouverte. Pénétrant ainsi dans le corps de cet animal, il rongeait, déchirait ses entrailles et le faisait périr. Tous les ichneumons-mouches savent déposer leurs œufs dans le corps ou sur le corps de quelque insecte, et la larve, venant à éclore dans l'intérieur, se nourrit aussi de l'animal qui la renferme et le fait périr. Tous les insectes qui passent par différentes métamorphoses, semblent avoir été accordés en partage aux ichneumons, pour mettre ceux-ci en état de perpétuer leur espèce. Tant que les papillons et les phalènes sont chenilles ou chrysalides; tant que les autres insectes sont larves ou nymphes, ils n'ont rien de plus à redouter que d'être choisis par quelque ichneumon pour servir de pâture à ses petits; quelle que soit la prévoyance ou l'industrie des mères insectes pour mettre leur postérité à l'abri des attaques de leurs ennemis, elles ne peuvent parvenir à les garantir des attaques des ichneumons.

Ceux-ci ont recours à différents moyens pour parvenir à leur fin et tous également sûrs. Les uns logent leurs œufs dans l'intérieur d'un insecte qui est encore sous la première forme et qui a encore à croître. La femelle ichneumon, pressée du besoin de pondre, va se poser sur une chenille dont le corps, quelquefois beaucoup plus grand que le sien, est un terrain sur lequel elle peut se promener. Elle marche dessus et reconnaît l'endroit où il lui convient de le percer, bientôt elle y fait entrer son aiguillon, et la malheureuse chenille, étourdie par une attaque si inattendue, a beau se débattre et se tordre sur elle-même : elle n'en est quitte qu'après avoir reçu une quarantaine de coups et autant d'ennemis dans le corps. Elle tombe alors comme épuisée; mais bientôt ses douleurs cessent et ses plaies se ferment. Elle reprend sa vie et son appétit ordinaire, sans se douter qu'elle porte avec elle un germe de mort.

A peine écloses, les petites larves dévorent la chenille; mais, avec un instinct surprenant, elles ménagent toujours les organes essentiels de la vie, et ne s'attaquent qu'aux parties accessoires. Elles mangent seulement la graisse que la chenille mettait en réserve pour le temps de ses métamorphoses, et ces adroits parasites se gardent bien de toucher aux sources qui produisent la nourriture de l'animal, nourriture qui, du reste, tourne tout entière à leur profit.

Quelques espèces d'ichneumons sont extrêmement petites. On en verra la preuve, quand on saura que non-seulement un de leurs œufs peut être logé à l'aise dans celui d'un autre insecte, dans l'œuf, par exemple, d'un papillon de grandeur commune, mais que la larve qui sort de l'œuf de l'ichneumon trouve sur la coque de l'autre œuf tout ce qu'il lui faut d'aliments pour parvenir à un accroissement parfait.

Des ichneumons de plusieurs autres espèces ont une manière plus simple de placer leurs œufs; ils se contentent d'en coller un ou plusieurs sur le corps de l'insecte. D'autres se tiennent à l'affût des nids que préparent la plupart des insectes pour leur famille. Pendant que l'insecte vient construire ce nid, pendant qu'il va chercher à la campagne les matériaux qu'il est obligé d'y employer, souvent un ichneumon se glisse dans le nid et y pond un œuf tout auprès de celui qui y a été déposé. L'insecte qui vient achever de boucher l'ouverture qu'il y avait laissée, ignore que lorsque le petit animal qui est l'objet de ses soins sera né, il en naîtra un autre auprès de lui qui le sucera journellement ou le mangera peu à peu.

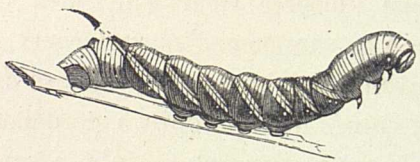
Lorsque les larves d'ichneumons, après être parvenues à leur grandeur complète, sont sorties du corps de la chenille qui les renfermait, elles se filent, comme les chenilles, une petite coque de soie, de la figure d'un œuf un peu allongé; cette soie est tantôt jaune, tantôt blanche. Il y a des coques d'ichneumons qui ont la singulière faculté de sauter quand on les pose dans des boîtes ou sur une table. On les détermine presque toujours à sauter quand on les place sur la main; apparemment que la chaleur les y excite.

5e ORDRE : LÉPIDOPTÈRES OU PAPILLONS.

Un des ordres les plus remarquables et les plus nombreux des insectes est celui-ci. Pour caractères principaux des lépidoptères, nous indiquerons : quatre ailes longues, veinées, recouvertes d'une sorte de poussière farineuse, nuancée de diverses manières et composée d'écailles colorées; trompe roulée en spirale et propre à sucer le sucre des fleurs; tête fort petite, thorax bombé, bien plus court que l'abdomen, pattes assez longues, formées de cinq articles. Les papillons éprouvent de complètes métamorphoses.

Sous la forme de larves, les lépidoptères ont reçu le nom de chenilles, qui, parvenues à leur entier accroissement après trois ou quatre mues, doivent se changer en chrysalides ou nymphes pour devenir ensuite insectes parfaits.

Les chenilles ont ordinairement le corps long et cylindrique, couvert d'une peau membraneuse, nue ou hérissée de poils, composé de douze ou treize anneaux, séparés par des incisions plus ou



Chenille.

moins apparentes et garni de chaque côté de neuf stigmates que l'on peut apercevoir distinctement. La tête est couverte d'une peau écailleuse en forme de casque avec de petites antennes et des barbillons. La bouche est munie de deux fortes mâchoires par le moyen desquelles les chenilles rongent les feuilles, les fleurs et les fruits des plantes et des arbres, les pelleteries et toutes les diverses matières dont elles se nourrissent; on aperçoit à la partie inférieure le petit trou par où passe et où doit se mouler le fil qu'elles tirent et auquel on a donné le nom de *filière*. Elles ont six pattes écailleuses aux trois premiers anneaux du corps, et plusieurs pattes

membraneuses à crochets sur quelques-uns des autres. Le nombre de ces dernières varie mais n'excède jamais celui de seize. Si sous leur dernière forme, les lépidoptères peuvent être un objet de curiosité pour leur parure, ils doivent, sous la forme de chenilles, devenir plus particulièrement un objet d'observation pour leur industrie.

Les chrysalides sont de figure plus ou moins conique; elles sont couvertes d'une peau dure et écailleuse sur laquelle sont empreintes, quoiqu'un peu obscurément, les parties de l'insecte ailé; le ventre est la seule partie mobile et divisée en anneaux par des incisions transversales.

Pour les chenilles comme pour les lépidoptères, nous suivrons la division reçue le plus communément : *papillons* ou *diurnes*, *crépusculaires* ou *sphinx*, et *nocturnes* ou *phalènes*.

CHENILLES DES DIURNES.

Les chenilles de cette famille sont de trois sortes : les unes ont la peau couverte de poils courts et si peu serrés qu'ils n'en cachent point le fond et sont comme demi-velues; dans d'autres la peau est rose et comme un peu chagrinée; enfin les troisièmes sont les chenilles-cloportes, ainsi nommées parce qu'elles ressemblent en quelque sorte aux cloportes, ayant le corps très-aplati et large, et portant ordinairement la tête cachée sous le premier anneau. Les chenilles de cette famille se suspendent pour se transformer, par un lien de soie qui leur embrasse le dessus du corps; les demi-velues et les rases s'attachent par la partie postérieure du corps, mais les chenilles-cloportes se contentent de se fixer uniquement par un cordon qui leur passe en travers du corps. Les chenilles des deux premières sortes se transforment en chrysalides angulaires qui n'ont à la tête qu'une seule pointe conique; les chrysalides des chenilles-cloportes ne sont point angulaires.

Il y a d'autres chenilles qui ont une corne charnue et très-flexible divisée en deux branches qu'elles font sortir du dessus de leur col, ou entre la tête et le premier anneau du corps quand

elles le trouvent à propos. Quelques-unes de ces chenilles, quand elles doivent se transformer, filent autour de leur corps comme celles de la famille précédente, une ceinture de soie et attachent les deux pattes postérieures à un monticule de soie, après quoi elles prennent la forme de chrysalides angulaires avec deux points coniques à la tête; d'autres attachent ensemble quelques feuilles au moyen de fils de soie et en forment comme un paquet dans lequel elles se métamorphosent en chrysalides, non pas angulaires, mais simplement coniques et sans pointe saillante.

Les chenilles de la troisième famille sont nommées *chenilles épineuses*, parce qu'elles sont hérissées de poils assez gros et assez durs pour piquer comme des épines; quelques-unes de ces chenilles ont des épines simples, d'autres en ont de composées ou de branchues, qui jettent des épines latérales. Le nombre des épines varie selon les espèces; les unes en ont quatre, d'autre cinq, d'autres six, d'autres sept et d'autres huit sur chaque anneau. Ces chenilles, pour prendre la forme de chrysalides, se pendent toujours verticalement la tête en bas, en s'accrochant avec les deux pattes postérieures à un petit monticule de soie qu'elles se préparent; et leurs chrysalides, qui souvent sont toutes dorées ou bien ornées de taches dorées ou argentées, sont toujours angulaires, à courtes épines et garnies au-devant de la tête de deux pointes coniques ou de deux espèces de pointes courtes; elles représentent comme une face humaine, ayant une éminence qui a assez la forme d'un nez.

CHENILLES DES SPHINX.

Ces chenilles ont toujours seize pattes et sont toujours parfaitement rases : les unes ont la peau du corps lisse et unie; les autres l'ont un peu rude au toucher et comme chagrinée, mais toutes portent sur le onzième ou pénultième anneau une pointe conique élevée en forme de corne courbée en arrière, dure ou comme écailleuse. Le corps, ferme et assez dur sous les doigts qui le touchent, est moins gros par devant que par derrière. Son diamètre augmente peu à peu jusqu'au onzième anneau qui porte la corne.

Tantôt la tête est arrondie ou ovale et un peu plate en dessus; tantôt elle est triangulaire, plate par devant et placée verticalement ou perpendiculairement au corps.

Quand ces chenilles se trouvent en repos, elles élèvent le devant du corps de manière que, dans cette attitude, elles ressemblent en quelque sorte à l'animal de la fable nommé *sphinx*. Un peu avant de se préparer à leur transformation, elles changent subitement et totalement de couleur, sans changer de peau; elles perdent toutes leurs belles couleurs et deviennent, en moins de douze heures, pâles et livides, grises ou brunes; elles cherchent alors, avec une sorte d'inquiétude, un lieu convenable pour y subir leur transformation, et ce lieu est ordinairement l'intérieur de la terre, où elles s'enferment, mais sans y former des coques de soie; d'autres restent à sa surface, où elles fabriquent des coques minces composées de grains de terre et de fragments de feuilles, qu'elles tiennent grossièrement ensemble avec des fils de soie, car elles sont de mauvaises fileuses. Elles se transforment ordinairement vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne, et restent le plus souvent sous la forme de chrysalides pendant tout l'hiver.

Ces chrysalides, de figure conique, sont le plus souvent d'un brun marron, qui est la couleur des chrysalides coniques en général; elles ont à l'extrémité postérieure du corps une pointe dure, raboteuse et un peu courbée; quelques espèces ont à la tête une partie relevée et recourbée en bas, qui repose sur la poitrine et qui ressemble assez à une espèce de nez; une portion de la trompe est logée dans ce nez. Les insectes qui sortent de ces chrysalides, au commencement de l'été, ont toujours une trompe longue.

CHENILLES DES PHALÈNES.

Parmi ces chenilles, il y en a de toutes les figures : elles sont à seize, à quatorze, à douze, ou bien à dix pattes; ces dernières sont nommées *arpenteuses* ou *géomètres*. Les unes sont rases ou sans poils, d'autres sont à demi velues, d'autres tout à fait velues, à aigrettes, à brosses, etc., mais elles ne sont jamais épineuses ou gar-

nies de pointes en forme d'épines sur le corps; ces dernières chenilles appartiennent uniquement aux papillons ou diurnes. Quelques chenilles entrent en terre pendant le jour et n'en sortent que la nuit pour se nourrir des feuilles des plantes. La plupart des chenilles vivent solitaires ; mais d'autres aiment à se tenir en compagnie ou en société pour toujours, ou seulement pour une partie de leur vie, c'est-à-dire jusqu'au temps de leur transformation. Elles se font des nids de soie en commun, et plusieurs passent l'hiver ensemble dans ces nids, qu'elles savent fortifier à l'extérieur en y liant des feuilles; elles s'y trouvent alors dans un état d'engourdissement ou d'inaction jusqu'au printemps. D'autres chenilles solitaires passent l'hiver dans la terre pour en sortir au retour de la belle saison, et pour ronger les feuilles naissantes avant de se transformer. Les chenilles des phalènes vivent sur les arbres et les plantes, ou à découvert, ou cachées de plus d'une manière. Les unes roulent les feuilles ou les plient en paquets et y demeurent solitaires; d'autres se tiennent dans les feuilles entre les deux membranes qui les composent et en mangent la substance : ce sont les chenilles *mineuses;* plusieurs petites chenilles, connues sous le nom de *teignes*, se font de petits logements ou de petites maisonnettes ordinairement cylindriques et creuses en dedans, qu'elles ne quittent jamais, les portant ou les traînant partout où elles vont; ces loges sont faites, ou de membranes de feuilles, ou de laine et de poils, ou de soie mêlée de sable, ou de petits fragments de pierre, ou enfin de soie pure. D'autres se font des fourreaux non transportables. Les unes vivent de toutes sortes de grains; les autres rongent les meubles, les habits de laine, les pelleteries; enfin, il y en a de véritablement aquatiques qui vivent dans l'eau et sur les plantes qui y croissent.

Les chrysalides des chenilles qui donnent les phalènes sont de celles qu'on a nommées *coniques,* dont le gros bout (celui de la tête) est ordinairement arrondi en forme de genou, et dont l'autre bout est plus ou moins pointu.

Quoique leurs couleurs soient très-variées, il y en a pourtant une qui semble dominer sur les autres : c'est le brun marron.

Avant de se transformer en chrysalides, les chenilles arpenteuses, au lieu de se filer des coques, se suspendent horizontalement au moyen d'un lien de soie qui leur entoure le corps. Plusieurs chenilles arpenteuses donnent des phalènes femelles sans ailes, ou tout au plus qui n'ont que des moignons d'ailes, tandis que leurs mâles en ont de fort bonnes. Quelques autres se font des coques en forme de bateau et de nasse à prendre le poisson; elles se ménagent une ouverture pour sortir plus tard; elles sont pourvues d'une certaine quantité de liqueur caustique propre à délayer et à amollir la soie, après quoi elles n'ont qu'à agir contre une coque assez tendre pour s'y faire un passage.

D'autres coques de phalènes fort solides, et de la consistance du parchemin, sont faites de telle sorte qu'elles ont au bout, où se trouve la tête de l'insecte, une portion en forme de calotte qui s'en détache quand la phalène veut sortir.

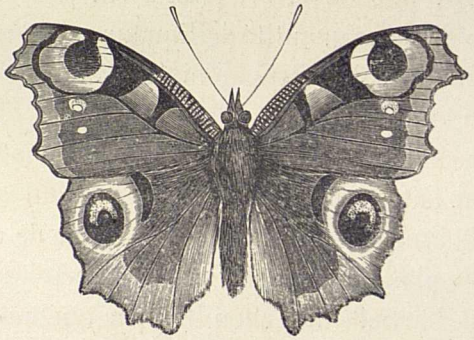
Nous finirons l'article des chenilles par quelques mots sur les *arpenteuses*. Les chenilles arpenteuses à dix pattes n'ont jamais le corps fort gros, mais ordinairement très-long, et elles sont toujours rases; quand elles marchent, elles mettent le corps en boucle en rapprochant les pattes membraneuses tout près de la dernière paire des pattes écailleuses, en sorte que c'est comme si elles mesuraient le terrain en marchant. Elles entrent ordinairement dans la terre pour se transformer, et, n'ayant que peu de matière à soie, elles mêlent dans leur coque des grains de terre et d'autres matières étrangères. Pour sortir de leurs chrysalides, elles font sauter la pièce de la poitrine sans qu'il se fasse de fente en dessus du corselet.

C'est parmi les chenilles des phalènes, qu'il faut ranger celles qui donnent les bombyces processionnaires. Ces chenilles sortent le soir de leur nid, comme pour chercher leur nourriture; elles marchent à la file et comme en procession; de là vient le nom qu'elles ont reçu de Réaumur.

DIURNES.

On compte plus de huit cents espèces de diurnes. Nous nous bornerons à dire un mot des plus beaux, des plus rares, sans oublier quelques-uns des plus curieux.

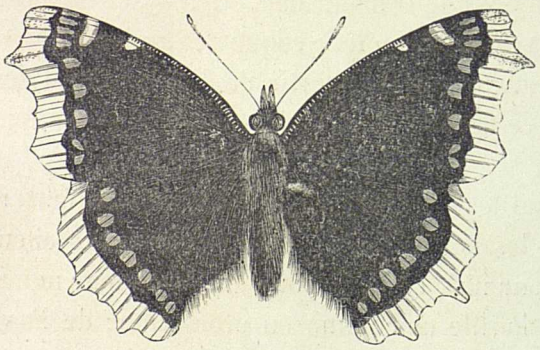
Le *paon du jour*, aux ailes d'un brun fauve en dessus,



Le paon de jour.

a un œil sur chacune; le dessous de ses ailes est également d'un brun fauve.

Le *morio*, d'un beau noir velouté, tacheté de jaune et de bleu,

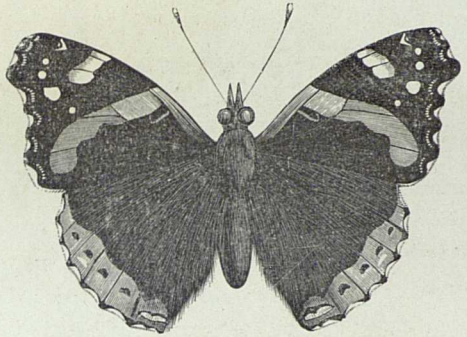


Le morio.

passe, dit-on, une partie de l'hiver caché dans des trous.

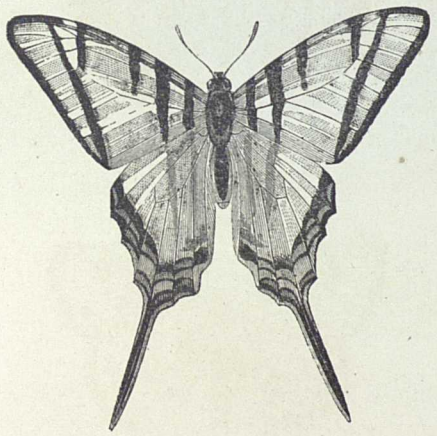
Le *vulcain*, aux ailes d'un beau noir, a une large bande

rouge et des plaques blanches sur les ailes supérieures. Il est très-commun en France.

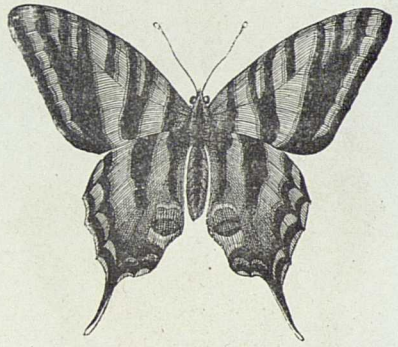


Le vulcain.

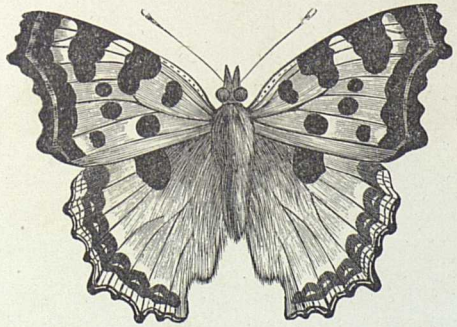
Citons encore le *protésilas*, la *grande tortue*, l'*ajax*, l'*agapénor*,



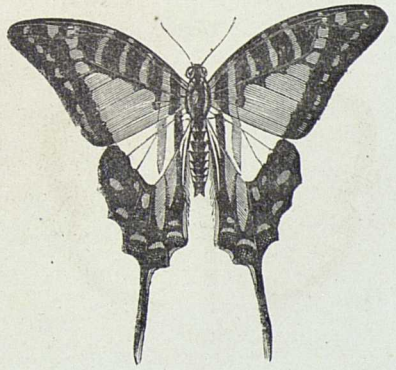
Le protésilas.



L'ajax.

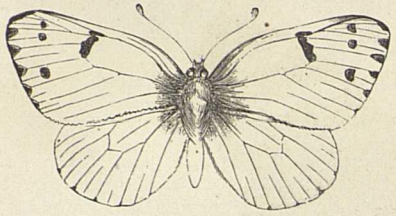


La grande tortue.

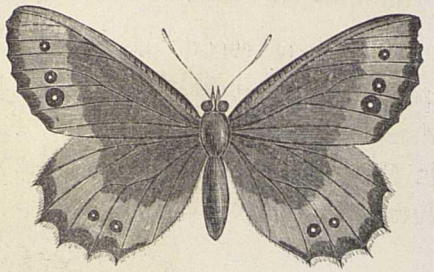


L'agapénor.

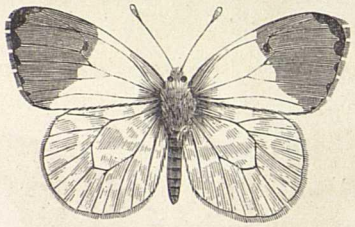
la *piéride callidice*, le *satyre-norma*, l'*aurore cordamine*, etc., le



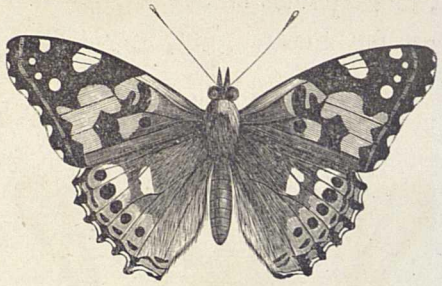
La piéride callidice.



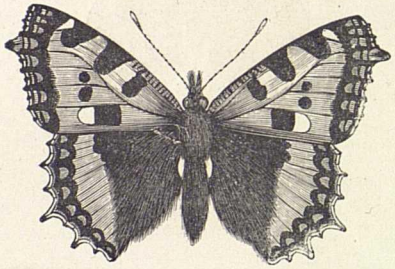
Le satyre-norma.



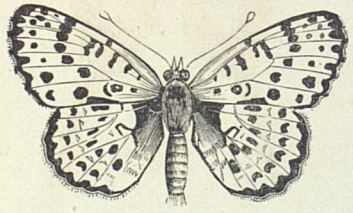
L'aurore cordamine.



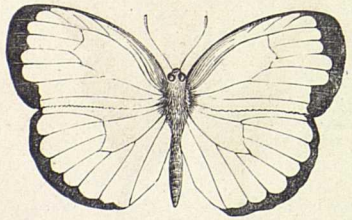
Le chardon.



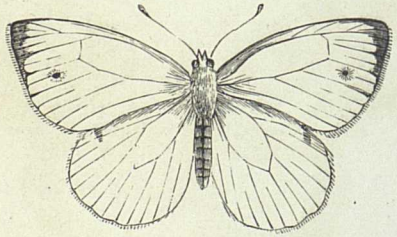
L'ortie.



Le daphné.



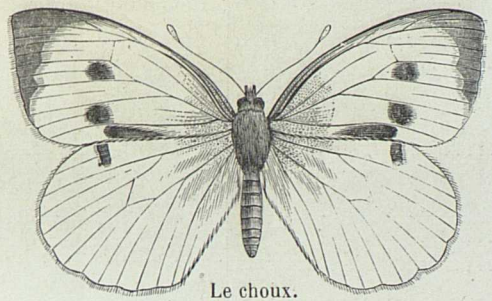
L'hécabe.



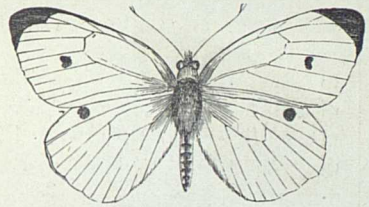
Le navet.

poirier ou *grand paon*, l'*orion*, l'*hébé*, le *chardon* (papillon du char-

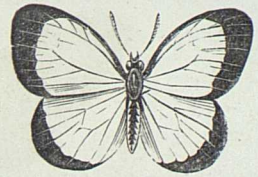
don), l'*ortie* (papillon de l'ortie), le *daphné*, l'*hécabe*, le *navet*



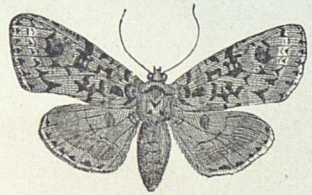
Le choux.



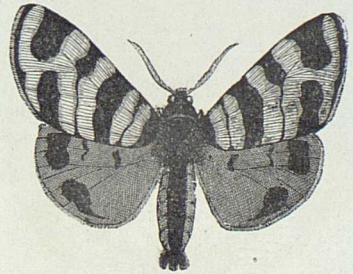
La rave.



La coliade.



L'orion.



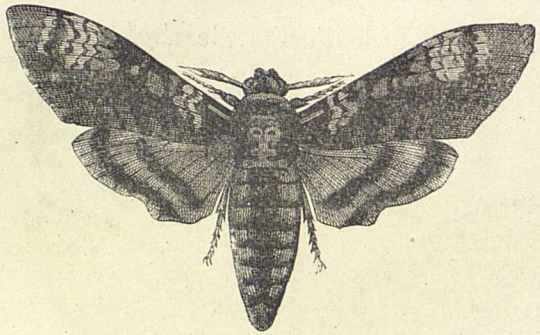
L'hébé.

(papillon du navet), le *chou* (papillon du chou), la *rave* (papillon de la rave), la *coliade*, etc.

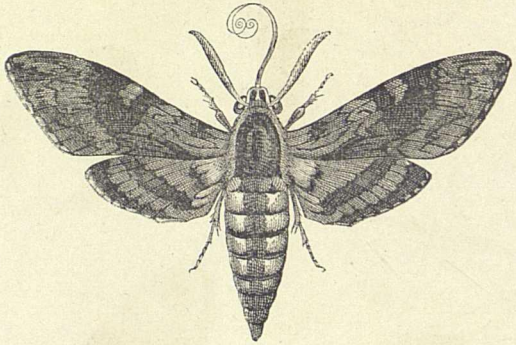
CRÉPUSCULAIRES OU SPHINX.

Ce sont des lépidoptères au corps robuste, caractérisés par une tête allant un peu en pointe, par des ailes triangulaires, par un abdomen conique. Ils ne se montrent qu'à la chute du jour, et volent avec rapidité sur les fleurs dont ils pompent le suc. Parmi les principaux, nous citerons :

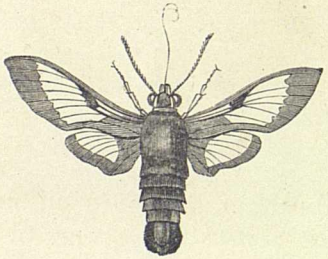
Le *sphinx atropos* ou *tête de mort*, ainsi appelé parce qu'il porte sur son corselet l'empreinte assez exacte de la face d'un squelette humain; il est remarquable par sa grande taille, et surtout par la



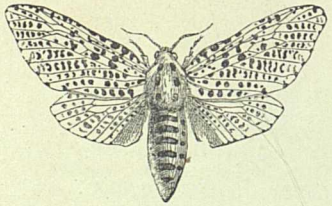
Tête de mort.



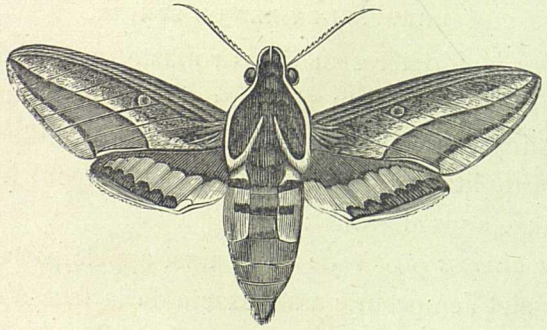
Le sphinx liseron.



Le sphinx gazé.

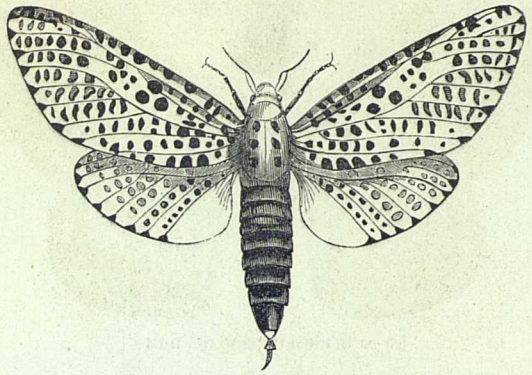


Le marronia.

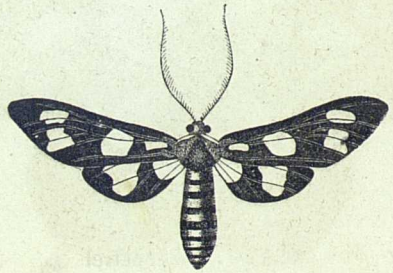


Le sphinx rayé.

faculté qu'il possède seul, parmi les insectes, de faire entendre un cri lorsqu'on l'inquiète; ce cri ressemble assez à celui d'une souris. Il pénètre souvent dans les ruches, extermine les abeilles et dévore



Le grand marronia.



La zygène.

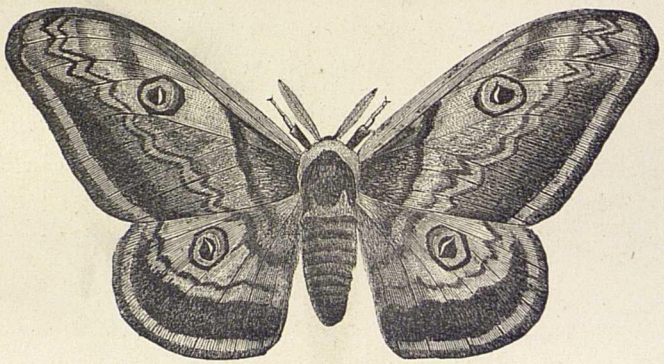
leurs larves et leur miel. — Le *sphinx gazé*, le *sphinx liseron*, le *sphinx rayé*, les *marronias* ou *sphinx du marronnier*, et la *zygène*.

NOCTURNES OU PHALÈNES.

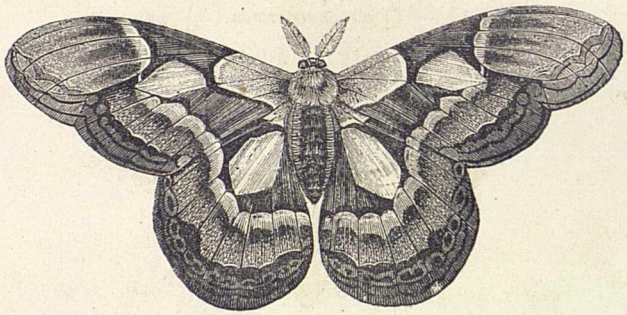
Ils sont caractérisés par des antennes diminuant d'épaisseur de la base à la pointe, et qui ressemblent assez, par leur forme, aux plumes des oiseaux. Parmi les principales phalènes, nous citerons :

La *saturnie*, le plus grand des lépidoptères d'Europe, qui a des ailes grises en dessus; une large bande d'un brun jaune clair sur le milieu de chaque aile; de plus un œil noir sur l'aile, avec un cercle

blanc et un rouge; le corps brun, le corselet roussâtre, l'abdomen gris. Il est commun en France sur les arbres fruitiers.



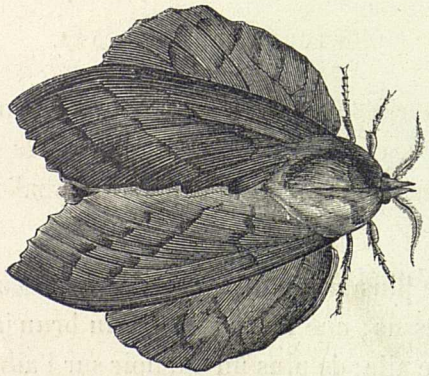
La saturnie ou paon de nuit.



La petite saturnie.

Il y a un autre paon de nuit un peu plus petit que le premier.

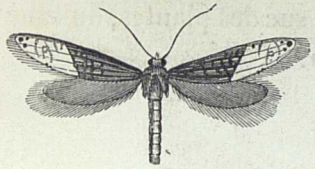
Le *bombyx du veuplier* ou *feuille morte* ressemble assez, comme



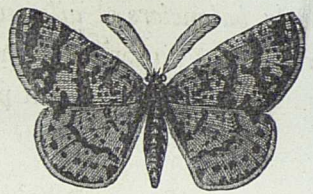
Le bombyx du peuplier ou feuille morte.

son nom l'indique, à une feuille morte; il atteint une assez grande taille.

Le *bombyx ver à soie,* autrefois type des bombycides, est aujourd'hui le type du genre sériciare; sa larve a la forme d'un ver grisâtre qui, après avoir subi quatre mues en trente-cinq ou qua-



La noctuelle.



Le plumistaire.

rante jours, commence à filer; elle achève son cocon en trois ou quatre jours, devient chrysalide, puis insecte parfait. On nourrit le ver à soie avec des feuilles de mûrier.

Les *noctuelles*, les *plumistaires*, etc., font partie de cette famille.

6e ORDRE : HÉMIPTÈRES.

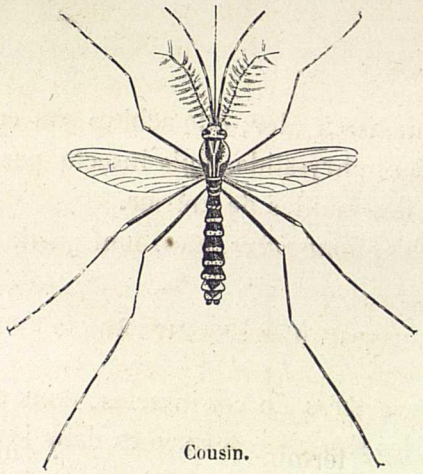
POUR caractères de ces insectes, nous citerons : quatre ailes, les supérieures cornues dans la première moitié, membraneuses dans leur partie terminale; la tête garnie de trois soies aiguës formant un suçoir.

Punaise

Il nous suffira de nommer les principaux hémiptères : la *puce,* la *punaise,* la *cigale*, la *cochenille*, le *puceron*, etc.

7e ORDRE : DIPTÈRES.

Comme caractères principaux, on remarque deux ailes membraneuses, plus ou moins transparentes, presque toujours accompagnées de petits appendices écailleux appelés *balanciers* et *ailerons*, et leur servant, dit-on, à régulariser leur vol. Les diptères se nourrissent du suc des plantes, du sang des animaux et de matières en putréfaction.



Cousin.

Nous nommerons seulement : la *mouche*, les *cousins*, les *taons*, la *mouche à feu* et la *mouche à scie*.

Les mouches domestiques se trouvent toujours en très-grande quantité pendant tout l'été, mais particulièrement en juillet et en août ; cependant on a remarqué comme une chose singulière, dans certaines années et en certains lieux, qu'il n'y a eu presque point de mouches ; il fallait même alors faire des recherches pour en trouver un petit nombre ; la cause de ce phénomène est entièrement inconnue.

Les mouches se nourrissent, comme on sait, du suc des viandes et de toutes les liqueurs douces, et plusieurs de leurs espèces se rendent sur les fleurs pour en sucer le miel ; d'autres cherchent les cadavres et les ordures les plus dégoûtantes.

Les larves des mouches sont d'une figure allongée et ordinairement cylindrique, d'une substance molle et flexible ; mais le devant du corps, où se trouve la tête, est pointu, tandis que l'extrémité opposée est grosse et arrondie. La tête présente un ou deux crochets écailleux avec lesquels l'insecte hache les substances dont il doit se nourrir. Le corps, divisé en anneaux, est garni de stigmates (ou trous de respiration) par devant et par derrière.

La plupart de ces larves n'ont point de pattes ; elles ne marchent que par le mouvement des anneaux du corps, qu'elles allongent et contractent alternativement, s'aidant en même temps des crochets écailleux qui se trouvent à la tête, et qu'elles fixent et accrochent aux objets sur lesquels elles se trouvent placées en retirant ou raccourcissant ensuite le corps. D'autres ont des pattes charnues en forme de mamelons, dont quelques-unes sont armées de crochets ; telles sont les larves appelées *à queue de rat*.

L'utilité des larves carnassières de beaucoup d'espèces de mouches paraît être de consumer les cadavres des animaux qui se trouvent dispersés dans les bois et dans les campagnes, et que les bêtes féroces ont épargnés ; par leur multitude, elles sont capables de manger un cadavre énorme en fort peu de temps ; d'autres larves, appelées mangeuses de pucerons, délivrent les plantes de cette dangereuse engeance.

Les larves des mouches ne quittent point leur peau pour se transformer, mais cette peau extérieure se durcit et devient écailleuse, formant comme une coque oblongue, ordinairement de couleur brun rougeâtre ou marron, qui renferme toutes les parties de l'animal. Dans cette coque, ainsi formée de la propre peau de la larve, elle prend d'abord la figure d'une boule allongée, à laquelle on ne voit aucune partie distincte ; elle n'est que comme une simple masse de chair molle. C'est une découverte que nous devons à la sagacité de Réaumur. Ensuite cette boule se développe et prend la figure d'une nymphe à laquelle on voit toutes les parties extérieures de la mouche. Après un certain temps, celle-ci brise et fait sauter une certaine portion de la coque qui laisse une ouverture par laquelle elle sort de sa prison. La mouche ne paraît

alors qu'avec des ailes pliées, entortillées et si courtes, qu'elles ne ressemblent qu'à des moignons d'ailes, mais qui bientôt se développent, s'étendent et deviennent planes et unies.

Une des parties les plus curieuses à examiner dans les mouches, ce sont leurs yeux; outre les deux grands yeux vers les côtés de leur tête, on en remarque trois petits placés au-dessus de la tête, rangés en triangle.

Voici comment s'exprime Réaumur à ce sujet :

« Il nous doit paraître qu'une mouche qui a plusieurs milliers de petits yeux rassemblés pour former chaque œil à réseau, en a beaucoup plus qu'il ne lui en faut. Celui qui a fait les mouches, celui qui voit les choses d'une manière infiniment supérieure à celle dont nous les voyons, a cependant jugé qu'elles n'en avaient pas assez; il leur en a donné d'autres. Ces yeux ont une surface qui, examinée avec les meilleurs microscopes, paraît lisse et polie, une surface sur laquelle on ne voit point de réseau ; ils sont beaucoup plus petits que les yeux à réseau. Les uns sont moins convexes que les autres; n'y a-t-il point apparence que les uns grossissent moins les objets, et que les autres les grossissent plus ? que les uns sont faits pour voir les objets plus éloignés, les autres pour voir distinctement les objets plus proches? En général, les yeux lisses semblent plus transparents que ceux à réseau. »

8e ORDRE : PARASITES OU APTÈRES (1).

Le manque d'ailes caractérise cet ordre d'insectes, dont les principaux sont : le *pou*, et suivant quelques auteurs, les *psoques* ou *horloges de la mort*, ainsi appelés parce que, en rongeant le bois, ils font entendre un bruit cadencé, analogue à celui d'une horloge.

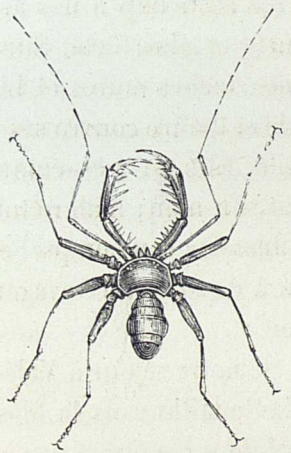
(1) Aujourd'hui on ne se sert plus du mot *aptères* pour désigner un ordre d'insectes.

ARACHNIDES.

Huit pattes armées de crochets, un ventre énorme divisé en anneaux, une tête qui se confond avec le thorax, une bouche à mandibules se mouvant de haut en bas caractérisent ces animaux, parmi lesquels nous citerons seulement : le *scorpion*, le *ricin*, les *acarides*, les *mites*, les *mygales* (ou araignées-crabes).

Les araignées ont huit pattes, deux petites antennes, huit yeux lisses durs et brillants, la tête peu distincte du corselet. Les mâles ont le ventre moins gros que les femelles et leurs antennes terminées par un bouton.

Deux mamelons charnus, placés au-dessous et à l'extrémité du



Araignée.

ventre, fournissent aux araignées la matière dont elles font leur fil; quand les araignées sont vieilles, elles ne peuvent plus filer. A l'extrémité de chaque patte, entre deux petits ongles, elles ont une petite pelote qui ressemble à une éponge humide et qui leur sert pour s'attacher et grimper sur les corps les plus polis.

On a calculé qu'il fallait quatre-vingt-dix fils d'araignée pour faire un fil égal à celui du ver à soie. En 1709, Bon (de Montpellier) a fabriqué des mitaines et des bas avec des toiles d'araignée,

et ce tissu était presque aussi solide, dit-on, que la soie ordinaire.

Les œufs d'araignée éclosent au bout de vingt et un jours, et les petits sont en état de filer dès leur naissance.

L'araignée domestique file sa toile dans nos maisons; elle vit de mouches qu'elle garrotte vivantes dans ses fils déliés. Elle change de peau tous les ans; son corps ne grandit pas, mais ses pattes arrivent à une longueur considérable; elle meurt au bout de la quatrième ou cinquième année. Elle pond jusqu'à soixante œufs à la fois et les tient suspendus à sa poche jusqu'à leur éclosion.

L'araignée vagabonde a deux grands yeux au milieu du front, deux plus petits aux extrémités et deux de la même grandeur derrière la tête; elle chasse avec beaucoup de ruse et d'adresse, et saisit les mouches en sautant; ses bras, armés d'un bouquet de plumes, lui servent comme de fils pour enlacer sa proie.

La tarentule ressemble beaucoup à nos araignées domestiques, mais elle est plus robuste et plus forte. Sur son ventre et sur ses pattes on remarque des taches noires et blanches; son dos est noir; une corne humide et tendre couvre ses yeux qui brillent d'un vif éclat dans l'obscurité. Elle est très-commune à Tarente (ville d'Italie); de là lui vient son nom; malgré toutes les histoires plus ou moins terribles débitées sur son compte, elle s'apprivoise facilement. Voici ce que dit à ce sujet un voyageur qui a pu observer une tarentule d'Espagne :

« Pendant sept mois de notre séjour à Valence, nous prîmes une tarentule mâle d'une belle taille sans la blesser, et nous l'emprisonnâmes dans un bocal de verre fermé par un morceau de papier, au centre duquel nous avions fait une ouverture en panneau. Au fond du vase nous avions fixé le cornet de papier dans lequel nous l'avions transportée et qui devait lui servir de demeure habituelle. Elle s'accoutuma promptement à sa réclusion et finit par devenir si familière qu'elle venait saisir au bout de nos doigts les mouches que nous lui présentions. Après avoir donné le coup de la mort à sa victime au moyen de ses mandibules, elle ne se contentait pas, comme la plupart des araignées, de la sucer en partie; elle lui broyait tout le corps et l'enfermait successivement dans

sa bouche au moyen de ses palpes. Elle rejetait ensuite les téguments écailleux et les lançait loin de son gîte. Après son repas, elle oubliait rarement de faire sa toilette, qui consistait à brosser avec les tarses de ses pattes antérieures ses palpes et ses mandibules, tant en dehors qu'en dedans; ensuite elle reprenait son attitude grave et immobile. Le soir et la nuit étaient pour elle le temps de la promenade. Nous l'entendions souvent gratter le papier du cornet. Le 28 juin, notre tarentule changea de peau, et cette mue, qui fut la dernière, n'altéra d'aucune manière sensible ni la couleur de sa robe ni la grandeur de son corps. Le 14 juillet, nous fûmes obligés de quitter Valence et nous restâmes absents jusqu'au 23; durant ce temps la tarentule jeûna. Nous la trouvâmes cependant bien portante à notre retour. Le 20 août, nous fîmes encore une absence de neuf jours; notre prisonnière la supporta de même sans que sa santé en parût altérée, quoiqu'elle manquât toujours d'aliments. Malheureusement elle fut perdue par accident, et il nous fut impossible de continuer nos observations. Nous avions été spectateurs d'un combat assez curieux entre deux de ces animaux, deux mâles adultes et vigoureux; ils ne tardèrent pas à se poser dans une attitude guerrière. Nous les vîmes avec surprise prendre leurs distances et se tenir gravement sur leurs pattes de derrière pour se présenter le bouclier de leur poitrine. Après s'être ainsi observés face à face pendant deux minutes, après s'être provoqués par leurs gestes, nous les vîmes se précipiter l'un sur l'autre, s'entrelacer de leurs pattes et chercher, dans une lutte obstinée, à se piquer avec les crochets de leurs mandibules. Le combat fut un instant suspendu par fatigue; il y eut une trêve de quelques secondes, et chaque athlète, s'éloignant un peu, vint reprendre sa position menaçante. Mais la lutte ne tarda pas à recommencer avec plus d'acharnement entre les deux tarentules; une d'elles, après avoir longtemps disputé la victoire, fut enfin terrassée et blessée à la tête d'un coup mortel. Elle devint la proie de sa rivale, qui la mit en pièces et la dévora. »

La tarentule se nourrit de mouches, de papillons et d'autres petits insectes.

Les faucheurs sont surtout remarquables par l'extrême longueur de leurs pattes qui, dit-on, leur repoussent quand on les leur arrache. Ce sont eux qui filent en automne ces fils brillants connus sous le nom de *fils de la Vierge*. Ils paraissent se nourrir surtout de la séve des plantes. On connaît douze ou quatorze espèces de faucheurs dont les plus communs sont : le *faucheur à quatre dents*, d'un gris cendré avec des jambes garnies d'épines ; le *faucheur des mousses*, brun et jaune en dessus, blanc en dessous, etc.

VERS.

Ainsi l'on appelle des animaux rampants sans vertèbres et sans membres articulés, à corps mou, contractile, divisé en anneaux, à tête non distincte ; nous citerons seulement : le *lombric* ou *ver de terre*, le *ténia* ou *ver solitaire*, les *ascarides* ou *vers des enfants* et le *trichocéphale*.

LE LOMBRIC.

Le lombric est un ver au corps allongé, complétement nu, divisé en anneaux, plus pointu à l'extrémité antérieure qu'à la postérieure; de petites soies de substance cornée ou calcaire, colorées en jaune, remplacent les pieds ; sur chacun des anneaux, on remarque deux petits trous d'où suinte une humeur huileuse qui leur sert, sans doute, à glisser plus facilement à travers la terre et à se préserver de l'action desséchante de l'air. On trouve le lombric dans les terres grasses et dans les fumiers d'où il sait tirer une matière nutritive. Comme les poissons en sont très-friands, les pêcheurs s'en servent comme d'amorce. A l'approche de l'hiver, il s'enfonce en terre pour n'en sortir qu'au retour de la belle saison, et surtout la nuit, ou après les pluies chaudes de l'été. Le lombric commun atteint jusqu'à vingt-cinq et trente centimètres de longueur; on compte jusqu'à cent et deux cents anneaux formant les divisions de son corps; sa couleur est d'un rose de chair plus ou moins vif.

LE TÉNIA.

Le ténia, dont le corps n'atteint que quelques millimètres d'épaisseur, peut arriver jusqu'à plus de huit mètres de longueur; sa bouche est armée de crochets au moyen desquels il s'attache aux parois des intestins de l'homme et des animaux, pour absorber une partie des sucs nutritifs; on sait que ce ver peut occasionner de très-grands ravages dans la santé, amener la pâleur, l'amaigrissement, la faim continuelle, la fièvre; cependant il ne faut pas exagérer les désordres dont il est cause ; des médecins ont constaté, ont prouvé même que des individus affectés du ténia ont vécu longtemps et en parfaite santé; la fougère mâle, l'écorce de grenadier, sont ordonnées contre le ténia ou ver solitaire.

L'ASCARIDE.

L'ascaride a le corps rond et aminci aux deux extrémités; sa bouche est garnie de trois papilles charnues, et entre lesquelles sort de temps en temps une sorte de trompe ou tube très-court; il est blanchâtre; il atteint à environ quarante ou cinquante centimètres de long. On le trouve surtout dans les intestins des enfants et de plusieurs animaux, entre autres dans ceux du cheval, de l'oie, du bœuf et du cochon.

ZOOPHYTES ou ANIMAUX-PLANTES.

Tel est le nom qu'on a donné en général à tous les animaux qui ont quelque chose de la forme et de l'organisation des plantes.

Les étroites limites de cet ouvrage nous forcent de ne citer que les principaux zoophytes : *éponges*, *corail*, *oursins*, *étoiles de mer*, *méduses*, *hydres* et *infusoires*.

ÉPONGES.

Le tissu des éponges est formé de la réunion d'une multitude de petits tubes capillaires, susceptibles de recevoir l'eau dans leurs

interstices et de se distendre beaucoup; on aperçoit à leur surface des trous arrondis, tapissés, dans leur longueur, d'une membrane douce, molle et brillante; ces trous servent pour la sortie des résidus de la digestion.

Les éponges sont ovipares. On les trouve au fond de la mer, attachées aux rochers. Avant de les livrer au commerce, elles subissent différentes opérations qui leur donnent de la blancheur, de la souplesse, et leur enlèvent leur odeur assez désagréable. Les plus connues sont : l'éponge fine-douce de Syrie, qui sert à la toilette; l'éponge fine-dure, ou éponge grecque, employée aux usages domestiques; l'éponge blonde, ou de Venise, la plus légère et la plus régulière de toutes; l'éponge de Barbarie ou de Marseille, pour le service des écuries.

CORAIL.

Le corail ne présente qu'une seule espèce, commune surtout dans la Méditerranée et dans quelques parages de l'Océan. Les anneaux qui composent le corail sont microscopiques, mous, blancs, presque transparents; la bouche est garnie de huit tentacules; il vit captif et en très-grand nombre au fond de la mer sur un polypier, qu'on appelle lui-même corail, et qui présente la forme d'une sorte de petit arbrisseau sans feuilles, long de cinquante à soixante centimètres, épais de trois ou quatre : c'est ce polypier qui sert à faire des bijoux. Le corail est un article de commerce très-important pour la Sicile, la Grèce et la Barbarie. On prend le corail soit au moyen d'un filet appelé salabre, soit en allant le chercher jusqu'au fond de la mer, sous une cloche à plongeur.

OURSIN.

L'oursin, appelé encore *châtaigne d'eau*, est un animal au corps régulièrement circulaire, composé de vingt plaques épineuses, de couleur verdâtre ou violacée; il vit près du rivage, caché entre les rochers sous les pierres, au milieu des algues; il ne se nourrit que d'herbes marines.

ASTÉRIE.

L'astérie est reconnaissable à son corps déprimé, divisé en rayons, qui l'a fait ressembler à une étoile; de là son nom; elle se trouve dans toutes les mers et se nourrit de mollusques; sur les côtes de la Manche on emploie les étoiles de mer en guise d'engrais pour fumer les terres.

MÉDUSES.

Le corps des méduses ressemble assez à une masse de gelée et jette des lueurs phosphorescentes pendant la nuit; on les appelle quelquefois *orties de mer* parce qu'elles font naître sur les mains de celui qui les touche des boutons rouges et enflammés; si on les retire de l'eau, elles se réduisent en un liquide visqueux et transparent; elles se nourrissent de toutes sortes d'animaux et sont ovipares; les unes ont une bouche, les autres plusieurs, d'autres n'en ont point d'apparente.

HYDRES.

Les hydres, appelées encore polypes d'eau douce ou polypes à bras, sont de petits animaux de forme allongée, qui peuvent être retournés comme un gant sans perdre la vie, et alors ils continuent à manger comme auparavant; c'est au moyen de tentacules ou petits bras qu'ils se saisissent des petits animaux dont ils se nourrissent; ils se reproduisent comme les plantes par des sortes de bourgeons; si vous les coupez par morceaux, chaque fragment ne tarde pas à se compléter pour redevenir un animal parfait; ils sont aussi ovipares; les hydres se trouvent très-communément dans les lacs et les étangs, fixées sous les plantes aquatiques ou sous les feuilles tombées des arbres.

INFUSOIRES.

Les infusoires, insensibles à l'œil nu, nécessitent l'emploi du microscope pour qu'on puisse déterminer leurs formes; leur corps

tantôt arrondi, tantôt allongé, est souvent garni de petits poils ; intérieurement on compte plusieurs estomacs groupés autour d'un conduit qui n'a aucune communication apparente avec l'extérieur ; ils se reproduisent par la division de leur corps en plusieurs fragments dont chacun devient un individu complet. On trouve les infusoires dans les eaux corrompues et dans les infusions.

Nous terminerons cet ouvrage par ces belles paroles de saint Augustin : « Chaque espèce a ses beautés naturelles. Plus l'homme les considère, plus elles excitent son admiration, et plus elles l'engagent à louer l'auteur de la nature. Il s'aperçoit qu'il a tout fait avec sagesse, que tout est soumis à son pouvoir, et qu'il gouverne tout avec bonté. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE

MAMMIFÈRES.

ANIMAUX DOMESTIQUES.

Le cheval..... 1
L'âne..... 7
Le mulet..... 11
Le bœuf et la vache..... 11
Le bélier, la brebis et le mouton.. 15
La chèvre..... 18
Le cochon, le cochon de Siam et le sanglier..... 20
Le chien..... 23
Le chat..... 29

ANIMAUX CARNASSIERS.

Le loup..... 32
Le renard..... 36
Le blaireau..... 39
La loutre..... 41
La saricovienne..... 42
La fouine..... 43
La marte ou martre..... 44
Le putois..... 45
Le furet..... 46
La belette..... 46
L'hermine ou roselet..... 48
Le grison..... 49
L'écureuil..... 49
Le rat..... 50
La souris..... 52
Le mulot..... 53
Le rat d'eau..... 53
Le campagnol..... 54
Le hamster..... 54
Le cochon d'Inde..... 55
La musaraigne..... 56
La taupe..... 57
Le hérisson..... 59
La marmotte..... 60
Le monax, la marmotte du Cap, le bobak..... 63
L'ours..... 63
Le castor ou bièvre..... 68
Le raton-laveur et le raton-crabier..... 71
Le coati..... 73
L'agouti..... 74
Le lion..... 75
Le tigre..... 81
La panthère, l'once..... 83
Le léopard..... 85
Le jaguar ou tigre d'Amérique... 86
Le couguar ou lion des Péruviens. 87
Le guépard ou léopard à crinière. 87
Le lynx ou loup-cervier..... 89
Le caracal..... 91
Le chacal et l'adive..... 90
Le serval..... 92
L'ocelot..... 93
L'hyène..... 94
La civette et le zibet..... 96
La genette..... 97
L'ondatra et le desman..... 98

Chéiroptères ou chauves-souris... 98

ANIMAUX SAUVAGES (*non carnassiers*)

Le cerf... 102
Le daim... 105
Le chevreuil... 106
Le lièvre... 107
Le lapin... 108
Le pécari... 109
Le polatouche... 110
Le petit-gris... 111
Le tamanoir ou fourmilier tamanoir... 111
Le pangolin et le phatagin ou lézard écailleux... 112
L'encoubert ou tatou à six bandes. 113
Le paca... 114
La sarigue ou opossum... 114
L'éléphant (genre des pachydermes ou animaux à cuir épais).. 115
Le rhinocéros... 119
Le chameau et le dromadaire.... 121
Le lama et la vigogne... 124
Le buffle, le bison et le zébu..... 125
Le yack... 128
Le mouflon... 129
L'axis... 130
Le zèbre... 130
L'hémione... 131
L'élan et le renne... 132
Le bouquetin, le chamois et le saigu... 134
Les gazelles, la gazelle antilope, le bosbok... 136
Le bubale... 137
Le nylgaul ou bœuf gris du Mongol. 138
Les chevrotains ou petits cerfs, ou petites biches... 139
Le musc ou chevrotain porte-musc. 140
Le tapir ou l'auta... 141
L'hippopotame... 143
Le cabiai... 144
Le porc-épic... 145
L'urson... 146
La girafe... 146
L'unau ou bradype et l'aï..... 148
Le surikate... 149
Le phalanger ou rat de Surinam.. 149
Le coqualin... 150
Les gerboises. Le gerbo..... 150
La mangouste ou rat de Pharaon. 152
L'isatis ou renard bleu..... 153
Le glouton... 153
Le carcajou... 154
Le kinkajou... 155
Le lemming... 155
Les moufettes... 156
Le pékan et le vison..... 157
La zibeline ou marte zibeline..... 157
L'ornithorynque... 158

QUADRUMANES.

Les makis : le mococo, le mongous, le vari... 159
Le lori... 160

SINGES.

L'orang-outang pongo..... 161
L'orang-outang jocko..... 163
Le gorille et le chimpanzée..... 164
Le gibbon... 165
Le pithèque... 165
Le magot... 166
Le mandrill... 167
Le mangabey, la mone..... 167
Les sajous ou sapajous et les sagouins : l'ouarine et l'alouate.. 168
L'ouistiti... 169

PHOCACÉS.

Le grand phoque à museau ridé ou lion marin... 170
Le phoque à capuchon..... 171
Le phoque commun ou veau marin... 171
Le morse ou vache marine et le dugong... 172
Le lamantin, ou bœuf marin, ou sirène... 173

DEUXIÈME PARTIE

OISEAUX.

LES AIGLES.

L'aigle commun, ou grand aigle, ou aigle royal... 175
Le petit aigle ou aigle criard..... 177
L'aigle botté... 177
Le pigargue ou queue blanche... 178
L'orfraie ou aigle de mer..... 179
Le jean-le-blanc... 179

LES VAUTOURS.

Le griffon... 181
Le grand vautour... 181
Le petit vautour... 182
Le condor ou vautour des Andes.. 182

LE MILAN ET LES BUSES.

Le milan... 185
La buse... 186
La bondrée... 187
L'oiseau saint-martin..... 187
Le busard... 188
L'épervier... 188
L'autour... 189
Le gerfaut... 191
Le hobereau... 191
Le faucon... 191
La crécerelle... 192
L'émerillon... 192

OISEAUX DE PROIE NOCTURNES.

Le grand duc... 193
Le hibou ou moyen duc..... 194
Le scops ou petit duc..... 195
La hulotte... 195
Le chat-huant... 196
L'effraie... 196
La chouette ou grande chevêche.. 198

LES PIES-GRIÈCHES ET LES MERLES.

La pie-grièche grise..... 199
L'écorcheur... 199
Le loriot... 200
Le mauvis... 200
Le merle... 201
La grive, la draine et la litorne.. 202

LES GOBE-MOUCHES.

Le gobe-mouches commun, le gobe-mouches noir..... 204

LES GROS-BECS.

L'ortolan, le bruant, les veuves, les bengalis et les sénégalis.... 205
Le bouvreuil... 207
Le pinson... 208
Le moineau et le friquet..... 209
Le serin des Canaries et le serin domestique... 210
La linotte... 211
Le chardonneret... 211
Le tarin... 212
L'étourneau ou sansonnet..... 213

LES CORVIDÉS.

Le corbeau et la corneille..... 214
La pie, le geai et le rollier..... 215
L'oiseau de paradis ou paradisier. 218

LES GRIMPEREAUX.

La huppe et le grimpereau..... 219
L'oiseau-mouche et le colibri.... 220
Le martin-pêcheur ou alcyon.... 221

LES MOTACILLES.

Les mésanges... 223
Le rossignol... 224
La fauvette... 226
Le bec-figue... 227
Le rouge-gorge... 227
Le roitelet, la lavandière et la bergeronnette... 228
L'alouette... 229
L'hirondelle de cheminée, la salangane, le martinet et l'engoulevent... 231

LES PICS.

Le pic vert ou pivert, le coucou et le toucan 233
Les kakatoës (perroquets à queue courte) 236
Le jaco, ou perroquet cendré 237
Les perruches à courte queue 238
Les aras (perroquets à queue longue) 239

GALLINACÉS.

Le pigeon, le ramier et la tourterelle 240
Le tétras ou grand coq de bruyère et la gélinotte 242
La perdrix grise, la perdrix rouge et la caille 242
Le paon et la lyre 244
Le coq et la poule 246
Le faisan ordinaire, le faisan doré et le napaul 249
Le dindon et le hocco 250
La pintade et les outardes 252

BRACHYPTÈRES.

L'autruche et le touyou 254
Le casoar et le dronte 257

OISEAUX AQUATIQUES. — ÉCHASSIERS.

Le grand pluvier, le vanneau 258
Les combattants ou paons de mer et le bécasseau 259
La foulque et la poule d'eau 260
La poule sultane ou porphyrion .. 262
Les courlis 262
L'ibis 263
La grue et l'oiseau royal 263
La cigogne, le jabiru et le marabout 265
Le héron commun, le butor et l'aigrette 267
Le râle de terre ou roi des cailles, et le râle d'eau 269
L'huîtrier ou pie de mer et la spatule 270
La bécasse et la bécassine 271
Les barges et les chevaliers 273
Le flammant ou phénicoptère 274

PALMIPÈDES.

Le cygne 275
L'oie 276
Le cravant et l'eider 278
Le canard 278
Le canard siffleur ou vingeon, le tadorne et la macreuse 280
Les sarcelles et le harle 282
Le pélican 283
L'anhinga 284
Le paille-en-queue ou l'oiseau du tropique 285
La frégate 285
Le cormoran, le nigaud ou petit cormoran, les fous 286
L'avocette et les hirondelles de mer 287
Les goëlands et les mouettes, le labbe ou stercoraire 289
Les pétrels ou oiseaux des tempêtes. 291
L'albatros 291
Le grèbe 292

LES PLONGEONS.

Le grand plongeon et le guillemot. 293
Le macareux 293
Les pingouins et les manchots ou oiseaux sans ailes 294

TROISIÈME PARTIE

REPTILES ET POISSONS.

LES TORTUES.

La tortue grecque 297
La tortue bourbeuse 298
L'émyde 298
La tortue franche 299

LES LÉZARDS.

Le crocodile 300
L'iguane 302
Le basilic 302
Le lézard gris 303

Le lézard vert 305
Le caméléon 305
Le seps 307
Le dragon 307
La salamandre terrestre 308

LES BATRACIENS.

La grenouille commune, la rainette. 309
Les crapauds 311

LES SERPENTS.

La vipère 312
L'aspic 313
Le céraste 313
Le serpent à lunettes ou naja 314
La couleuvre verte et jaune ou couleuvre commune 314
Le boa ou devin 316
Le serpent à sonnettes ou boiquira. 317
L'orvet 319

POISSONS.

La lamproie 319
La raie batis 320
La torpille 320
Le requin 321
La scie 321
La baudroie 322
La chimère arctique 322
L'esturgeon 322
Le triodon, la mole ou lune de mer. 323
La gymnote électrique 323
L'anguille et le congre 324
L'espadon 326
L'hippocampe 327
La morue 327
Le merlan, le thon et la bonite ... 328
Le maquereau 330
Le rémora et la scorpène horrible. 330
Le rouget et le surmulet 331
La perche commune 331
La dorade, la limande, la sole et la plie 332
Le turbot, le carrelet et le glanis. 333
Le saumon, la truite et la truite saumonée 334
Le brochet et l'exocet volant 335
Le hareng, la sardine, l'alose et l'anchois 337
La carpe, le barbeau et la murène-hélène 338

CÉTACÉS.

La baleine franche et les baleinoptères 340
Les narvals et les cachalots 344
Le delphinoptère béluga 348
Les physales 348
Le microps 349
Les dauphins 349
Les marsouins 351

QUATRIÈME PARTIE

MOLLUSQUES. — CRUSTACÉS. — INSECTES.

ARACHNIDES. — VERS. — ZOOPHYTES OU ANIMAUX-PLANTES.

MOLLUSQUES.

1° Les céphalopodes 353
2° Les ptéropodes 354
3° Les gastéropodes 355
4° Les acéphales 358
5° Les brachiopodes 361
6° Les cirrhopodes 361

CRUSTACÉS.

Le homard 364
La langouste 365
L'écrevisse 365
La crevette 365
Les crabes 366
Le cloporte 366

INSECTES PROPREMENT DITS.

1er *Ordre.* — *Coléoptères* 367
Lucanes ou cerfs-volants 367
Scarabées 368
Géotrupes 369
Hexodons 370

Throsques 370
Anthrènes 370
Bousiers 370
Hannetons 371
Histers ou escarbots 374
Boucliers 374
Nécrophores 374
Clairon 375
Ips 375
Téléphores 375
Vrillettes 375
Nitidules 376
Ptines 376
Dytique 376
Carabes 377
Cicindèles 378
Staphylin 378
Buprestes 379
Taupins ou élaters 379
Lampyres ou verts luisants 380
Cantharides 380
Capricornes 380
Leptures 380
Sténocores 381
Nécydale majeure 381
Callidies 382
Casside 382
Méloés 383
Criocère 383
Charançons 383
Coccinelles 384
Cétoines 384
Chrysomèles 385

2e *Ordre. — Orthoptères* 385

Perce-oreille 385
Blattes 385
Sauterelle 387
Grillon 387

3e *Ordre. — Névroptères* 388

Taupe-grillon ou courtilière 388
Achètes 389
Libellules ou demoiselles 389
Thermites 392
Myrméléons 393
Éphémères 398

4e *Ordre. — Hyménoptères* 394

Les abeilles domestiques 394
Les guêpes 396
Les fourmis 397
Les tenthrèdes ou mouches à scie. 402
La clavellaire 403
L'orysse unicolore et l'urocère géant 403
Le chalcis nain 403
Les ichneumons 403

5e *Ordre. — Lépidoptères ou papillons* 406

Chenilles des diurnes 407
Chenilles des sphinx 408
Chenilles des phalènes 409
Diurnes 412
Crépusculaires ou sphinx 415
Nocturnes ou phalènes 417

6e *Ordre. — Hémiptères* 419
7e *Ordre. — Diptères* 420
8e *Ordre. — Parasites ou aptères* .. 422

ARACHNIDES.

L'araignée domestique 424
L'araignée sauvage 424
La tarentule 424
Les faucheurs 426

VERS.

Le lombric 426
Le ténia 427
L'ascaride 427
Le trichocéphale 427

ZOOPHYTES OU ANIMAUX-PLANTES.

Éponges 428
Corail 428
Oursin 429
Astérie 429
Méduses 429
Hydres 429
Infusoires 430

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL. — Typographie et stéréotypie de CRÉTÉ.

Stanford University Libraries
Stanford, California